

LES
PARISIENS
CÉLÈBRES

PAR
RENÉ GYSAUR



PARIS. CHARAVAY FRÈRES ÉDITEURS

4, rue de Furstenberg.

1884



PARIS, C'EST LA LUMIÈRE

VICTOR HUGO.

AVERTISSEMENT

Le présent volume est un hommage rendu aux illustrations parisiennes. Notre chère cité a produit un grand nombre d'hommes éminents dans toutes les branches des connaissances humaines. Il nous a paru intéressant de grouper par spécialité ces Parisiens célèbres et, dans chaque spécialité, de citer par ordre chronologique les noms les plus importants. Tel a été le plan de cet ouvrage, qui a au moins le mérite de la nouveauté du sujet et de la conception. Certes, nous n'avons pas la prétention d'être complet, car, pour cela, il faudrait plusieurs volumes, mais nous nous sommes efforcé de mentionner, dans chaque série, les personnages caractéristiques et d'une réputation incontestée. Tous les Parisiens, dont les statues décorent notre nouvel Hôtel de ville, ont leur place dans notre galerie.

Nous ne nous sommes occupé, bien entendu, que des Parisiens que la mort a rendus justiciables de la postérité. Cependant nous avons consacré un dernier chapitre aux Parisiens vivants, et nous croyons que cette dernière nomenclature, toute sèche et toute incomplète qu'elle soit, ne sera pas sans intérêt.

Nous offrons avec confiance ce volume à nos concitoyens. Les Parisiens, notamment, accueilleront avec plaisir ce livre d'or de la grande cité, cette glorification de leurs illustres ancêtres.

En terminant, nous devons remercier M. Étienne Charavay de son active collaboration au présent ouvrage.

R. G.

DÉDICACE

Je dédie ce modeste livre sur les Parisiens célèbres aux héros inconnus que Paris a produits : à ceux qui ont péri en luttant pour le progrès, à ceux qui ont pris la Bastille, à ceux qui ont été frappés sur les barricades, combattant pour la liberté, à ceux qui sont morts en défendant leur ville contre l'étranger. Ils sont tombés silencieusement, les hommes ne répètent pas leur nom ; mais le grand soleil de Paris brille de leur gloire impersonnelle, indivisible.

R. G.

LES
LITTÉRATEURS

LES
LITTÉRATEURS

I

LES POÈTES

CHARLES D'ORLÉANS. — VILLON. — CHAPELAIN. — GUILLAUME COLLETET. — SCARRON. — BOILEAU. — MADAME DESHOULIÈRES. — VOLTAIRE. — LEMIERRE. — DORAT. — COLLÉ. — ÉCOUCHARD LEBRUN. — GABRIEL LEGOUVÉ. — BÉRANGER. — AUGUSTE BARBIER. — HÉGÉSIPPE MOREAU. — ALFRED DE MUSSET. — CHARLES BAUDELAIRE.

Paris a vu naître les deux plus illustres poètes du xv^e siècle, Charles d'Orléans et François Villon.

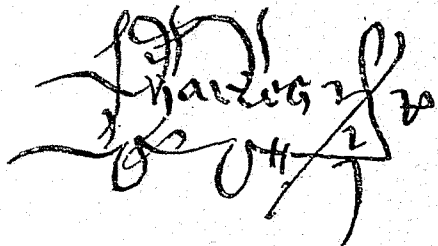
Fils de ce duc Louis d'Orléans, qui eut l'esprit léger mais bienveillant et généreux, qui aima les livres et composa même quelques vers, Charles d'Orléans¹ naquit au palais royal de Saint-Paul où ses parents partageaient la demeure de son oncle Charles VI. Il avait seize

1. Né à Paris le 26 mai 1391, mort le 4 janvier 1465.

ans quand il perdit son père, assassiné dans la vieille rue du Temple. Un an après il perdait sa mère, la belle, la fidèle, la vertueuse Valentine de Milan. L'aîné de cinq orphelins, il devenait à dix-sept ans chef de famille. C'était un lourd héritage pour ce jeune homme doux et timide : bien des haines y étaient attachées ; et il fut même obligé de recommencer la vieille guerre des d'Orléans contre les Bourguignons.

Mais le roi d'Angleterre ayant envahi la France, Charles se rendit au mandement royal avec un contingent de 500 lances qu'il conduisit en personne à la bataille d'Azincourt (25 octobre 1415).

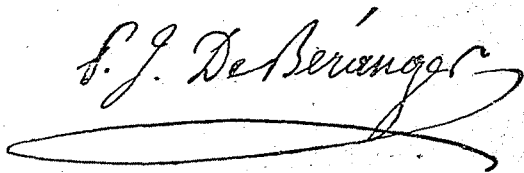
Le duc fut fait chevalier, la veille, sur le champ du combat. Le jour même, il combattit dans l'avant-garde ; ses hommes furent défaits et il resta lui-même au pouvoir des ennemis qui le conduisirent en Angleterre. Il passa toute sa jeunesse, et plus que sa jeunesse, vingt-cinq ans, dans une désolante captivité. Enfin, il recouvra sa liberté moyennant une énorme rançon, et alla vivre paisiblement dans son château de Blois. Il avait peu de goût pour les affaires ; point pour la guerre. Il laissa le roi de France achever sans son concours de chasser les Anglais et mena une vie douce, ennoblie par les arts. Il était poète. Rimer fut la grande affaire de sa vie, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Il laissa cent deux ballades, cent trente et une chansons, sept complaints et quatre cents rondeaux, tous poèmes à forme fixe, c'est-à-dire soumis à des lois qui en déterminaient les propositions et la figure. Les poètes d'abord n'en voulaient point d'autres et se plaisaient à contenir leur pensée dans des rythmes précis ou compliqués. Ils se plaisaient beaucoup aussi aux belles allégories et ne craignaient pas de les étendre au-delà de ce que nous pourrions en goûter agréablement aujourd'hui. C'est ainsi que Charles d'Orléans nous parle de Bel-Accueil, de Dangier (danger), de Gracieux-Désir, de Doux-Espoir et autres personnages d'invention galante. Heureusement qu'il ne s'est pas seulement appliqué à rimer



1391 — CHARLES D'ORLÉANS — 1465

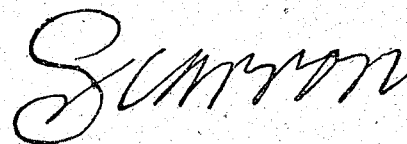
Vostre tres humble et tres
obéissant serviteur Despreaux

1636 — NICOLAS BOILEAU DESPRÉAUX — 1711



1780 — PIERRE-JEAN DE BÉRANGER — 1857

Je suis tout à vous



1610 — PAUL SCARRON — 1660

J. M. Arquet Voltaire

1694 — FRANÇOIS-MARIE AROUET VOLTAIRE — 1778

Cordialement respectueux
Alf^d de Musset

1810 — LOUIS-CHARLES-ALFRED DE MUSSET — 1857

subtilement des allégories de ce genre. Il a laissé des tableaux de nature d'une grâce adorable. Il en est un au moins qu'il faut citer :

RONDEAU

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie
De soleil rayant, cler et beau.
Il n'y a bête ni oiseau
Qu'en son jargon ne chante et crie :
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfèvrerie ;
Chacun s'habille de nouveau ;
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

Charles d'Orléans touchait à ses quarante ans quand naquit, de parents obscurs et pauvres, François Villon, qui devait donner à la vieille ballade française sa plus complète beauté, sa grâce et sa force parfaites. Sa vie, qui commence à être assez bien connue par suite des travaux de M. Longnon, n'est pas des plus édifiantes. Il confessa lui-même ses fautes dans ses vers. Mais il ne faut pas prendre tous ses aveux à la lettre. Il est constant, par exemple, qu'il fit de bonnes études et prit ses grades, bien qu'il s'accuse dans son testament d'avoir fait l'école buissonnière et négligé de s'instruire.

Ce qu'on ne peut nier, c'est qu'il eut de nombreux démêlés avec la justice. Il fut premièrement condamné à être fouetté, à la suite de quoi il fut condamné à mort, pour meurtre, à ce que l'on peut croire. Charles d'Orléans, à qui il envoya des vers sur la naissance de sa fille Marie, le sauva de la potence. Le parlement, à la sollicitation

du duc, commua la peine de mort en celle du bannissement, et Villon se mit en route pour Angers. Mais, en chemin, il lui arriva de-rechef une fâcheuse affaire. L'évêque d'Orléans le fit mettre en prison et l'y garda au pain et à l'eau. Pourquoi?... Pour quelque folle plaisance, dit Villon, et nous n'en savons pas davantage.

En sortant des cachots de l'évêque, Villon composa le *Grand testament*, son chef-d'œuvre. M. Longnon nous apprend que, non pas seulement une fois, mais bien deux fois, François Villon fut condamné à mort et gracié. Il était violent et vivait parmi des hommes violents. Il est croyable que les affaires qui lui attiraient de telles mésaventures étaient ce qu'on appela des affaires d'honneur plus tard, quand le duel entra dans les mœurs. En tous cas, si la vie de François Villon n'est pas louable, son œuvre l'est grandement. Villon a le style large, fort, une richesse d'expression, un art de peindre, un don de sentir et d'exprimer vraiment merveilleux. En sa poésie, rien de convenu ; plus de fades allégories ; mais une vérité sobre, énergique, une manière ample et savoureuse. Villon est déjà poète dans la manière de Régnier et de La Fontaine. « Il faut aller jusqu'à Rabelais, a dit M. A. de Montaignon, pour trouver un maître qu'on puisse lui comparer et qui écrive le français avec la science et l'instinct, avec la pureté et la fantaisie, avec la grâce délicate et la rudesse souveraine que l'on admire dans Villon et qu'il a seul parmi les gens de son temps. »

S'il faut en croire Rabelais, Villon connut, avant sa mort, qui arriva de 1480 à 1489, la tranquillité et le repos : il se retira, paraît-il, à Saint-Maixent en Poitou, « sous la faveur d'un homme de bien, abbé dudit lieu, » et il y passa ses dernières années, composant encore des vers et s'amusant à faire jouer des comédies « pour donner passe-temps au peuple ».

Villon n'a chanté qu'une chose : sa vie si misérable, ou plutôt la vie des misérables et c'est un grand poète. C'est que dans les hasards

et même dans les hontes de son existence il a su conserver des sentiments élevés, le regret de ses erreurs, le remords de ses fautes, le respect de sa mère, l'amour de son pays. C'est que, formé à l'école du malheur, mis aux prises avec la vie, il l'a peinte telle qu'elle est; il a dégagé la poésie des allégories où elle se perdait avant lui, du bel esprit qui la gâtait : il l'a rendue plus précise et plus simple. Il est réaliste. Mais ce qui est son trait dominant, ce qui nous fait surtout goûter ses vers, c'est un mélange charmant de gravité et de bouffonnerie, d'émotion et de raillerie, de folle gaieté et de tristesse. Nul n'a mieux peint que lui le temps qui s'envole, la jeunesse qui fuit, les beautés illustres qui passent comme les *neiges d'antan*, et aussi les étreintes terribles de la mort qui courbe le nez, tend les veines, enfle le col, mollit la chair, et mêle enfin dans ses charniers les os des portefaix et ceux des maîtres des requêtes. Et tout à coup, au milieu de ces réflexions sur le néant des êtres et des choses, arrive une saillie burlesque qui en augmente l'effet.

« Tout cela d'ailleurs est si naturel, si net, si franc, si spirituel ! C'est bien mieux que l'esprit bourgeois, toujours un peu mesquin, c'est l'esprit populaire que cet enfant des halles, qui écrivait : *Il n'est bon bec que de Paris*, a recueilli dans les rues et qu'il épure en l'aiguissant... Villon a tout : la vigueur et le charme, la clarté et l'éclat, la brièveté incisive du trait et la plénitude du sens, la souplesse capricieuse et la fougue violente, la qualité contemporaine et l'éternelle humanité¹ ! »

Après Villon, pour trouver un poète parisien, il faut sauter plus d'un siècle, et, après le basochien espiègle et tapageur, il faut placer le grave, le lourd, le consciencieux Chapelain².

1. A. de Montaignon.

2. Jean Chapelain, né à Paris le 4 décembre 1595, mort dans la même ville le 22 février 1674.

On a dit que Chapelain, fils d'un notaire, eût été incomparable dans la profession paternelle. Exact, minutieux, méthodique jusqu'à la manie, son génie le portait aux inventaires et aux états de lieu. Il s'avisa, un jour, de faire une ode en l'honneur du cardinal de Richelieu. L'ode fut trouvée bonne et le cardinal fit assurer à son auteur une pension de trois mille livres. Par malheur, celui-ci ne voulut pas s'en tenir là, et, pour se montrer digne de cette faveur singulière, il entreprit une immense épopée.

On ne se risque plus guère à parcourir les vingt chants publiés et les quatre chants inédits de la *Pucelle*¹. Ceux qui les ont lus se demandent par quel miracle de patience Chapelain est parvenu à ajouter bout à bout tant de prosaïques descriptions. Ils se demandent surtout par suite de quelle erreur singulière il fut admiré et presque vénéré par ses contemporains. Il fut en quelque sorte le poète officiel de son temps. Ce fut lui qui présida à la rédaction des statuts de l'Académie française, lui qui tint la plume dans le jugement de cette compagnie sur le *Cid*, lui à qui Colbert confia le soin de distribuer parmi les écrivains et les savants les libéralités royales. Il faillit même être choisi comme précepteur du dauphin. Soutenu par la puissante coterie qui tenait ses séances dans le salon de mademoiselle de Scudéry, protégé par les grands seigneurs comme le duc de Longueville qui doubla sa pension pour le consoler d'une épigramme, comme le duc de Montausier qui voulut bâtonner La Mesnardière pour lui apprendre à respecter son favori, le « mieux renté de tous les beaux esprits » fut le roi des salons et l'oracle de la littérature. Si Boileau n'avait pas paru, il aurait certainement conservé jusqu'à sa mort son autorité et son prestige.

1. *La Pucelle* avait vingt-quatre chants. Chapelain en publia douze en 1656. Huit autres ont été publiés en 1657, et quatre sont restés inédits.

Mais avant d'arriver à Boileau, voici Guillaume Colletet¹, l'aîné de vingt-quatre enfants, qui rima et s'acquitta par cela même la faveur du cardinal de Richelieu. Il sut lui résister. Ayant lu au puissant ministre la description d'un carré d'eau qui se terminait par ce vers :

On voit...

La cane s'humecter de la bourbe de l'eau.

Richelieu trouva *humecter* trop faible.

— Il vaudrait mieux, dit-il, écrire :

La cane barboter dans la bourbe de l'eau.

Colletet s'excusa de n'en rien faire. Il trouvait barboter trop bas.

Mais, non content de ce qu'il en avait dit, étant de retour à son logis, il écrivit, à ce sujet, au cardinal une lettre dans laquelle il s'exprima avec encore plus de liberté qu'il n'avait fait de vive voix. Le cardinal achevait de la lire lorsqu'il survint quelques-uns de ses courtisans qui lui firent compliment sur quelques avantages politiques ou militaires qu'il venait de remporter, et ajoutèrent que rien ne pouvait résister à Son Éminence.

— Vous vous trompez, leur répondit-il en riant; je trouve dans Paris même une personne qui me résiste.

Et comme on lui demandait le nom de cet audacieux.

— Colletet, dit-il; il ne veut point se rendre.

C'était néanmoins un poète médiocre. Qu'il fit ses vers pour son compte ou pour le compte de Claudine, sa femme, il pensait pauvrement et rimait platement. Cette Claudine, qu'il aimait et dont il fai-

1. Né à Paris le 12 mars 1598, membre de l'Académie française dès sa fondation en 1634, mort le 11 février 1659. Il avait écrit une volumineuse histoire des poètes français qui resta inédite et dont le manuscrit, conservé à la bibliothèque du Louvre, a été brûlé pendant la commune de 1871.]

sait les vers, était jeune quand il était vieux. Il mourut, lui laissant une élégie signée Claudine, dans laquelle elle déclarait vouloir déposer sa plume sur la tombe de son mari. L'attention était délicate ; mais personne ne fut trompé, et La Fontaine fit sur Claudine une épigramme qui la perdit.

Dans le même temps vivait à Paris un poète vraiment parfait d'esprit, Scarron¹, esprit joyeux et moqueur dans un corps perclus et défiguré. Après une jeunesse assez dissipée, il contracta, à la suite d'une mascarade de carnaval, une infirmité qui le priva de l'usage de ses jambes et fit de lui une espèce de cul-de-jatte, « un raccourci de toutes les misères humaines », comme il le disait lui-même. Cloué sur son fauteuil, torturé par d'incessantes douleurs, et, par-dessus tout, se sentant presque risible, il se condamna à beaucoup rire, pour ne pas se laisser le temps de pleurer. Il railla tout, il défigura le monde à son image, il inventa le burlesque.

L'Enéide travestie est restée le chef d'œuvre du genre. Cela n'a point de rapport avec les bouffonneries triviales des Italiens. Cela n'est pas non plus la parodie. L'auteur conserve aux héros qu'il ridiculise leur rang et leur condition, tout en leur prêtant le langage et les manières les plus vulgaires. Il en résulte des contrastes amusants, des situations drôles, des traits piquants. C'est absurde, c'est fou, mais cela fait rire. Par exemple, on s'en lasse vite, et la plus grande faute de goût qu'ait commise Scarron, c'est d'en avoir écrit si long. Mais on n'est pas tenu de lire *L'Enéide travestie* ou le *Typhon*, sans s'interrompre : et, malgré tout, on prend plaisir à entendre cette note joyeuse, ce rire de gamin de Paris résonner dans la froide solennité du xvii^e siècle.

Scarron mourut en 1660. On lui attribue cette touchante épitaphe :

1. Paul Scarron, né à Paris en 1610, mort dans la même ville en octobre 1660.

Celui qu'ici maintenant dort,
 Fit plus de pitié que d'envie,
 Et souffrit mille fois la mort
 Avant que de perdre la vie.
 Passant, ne fais ici de bruit,
 Et garde bien qu'il ne s'éveille !
 Car voici la première nuit
 Que le pauvre Scarron sommeille.

On le laissa dormir et surtout on se garda bien de l'éveiller, vingt-quatre ans après, quand, dans la nuit du 12 juin 1684, sa veuve, devenue madame de Maintenon, fut unie par un mariage secret avec le roi de France.

Nicolas Boileau, connu de son temps sous le nom de Despréaux, naquit à Paris le 1^{er} novembre 1636, rue de Jérusalem, non loin de la Sainte Chapelle, en face de la maison qui fut le berceau de Voltaire. Il perdit sa mère à deux ans : cadet d'une nombreuse famille, il fut élevé par une vieille gouvernante qui le relégua plus d'une fois au grenier, dans une guérite. « Rien de tendre, rien de maternel, dit Sainte-Beuve, autour de cette enfance informe et stérile ; rien pour elle de bien inspirant ni de bien sympathique dans toutes ces conversations de chicane auprès du fauteuil du vieux greffier, rien qui touche, rien qui enlève, et fasse qu'on s'écrie avec Ducis : « Oh ! que toutes ces maisons bourgeoises rient à mon cœur. » Sans doute à une époque d'analyse et de retour sur soi-même, une âme d'enfant rêveur eût tiré parti de cette gêne et de ce refoulement ; mais il n'y fallait pas songer alors, et d'ailleurs l'âme de Boileau n'y eût jamais été propre. Il y avait bien, il est vrai, la ressource de la moquerie et du grotesque, déjà Villon et Régnier avaient fait jaillir une abondante poésie de ces mœurs bourgeoises, de cette vie de cité et de basoche : mais Boileau avait une retenue dans sa moquerie, une sobriété dans son sourire qui lui interdisait les



1636 — NICOLAS BOILEAU DESPRÉAUX — 1711



débauches d'esprit de ses devanciers. Et puis, les mœurs avaient perdu en saillie, depuis que la régularité d'Henri IV avait passé par dessus : Louis XIV allait imposer le décorum. Quant à l'effet religieux des monuments d'alentour sur une jeune vie commencée entre Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, comment y penser en ce temps-là ? Le sens du moyen âge était complètement perdu : l'âme seule d'un Milton pouvait en retrouver quelque chose, et Boileau ne voyait guère d'une cathédrale que de gros chanoines et un lutrin. Aussi que sort-il tout à coup et pour premier essai de cette verve de vingt-quatre ans, de cette existence de poète si longtemps misérable et comprimée ? Ce sont des satires à la mode de Juvénal. »

Dans ces satires le jeune poète combat les beaux esprits à la mode, le faux goût importé d'Espagne et d'Italie. Même après Malherbe et Corneille, la langue poétique était encore indécise et factice : les beautés du Cid n'avaient point fait prendre en dégoût les platitudes de Scudéry ; on égalait le père Lemoine à Virgile ; dans la poésie légère régnaient la subtilité précieuse, l'afféterie et le clinquant ; dans la tragédie et l'épopée les métaphores pompeuses, la déclama-tion et l'obscurité. Boileau eut le courage de battre en brèche tous ces travers, d'attaquer à la fois toutes les coteries littéraires, dont Chapelain était le grand pontife, et de déblayer le terrain pour les hommes de génie dont l'heure était venue. Il n'épargna rien : il ridiculisa des genres, les œuvres, les personnes, et il ne cessa de batailler que quand il eut terrassé ses adversaires et transformé le goût public.

Une fois maître de la place il entend y donner des lois : alors paraît l'*Art Poétique* (1674) où il formule en arrêts souverains la doctrine littéraire qu'il vient de faire prévaloir. Il publie la même année le *Lutrin*, « ingénieuse et élégante plaisanterie, chef-d'œuvre de versification, digne d'un moins mince sujet ». Puis les neuf premières

épîtres où son humeur est moins belliqueuse et sa raillerie plus enjouée.

Nommé historiographe du roi avec Racine, Boileau abandonne la poésie pour enregistrer et livrer à la postérité la promenade militaire de Louis XIV et les victoires de ses armées ; pendant seize ans, il ne publie que les deux derniers chants du *Lutrin* et ne rentre qu'en 1693 dans la carrière poétique. Il eût mieux valu qu'il n'y fût pas rentré ; son haleine commence à devenir courte. Ne parlons pas de l'*Ode à Namur*, faible et malheureuse tentative lyrique, de ses trois froides *Satires* contre les femmes, sur l'Honneur, contre l'Équivoque, ni de ses trois dernières *Épîtres* où l'on ne retrouve ni son inspiration ni son style d'autrefois. Comme Corneille, dont il s'était pourtant durement moqué, il eut le tort de ne pas savoir finir à propos. Ses dernières années furent tristes. Presque seul après la mort de Racine, souffrant de douloureuses infirmités, assombri par une sorte de disgrâce de cour et par le deuil des désastres publics, il vit venir la mort sans regrets. Il s'éteignit dans sa maison d'Auteuil le 13 mars 1711, à l'âge de soixante-quinze ans.

Boileau, dont on dit beaucoup de mal en ce temps-ci, restera malgré tout un homme supérieur par l'ensemble et l'harmonie des facultés moyennes. On a eu tort autrefois de le mettre sur le même rang que Molière, Lafontaine ou même Racine ; il ne s'est jamais élevé si haut. Mais s'il n'a pas l'éclat du génie, il nous plaît par la solidité et la justesse de son esprit, par ce bon sens ingénieux et moqueur du bourgeois de Paris qu'il sut garder jusque dans les galeries de Versailles.

Critique encore plus que poète, il jugea admirablement son temps. « La raison d'un contemporain fut aussi infaillible que la raison des siècles... Boileau a dit avant nous de Molière, qu'il est le plus grand poète du siècle de Louis XIV ; de Pascal, qu'il en est le prosateur le

plus achevé; d'*Athalie*, que c'est le chef-d'œuvre de Racine. Il parlait ainsi de Molière alors qu'on imprimait des recueils de poésies, où Molière figurait à côté des Gomberville, des Urfé, des Benserade, des Scudéry, au même titre d'*auteur célèbre du temps*; de Pascal, malgré la défaveur du Jansénisme, qui rendait suspectes les *Lettres provinciales*; d'*Athalie*, malgré le doute de Racine, qui fut près de se faire un tort de la froideur du public pour ce chef-d'œuvre¹. »

Ajoutons enfin que Boileau était digne, par la noblesse de son caractère et la dignité de sa vie aussi bien que par les qualités de son esprit, d'être le *législateur du Parnasse*. Les traits ne manquent pas qui attestent sa générosité ou son courage : il suffit de rappeler Patru, accablé de dettes, auquel il achetait sa bibliothèque, en lui en laissant la possession pendant toute sa vie, Corneille vieux et pauvre, auquel il allait porter sa pension, son silence sur la révocation de l'édit de Nantes, son invincible fidélité à Port-Royal persécuté et l'admirable épitaphe d'Arnauld mort en exil.

On ne peut parler de Boileau sans prononcer le nom de son ennemi, Charles Perrault², esprit original et audacieux, plus célèbre par ses admirables contes en prose que par ses vers, mais dont le poème, le *Siècle de Louis le Grand*, commença la *querelle des Anciens et des Modernes* et jeta pour longtemps la discorde dans le monde littéraire.

Nommons en passant madame Des Houlières³, poète gracieux dont

1. Nisard, *Histoire de la littérature française*.

2. Né à Paris le 12 janvier 1628, mort dans la même ville le 16 mai 1703.

3. Antoinette Du Ligier de la Garde, dame des Houlières, née à Paris vers 1633, morte le 17 février 1694. Elle était passionnée pour Corneille.

une idylle ¹ a survécu, et Jean-Baptiste Rousseau ², disciple brillant mais inégal des maîtres du xvii^e siècle, « habile artisan de strophes lyriques, » versificateur harmonieux, qui composa alternativement et



MADAME DESHOULIÈRES

même simultanément des *épigrammes* licencieuses et des *poésies sacrées* et « ne dut son surnom de grand qu'à l'esprit de parti qui le lui décernait pour amoindrir l'autre Rousseau et pour irriter Voltaire. »

Voltaire appartient à tous les genres, il est poète, prosateur, auteur tragique, historien et philosophe. Bien des fois encore nous retrouverons son nom : mais,

puisque nous le rencontrons pour la première fois, nous allons retracer les principaux événements de sa vie, quoiqu'il soit bien difficile, en vé-

1. Cette idylle, restée célèbre et qui est dans toutes les anthologies poétiques, commence par ces vers :

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.

2. Jean-Baptiste Rousseau, né à Paris le 6 avril 1671, mort à Bruxelles le 17 mars 1741.

rité, de résumer en quelques pages une existence dont l'histoire est celle d'un siècle ¹.

Né à Paris le 20 février 1694, fils d'un ancien notaire, trésorier de la Chambre des comptes, François-Marie Arouet fut, dans son enfance, si chétif qu'il semblait toujours prêt à rendre l'âme ; il resta d'ailleurs toute sa vie frêle et maladif, ce qui ne l'empêcha pas d'aller au delà de quatre-vingt-quatre ans. Il entra de bonne heure au collège Louis-le-Grand chez les jésuites qui n'eurent heureusement aucune influence sur le développement de son intelligence ; il les éblouit et les scandalisa « par les audaces d'un esprit merveilleux ». A peine sorti du collège, il courut vers le monde. Accueilli avec faveur par la société brillante et peu austère des Vendôme, des La Fare, des Chaulieu, qu'il séduisait par la verve de son esprit et le feu de sa jeunesse, il fit tout de suite parler de lui. Trop peut-être.

Le 5 mai 1716, il fut exilé à Tulle ; le 17 mai de l'année suivante, il fut enfermé à la Bastille pour des vers satiriques sur le gouvernement, que d'ailleurs il n'avait pas faits. Il en sortit avec un essai de poème épique qui devait devenir la *Henriade*, une tragédie déjà avancée dont le sujet était *Œdipe* et cent louis que le régent lui donna pour compenser une captivité imméritée. « Je remercie Votre Altesse, dit-il, de vouloir se charger encore de ma nourriture ; mais je la prie à l'avenir de ne plus se charger de mon logement. » C'est à ce moment qu'il emprunta à un petit domaine de sa mère le nom de Voltaire, nom sonore et vibrant destiné à être répété par les mille voix de la foule et à servir de cri de ralliement.

En 1718, *Œdipe* était représenté avec un succès éclatant. Le père de Voltaire, qui jusque-là avait combattu la vocation littéraire de son

1. Signalons, parmi les livres les plus récents et les plus remarquables consacrés à ce grand homme, la *Vie de Voltaire*, par Georges Renard (Paris, Charavay frères, 1883, in-8.)

fils, fut désarmé et finit par consentir à sa gloire. La *Henriade* s'achevait : un second emprisonnement à la Bastille vint en retarder la publication. Un soir le chevalier de Rohan-Chabot, étant à dîner chez le duc de Sully avec Voltaire, trouva mauvais que le jeune poète ne fût pas de son avis : « Quel est cet homme qui parle si haut? demanda-t-il. — Monsieur le chevalier, répartit Voltaire, c'est un homme qui ne traîne pas un grand nom, mais qui fait honorer celui qu'il porte. » Le chevalier se leva et sortit. Mais quelques jours après, il l'attira dans un guet-apens et le fit bâtonner par ses laquais. Indigné de ces procédés de gentilhomme, Voltaire se renferma quelque temps chez lui, apprit l'escrime et quand il sut tenir une épée, il alla trouver le chevalier de Rohan dans la loge de mademoiselle Lecouvreur, la grande tragédienne : « Monsieur, lui dit-il, si quelque affaire d'usure ne vous a pas fait oublier l'outrage dont j'ai à me plaindre, j'espère que vous m'en ferez raison. » Le chevalier accepta le défi pour le lendemain, fixa le rendez-vous à la porte Saint-Antoine... et dans la nuit Voltaire était arrêté : quelques jours après, on l'enfermait à la Bastille.

On voit dans quels termes était Voltaire avec la police; nous avons conservé à la Bibliothèque nationale une note de cette administration sur lui : « Arouet de Voltaire est grand, sec, et a l'air d'un satyre. C'est un aigle pour l'esprit, et un fort mauvais sujet pour les sentiments. » On se défiait si fort de ce mauvais sujet que, quand il sortit de prison, on le conduisit sous bonne garde à Calais et on le déporta en Angleterre.

Les années qu'il passa à Londres ne furent pas perdues pour lui; il en emporta une connaissance approfondie de la langue anglaise, de grandes idées scientifiques qu'il devait aux livres de Bacon, de Locke, de Newton, de grandes idées théâtrales qu'il devait à Shakespeare, des habitudes de scepticisme et de liberté d'esprit qu'il avait prises à l'école des libres-penseurs anglais tels que Bolingbroke et Wollaston.

Il en emporta surtout un grand exemple : celui d'une société libre, où les savants et les gens de lettres, au lieu de faire antichambre chez les grands, parlaient au peuple, occupaient souvent les plus hauts postes, étaient respectés comme des puissants.

Rappelé en France par un jeune ministre, Maurepas ¹, il publia successivement sa tragédie républicaine de *Brutus*, son *Histoire de Charles XII*, *Zaïre*, *Alzire*, *La mort de César*, *La philosophie de Newton*. A la mort de la tragédienne Adrienne Lecouvreur ², le curé de sa paroisse refusa de l'ensevelir : Voltaire indigné fit une pièce de vers, où il comparait la liberté qu'il avait eue à Londres et l'asservissement qu'il retrouvait en France, et où il s'écriait :

Quoi ! n'est-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels osent penser ?

La Cour et la Sorbonne s'émurent d'une telle déclaration de principes et l'auteur fut obligé d'aller se cacher en Normandie. Enfin, quelque temps après, la publication de ses *Lettres philosophiques* souleva contre lui un tel orage, qu'il jugea prudent de se réfugier à Cirey, en Lorraine, près de son amie, la marquise du Chastellet ³.

Il y vécut quinze ans, dans la société de cette femme distinguée et aimable qui le conseillait, le dirigeait un peu et l'empêchait de commettre trop d'imprudences. « Il faut, écrivait-elle, le sauver de lui-même à chaque instant, et j'emploie plus de politique pour le conduire, que le Vatican n'en emploie pour retenir la chrétienté dans ses fers. » Ce fut dans cette retraite qu'il écrivit ses tragédies de *Mahomet*, de *Mérope*, de *Sémiramis*, d'*Oreste*, de *Rome sauvée*.

1. Jean-Frédéric Phélypeaux, comte de Maurepas, né à Versailles le 9 juillet 1701, avait reçu le ministère de la marine en 1723. Il mourut le 21 novembre 1781.

2. Adrienne Lecouvreur fut la plus grande tragédienne du XVIII^e siècle. Née à Damery-sur-Marne (Marne) le 5 avril 1692, elle mourut à Paris le 20 mars 1730.

3. Gabrielle-Émilie Le Tonnelier de Breteuil, marquise du Chastellet, née à Paris le 17 décembre 1706, morte à Lunéville le 10 août 1749.

Dans le même temps, le roi de Prusse Frédéric II ¹, avec lequel il était déjà en correspondance et en commerce de coquetteries, le sollicitait de venir le joindre à Berlin; il lui offrait une pension de chambellan avec la grand'croix de l'Ordre du Mérite et une pension de 2000 livres; Voltaire finit par accepter. On le logea au rez-de-chaussée, au-dessous même du roi : il n'avait d'autre charge que de corriger les vers français que Frédéric s'amusait à composer. Ils se lisaient leurs ouvrages; le roi travaillait aux *Mémoires de Brandebourg*, Voltaire au *Siècle de Louis XIV*. Ils soupaient ensemble; leurs repas étaient de véritables tournois d'esprit. Les domestiques ne paraissaient pas : à un signal convenu, le plancher s'ouvrait pour donner passage aux objets nécessaires. Les frères et sœurs du roi jouaient des tragédies du poète. Mais cette belle amitié ne dura pas. Les amours-propres s'aigrirent; Frédéric se montra despote et tracassier : Voltaire se lassa de « blanchir le linge sale de sa Majesté ». Enfin après trois ans de querelles, de ruptures et de réconciliations, Voltaire éprouva le besoin d'aller prendre les eaux à Plombières, c'est-à-dire de briser une chaîne qui lui pesait.

Ce départ ressemble fort à une évasion. On connaît l'avanie de Francfort, où la politesse prussienne le fit arrêter, rançonner, fouiller, emprisonner et garder à vue sous prétexte qu'il avait enlevé « l'œuvre de *poeshie* du roi ». Pendant ce temps madame Denis, sa nièce, était reléguée dans un gatelas où « elle n'avait que des soldats pour femmes de chambre, et leurs baïonnettes pour rideaux ». L'œuvre de *poeshie* avait été retrouvée. On n'en retint pas moins Voltaire pendant plus d'un mois. Un ordre du roi de Prusse vint enfin le délivrer. « Cet homme-là, disait Voltaire de Frédéric, c'est César et l'abbé Cotin. »

Ce fut à son retour que Voltaire s'établit aux Délices, campagne

1. Frédéric II, né à Berlin le 24 janvier 1712, était roi de Prusse depuis le 31 mai 1740. Il mourut à Potsdam le 17 août 1786.

près de Genève, et ensuite à Ferney, dans le pays de Gex, sur les frontières de la France, qu'il ne quitta que pour venir mourir à Paris.

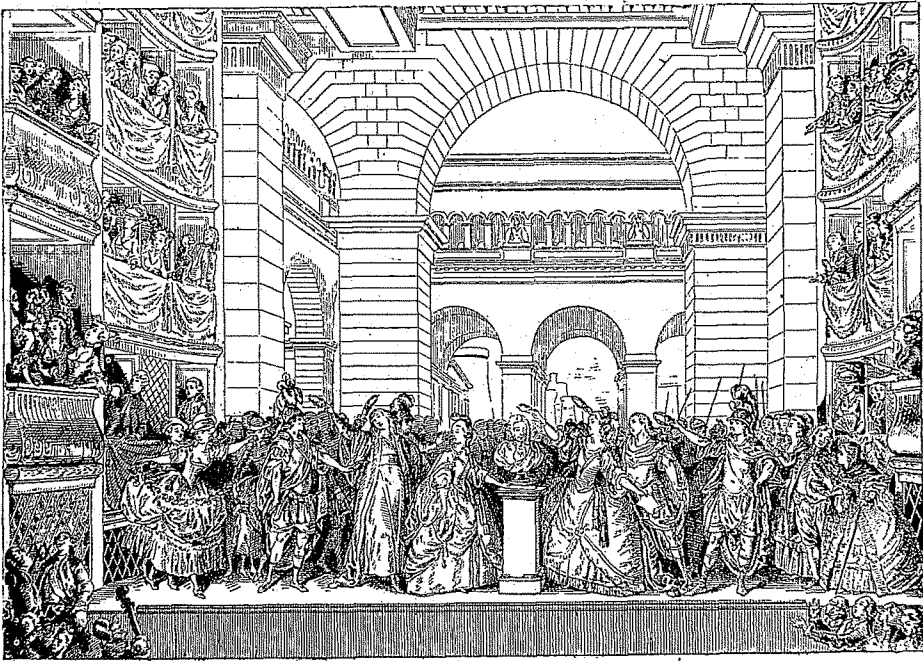
Sa royauté commence alors. Libre dans un pays libre, n'ayant plus besoin de flatter les souverains pour s'assurer une tolérance précaire, il exerce sur l'Europe entière cette dictature du génie qui est la seule respectable.

C'est sur Paris surtout qu'il a les yeux, Paris qui est la capitale de l'esprit, Paris où il trouverait un peuple capable de le comprendre. Mais la cour, l'église, qui sentent tout ce qu'il y a de menaçant pour elles dans les doctrines dont il est l'éloquent propagateur, l'en tiennent toujours éloigné ; il s'en console en se faisant informer par ses nombreux correspondants de tout ce qui se passe à l'Académie, au théâtre, dans les cercles, dans les salons, dans les tribunaux, à la ville, à la cour et à la Sorbonne. Il intervient dans toutes les questions importantes ; partout et toujours il est le champion de la tolérance et de la liberté. Nous reviendrons sur ces héroïques combats qu'il livra à la superstition et au fanatisme.

En même temps, il continuait à écrire avec une dévorante activité : il publiait en vers ses satires : *Le pauvre Diable*, *le Russe à Paris*, *la Vanité*, etc., les épîtres sur *Horace et Boileau*, *Tancrède*, *les Scythes*, *les Guèbres*, *les Pélopidés*, la comédie de *l'Écossaise*, en prose, outre ses admirables *Factum*, son *Commentaire sur Corneille* qu'il écrivit pour doter la nièce du grand poète, son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, *l'Histoire de Pierre le Grand*, celle du *Parlement de Paris*, *la Philosophie de l'histoire*, *le Dictionnaire philosophique*, etc.

Poésie sérieuse, sciences, histoire, métaphysique, pamphlet, il entreprend tout, exécute tout, réussit tout. En même temps, « une correspondance infatigable, universelle, pleine de verve, de bon sens et d'esprit, sème la pensée du chef dans toute l'armée philosophique. Ce sont les ordres du jour qui portent partout le courage et la lumière,

c'est le brillant commentaire qui traduit, dans un langage propre à chacun, l'idée commune à tous..... Il n'est pas une voix de la renommée qu'il ne contraigne à répéter son nom, pas un coin du domaine de l'opinion qu'il ne veuille renouveler par ses principes, pas une faculté de l'intelligence humaine à qui il ne prétende donner un aliment ¹. » Il s'empare de la société toute entière : il est une puissance avec laquelle il faut compter.



COURONNEMENT DU BUSTE DE VOLTAIRE

Catherine de Russie, Christian VII de Danemark, Gustave III de Suède, et l'empereur Joseph II croient se rendre populaires en lui faisant la cour; mais c'est en France, à Paris surtout que toutes les voix répètent son nom. Les gens de lettres lui élèvent une statue de son vivant; l'enthousiasme devient tel que le roi ne peut plus continuer à lui fermer Paris.

1. J. Demogeot, *Histoire de la littérature française*.

Aussitôt la permission accordée « le grand Voltaire » accourut dans « sa ville ». Son retour fut un vrai triomphe. Dans les rues, une foule immense suivait sa voiture ; de tous côtés, sur son passage, il entendait des acclamations enthousiastes. On trouve partout le récit de l'apothéose qui lui fut décernée de son vivant sur la scène même qu'il avait tant illustrée. Il assista, au Théâtre-Français, à la représentation de sa tragédie d'*Irène*. « Jamais pièce, dit Grimm, ne fut plus mal jouée, plus applaudie et moins écoutée. » La salle tout entière ne pouvait se rassasier de regarder Voltaire. A la fin de la pièce il vit son buste couronné sur la scène au milieu d'applaudissements frénétiques. Il criait à la foule : « Vous voulez donc me faire mourir de plaisir. »

Un vieillard en effet ne pouvait pas subir impunément de pareilles émotions. « On ne transporte pas un chêne de quatre-vingts ans, lui avait dit son médecin. » Mais il n'avait pu résister au désir de revoir Paris : il n'eut pas le courage de le quitter et il en mourut. Déjà une hémorragie violente l'avait mis en danger : ces continuelles surexcitations, cet enivrement de gloire, achevèrent de le briser. Il expira le 30 mai 1778.

L'archevêque de Paris défendit de l'ensevelir en terre sainte. L'abbé Mignot, son neveu, fit enlever le corps dans la nuit, le transporta en chaise de poste à son abbaye de Scellières dans le diocèse de Troyes. Il y achevait la cérémonie lorsque l'évêque de Troyes envoya une défense de procéder à l'enterrement. La chapelle fut mise en interdit et le prieur destitué.

Il ne manquait à la gloire de Voltaire que cette persécution après sa mort.

Si les poésies de cet homme universel ne sont pas son principal titre à notre admiration et à notre reconnaissance, elles eurent néanmoins dans son siècle un grand retentissement.

Son poème épique, la *Henriade*, qui racontait la conquête de Paris par Henri IV, eut un succès brillant mais un peu éphémère. Voltaire attachait à ces dix chants l'espérance de sa gloire. « C'est pour être immortel, disait-il, que j'ai fait la *Henriade*. » Voltaire sera immortel, mais ce n'est pas la *Henriade* qui y aura le plus contribué. Malgré tout son talent, il ne pouvait faire l'impossible : il ne peut y avoir d'épopée que dans les époques primitives où l'on chante l'histoire parce qu'on ne peut pas l'écrire, où les faits à peine connus flottent dans un vague poétique, où les esprits encore naïfs acceptent la fiction et croient au merveilleux. Voltaire écrit pour une société plutôt sceptique que crédule ; il lui raconte un fait historique, connu dans ses moindres détails. Quel effet peuvent produire au milieu de ces événements qui ne datent pas de deux siècles, le palais des destins, les anges, l'ombre de saint Louis, et toutes les autres figures allégoriques ou divines que le poète mêle sans beaucoup de conviction ? Lui-même se sent mal à l'aise dans ces descriptions et dans ces récits : il les resserre, les abrège. On voit comme ce cérémonial épique l'impatiente et le gêne.

Ce qu'il y a de véritablement beau, de véritablement original dans cette épopée, c'est ce qui n'est pas épique : ce sont les passages où Voltaire rencontre sur sa route une idée morale ou politique, dessine un caractère, explique le mécanisme d'une constitution, expose un dogme religieux ou philosophique. Aussitôt l'intérêt ardent qu'il attache à ces choses, l'émotion vraie qu'il ressent animent son style, donnent aux vers une chaleur toute nouvelle¹ et sous le poète égaré dans un genre faux, on voit paraître le philosophe de la liberté, l'apôtre de la tolérance. Voilà par quel côté la *Henriade* méritait l'admiration de ses contemporains : voilà ce qui fait qu'aujourd'hui encore on la lit.

1. Voir J. Demogeot.

Cette poésie philosophique et morale était soudée trop faiblement dans la *Henriade* à la fiction épique pour ne pas s'en détacher : Voltaire en fit bientôt un genre spécial, où il excella. Il faut citer ses *Discours sur l'homme*, inspirés par Pope, sa *Loi naturelle*, mais j'aime mieux ses *Satires* et ses *Épîtres*. Là il ne prêche pas, là il est simple, là il est naturel ; là il paraît tel qu'il est, avec son goût charmant et cet admirable bon sens qui est comme le bon sens de la France. Il est encore plus à son aise peut-être et par suite encore mieux inspiré dans les pièces légères ; c'est là que vous trouverez son véritable génie poétique : « Facilité, pétulance, esprit jaillissant et intarissable, art de plaire, louanges qui demandent du retour, art d'occuper les autres de soi sans les en fatiguer, et d'intéresser leur vanité à sa gloire ; toutes les grâces du langage, poli dans la patrie de la société, comme Voltaire appelle Paris : c'est la France elle-même en coquetterie avec toutes les nations civilisées¹. »

C'est le genre le plus charmant peut-être de tous les genres et Voltaire n'y sera jamais égalé.

Après Voltaire, on ose à peine citer Lemierre², qui manqua moins de talent que de goût, et qui, au milieu de beaucoup de faiblesses, frappa vigoureusement quelques beaux vers qu'on a retenus³ ; Dorat⁴, esprit faible et frondeur, qui eut quelquefois de l'élégance et de la

1. Nisard, *Histoire de la littérature française*.

2. Antoine-Marin Lemierre, né à Paris le 12 janvier 1723, mort à Saint-Germain en Laye le 4 juillet 1793. On lui doit les tragédies d'*Hypermnestre*, de *Guillaume Tell* et de la *Veuve du Malabar*, et deux poèmes didactiques, la *Peinture* et les *Fastes et les usages de l'année*. Il devint membre de l'Académie française en 1780.

3. Un de ses vers les plus célèbres est celui-ci, qu'on trouve dans une pièce intitulée *le Commerce* et couronnée par l'Académie française :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

4. Claude-Joseph Dorat, né à Paris le 31 décembre 1734, mort dans la même ville le 29 avril 1780. On lui doit deux poèmes : la *Déclamation* et le *Mois de mai*, et une tragédie intitulée *Régulus*.

grâce; Collé¹, chansonnier joyeux, qui excella à couper le vers et à ramener ingénieusement le refrain.

Lebrun², celui qui s'appela ou qu'on appela Lebrun-Pindare, eut une vie peu honorable, mais très longue, ce qui ne compense pas. Né en 1729 il ne mourut qu'en 1807. Il eut le temps de vanter la monarchie, de célébrer l'héroïsme républicain et d'exalter les victoires de l'empire. Complètement dépourvu de convictions et de dignité, il sut parfois mettre dans ses odes une élévation qui n'était ni dans son caractère ni dans son cœur. « Il avait, dit Sainte-Beuve, de certaines idées qui pouvaient être vagues ou exagérées, mais qui n'étaient ni petites ni basses. » C'est par ce seul côté qu'il subsiste.

Son ode sur le vaisseau le *Vengeur* mérite d'être citée ici.

Trahi par le sort infidèle,
 Tel qu'un lion pressé de nombreux léopards,
 Seul au milieu de tous, sa colère étincelle;
 Il le combat de toutes parts.
 L'airain lui déclare la guerre;
 Le fer, l'onde, la flamme entourent ses héros.
 Sans doute ils triomphaient; mais leur dernier tonnerre
 Vient de s'éteindre sous les flots!...
 Captifs!... la vie est un outrage,
 Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux.
 L'Anglais en frémissant admire leur courage,
 Albion pâlit devant eux.
 Plus fiers d'une mort infaillible,
 Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats,
 De ces républicains l'âme n'est plus sensible
 Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

1. Charles Collé, né à Paris en 1709, mort le 3 novembre 1783. Il était cousin du célèbre poète comique Regnard. Son œuvre la plus connue est la *Partie de chasse de Henri IV*.

2. Ponce-Denis-Écouéhard Lebrun, né à Paris le 11 avril 1729, mort dans la même ville le 2 septembre 1807.

Près de se voir réduire en poudre,
 Ils défendent leurs bords embrasés et sanglants,
 Voyez-les défer et la vague et la foudre,
 Sous des mâts rompus et brûlants!
 Voyez ce drapeau tricolore
 Qu'élève en périssant leur courage indompté;
 Sous le flot qui les couvre entendez-vous encore
 Le cri... « Vive la liberté! »
 Ce cri..., c'est en vain qu'il expire;
 Étouffé par la mort et par les flots jaloux;
 Sans cesse, il revivra répété par la lyre,
 Siècles, il planera sur vous.
 Et vous, héros de Salamine,
 Dont Tirys vante encor les exploits glorieux,
 Non, vous n'égalez point cette auguste ruine,
 Ce naufrage victorieux.

Gabriel Legouvé¹ est un des poètes les plus distingués de l'époque de la Révolution et de l'Empire : il a en commun avec ses plus illustres contemporains la froideur, la pauvreté de la langue et aussi une certaine noblesse, une hauteur de style qu'on n'apprécie plus assez. Auteur de la *Mort d'Abel* (1792) et d'*Épictaris et Néron* (1793), tragédie, il est surtout célèbre par un poème publié en 1800, le *Mérite des femmes*, et tout spécialement par un vers de ce poème :

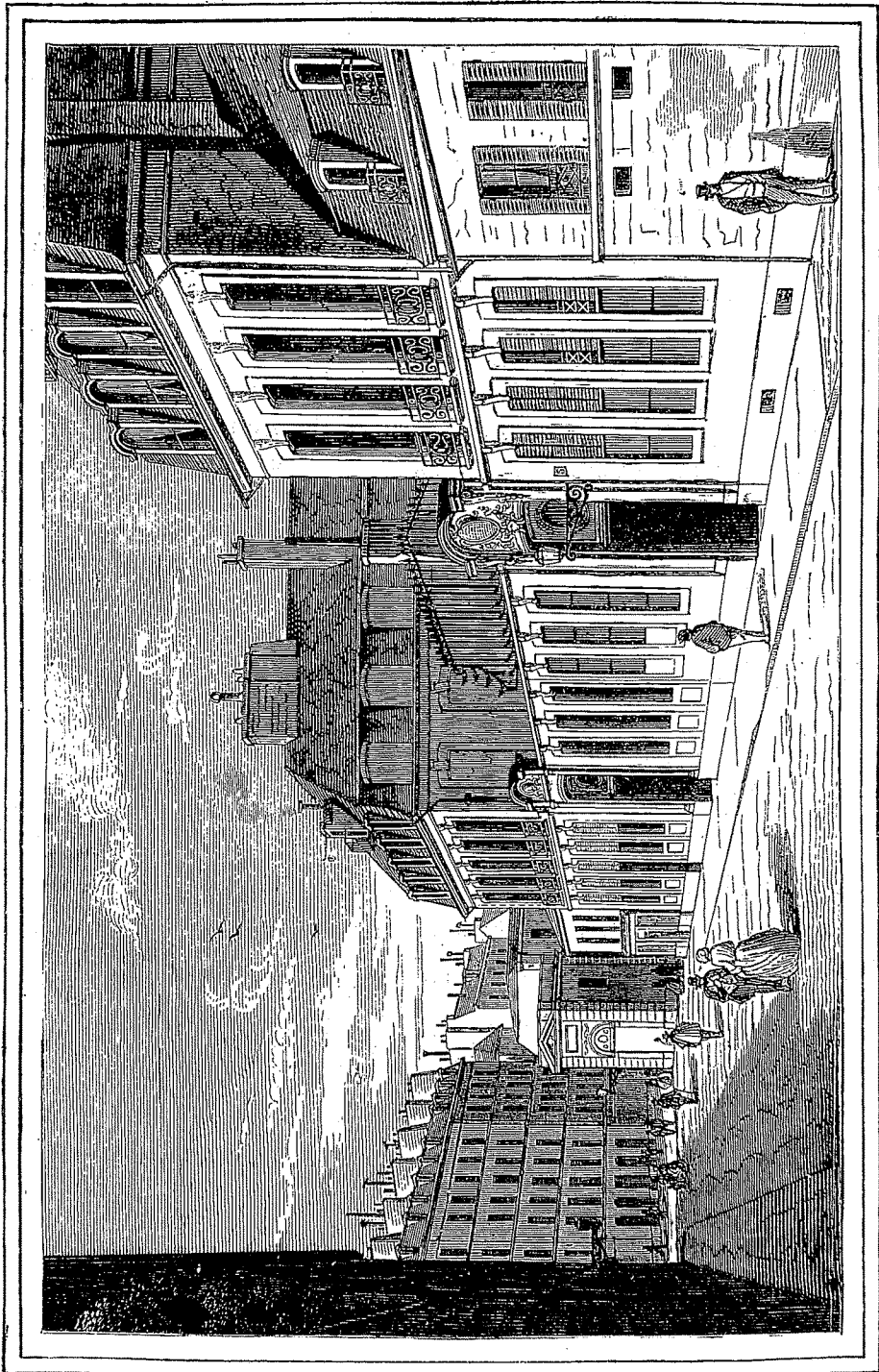
Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.

Après ces poètes de transition, on a plaisir à trouver Béranger.

Pierre-Jean de Béranger naquit à Paris le 19 août 1780, chez un tailleur, son « pauvre et vieux grand-père » du côté maternel, qui lui laissa passer sans leçons et sans travail une enfance un peu vagabonde².

1. Gabriel-Marie-Jean-Baptiste Legouvé, né à Paris le 23 juin 1764, mort dans la même ville le 30 août 1812. Il fut élu membre de l'Académie française en 1798.

2. Béranger mourut à Paris le 17 juillet 1857.



VUE DE LA MAISON OÙ MOURUT BÉRANGER

Plus tard, il fut placé chez un imprimeur de Péronne et apprit l'orthographe et les premières règles de la versification; mais il ne tarda pas à revenir à Paris où le rappelait sa vocation poétique.

Après avoir écrit une comédie, des dithyrambes, un poème pastoral et un poème épique, après avoir lutté contre la misère « privé de ressources, versifiant sans but et sans encouragement, sans instruction et sans conseil », il parvint à entrer en qualité de commis expéditionnaire au secrétariat de l'Université où il resta douze ans. Ce fut alors seulement qu'il se tourna vers la chanson. Il s'en est fait un genre bien à lui, où il est maître comme La Fontaine dans la fable.

Béranger est le poète du peuple; on peut dire de lui ce qu'il disait de Manuel :

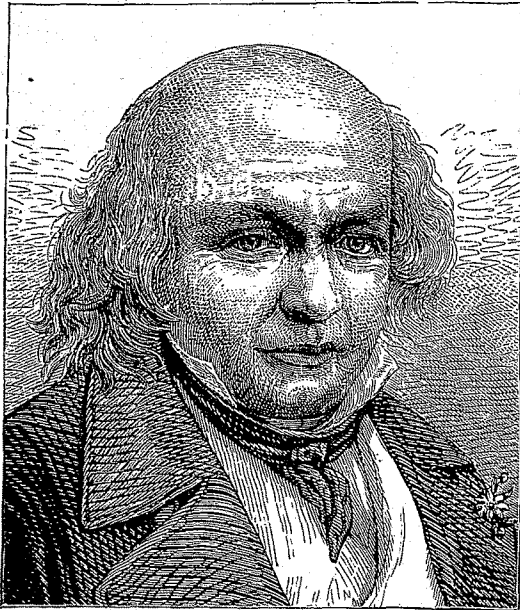
Bras, tête et cœur, tout était peuplé en lui.

Il s'est obstiné à n'être que peuple; quand on lui offrait les fonctions de censeur, une place dans les bureaux de M. Laffitte, un fauteuil à l'Académie, la direction de l'imprimerie royale, il refusait toujours, non seulement par amour de l'indépendance mais pour rester dans son rôle de chanteur populaire. Il n'est pas à son aise dans les salons: il aime mieux l'atelier, la boutique et la rue; c'est là que sont ses sympathies, c'est là qu'il trouve ses meilleures inspirations.

Comme pour les anciens trouvères qui allaient par les villes chanter leurs poèmes, l'instinct de la foule est pour Béranger une poétique vivante qui ne lui permet pas de s'égarer. C'est elle qui l'a forcé « de renoncer à la pompe des mots », c'est-à-dire d'être simple et vrai, même dans la grandeur. « Le peuple n'est pas sensible aux recherches de l'esprit, aux délicatesses du goût, soit! mais par là même il oblige les auteurs à concevoir plus fortement, plus grandement pour captiver son attention. » Aussi il n'est pas une de ses chansons qui n'ait une composition dramatique, une unité vitale, une

idée essentielle, toujours vraie, ingénieuse, touchante, à laquelle le refrain rattache tous les couplets.

« Par le fait même qu'elles s'adressaient au peuple, le ton de ces chansons dut s'élever « à la hauteur des impressions de joie et de



BÉRANGER

tristesse que les triomphes ou les désastres produisaient sur la classe la plus nombreuse ». — « C'est dans le style le plus grave que le peuple veut qu'on lui parle de ses regrets et de ses espérances. » Béranger lui parla dans ce style grave, il lui parla une langue digne de ses destinées futures, il lui reconnut comme prélude ou comme complément de ses autres droits, son droit à la poésie.

Plusieurs de ses chansons patriotiques, un grand nombre de ses chansons morales, sont de véritables odes. Aucune littérature n'a rien de comparable à cette foule de malins couplets politiques dont on peut apprécier diversement la tendance, mais non l'inimitable perfection. Cet élan lyrique, cette délicatesse de sentiment, cette verve d'esprit, Béranger a su les rendre populaires et les graver dans la mémoire des artisans de nos villes, de manière à pouvoir, seul de tous nos poètes, se passer au besoin du secours de la presse¹. »

1. Demogeot, *Histoire de la littérature française*. Je dois d'ailleurs beaucoup, pour le chapitre des poètes, comme pour celui des prosateurs, à cet excellent ouvrage, ainsi qu'aux littératures de M. Nisard et de M. Gêrusez et aux remarquables articles de Sainte-Beuve.

Béranger a les traits purs du génie poétique français : il n'imité pas la Grèce ni Rome : « Non, disait-il, les Latins et les Grecs ne doivent pas être des modèles : ce sont des flambeaux. » Il ne cherche jamais d'inspiration à l'étranger :

Redoutons l'anglomanie :
Elle a déjà gâté tout.
N'allons point en Germanie
Chercher des règles de goût.

Il est national comme le furent Rabelais, Régnier et Molière. L'amour ardent de la patrie est une bonne part de son génie. Au temps de la Restauration, tandis qu'on voyait

Carlins et bassets
Caresser Allemands et Russes
Couverts encor de sang français,

il aime à offrir à la France abattue l'hommage de son admiration et de son respect :

Reine du monde, ô France ! ô ma patrie !
Soulève enfin ton front cicatrisé,
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfants l'étendard s'est brisé.
Quand la fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
Tes ennemis disaient encor :
Honneur aux enfants de la France !

Il est bien Parisien aussi. Son plus long voyage a été de la rue Montorgueil à Péronne. « Béranger, dit Sainte-Beuve, tient au terroir : la nature qu'il peint à la dérobee et qu'il aime, ce sont nos cantons fleuris, notre joli paysage entrecoupé, des vignes, des bois, de petites maisons blanches, Passy, même Suresnes. Il est le seul poète qui,

indépendamment même du choix des sujets, ait toujours gardé la rondeur bourgeoise, l'accent familier, la tournure d'idées ouverte et plébéienne qui sont les traits caractéristiques du peuple de Paris. »

Et ce qui nous le rend encore plus cher, c'est que sa muse si française et si parisienne est une muse républicaine. S'il a célébré plus qu'il ne fallait la mémoire du premier Bonaparte, c'est parce que ce Bonaparte était tombé, parce que chanter ce nom était protester contre la monarchie non moins despotique qui avait pris sa place avec l'appui des armées étrangères. Ses véritables héros ce sont les révolutionnaires qui ont pris la Bastille, et les républicains qui ont défendu la *patrie en danger*.

Qui ne connaît ces admirables couplets du *Vieux sergent* ?

Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,
Ces paysans, fils de la République,
Sur la frontière à sa voix accourus ?
Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
Tous à la gloire allaient du même pas.
Le Rhin lui seul peut retremper nos armes ;
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

De quel éclat brillaient dans la bataille
Ces habits bleus, par la victoire usés !
La liberté mêlait à la mitraille
Des fers rompus et des sceptres brisés.
Les nations, reines par nos conquêtes,
Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas.

Il n'y a qu'un chant plus beau que celui-là ; celui qui faisait oublier à ces *paysans fils de la République* qu'ils marchaient pieds nus et qu'ils manquaient de pain : la *Marseillaise*.

Un autre chansonnier, venu un peu plus tard pour chanter aussi la patrie, la liberté, les amis, les deuils et les fêtes des pauvres, Hégésippe Moreau ¹, n'appartient à Paris que par sa naissance, ses misères et sa mort.

« Bleuet écloz parmi les roses de Provins », il resta fidèle à la ville qui l'avait adopté, et c'est à Provins qu'il consacra ses plus doux vers. Paris aussi, où il combattit sur les barricades des insurgés en 1830, où il souffrit la faim, où il mourut à l'hôpital, Paris lui fut dur. C'était pourtant un esprit charmant que l'auteur du *Myosotis*. La *Fermière* et la *Voulzie* sont deux poèmes délicieux.

« Je ne me crois pas un grand poète, disait Moreau. Pourtant Dieu m'est témoin que je suis un poète; par malheur, je ne suis que cela. »

Il disait vrai. C'était un poète.

Si Paris n'a donné le jour qu'à un seul des grands poètes romantiques qui ont jeté tant d'éclat en 1830, du moins celui-là est-il d'une rare puissance : c'est l'auteur des *Jambes* et d'*Il Pianto*, le chantre de la liberté et des arts. C'est en août 1830 qu'Auguste Barbier ² lança, dans un peuple enthousiasmé par les trois journées, la *Curée*, dont l'accent nouveau, la vigueur, la force satirique causèrent une prodigieuse sensation d'étonnement et d'admiration. Cette poésie, qui reflétait la flamme du combat des rues et en contenait l'écho brutal et puissant, vola de bouche en bouche et rendit Auguste Barbier célèbre en quelques heures.

Auguste Barbier soutint ce début par une suite de vigoureuses satires : le *Lion*, *Quatre-vingt-treize*, l'*Émeute*, la *Popularité*,

1: Né à Paris le 9 avril 1810, mort dans la même ville, à l'hôpital de la Charité, le 10 décembre 1838.

2. Henri-Auguste Barbier, né à Paris le 28 avril 1805, mort dans la même ville le 14 février 1882. Il fut élu membre de l'Académie française en 1869.

l'Idole, Varsovie, Melpomène, Terpsichore, l'Amour de la mort, etc.

Ces chants réunis formèrent ce que le poète appela les *Iambes*, en souvenir des poèmes d'Archiloque et des satiriques grecs formés, comme les poésies du jeune Barbier, d'une suite de grands vers et de petits vers alternés.

Barbier vit ensuite l'Italie. « Il l'aima, comme a dit M. Ana-



AUGUSTE BARBIER, D'APRÈS DAVID D'ANGERS

tole France, parce qu'elle était belle et parce qu'elle était malheureuse. » De ce sentiment sortit *Il Pianto* (le soupir), suite délicieuse de sonnets et d'élégies sur l'art des anciens jours et les tristesses des temps nouveaux.

A compter de ce livre, la main et la pensée d'Auguste Barbier se fatiguèrent, et il ne trouva plus ces grands accents dont l'éclat étonnait. Il embellit du moins sa longue vieillesse par l'amour de l'art, par un culte pour la peinture que sa mère, peintre elle-même, lui avait inspiré et qu'il garda pieusement jusqu'à la dernière heure.

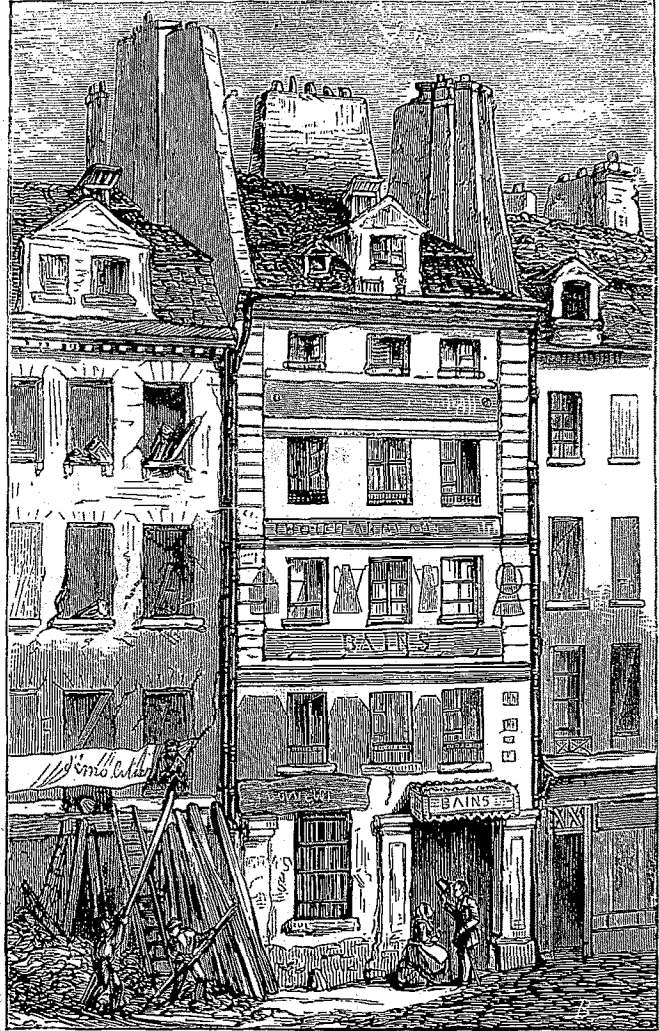
J'ai dit que les romantiques n'étaient pas Parisiens; c'est peut-être parce que le Parisien a dans l'esprit une mesure qui s'accorde mal avec toute doctrine excessive. Du moins Musset est-il « du grand village ».

« Celui-là, dit M. Taine, celui-là n'a jamais menti ! »

C'est en effet la sincérité du sentiment qui fait qu'Alfred de Musset¹, le poète le plus cher à toutes les âmes qui cherchent dans les livres, une âme semblable à la leur par ses douleurs, ses aspirations, ses défaillances et ses faiblesses.

Aussi Musset, mort depuis plus de vingt ans, est-il resté le plus jeune de nos poètes : le cœur ne vieillit pas.

Fils de M. Musset-Pathay, connu pour un bon livre sur Jean-Jacques Rousseau, Alfred de



MAISON DE LA RUE DES NOYERS OU NAQUIT A. DE MUSSET

Musset fut élevé dans l'amour des lettres et fit au collège Henri IV

1. Louis-Charles-Alfred de Musset, né à Paris le 11 novembre 1810, mourut dans a même ville le 1^{er} mai 1857. Il fut élu membre de l'Académie française en 1852.

de brillantes études. Il rima des contes au sortir du collège et ces contes se trouvèrent charmants.

Le lyrisme de ce temps était volontiers sentimental, solennel, pompeux comme un *Te Deum* : « Musset entra dans le sanctuaire tout éperonné et par la fenêtre. » Il séduisit tout d'abord la jeunesse par sa désinvolture ¹, son vers enchanteur, sa négligence pleine de grâce, son rire trempé de larmes, son scepticisme si frais et si attendri même dans ses désespoirs et dans ses blasphèmes. Il chanta l'amour, d'abord avec un dandysme railleur, puis avec son cœur tout simplement : il peignit les contradictions et les doutes d'une âme que les passions ont surmenée, énervée et laissée vide en se retirant.

Il réalisa la vérité du dicton populaire. Étant entré dans la vie en riant, il n'eut ensuite que des larmes. Larmes d'ironie, de repentir, de douleur, de regrets : voilà ce qu'on trouve dans la *Coupe et les lèvres*, dans les *Nuits*, merveilles de mélancolie, dans l'*Espoir en Dieu*, dans tous les poèmes qui dureront autant que le sentiment de la douleur.

Son inspiration si profonde dura peu. Henri Heine put dire en se moquant qu'Alfred de Musset était à trente ans un jeune homme d'un bien beau passé. Mais que de choses il avait senties et exprimées alors ! Musset n'est pas seulement le poète capricieux et touchant des *Contes* et des *Nuits* ; c'est encore l'auteur adorable des *Comédies et Proverbes*. Son théâtre, d'une fantaisie délicieuse et profonde, contient même un grand drame politique, social, *civique* : *Lorenzaccio*, œuvre généreuse tout enflammée de l'amour de la patrie et de la liberté. Conservons, aimons cette gloire charmante de notre pays ; gardons notre sympathie à Musset, sans rechercher si les troubles d'un organisme trop sensible ne l'ont pas jeté dans des désordres où s'éteignirent trop tôt son esprit et sa vie.

1. Sainte-Beuve.

Il mourut à quarante-sept ans d'une maladie de cœur.

Son œuvre échappe à toute école : elle est seulement française.

Faute de trouver un autre terme, j'appellerai école néo-romantique celle des poètes qui, sous le second empire, tentèrent, sans grand succès, de réveiller l'attention d'un public indifférent à l'art et dégoûté de lire.

L'école néo-romantique est représentée dans les annales parisiennes par un des plus étranges, un des plus curieux exemplaires de la poésie moderne. Charles Baudelaire ¹, l'auteur des *Fleurs du mal*, naquit en 1821 dans ce Paris dont il a si bien peint le réveil quotidien.

... Le vieux Paris, en se frottant les yeux,
Empoigne ses outils, ouvrier laborieux.

Baudelaire n'a guère interprété que des sentiments et des idées d'exception : par là, il est destiné à rester impopulaire. Mais les lettrés admirent l'originalité de son œuvre. Il a donné des *Contes étrangers* d'Edgar Poë des traductions admirables, vraies créations par la langue, qui, popularisant en France le génie du plus rêveur des Américains, fournit à notre littérature une source d'inspirations nouvelles.

1. Né à Paris le 21 avril 1821, mort dans la même ville le 31 août 1867. MM. Charles Asselineau et Étienne Charavay ont consacré des études intéressantes à ce poète original.

II

LES AUTEURS DRAMATIQUES

I

LES AUTEURS TRAGIQUES

JODELLE. — QUINAULT. — LA MOTTE. — LA FOSSE. — VOLTAIRE. —
NÉPOMUCÈNE LEMERCIER. — PIERRE-ANTOINE LEBRUN.

Si Paris n'a pas produit le plus grand de nos auteurs tragiques, il a du moins produit le premier. C'est Jodelle ¹, un des disciples de Ronsard, esprit entreprenant et singulièrement facile. « Quoiqu'il n'eût mis l'œil aux bons livres comme les autres, dit Pasquier, si est-ce qu'en lui y avait un naturel émerveillable. Et de fait ceux qui de ce temps-là jugeaient des coups disaient que Ronsard était le premier des poètes, mais que Jodelle en était le démon. Rien ne semblait lui être impossible où il employait son esprit. »

1. Étienne Jodelle, né à Paris en 1532, mort dans la même ville en 1573.

Il l'employa à mettre sur la scène des tragédies imitées des anciens, ce qu'on n'avait jamais fait avant lui. La *Cléopâtre* fut écrite en 1552 : Jodelle n'avait que vingt ans. Elle fut représentée avec une comédie de même auteur : la *Rencontre* « devant le roi Henri II, à Paris, en l'hôtel de Reims, avec un grand applaudissement de toute la compagnie ; et, depuis encore, au collège de Boncour, où toutes les fenêtres étaient tapissées d'une infinité de personnages d'honneur, et la cour si pleine d'écoliers que les portes du collège en regorgeaient¹ ».

Remi Belleau, Jean de la Péruse et d'autres élèves de Ronsard tenaient les principaux rôles : Jodelle lui-même représentait Cléopâtre.

On raconte qu'une fois la représentation achevée auteur et acteurs grisés de leur succès se discernèrent à eux-mêmes un triomphe aussi classique que leur pièce : après avoir fait à Auteuil un joyeux dîner, ils immolèrent un bouc comme on faisait à Athènes dans cette fête de Bacchus qui fut l'origine de la tragédie.

« Dans cette pièce, comme dans celles qui suivirent, la part de l'imitation était bien considérable ; cette imitation même était bien gauche et bien maladroite ; mais cette faible apparition du drame antique suffit à discréditer à jamais les vieux mystères du moyen âge, à préparer la voie à la vraie tragédie française et même à lui léguer ce caractère de gravité imposante, cette unité et cette simplicité sévère dont nos grands auteurs ont accepté le joug². »

Ces grands auteurs ne sont pas Parisiens : Corneille et Rotrou sont normands ; Racine champenois.

Le parisien Quinault³ ne fut qu'un poète à la mode. Son *Astrate*, qui enrichit les acteurs du théâtre de Bourgogne et dont le succès

1. Pasquier, *Recherches*, VII, 6.

2. Demogeot.

3. Philippe Quinault, né à Paris le 13 juin 1635, membre de l'Académie française en 1670, mort à Paris le 26 novembre 1688.

éclatant troubla les dernières années de Corneille, ne vaut plus à nos yeux que par une langue assez claire, une versification facile et une certaine faiblesse qui donne l'illusion de la douceur. Quinault serait bien oublié s'il n'avait fait que des tragédies : on se souviendra de



QUINAULT

lui parce qu'il est le créateur d'un nouveau genre dramatique, la tragédie lyrique. Il est avec Lulli le fondateur de l'opéra français.

Ce genre convenait à son talent et il y réussit : *Alceste*, *Atys*, *Armide* plaisent encore par un style tellement harmonieux qu'il est à lui seul une musique, par des situations heureuses et des passages véritablement poétiques.

Antoine Houdar de la Motte, qui naquit à Paris le 17 janvier 1672, égala presque Quinault dans ses opéras. Sa tragédie d'*Inès de Castro*, qui fut jouée en 1723, obtint un grand succès qu'on ne s'explique guère quand on la lit¹.

Avant lui La Fosse² avait fait applaudir son *Manlius*, tragédie heu-

1. Houdar de la Motte devint membre de l'Académie française en 1710. Il mourut à Paris le 26 décembre 1731.

2. Antoine de La Fosse, né à Paris vers 1653, mourut dans la même ville le 2 novembre 1708.

reusement imitée de Corneille, où l'on trouve des caractères énergiques et d'excellents vers.

Voltaire est, dans la tragédie, un disciple de Corneille et de Racine : mais là comme partout il est original. Il pensa qu'en rendant l'action plus rapide il produirait des effets nouveaux, qu'en faisant une plus grande part au spectacle il ajouterait à la vraisemblance.

On avait tant abusé des tirades que les pièces étaient devenues des « conversations en cinq actes ». Voltaire les raccourcit, il réduisit le nombre des monologues, puis les supprima tout à fait. Il y eut moins de discours et plus de mouvement : on raconta moins et on montra davantage.

Comme on montrait davantage, il fallut rendre la scène plus large et plus profonde. Voltaire parvint à la débarrasser des banquettes sur lesquelles s'asseyaient les gentilshommes pour voir la pièce et se faire voir. On mit ces banquettes au parterre et c'était un double avantage puisque les spectateurs du parterre, qui, jusque là, avaient dû se tenir debout, purent enfin s'asseoir.

La scène agrandie, il y eut des figurants, des costumes plus riches, des décorations souvent renouvelées, des bûchers, du tonnerre et des éclairs. Dans *Tancrède* on vit un tournoi sur les planches. C'est là une innovation matérielle : mais tout ce qui concerne la scène fait partie de l'art dramatique : le plaisir des yeux ne fait que rendre plus vif le plaisir de l'esprit.

Voltaire alla plus loin encore : après avoir donné au théâtre plus d'éclat et plus d'attrait, il en fit une tribune retentissante du haut de laquelle il sema dans le peuple les grandes idées pour lesquelles il combattait. Presque toutes ses tragédies sont des thèses morales ou des plaidoyers politiques : Dans *Zaïre*, son chef d'œuvre, il montre deux belles âmes, qui s'aiment invinciblement, séparées par la religion ;



PHYSIONOMIES DE VOLTAIRE

DESSINÉES D'APRÈS NATURE A FERNEY, PAR HUBER

dans *Brutus*, il fait une apologie des libertés républicaines; il écrit *Mahomet* « pour faire voir le danger du fanatisme ».

Le théâtre ne parle plus seulement à l'imagination et au cœur, il parle aussi à la raison : il fait pénétrer au sein du peuple les lumières de la philosophie : il devient une école de tolérance et de justice.

C'est aussi, à sa façon, un novateur, que Népomucène Lemerrier¹. Une chute qu'il fit dans son enfance le laissa à demi paralysé pour le reste de sa vie; il ne marchait qu'avec des béquilles et n'écrivait que de la main gauche. Mais il montra, par l'abondance et la force de ses productions, ce que peut une âme ardente dans un corps débile (on remarquera toutefois que la lésion avait atteint les causes du mouvement sans atteindre les causes de l'intelligence). A l'âge de quinze ans, il composa une tragédie, *Méléagre*, que madame de Lamballe, sa marraine, fit jouer par ordre du roi. Le public fut bienveillant; mais l'auteur lui-même, plus sévère, retira la pièce le lendemain de la représentation. Ce premier essai, tout classique, ne pouvait en effet contenter un esprit inquiet comme était Lemerrier, qui chercha jusqu'à l'extrême vieillesse la nouveauté et l'originalité.

Né aux lettres au moment où la Révolution française transformait les mœurs, les coutumes, les usages; toutes les idées, Lemerrier se jeta dans toutes sortes de directions sans jamais trouver sa voie. Sa destinée fut de chercher : c'est ainsi qu'il donna successivement à la scène une *Clarisse Harlowe*, tirée du roman sentimental de l'anglais Richardson; un *Tartuffe révolutionnaire*, étude passionnée des mœurs du temps; le *Lévite d'Éphraïm*, essai d'un genre tout nouveau; *Agamemnon*, tragédie d'un grand caractère et d'une belle diction; la *Prude*, comédie de caractère; *Pinto*, drame en prose, premier type

1. Louis-Jean Népomucène Lemerrier, né à Paris le 21 avril 1771, mort dans la même ville le 7 juin 1840. Il avait été élu membre de l'Académie française en 1810.

des drames romantiques, chef-d'œuvre hardi dont le gouvernement du Directoire interdit la représentation.

Pinto ne fut joué que sous le Consulat; mais alors encore il fut arrêté après vingt soirées de triomphe. Dès lors se dessinait l'antagonisme profond de Lemer cier et de Bonaparte. Le poète, répandu dans les salons, y avait maintes fois rencontré le vainqueur d'Italie, et il avait gardé, après le 18 brumaire, la liberté républicaine de son langage. Un jour, à Saint-Cloud, Lemer cier osa dire au premier Consul : « Vous vous amusez à refaire le lit des Bourbons, je vous le prédis : Vous n'y coucherez pas dix ans. »

Quand l'Empire fut proclamé, Lemer cier rompit avec éclat. Pendant la période impériale, il continua ses essais dramatiques : le plus heureux fut la *Comédie romaine*, où l'on voit Plaute lui-même, le grand comique latin, faisant agir des personnages afin de les peindre à mesure qu'ils agissent. Son *Christophe Colomb* témoigne d'une autre hardiesse.

Sous la Restauration, Lemer cier donna un *Saint-Louis*, un *Clovis*, une *Démence de Charles VI*, une *Frédégonde*, un *Richelieu ou la Journée des Dupes*. Tous ces sujets sont tirés de l'histoire nationale, selon le goût qui prévalut vers 1810, que Marchangy soutint dans sa *Gaule poétique*, et auquel les romantiques, surtout Alexandre Dumas, furent fidèles dans plusieurs de leurs œuvres. Ce fut à l'indépendance de la Grèce que Lemer cier, zéléteur de toutes les nobles causes, consacra les restes de son fougueux talent.

Il composa les *Martyrs de Souly*, dont la représentation ne fut point autorisée, et mourut dans sa soixante-neuvième année ¹. Son activité ne s'était pas exercée seulement qu'au théâtre; il avait composé plusieurs grands poèmes dont le plus célèbre est la *Panhypocrisiade*, satire universelle des vices.

1. Népomucène Lemer cier fut remplacé à l'Académie française par Victor Hugo.

Pierre-Antoine Lebrun ¹ fut, comme Lemercier, un poète précoce. Il composa à douze ans une tragédie de *Coriolan*, qui n'a point été conservée. Parvenu à l'adolescence, au milieu des gloires militaires du premier Empire, il composa une ode à *la Grande Armée* qui, insérée dans le *Moniteur* et signée Le Brun, fut attribuée par l'Empereur comme par le public au vieux et renommé poète Écouchard Lebrun, l'auteur de l'ode sur le *Vengeur* ².

La première pièce que Pierre-Antoine Lebrun fit représenter est aussi pacifique que son ode était guerrière : c'est un *Pallas, fils d'Évandre*, inspiré des derniers chants de l'Énéide. En 1814, il donna un *Ulysse*, et, en 1820, une *Marie Stuart* imitée de Schiller, qui passe pour touchante. Il donna, cinq ans après, le *Cid d'Andalousie*, qui eut de grands démêlés avec la censure, parce qu'un roi y jouait un rôle peu flatteur.

Lebrun, dont la flamme était tombée vite, ne produisit rien dans le reste encore considérable de sa vie. Ami des Grecs comme Delavigne et Lemercier, il avait composé, en 1820, dans la Grèce même, un poème sur cette terre de la beauté. Ce poème fut publié en 1828. C'était un homme fidèle et bienveillant.

1. Pierre-Antoine Lebrun, né à Paris le 29 novembre 1785, mort dans la même ville le 27 mai 1873. Il avait été élu membre de l'Académie française en 1828.

2. Voir page 20 de ce volume.

II

LES AUTEURS COMIQUES

MOLIÈRE. — REGNARD. — MARIVAUX. — BEAUMARCHAIS. —
SEDAINE. — PICARD. — SCRIBE. — THÉODORE BARRIÈRE.

« Un portrait est au Louvre, dit Michelet, un vigoureux tableau sans nom d'auteur. Il illumine la petite salle où il est, comme une flamme. L'artiste, un peintre secondaire peut-être, mais ce jour-là en face d'un tel original, s'est trouvé transformé. Ce visage est celui d'un grand révélateur, et non pas moins celui d'un créateur, dont tout regard était un jet de vie. La vigueur mâle y est incomparable, avec un grand fond de bonté, de loyauté, d'honneur. Rien de plus franc, ni de plus net. La lèvre est sensuelle et le nez un peu gros. Trait bourgeois que le peintre a cru devoir ennoblir avec quelque peu de dentelle. A quoi bon ? On n'y songe pas : l'intensité de vie qui est dans cet œil noir absorbe, et l'on ne voit rien autre. On en sent la chaleur. Elle brûle à dix pas. »

Ce portrait est le portrait de Molière. Ni Paris, ni la France, ni le monde n'ont produit de génie plus grand que celui-là.

La première chose qui frappe en lui, c'est la force mystérieuse et irrésistible de la vocation. Né dans une famille d'artisans, en pleine rue Saint-Honoré¹, destiné à être tapissier comme l'avaient été tous ses ancêtres et valet de chambre tapissier du roi comme l'était son père, il obtint à force de prières d'être envoyé au collège. Au collège il étudie avec passion et fait en cinq ans ses études complètes. A peine en est-il sorti que toutes ses pensées se tournent vers le théâtre. Malgré les résistances de sa famille, il s'associe avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation, fonde l'*Illustre Théâtre* et se met à jouer la comédie. Ne se sentant pas encore capable de lutter avec les troupes rivales de l'*Hôtel de Bourgogne* et du *Marais*, il se met à courir la province, préférant les tracas et les déboires de cette vie errante à l'existence paisible qu'il aurait pu mener dans la boutique paternelle : il parcourt toute la France avec ses camarades. En 1648, deux ans après son départ de Paris, on le retrouve à Nantes, puis à Bordeaux, puis à Vienne et enfin en 1653, à Lyon où il fait jouer sa première grande pièce, l'*Étourdi*. En 1654, il va à Béziers où se tiennent les États : il y donne le *Dépit Amoureux*, excellente comédie où se trouve une scène digne de la maturité de son talent. Le prince de Conti, dont il a été le camarade au collège, lui offre la place de secrétaire de ses commandements, mais il refuse : il tient trop à son indépendance et à son art. Il repart et parcourt encore le Languedoc pendant plusieurs années : il revient enfin à Paris pour y faire devant un auditoire digne de lui l'essai de son talent.

Recommandé par le duc d'Orléans, présenté au roi qui lui permet de jouer alternativement avec les comédiens italiens, sur le théâtre du Petit-Bourbon, il inaugure sa glorieuse carrière en faisant représenter les *Précieuses Ridicules*. C'était un terrible coup porté aux beaux

1. Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, né à Paris le 15 janvier 1622, mort dans la même ville le 17 février 1673.

J. B. P. Moliere.

1622 — JEAN-BAPTISTE MOLIERE — 1673

Regnard

1655 — JEAN-FRANÇOIS REGNARD — 1709

Marivaux

1688 — PIERRE CARLET DE CHAMBLAIN DE MARIVAUX — 1763

Beaumarchais

1732 — PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS — 1799

à Paris le 15 janvier 1786
M. Sedaine

1719 — MICHEL-JEAN SEDAINÉ — 1797

Eugene Scribe

1791 — EUGÈNE SCRIBE — 1861

esprits dont les goûts raffinés, les mesquins scrupules, l'afféterie prétentieuse risquaient de corrompre le goût national. Le succès fut immense. Un vieillard s'écria du milieu du parterre : « Courage, Molière ! voilà la bonne comédie ! » Le bon sens a rarement remporté une plus grande et plus facile victoire et la meilleure preuve c'est que Ménage, un des oracles de *Précieuses*, se déclara séance tenante convaincu et désabusé. « Au sortir de la pièce, prenant M. Chapelain par la main : « Monsieur, lui dis-je, nous approuvions vous et moi toutes les sottises qui viennent d'être critiquées si finement et avec tant de bon sens ; mais croyez-moi, pour me servir de ce que saint Rémy dit à Clovis, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré et adorer ce que nous avons brûlé. » Cela arriva comme je l'avais prédit, et dès cette première représentation, l'on revint du style forcé et du galimatias. »

Molière lui-même se rendit compte à cette épreuve des progrès qu'il avait faits, s'il faut en croire ce mot de noble fierté : « Je n'ai plus que faire d'étudier Plaute et Térence et d'éplucher les fragments de Ménandre ; je n'ai qu'à regarder le monde. »

Il le regarda avec cette profondeur de vue qui le faisait appeler le *contemplateur* et ce qu'il y vit, il le peignit en traits immortels : ce sont, au milieu de tant d'autres types impérissables, les nobles de cour, les « marquis » légers, froids et fats, poupées à perruque et à rabat, qui « arrivent à la chambre du roi, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant leur perruque et grondant une petite chanson entre leurs dents, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrain à deux marquis, et ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace. »

C'est, comme dans *Don Juan*, le grand seigneur méchant homme, qui fait le mal avec délices, qui aime à voir souffrir, entasse l'un sur



1622 — J.-B. POQUELIN MOLIÈRE — 1673

l'autre les plus abominables forfaits, insulte son père qui le maudit et en arrive de chute en chute à l'hypocrisie religieuse.

C'est aussi, comme dans *Monsieur Jourdain*, le parvenu, le bourgeois enrichi, qui se sépare du peuple dont il est sorti pour jouer au gentilhomme. C'est dans *l'École des maris* et dans *l'École des femmes* le mari brutal et jaloux qui voudrait faire de sa femme une esclave et une bête pour être plus sûr de sa fidélité. C'est dans les *Femmes savantes* ce tableau achevé dont les *Précieuses Ridicules* étaient l'ébauche, la femme qui pense s'émanciper en devenant maniérée, pédante et grincheuse. C'est ce type immortel de *l'Avare!* C'est le *Misanthrope*, auquel il a prêté beaucoup de ses traits et beaucoup de son âme, grand et noble caractère qui étouffe dans ce qu'on appelle les convenances du monde et souffre beaucoup, pour avoir voulu penser, parler, agir selon la conscience et selon la nature.

C'est enfin le *Tartufe*, au-dessus duquel il n'y a rien. Là le poète avec un admirable courage prend corps à corps les faux dévots « c'est-à-dire les hommes à la fois les plus habiles et les plus pervers, les plus accoutumés aux intrigues souterraines, les plus résolus à la vengeance et d'autant plus redoutables qu'ils revêtent les apparences de la vertu ». Il montre le foyer domestique d'une femme honnête envahi par un charlatan de piété. « Là tout est troublé : les amusements innocents, l'honnête liberté des discours, les plaisirs et les projets de la famille, un mariage sortable et déjà fort avancé... la maison est divisée en deux camps. L'aïeule est devenue l'ennemie des petits enfants; le père se fait le tyran de sa fille... tout le monde est ému. Le plus modéré, le sage de la pièce, Cléante, est toujours près de perdre patience; Damis éclate dès le commencement, Dorine, pour dire trop haut ce qu'elle a sur le cœur, risque à chaque instant de se faire chasser. C'est que, si le travers religieux a pour effet d'endurcir, de dessécher, de passionner ceux qui en sont atteints, il exaspère aussi

ceux qui en souffrent. Tout le monde est ému et presque hors de soi : vous diriez l'agitation d'une maison où s'est introduite une bête dangereuse.

« Cette émotion qui anime toutes les scènes de *Tartufe* était passée de l'âme de Molière dans celle de ses personnages. C'est la pièce où il a mis le plus de feu. Il y a d'autres vilaines gens dans son théâtre, et il ne les a pas ménagées ; mais la preuve qu'il ne leur en veut guère, c'est qu'il se contente de les rendre ridicules. Il n'a pas eu à craindre leurs originaux dans le monde, et il ne leur fait pas l'honneur de se fâcher quand il les peint. Pour le faux dévot, il en a peur ; il en a horreur du moins. C'est la révolte de sa noble nature contre ce vice, le plus odieux de tous, parce qu'il sert de couverture à tous. Le faux dévot a toute la perversité des autres hommes, plus la sienne. Molière a moins songé à nous amuser qu'à nous avertir¹. »

Louis XIV a fait jouer *Tartufe* malgré les clameurs des dévots qui s'étaient laissé entraîner à prendre parti pour les hypocrites. C'est peut-être son principal titre de gloire. Il n'était pas encore devenu le pénitent du père La Chaise, jésuite.

A côté des grandes pièces de Molière dont nous venons de rappeler les noms, il y a aussi les petites pièces, ces impromptus d'un homme qui, la même année, malgré ses chagrins domestiques et les soins de sa direction, pouvait donner avec le *Tartufe*, le *Sicilien* ; avec le *Misanthrope*, le *Médecin malgré lui*. Citons avec le *Médecin malgré lui*, les *Fourberies de Scapin*, la *Comtesse d'Escarbagnas*, *Monsieur de Pourceaugnac*, le *Malade imaginaire* et tant d'autres.

En un de ses mauvais jours, Boileau a écrit :

Dans le sac ridicule, où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais pas l'auteur du Misanthrope.

1. D. Nisard, *Histoire de la littérature française*, t. III, p. 110-111.

Nous l'y reconnaissons, nous. Nous le reconnaissons dans ces comédies-ballets où il y a toujours de la force comique, dans ces bouffonneries où il y a toujours de l'esprit le plus fin et souvent des vérités profondes, et nous admirons ce génie inépuisable qui a su s'accommoder à tous les publics, plaire au peuple aussi bien qu'aux gens de cour et aux lettrés sévères « faire rire les honnêtes gens » des loges et les honnêtes gens du parterre, entre lesquels il n'a jamais fait de différence.

« Si la fécondité de l'invention est un des signes du génie dramatique, nul n'a possédé plus souverainement cette

magie créatrice qui sait communiquer la vie à tout un monde de personnages dont la physionomie est si distincte qu'une fois connus, ils s'imposent définitivement à la mémoire. Les siens sont tout ensemble et des individus qui ont leur date dans l'histoire des mœurs



FRONTISPICE DES OEUVRES DE MOLIÈRE

et des types qui ne périront jamais¹. » Ce qui complète cette belle figure de Molière, ce qui en fait le plus admirable modèle de tous les pays et de tous les temps, c'est qu'en lui le caractère est à la hauteur du génie. Les humiliations de toute sorte, la familiarité blessante des courtisans, les calomnies des rivaux jaloux, les tourments que lui prodigua une femme indigne qu'il aimait avec passion, les tracasseries et l'ingratitude de ses comédiens, tout cela n'aigrit point son caractère : il resta profondément bon.

On peut dire qu'il se sacrifia à la fortune de sa troupe. Dans les derniers temps de sa vie, malade, réduit à se nourrir de lait, alors qu'on lui interdisait même de causer, il s'obstinait à jouer les rôles les plus fatigants. L'Académie lui offrait la première place vacante à condition qu'il renoncerait au théâtre. Ses amis le pressaient de prendre sa retraite. « Vous vous tuerez », disait Boileau. Il répondait : « Mon honneur exige que je ne quitte point. »

Il mourut en héros.

Le vendredi 17 février 1673, il était plus malade que de coutume. On donnait ce soir-là la quatrième représentation du *Malade imaginaire*. On voulut lui persuader de ne pas jouer. « C'est impossible, dit-il, il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre : que feront-ils si je ne joue pas ? Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant faire absolument..... Mais, ajouta-t-il un instant après, qu'on soit prêt à quatre heures précises, car je ne pourrais pas répondre de moi si l'on jouait plus tard. » Il joua ; mais il était à bout de ses forces. En prononçant le mot : *Juro*, dans la cérémonie, il lui prit une convulsion qu'il essaya de cacher sous un sourire. On le porta chez lui après la pièce. Il eut une quinte de toux si terrible qu'un vaisseau se rompit

1. G. Merlet, *Études littéraires sur les classiques français*, p. 201.

dans sa poitrine et il expira une heure environ après avoir quitté le théâtre, âgé de cinquante et un ans, un mois et deux jours.

Naturellement le clergé lui refusa la sépulture. Il fallut que sa veuve allât se jeter aux pieds du roi. L'archevêque ne se rendit qu'à la condition expresse que l'enterrement aurait lieu la nuit, et sans pompe. Et on enterra en cachette, comme un voleur, l'immortel auteur de *Tartufe*, le plus grand poète de la France, le plus grand auteur comique du monde.

Auger, dans son *Discours sur la Comédie*, raconte qu'en 1800 Kemble, le fameux acteur anglais, vint à Paris. « Les comédiens du Théâtre-Français lui firent fête, et, entre autres politesses, lui donnèrent un dîner splendide. On y parla beaucoup des grands auteurs et des grands acteurs qui ont illustré la scène de Paris et celle de Londres.

« Il était difficile qu'on n'en vînt pas à disputer un peu sur la prééminence de l'un ou de l'autre pays, en ce qui concerne l'art dramatique. Il s'agit d'abord de la tragédie. On dit, de part et d'autre, de fort belles choses sur les deux systèmes et sur les principaux chefs-d'œuvre auxquels ils ont donné naissance. De la question des ouvrages on passa bientôt à celle des hommes et des époques.

« Nos comédiens citaient avec orgueil le vieux Corneille. L'Anglais opposait, avec quelque avantage, Shakespeare, plus vieux encore. « Messieurs, disait-il à peu près, M. Corneille est sans doute un beau génie ; mais considérez qu'il était né d'un avocat général à la table de marbre de Rouen, qu'il avait reçu une excellente éducation, et qu'enfin Malherbe était déjà venu donner des lois à votre Parnasse. Shakespeare, au contraire, fils d'un pauvre marchand de laine du comté de Warwick, n'ayant fait presque aucune étude, longtemps réduit à garder des chevaux à la porte d'une salle de spectacle et vivant dans un siècle à demi barbare, Shakespeare tira tout de lui-même et s'éleva, sans aucun secours, à une telle hauteur que, dans les temps même

de savoir et de politesse, il n'a été donné à personne de l'égalé. »

« Nos comédiens avaient sans doute d'excellentes raisons à opposer, et ils étaient gens à les bien faire valoir; mais la courtoisie les obligeant à ne point trop pousser l'étranger à qui ils faisaient honneur, ils semblaient perdre du terrain et renoncer à la victoire, lorsque Michot, venant au secours de la France qui périssait, éleva solennellement la voix et dit à Kemble : « Fort bien, monsieur, fort bien; mais Molière? que dites-vous de celui-là? » Et Michot crut l'avoir atterré du coup. « Oh! pour Molière, répondit froidement l'Anglais, c'est autre chose. Molière n'est pas un Français. — Comment! que dites-vous donc là? Molière est un Anglais, peut-être? — Non, Molière n'est pas non plus un Anglais. — C'est fort heureux! Mais, enfin, qu'est-il donc? C'est un homme. — Ah! oui, comme dans *Tartufe* :

C'est un homme... qui... ah!... un homme... un homme, enfin!

— Je sais, je sais. Mais, non, messieurs, ce n'est pas là ce que je veux dire.

— Qu'est-ce donc? — Le voici. Je me figure, moi, que Dieu, dans sa bonté, voulant donner au genre humain le plaisir de la comédie, un des plus doux qu'il puisse goûter, créa Molière et le laissa tomber sur terre, en lui disant : « Homme, va peindre, amuser et, si tu peux, corriger tes semblables. » Il fallait bien qu'il descendît sur quelque point du globe, de ce côté du détroit, ou bien de l'autre, ou bien ailleurs. Nous n'avons pas été favorisés : c'est de votre côté qu'il est tombé. Qu'importe? Je soutiens qu'il est à nous aussi bien qu'à vous. Est-ce vous seulement qu'il a peints? est-ce vous seulement qu'il amuse? Non : il a peint tous les hommes, tous font leurs délices de ses ouvrages, et tous sont fiers de son génie.

« Les petites divisions de royaume et de siècles s'effacent devant

lui. Tel ou tel pays, telle ou telle époque, n'ont pas le droit de se l'approprier. Il appartient à l'univers ; il appartient à l'éternité. »

« On pense bien que nos comédiens n'eurent rien à répliquer. L'orgueil britannique, se condamnant à l'absurde plutôt que d'avouer notre avantage, et ne le niant que pour le mieux reconnaître, venait de rendre au génie de Molière et à la gloire de la France l'hommage le plus flatteur qu'ils pussent recevoir. »

Laissons l'Europe, laissons l'univers admirer Molière : mais réclamons-le bien haut pour Paris et pour la France : il est Français, il est Parisien, non seulement par sa naissance, mais aussi par son esprit, par sa raison et par son cœur.

Après Corneille et Racine on pouvait encore tenter du nouveau dans la tragédie, rendre la scène plus animée, l'action plus rapide, la représentation plus semblable à la réalité. Nous avons vu que ce triple changement a été l'œuvre de Voltaire. Après Molière on ne pouvait plus qu'imiter.

Regnard¹ fut de ces imitateurs l'esprit le plus facile et le plus gai. Né comme Molière à Paris, dans ce même quartier des Halles, non loin de l'hôtel de Bourgogne, il se mit tout jeune à courir le monde, moins pour étudier les mœurs des différents peuples que pour donner satisfaction à son désir d'aventures et à son besoin de mouvement. Il fut pris par les Barbaresques, emmené en esclavage à Alger, obligé de faire la cuisine. Après deux ans de captivité, il se racheta pour douze mille livres, et, dégoûté de la Méditerranée, il alla vers le Nord. Il voyagea en Flandre, en Hollande, en Danemark et en Suède : de là il passa jusqu'en Laponie. Après avoir lié connaissance

1. Jean-François Regnard, né à Paris en février 1655, mort au château de Grillon (Seine-et-Oise) le 4 septembre 1709.



1655 — J.-F. REGNARD — 1709



avec le lapon « petit animal de qui on peut dire qu'il n'y en a point, après le singe, qui approche le plus de l'homme, » il revint à Paris et s'installa non point au centre de la ville, mais dans une petite maison isolée, au bout de la rue Richelieu, dans l'endroit où l'on devait bâtir le faubourg Montmartre. Là il n'eut d'autre souci que de vivre joyeusement, faisant bonne chère, réunissant joyeuse compagnie et montrant le plus d'esprit possible.

Libre d'ambition, d'amour, de jalousie,
Cynique mitigé, je jouis de la vie.

Voilà une devise qui n'aurait pas plu à Molière. Ce n'est point ainsi que se forme le génie. Aussi n'y a-t-il point de génie dans les pièces de Regnard ; mais, pour de la joyeuse humeur, il y en a.

Vous n'y trouverez pas de caractère véritablement créé. Le *Joueur* que Regnard a mis sur la scène n'est pas, à proprement parler, le véritable joueur : ce n'est qu'un jeune étourdi que l'âge corrigera. Mais à défaut de caractère, vous y verrez d'ingénieuses intrigues, des situations amusantes : vous y applaudirez des traits piquants. Vous y rirez enfin comme les personnages, comme l'auteur. Et quand on rit, il ne faut pas se plaindre.

Un critique prétendait que Regnard était un poète médiocre : « Il n'est pas médiocrement gai », répondit Boileau.

Marivaux¹ est un talent à part : ses comédies me rappellent les tableaux de Boucher ou de Watteau. Cela est délicat jusqu'à la mièvrerie, fin jusqu'à la subtilité. Peu d'intrigues : point de vives passions, d'obstacles sérieux ni de grandes luttes : mais de petites escarmouches, des chicanes de cœur, comme l'a dit Sainte-Beuve, des

1. Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux, né à Paris le 4 février 1688, membre de l'Académie française en 1743, mort à Paris le 17 février 1763.

discussions sur une pointe d'aiguille, des malentendus adroitement prolongés.

Écoutez ces titres :

La Surprise de l'Amour,

La Double Circonstance,

Le Jeu de l'Amour et du Hasard,

Les Serments indiscrets,

Les Fausses confidences,

L'Épreuve.

Ce moraliste de salon, dans un style à la fois léger et précieux, qui a gardé son nom, n'a jamais vu dans les choses que la surface et dans l'humanité que les marquis élégants, poudrés et frivoles. La génération hardie et conquérante qui a suivi a fait oublier les analyses de ce bel esprit entêté du *fin*, qui ne voyait dans Voltaire que « la perfection des idées connues ¹ » et qui n'admirait pas Molière.

« Le souffle vigoureux de la philosophie, écrivait Grimm en 1763, a renversé depuis une quinzaine d'années toutes ces réputations étagées sur des roseaux. »

Beaumarchais ² fut de cette philosophie l'allié le plus spirituel et le plus audacieux. Quelle destinée bizarre que celle de Beaumarchais ! Figaro seul, son héros, a eu plus d'aventures.

Fils d'un horloger, camarade de jeux des petites princesses de la cour, il s'en va dès sa jeunesse courir l'Espagne comme un personnage de roman ; un financier généreux lui fait sa fortune ; il a un procès retentissant et dénonce au monde dans des *Mémoires* célèbres la vénalité

1. Voltaire, par contre, disait de Marivaux : « Il pèse des riens dans des balances de toile d'araignée. »

2. Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, né à Paris le 24 janvier 1732, mort dans la même ville le 19 mai 1799.

et la corruption de la magistrature du temps; il devient auteur comique et fait jouer les deux pièces qui ont fait le plus de bruit au XVIII^e siècle; il se jette sur la fin de sa vie dans de grandes entreprises commerciales et fournit des fusils aux États-Unis d'Amérique qui viennent de proclamer leur indépendance.

Aventurier, plaideur, financier, auteur dramatique, et il a été un des hommes les plus spirituels et les plus audacieux de France.

Son œuvre comique se compose uniquement du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*. Le



BEAUMARCHAIS

reste est plus faible, et on lui rend service en n'en parlant pas.

Ces deux comédies qui se suivent et se complètent, la seconde plus profonde et plus hardie que l'autre, sont toutes deux prodigieusement. « follement » gaies.

« Il n'y a plus que vous qui osiez rire en face », disait-on à Beaumarchais. « Il avait le genre de la plaisanterie moderne, ce tour et ce trait aiguisé, qu'on aimait à la pensée depuis Voltaire; il avait la saillie, le pétitement continu. Il combina ces qualités diverses et les réalisa dans des personnages vivants, dans un surtout qu'il anima et doua d'une vie puissante et d'une fertilité de ressources inépuisables¹. »

1. Sainte-Beuve.

Figaro est un type immortel. Ce n'est plus le valet traditionnel de la comédie de Molière. « C'est un déclassé qui veut une place digne de lui dans la société. Comme Rousseau jeune il a fait tous les métiers et aucun ne lui a réussi ; comme Gil Blas, il a cherché une position selon son goût et ses désirs, et il n'en a pas trouvé ; mais il lui en faut une, et il la réclame avec emportement. Le temps de la résignation est passé ; tout le monde sent et reconnaît que les choses ne peuvent durer ainsi, que l'esprit, l'intelligence, l'activité sont des forces réelles, bien supérieures à la naissance, aux titres, à la fortune : qu'on accepte donc Figaro¹ ! »

Et ce déclassé, comme il dit son fait à la société qui le repousse ! Quelle satire vive et ardente et comme tous les traits portent ! Voici pour les courtisans :

FIGARO

... J'étais né pour être courtisan.

SUZANNE

On dit que c'est un métier si difficile !

FIGARO

Recevoir, prendre et demander, voilà le secret en trois mots.

Voici pour tous les nobles : « Parce que vous êtes un grand seigneur, dit Figaro, vous vous croyez un grand génie !... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. »

Et ces phrases qu'on répète si souvent : « Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent !

1. Paul Albert.

Quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil, je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où on en gêne le cours; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. — Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et, comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume et demande à chacun de quoi il est question: on me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse, et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement... sous l'inspection de deux ou trois censeurs. »

Et Beaumarchais arracha au roi l'autorisation de dire tout cela au théâtre et la cour; les princes du sang et les princes mêmes de la famille royale vinrent écouter et applaudir. Dès le premier jour et cent fois de suite l'ancienne société vint (ô signe des temps!) assister avec transport à cette gaie, folle et insolente moquerie d'elle-même, prendre, comme dit Sainte-Beuve, une magnifique part à sa propre mystification, et s'incliner devant l'audace et l'esprit tout parisiens de ce Figaro, dont Napoléon I^{er} devait dire « qu'il était déjà la révolution en action »!

Avant Beaumarchais il eût fallu citer Sedaine ¹, le bon Sedaine, l'ami des philosophes, Sedaine, artisan illettré, qui laissa l'équerre et la truelle pour bâtir des pièces de théâtre et appliqua les idées de

1. Michel-Jean Sedaine, né à Paris le 4 juillet 1719, mort dans la même ville le 17 mai 1797. Il fut élu membre de l'Académie française en 1786.

Diderot sur la comédie bourgeoise avec un bon sens et un naturel exquis.

C'est à Diderot de toutes façons que nous devons Sedaine : il le conseilla, l'encouragea, le prôna et fit apprécier ce talent qui s'ignorait



PICARD

lui-même et qui, devinant par instinct les secrets de l'art, a donné à l'Opéra *Aline, reine de Golconde* ; à l'Opéra-Comique le *Déserteur* et *Richard Cœur de Lion*, à la Comédie française le *Philosophe sans le savoir*.

Quand nous aurons encore nommé Picard¹, le meilleur auteur comique du premier empire, laborieux écrivain d'une ima-

gination infatigable, peintre amusant de la vie familière, Eugène Scribe², le plus fécond des vaudevillistes, le plus habile faiseur de poèmes d'opéras ou d'opéras-comiques, et Théodore Barrière³, l'auteur de la célèbre comédie les *Faux bonshommes*, l'on verra que jusqu'à l'époque contemporaine, parmi les auteurs comiques célèbres, il n'en est pas un qui ne soit né à Paris.

1. Louis-Benoit Picard, né à Paris le 29 juillet 1769, mort dans la même ville le 31 décembre 1828. Il fut élu membre de l'Académie française en 1807.

2. Augustin-Eugène Scribe, né à Paris le 24 décembre 1791, mort dans la même ville le 20 février 1861. Il avait été élu membre de l'Académie française en 1835.

3. Né à Paris en 1823, mort dans la même ville le 16 octobre 1877.

III

LES PROSATEURS

MADemoisELLE DE Gournay. — LA ROCHEFOUCAULD. — MADAME DE LA FAYETTE. — MADAME DE SÉVIGNÉ. — LA BRUYÈRE. — CYRANO DE BERGERAC. — CHARLES PERRAULT. — SAINT-SIMON. — BACHAUMONT. — D'ARGENSON. — VOLTAIRE. — MADAME GEOFFRIN. — MADAME DE STAEL. — PAUL-LOUIS COURIER. — MADAME DE RÉMUSAT. — L. VITET. — PROSPER MÉRIMÉE. — GEORGE SAND. — EUGÈNE SUE. — TOCQUEVILLE. — ÉDOUARD LABOULAYE. — HENRI MURGER. — PAUL DE SAINT-VICTOR. — PRÉVOST-PARADOL.

Nous parlerons dans ce chapitre de tous les grands écrivains parisiens qui n'ont été à proprement parler ni des poètes, ni des auteurs dramatiques, ni des historiens, ni des philosophes : nous y mêlerons les romanciers, les conteurs, les moralistes, les auteurs de mémoires, que Paris a donnés à la littérature française.

Mademoiselle de Gournay¹, issue d'une race de pauvres gentils-

1. Marie de Jars de Gournay, née à Paris vers 1566, morte le 13 juillet 1645.

hommes, montra dès l'enfance un goût irrésistible pour les sciences. Elle apprit le latin seule et sans grammaire et prit même quelques connaissances du grec. Nulle science n'était pour elle trop profonde : histoire, morale, mathématiques, grammaire, elle approfondit tout. Elle se livra même à l'alchimie et rechercha la pierre philosophale : ne lui en faisons pas un trop grand reproche ; d'abord parce que l'esprit du temps favorisait cette crédulité, ensuite parce qu'elle ne s'obstina point dans cette folie ; et considérons enfin que les alchimistes ont ouvert la voie aux chimistes.

A dix-huit ans elle lut les *Essais* de Montaigne, et ce beau livre lui fit une telle impression qu'elle voulut en connaître l'auteur. Se trouvant à Paris, avec sa mère, en 1588, au moment où Montaigne s'y était également rendu pour réimprimer son livre, elle lui envoya dire en quelle haute estime elle le tenait. Il la vint voir dès le lendemain, « lui présentant l'affection et l'alliance de père à fille ». Dès lors mademoiselle de Gournay porta avec joie et orgueil le titre de *fille d'alliance* de Montaigne. Son affection survécut à la mort du philosophe qui survint en 1592, alors qu'elle n'avait que vingt-six ans. Elle publia deux éditions in-folio des *Essais*, qui sont savantes et fidèles. Elle cultiva les lettres dans sa longue vie, ne se maria pas, et seule, pauvre, donna l'exemple d'une haute sagesse. Son seul tort, au déclin, fut d'aimer un peu trop les vieux mots et les façons de parler qui dataient de son enfance ; en sorte qu'elle parlait comme sa grand-mère. Ce tort est bien pardonnable chez une vieille personne qui a tout perdu. Le nom de Marie de Gournay, uni à celui de Michel de Montaigne, traversera les âges avec honneur.

François de La Rochefoucauld est à la fois un auteur de *Mémoires* et un moraliste.

Né à Paris le 15 septembre 1613¹, entré dans le monde dès l'âge de seize ans, le duc de La Rochefoucauld n'avait pas étudié et ne mêlait à sa vivacité d'esprit qu'un bon sens naturel qui ne l'empêcha pas de faire des folies. Vers 1637, il avait alors vingt-quatre ans, la reine Anne d'Autriche, persécutée par le cardinal de Richelieu et par le roi, lui proposa, à ce qu'il raconte dans ses *Mémoires*, de l'enlever avec Mademoiselle de Hautefort et de les emmener à Bruxelles : « Quelque difficulté, ajoute-t-il, et quelque péril qui me parussent dans un tel projet, je puis dire qu'il me donna plus de joie que je n'en avais eu de ma vie. J'étais dans un âge où l'on aime à faire des choses extraordinaires et éclatantes et je ne trouvais pas que rien le fût davantage que d'enlever la reine au roi son mari et au cardinal de Richelieu qui en était jaloux, et d'ôter M^{lle} de Hautefort au roi qui en était amoureux. »



LA ROCHEFOUCAULD

Toutes ces fabuleuses intrigues finirent pour lui par huit jours de Bastille et un exil de deux à trois ans à Verteuil. C'était en être quitte à bon compte avec Richelieu. Mais ces années de retraite forcée furent très pénibles pour le jeune duc. Son caractère s'y aigrit et, pour se punir d'avoir été trop romanesque et trop crédule, il se condamna à douter de tout. La guerre de la Fronde, dans laquelle il s'était jeté avec

1. Jal a publié, dans son *Dictionnaire critique*, l'acte de naissance de La Rochefoucauld et rectifié ainsi les biographes qui fixaient la date au 15 décembre 1613 et ne connaissaient pas le lieu de naissance.

P. J. de la Roche Foucauld

1613 — LA ROCHEFOUCAULD — 1680

M. de Sévigné
Chantrel

1626 — MADAME DE SÉVIGNÉ — 1696

Necker Stael de Holstein

1766 — MADAME DE STAEL — 1817

Leoncoel Simon

1675 — SAINT-SIMON — 1755

Courier

1772 — PAUL LOUIS COURIER — 1825

ardeur pour se venger de la dureté de la cour et de l'ingratitude de la reine, ne fit qu'ébrécher sa fortune et ruiner sa santé.

Abandonné par la duchesse de Longueville, défiguré au combat du faubourg Saint-Antoine par une mousquetade qui faillit lui faire perdre la vue, voyant tomber les unes après les autres toutes les espérances de fortune politique qu'il avait successivement formées, il se vengea de l'humanité qui l'avait méconnu en publiant ses *Maximes*.

Ces *Maximes* si fines, si brillantes, ne sont qu'une perpétuelle variante de cette pensée que les actions humaines n'ont pour mobile que l'amour-propre. Toutes les passions qui semblent agiter l'homme d'une façon si diverse et souvent contradictoire, La Rochefoucauld les ramène à cette passion générale et dominante. Analysez l'amour, l'amitié, la sympathie, la bienveillance, la générosité même : au fond, vous ne trouverez que l'égoïsme. C'est cet égoïsme qui « rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes et les rendrait les tyrans des autres, si la fortune leur en donnait les moyens ; » c'est lui qui « ne se repose jamais hors de soi et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs pour en tirer ce qui lui est propre. » « L'amour-propre, ajoute La Rochefoucauld, est tous les contraires, il est impérieux et obéissant, sincère et dissimulé, miséricordieux et cruel, timide et audacieux ; il a différentes inclinations, selon la diversité des tempéraments qui le tournent et le dévouent tantôt à la gloire, tantôt aux richesses et tantôt aux plaisirs. Il en change selon le changement de nos âges, de nos fortunes et de nos expériences... Il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions, il vit partout, il vit de tout, il vit de rien. » Tout le reste du livre est le développement de cette page.

C'est pourquoi c'est au fond un livre triste. Quand on commence à parcourir les *Maximes* on trouve d'abord un singulier plaisir à y voir si bien démêlés les secrets ressorts de nos déterminations, à y

découvrir des vues si ingénieuses et si justes, à y considérer étalées au grand jour ces vérités compromettantes qu'on cache toujours aux autres et à soi-même autant qu'on peut. Mais, quand on s'aperçoit que l'auteur ne nous accorde pas seulement un noble sentiment, pas une idée généreuse, que son système est une condamnation absolue de notre nature et que nous ne pouvons pas l'admettre sans nous mépriser du même coup, alors on se révolte, on se détourne d'un homme qui juge ainsi les hommes, et on s'écrie : Ce n'est pas là la morale de l'humanité, c'est la morale de la Fronde !

La Fronde, elle aussi, plaît d'abord avec ces folles équipées, ces grands noms, ces puissants seigneurs et ces belles dames, ces boudoirs parfumés où l'on fait de gros complots en soupirant d'amour, ces tendres regards qui conquièrent des cœurs au parti, ces héroïnes en dentelles qui tirent le canon, ces armées enrubannées, empanachées, ces rires, ces chansons. Mais on s'aperçoit bientôt que tout ce tumulte, tout cet éclat ne cachent que de froides ambitions, que ces soupirs sont souvent menteurs, ces œillades souvent trompeuses, que tous ces hommes sont aussi petits que leurs noms sont grands, et que, si le peuple chante, c'est souvent pour tromper sa faim. L'intérêt seul agite et gouverne cette aristocratie dégénérée qui osait réclamer au roi ce qu'elle appelait ses privilèges, parce qu'il n'était qu'un enfant, qui se plaignait des impôts pour avoir le droit d'en lever, du ministre pour le remplacer et qui le plus souvent ne criait tant que pour se vendre plus cher. L'intérêt seul soulève les parlementaires, irrités de ce qu'on veut leur faire acheter le droit de transmettre leurs charges, alors que toutes les autres mutations de propriété sont frappées d'un impôt : ils crient à la tyrannie dans l'intérêt d'un monopole, et ils déclament contre l'oppression du peuple parce qu'on les force de prendre leur part des charges qui l'accablent.

A une société comme celle-là peuvent bien s'appliquer ces maximes de La Rochefoucauld : « Tout ce qui paraît générosité n'est souvent qu'une ambition déguisée », ou : « Le monde n'est composé que de mines ! »

Le tort ou, si l'on veut, l'erreur du moraliste a été d'étendre à toutes les sociétés ce qui n'est vrai que de la sienne, à tous les temps ce qui n'est vrai que du sien. Heureusement pour nous cette société qu'il a bien jugée a disparu ou tend à disparaître. Heureusement pour nous cette période de onze années, qui s'appelle la Fronde, n'a été qu'une tache dans notre histoire. C'est la dernière agonie de deux forces qui avaient fait leur temps : le Parlement et la noblesse, et ce serait faire injure à notre monde nouveau que de chercher dans cette pitoyable coalition d'intérêts particuliers, une anticipation et comme une aurore de la grande Révolution qui nous a faits ce que nous sommes.

La Rochefoucauld ne sera jamais un moraliste populaire : les célibataires aigris, les ambitieux tombés, les fanfarons désabusés auront plaisir à lire ses réflexions morales. « Moi, dit excellemment Sainte-Beuve, qu'importe si aujourd'hui j'ai paru y croire ? demain, ce soir, la seule vue d'une famille excellente et unie les dissipera.

» Une mère qui allaite, une aïeule qu'on vénère, un noble père attendri, des cœurs dévoués et droits, non alambiqués par l'analyse, les fronts hauts des jeunes hommes, les fronts candides et rougisants des jeunes filles, ces rappels directs à une nature franche, généreuse et saine, recomposent une heure vivifiante et toute subtilité de raisonnement a disparu. »

Si nous sommes sévères pour le fond des *Maximes*, nous ne pouvons qu'en admirer la forme, qui est parfaite. Voltaire dit qu'aucun livre ne contribua davantage à former le goût de la nation : « Il accoutuma, ajoute-il, à penser et à renfermer ses pensées dans un tour

vif, précis et délicat ; c'était un mérite que personne n'avait eu avant lui, depuis la Renaissance des lettres. »

Nous ne dirons qu'un mot des *Mémoires* qui avaient paru avant les *Maximes* et qui sont l'histoire de la Fronde, comme les *Maximes* en sont la philosophie. Ce ne sont point là de ces *Mémoires* militaires où l'on sent encore le frémissement d'une main qui a tenu l'épée : cela est distingué, élégant, un peu froid. Quoiqu'il s'y flatte un peu, La Rochefoucauld s'y fait bien connaître : on le retrouve tel que le peignait son ancien ennemi le cardinal de Retz : « Il y eut toujours du je ne sais quoi, disait-il, en tout M. de La Rochefoucauld. » Du je ne sais quoi : c'est-à-dire de l'insuffisant et de l'incomplet. Il fut un causeur spirituel, mais il se sentait tellement incapable de parler en public qu'il ne voulut pas entrer à l'Académie par peur du discours de réception. Il se battait bien par honneur, mais il ne fut pas homme de guerre. Réfléchi jusqu'à l'irrésolution et scrupuleux jusqu'à la faiblesse d'esprit, il ne fut pas non plus un véritable homme de parti. Entrant aisément dans une affaire et en sortant de même, commençant par calcul cette longue liaison qu'il eut avec Madame de Longueville, la continuant par amour, puis par habitude et par politesse, obéissant successivement à tous les mobiles, ni guerrier, ni politique, ni courtisan avec ses qualités imparfaites de courtisan, de politique et de guerrier, il fut le plus parfait modèle de cette aristocratie frivole qui ne cessait de se mêler d'intrigues sans en pousser une à fond et n'avait rien dans sa mobilité constante où elle sut et put s'arrêter.

Dans la vie privée il fut un honnête homme, Retz le reconnaît : il faut bien que ce soit vrai. Madame de Sévigné nous apprend que « le cœur de M. de La Rochefoucauld pour sa famille fut une chose incomparable. » Ses dernières années s'écoulèrent tranquilles ; il mourut le 17 mars 1680, avant ses soixante-sept ans accomplis.

Ses dernières années avaient été charmées par l'amitié d'une femme supérieure, de mœurs irréprochables, d'un caractère aimable, d'un esprit fin et délicat : Madame de La Fayette¹. Cette savante, qui avait appris le latin avec Rapin et Ménage, n'eut rien de pédant : cette étoile de l'hôtel de Rambouillet n'eut rien de *précieux*. Sa « divine raison », son sentiment du vrai la préservèrent des travers de son époque, en un temps où l'on goûtait fort les aventures extravagantes, les sentiments faux et les fades allégories. Elle fit un chef-d'œuvre de simplicité, de tendresse et de grâce : *la Princesse de Clèves*. C'est l'histoire d'une jeune femme aimée par un brillant cavalier, et qui l'aime : elle se défie d'elle-même, elle veut fuir le péril et, pour se donner des forces, elle va jusqu'à faire part à son mari de ses sentiments et de ses craintes. Son mari est une âme loyale et bonne : il la rassure et la console ; mais quelques jours après, trompé par une démarche imprudente, il se croit trahi par sa femme et meurt de chagrin. Rien ne sépare plus les deux amants : M. de Nemours vient supplier à genoux Madame de Clèves de lui accorder sa main : Madame de Clèves lui laisse deviner pour la première fois qu'elle l'aime : « Je veux bien que vous le sachiez, lui dit-elle, et je trouve de la douceur à vous le dire. Mais cet aveu n'aura point de suite et je suivrai les règles austères que mon devoir m'impose... Il n'est que trop véritable que vous êtes cause de la mort de M. de Clèves : les soupçons que lui a donnés votre conduite inconsidérée lui ont coûté la vie comme si vous la lui aviez ôtée de vos propres mains. Voyez ce que je devrais faire, si vous en étiez venus ensemble à ces extrémités, et que le même malheur en fût arrivé. Je sais bien que ce n'est pas la même chose à l'égard du monde ; mais, au mien, il n'y a aucune différence, puisque je sais

1. Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, comtesse de La Fayette, née à Paris en mars 1634, morte dans la même ville en mai 1693.

que c'est par vous qu'il est mort, et que c'est à cause de moi. »

Ce fut leur dernier entretien : Madame de Clèves se retira du monde; ni les supplications de M. de Nemours, ni les instances de la reine ne purent jamais la faire revenir sur sa décision : elle voulut savourer jusqu'au bout l'amertume de son sacrifice.

« Comme œuvre littéraire, *la princesse de Clèves* était plus qu'une nouveauté, c'était presque une révolution. Le roman cessait par là d'être le mensonge de l'histoire et de la passion; il entraît enfin dans la vérité, il devenait humain dans ses proportions et dans ses peintures ¹. »

Auguste Comte a compris la *Princesse de Clèves* dans la *Bibliothèque positiviste*. Il aimait cette douce mélancolie répandue sur l'ouvrage, qui est comme l'écho affaibli d'une plainte étouffée : il y admirait ce tableau de la passion en lutte avec la vertu, cette femme tendrement éprise qui trouve la force de rester pure, et qui la trouve, non dans les considérations d'un ordre surnaturel, non dans la crainte des châtimens du ciel, mais dans la droiture de son cœur, dans le simple sentiment de ses devoirs.

Après Madame de La Fayette, une autre femme : Madame de Sévigné².

Fille unique de M. de Rabutin, baron de Chantal, et de Marie de Coulanges, elle connut à peine son père, qui fut tué en combattant contre les Anglais dans l'île de Ré, en 1627, et perdit sa mère à l'âge de six ans. Elle fut élevée par son oncle, le bon abbé de Coulanges. Elle reçut de bonne heure une instruction solide, et apprit, sous la direction de Chapelain et de Ménage, le latin, l'italien et l'espagnol. A dix-huit ans, elle épousa le marquis Henri de Sévigné, d'une très

1. Gêrusez.

2. Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, née à Paris le 6 février 1626, morte à Grignan (Drôme) le 18 avril 1696.

ancienne famille de Bretagne, et maréchal de camp. Mais cette union était mal assortie et ne fut pas heureuse : le marquis, homme de plaisir, la négligea beaucoup, la ruina à moitié et finit par se faire tuer en duel pour les beaux yeux d'une de ses maîtresses. Madame de Sévigné, libre à vingt-cinq ans, avec un fils et une fille, ne songea pas à se remarier. Elle aimait à la folie ses enfants, surtout sa fille : elle travailla à réunir pour eux les débris de sa fortune et surtout à leur donner une bonne éducation. Elle ne se renferma pas pour cela dans la retraite : elle alla dans le monde, elle y sema autour d'elle des passions auxquelles elle prit à peine garde et

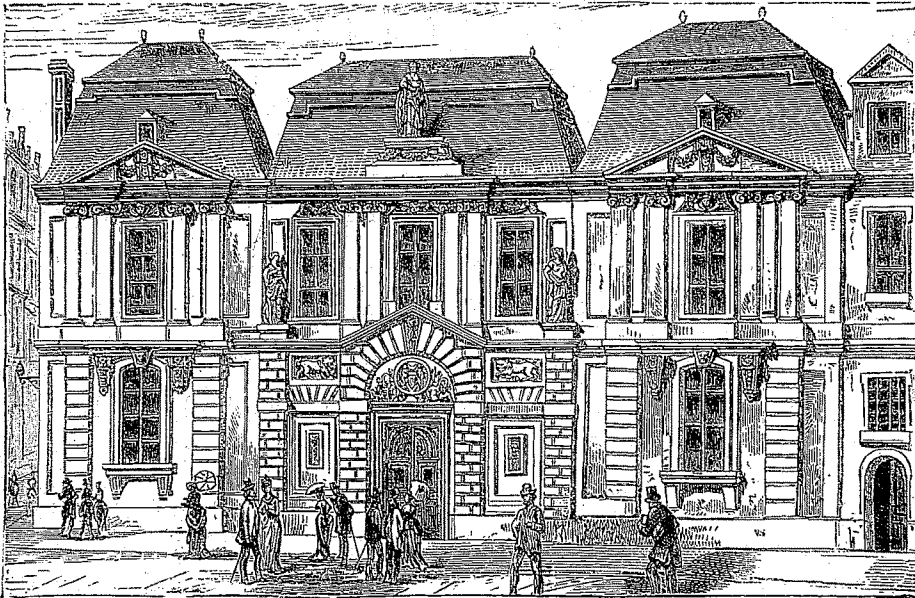


MADAME DE SÉVIGNÉ

conserva généreusement son amitié à ceux dont elle ne voulait pas accepter l'amour. « C'était, dit Sainte-Beuve, une blonde rieuse, fort enjouée et badine ; les éclairs de son esprit passaient et reluisaient dans ses prunelles changeantes, et, comme elle le dit elle-même dans ses *paupières bigarrées*. »

Les salons se la disputaient ; pour elle, elle ne pensait qu'à une chose : au jour où elle pourrait introduire dans ces salons sa fille adorée.

Ce jour tant souhaité arriva enfin : *la plus jolie fille de France*, comme l'appelait sa mère, eut dans la belle société un succès éclatant ; les gens du monde louèrent sa beauté, les poètes célébrèrent son esprit ; jamais l'orgueil maternel de Madame de Sévigné n'avait été à pareille fête. Mais son bonheur ne devait pas durer. Cette fille, « dont elle



L'HOTEL CARNAVALET

faisait, comme le lui disait un Arnauld, une idole dans son cœur », fut demandée en mariage par M. de Grignan, lieutenant-général de la Provence, qui emmena bientôt sa femme dans son gouvernement.

Madame de Sévigné resta seule, séparée de celle « qu'elle aimait mieux que tout le reste du monde », destinée à ne la revoir que pendant un temps fort court après des intervalles très longs ; elle essaya de se consoler en se rendant présente auprès de sa fille par une sorte de conversation à distance, par une correspondance de tous les instants qui dura jusqu'à sa mort, et qui comprend l'espace deingt-cinq années.

C'est cette correspondance qui a fait la gloire de Madame de Sévigné.

Elle ne s'en doutait certainement pas. Elle écrivait d'ordinaire au courant de la plume et mettait le plus de choses qu'elle pouvait ; quand l'heure pressait, elle se relisait à peine. « En vérité, disait-elle, il faut un peu entre amis laisser trotter les plumes comme elles veulent : la mienne a toujours la bride sur le cou. » Tout ce qu'elle voulait, c'est que sa fille fût bien informée de tout ce qui se passait à Paris et à Versailles et qu'elle put vivre un moment au fond de sa province de la vie de *la cour et de la ville*.

Aussi n'y a-t-il pas d'événement de quelque importance qu'elle n'ait rapporté et jugé : il n'y a pas un homme célèbre de l'époque de Louis XIV qu'elle n'ait vu, connu et apprécié. Ses lettres sont une ravissante chronique : l'histoire et les cancans du jour, les cérémonies, même les visites, les mariages, les naissances, les morts, les prises de voile, les sermons, les pièces de théâtre, les livres, les querelles de salon, les intrigues de cour, les élévations subites et les disgrâces imprévues, les cabales littéraires, les controverses philosophiques et religieuses, tout cela est raconté avec vivacité, avec légèreté, avec une grâce infinie et un esprit charmant. « Tendre, enjouée, rêveuse, malicieuse, compatissante, pathétique et parfois sublime sans y penser, elle est également prompte au sourire et aux larmes, elle raille avec amertume, elle badine sans licence comme sans pruderie, elle prend le ton des sujets les plus divers avec une souplesse et un abandon qui défient l'art le plus accompli. Parmi les françaises illustres dont la postérité se souvient, nulle ne lui est supérieure par l'imagination, la sensibilité, la verve d'une gaieté qui coule de source, la franchise d'un naturel ennemi de toute affectation et de toute grimace¹. »

Sa correspondance est l'incomparable chef-d'œuvre du genre

¹ Merlet, *Classiques français*.

épistolaire. Elle prouve que, dans les choses où les femmes sont supérieures, elles le sont aux hommes les plus habiles.

Cyrano de Bergerac ¹ fut un esprit plein de verve et de bizarrerie. Il se fit dès l'âge de quinze ans une réputation de querelleur et de duelliste. Il embrassa la carrière militaire, mais il dut la quitter en 1614 par suite d'une blessure reçue au siège d'Arras. Il étudia alors la philosophie et fut le condisciple de Molière. Il écrivit une tragédie, *Agrippine*, où on trouve des passages vigoureusement frappés et une comédie, *le Pédant joué*, à laquelle Molière emprunta deux des scènes des *Fourberies de Scapin*, particulièrement le fameux *Qu'allait-il faire dans cette galère?* Mais l'œuvre capitale de Cyrano de Bergerac est intitulée : *Histoires comiques des États et Empires de la Lune*. A côté de bizarreries et d'extravagances, on rencontre dans ce livre des idées hardies qui ont fait considérer Cyrano de Bergerac comme un des précurseurs de la science moderne.

On a cru longtemps que Jean de La Bruyère était né à Dourdan entre 1639 et 1646. Nous savons aujourd'hui, par son extrait de baptême, qu'on a retrouvé, qu'il est né à Paris, dans la Cité, au mois d'août 1645. Il était fils de Louis de La Bruyère, contrôleur des rentes ; son oncle et parrain, Jean de La Bruyère, était secrétaire du roi. Nous le voyons d'abord élève de l'Oratoire ; à vingt ans, il va prendre à Orléans ses degrés de licence en droit ; il est avocat à Paris de 1666 à 1673 ; puis il quitte le barreau et achète un office de trésorier des finances dans la généralité de Caen. Cet office était une sinécure, et, tout en le conservant, La Bruyère put demeurer à Paris. Il y vivait tranquillement, consacrant la meilleure partie de ses journées à la

1. Né à Paris en 1620, mort dans la même ville en 1655.

réflexion et à l'étude, s'exerçant à écrire, quand, en 1684, Bossuet, qui le connaissait et l'appréciait, le fit agréer au grand Condé pour enseigner l'histoire à son petit-fils, le duc de Bourbon.

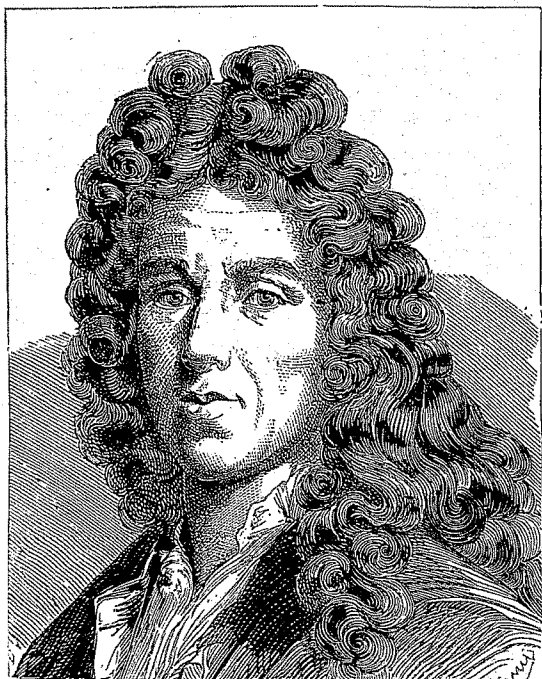
Quel était le caractère de cet élève, Saint-Simon nous le dit : « Il était d'un jaune livide, l'air presque toujours furieux, mais en tout temps si fier, si audacieux, qu'on avait peine à s'accoutumer à lui. Il avait de l'esprit..., de la politesse et des grâces même quand il voulait, mais il voulait très rarement... Sa férocité était extrême et se montrait en tout. C'était une meule toujours en l'air, qui faisait fuir devant elle, et dont ses amis n'étaient jamais en sûreté, tantôt par des insultes extrêmes, tantôt par des plaisanteries cruelles en face, etc. » Ce même *Monsieur le duc* devait plus tard empoisonner le pauvre poète Santeul, si naïf, si ingénu, si bon convive, en vidant dans son verre, par manière de plaisanterie, une tabatière de tabac d'Espagne. Tout le reste de la famille était à l'avenant. On devine combien La Bruyère dut avoir de peine à sauvegarder sa dignité dans une pareille maison.

Tout en accomplissant avec conscience la tâche qu'il avait acceptée, il se déroba à la familiarité toujours humiliante des grands seigneurs au milieu desquels il vivait : il se retira à l'écart, dans quelque coin un peu sombre, et de là, pour se distraire, il se mit à examiner les types divers qui passaient sous ses yeux.

Lorsque son trésor de réflexions et de portraits fut assez considérable, il alla chez un libraire nommé Michallet chez lequel il venait presque tous les jours feuilleter les nouveautés et jouer avec une enfant fort gentille, fille du libraire, qu'il avait prise en amitié. Il tira son manuscrit de sa poche et lui dit : « Voulez-vous imprimer ceci ? je ne sais si vous y trouverez votre compte, mais, en cas de succès, le produit sera pour ma petite amie. » Le libraire, plus incertain de la réussite que l'auteur, entreprit l'édition.

Et *la petite amie* eut une dot de 300 000 francs.

Dans toute l'histoire de notre littérature on ne trouverait peut-être pas un ouvrage dont le succès ait été plus vif que celui des *Caractères* de La Bruyère. Il en fit lui-même neuf éditions, dont les trois premières dans la même année. Les six autres, successivement corrigées, remaniées et augmentées, furent le travail constant et exclusif du reste de sa vie. La gloire soudaine qui lui vint ne l'éblouit pas : il



LA BRUYÈRE

savait bien qu'il aurait pu ne point l'avoir et ne pas valoir moins pour cela. Il avait dit dans sa première édition : « Combien d'hommes admirables et qui avaient de très beaux génies sont morts sans qu'on en ait parlé ! Combien vivent encore dont on ne parle point et dont on ne parlera jamais ! » Loué, attaqué, recherché, il se trouva peut-être moins heureux qu'avant son succès, comme le fait

bien remarquer Sainte-Beuve, et regretta sans doute à certains jours d'avoir livré au public une si grande part de son secret.

Il eut à se défendre à la fois contre ses victimes, contre ses envieux, contre ses imitateurs et surtout contre ceux qui, dans leur malignité indiscreète, voulaient mettre sur tous ses portraits des noms de personnages vivants. L'Académie, dont plusieurs membres s'étaient sentis atteints par les satires du moraliste, fit beau-

coup de difficultés pour le recevoir dans son sein. Pourrait-on croire que c'est au sujet de La Bruyère qu'on a composé la fameuse épigramme :

Quand La Bruyère se présente,
Pourquoi faut-il crier haro ?
Pour faire un nombre de quarante,
Ne fallait-il pas un zéro ?

Il fut enfin admis dans cette compagnie en 1693 ; mais il n'en fut pas membre pendant longtemps : il mourut subitement d'apoplexie en 1696, et disparut ainsi en pleine gloire.

« La Bruyère n'est peut-être pas du premier ordre des écrivains : je n'oserais pas le mettre dans ce chœur d'élite où figure un si petit nombre d'hommes éloquents ; il est trop artiste ; il ne se sert pas seulement des paroles, il les aime pour elles-mêmes ; c'est un ciseleur de phrases sans pareil ; il creuse profondément la langue, il taille ses mots, il les polit ; il donne à son style un fini merveilleux ; tout est calcul, tout est travail, tout est art dans son œuvre¹. »

Il en résulte que, l'artiste paraissant trop dans l'écrivain, on n'y sent plus assez l'homme. La Bruyère, comme auteur, peut plaire autant et plus que les autres moralistes, mais il laisse une impression moins profonde. Vous admirez la vérité et l'habileté de la peinture ; le peintre vous reste indifférent.

Il y a cependant des passages dans *Les Caractères* qui font bien voir que l'indifférence dans laquelle La Bruyère prétend se retrancher n'est qu'une indifférence d'emprunt et comme un masque. Alors sous l'écrivain qui ne veut montrer que son esprit on devine l'homme de cœur.

« Il faut des saisies de terre, des enlèvements de meubles, des pri-

1. Silvestre de Sacy.

sons et des supplices, je l'avoue; mais justice, lois et besoins à part, ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle férocité les hommes traitent les autres hommes. » Que de réformes poursuivies depuis lors et non encore menées à fin contient cette parole. La Bruyère s'étonne comme d'une *chose toujours nouvelle* de ce qui semblait très naturel et même drôle à Madame de Sévigné¹ qui était pourtant de toutes les dames de la haute société une des plus sensibles et des plus compatissantes: le XVIII^e siècle, qui s'étonnera de tant de choses, s'avance.

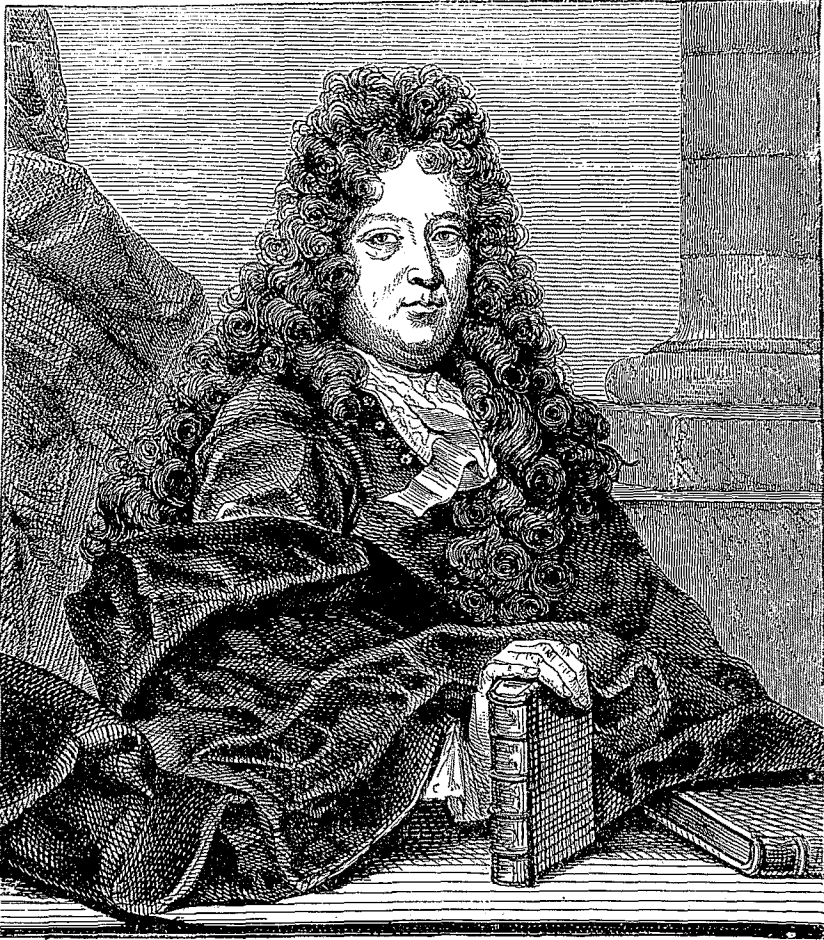
On connaît ce beau passage sur l'inégalité des conditions humaines : « Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur : il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments; ils redoutent l'hiver; ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces; l'on force la terre et les saisons, pour fournir à sa délicatesse. Des hommes, seulement à cause qu'ils étaient riches, ont eu l'audace d'avalier en un seul morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui pourra contre de si grandes extrémités! »

Rappelons aussi cette page sublime du chapitre *de l'homme* :

« L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée; et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de

1. Elle écrivait après un soulèvement en Bretagne qui fut très durement réprimé : « Les mutins de Rennes se sont sauvés depuis longtemps; ainsi les bons partiraient pour les méchants; mais je trouve tout fort bon, pourvu que les quatre mille hommes de guerre qui sont à Rennes ne m'empêchent point de me promener dans mes bois qui sont d'une hauteur et d'une beauté merveilleuse... On a pris soixante bourgeois, on commence demain à pendre, » et ailleurs : « Vous me parlez bien plaisamment de nos misères : nous ne sommes plus si roués; un en huit jours seulement pour entretenir la justice : la *penderie* me paraît maintenant un rafraîchissement. »

pain noir, d'eau et de racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé! »



CHARLES PERRAULT

Celui qui a eu pitié du peuple en un temps où l'on traitait le peuple comme une bête, de somme qui ne sent pas le mal, celui qui a eu le courage de dire à une époque où la dévotion officielle envahissait tout : « Un dévot est celui qui sous un roi athée serait athée »,

celui-là, quoiqu'on en dise, n'est ni un cœur sec ni un esprit timide.

Charles Perrault¹, que nous avons déjà rencontré parmi les poètes, vivra moins par ses vers que par ses charmants *Contes de fée*. La Belle au bois dormant, Riquet à la houppe, Peau d'Ane, Cendrillon, le Chat botté, le Petit Chaperon Rouge, la Barbe-Bleue, le Petit Poucet, qu'ajouter au titre de ces petits chefs-d'œuvre ? Sans doute Perrault a emprunté bon nombre de ces récits aux traditions populaires et il n'a guère fait que rédiger par écrit ce que de tout temps les nourrices et les mères-grands ont raconté. Mais cette rédaction est simple, courante, légère, malicieuse quelquefois dans sa bonne foi naïve : « elle est telle que tout le monde la répète et croit l'avoir trouvée. » C'est là qu'on reconnaît les bons écrivains et les bons esprits.

« Saint-Simon, dit M. Nisard², voilà un auteur qui eût été bien surpris si on lui avait dit qu'un siècle après sa mort, on le priserait non comme le meilleur défenseur qu'ait eu le parti des ducs et des pairs, mais comme un grand écrivain. Cette gloire ne le tenta pas, il ne s'y croyait pas propre. « Je ne fus jamais un sujet académique », dit-il à la fin de ses *Mémoires*. Il n'eut pas même la curiosité de savoir ce qu'on pensait de ce travail, il n'en fit rien paraître de son vivant. S'il compta sur quelque gloire, ce fut plutôt sur la gloire d'avoir été le dernier des grands seigneurs de France, que sur une des premières places parmi ce qu'il appelait les lettrés du xvii^e siècle. »

Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, naquit à Paris, dans la nuit du 15 au 16 janvier 1675, de Claude, duc de Saint-Simon, pair de France, et de sa seconde femme, Charlotte de l'Aubespine.

1. Né à Paris le 12 janvier 1628, mort dans la même ville le 16 mai 1703.

2. *Histoire de la littérature française*, t. III.

« Je fus élevé, dit-il, avec un grand soin et une grande application. Ma mère, qui avait beaucoup de vertu et infiniment d'esprit, de mérite et de sens, se donna des soins continuels à me former le corps et l'esprit. » Il portait le titre de Vidame de Chartres et était le camarade de jeux du jeune duc de Chartres, qui fut depuis le Régent.

Quand il eut dix-sept ans, son père le conduisit à la cour avec un équipage de trente-cinq chevaux ou mulets, le présenta au roi son parrain et le fit entrer dans les mousquetaires, où il fallait rester un an avant de pouvoir acheter un régiment. A dix-neuf ans, héritant par la mort de son père du titre de duc et pair, il fut nommé mestre de camp sous les ordres du maréchal de Lorge, dont il devait bientôt épouser la fille, et envoyé sur le vieux Rhin. Là il lut avec avidité les Mémoires qui avaient paru depuis François I^{er}. « Cette lecture, dit-il, me fit naître l'envie d'écrire aussi ce que je verrais, dans le désir et dans l'espérance d'être de quelque chose, et de savoir le mieux que je pourrais les affaires de mon temps. »

Ces Mémoires, commencés en 1694, comprennent les vingt-quatre dernières années de Louis XIV et les huit premières années de la Régence. Il les écrivit au jour le jour, au courant de la plume, sans chercher ni choisir les mots, ajoutant parfois, ne corrigeant jamais. En 1702, mécontent de n'avoir pas été compris dans une promotion de brigadiers de cavalerie, il quitta le service, au grand mécontentement du roi que ses allures frondeuses avaient déjà irrité. Il ne put obtenir l'ambassade de Rome, pour laquelle il fut désigné deux fois et resta à la cour sans position officielle, observant, « perçant les visages de ses regards clandestins, » tâchant de se faire une idée exacte des choses et des hommes, « tirant de justes conjectures de la vérité de ces premiers élans dont on est si rarement maître, et qui par là, pour qui connaît la caste et les gens, deviennent des inductions sûres des liaisons et des sentiments les moins visibles en temps rassis ! »

Quand Louis XIV mourut, il fut appelé au conseil de régence, contribua à faire remplacer les ministres par des conseils de ducs et pairs et eut la douleur de constater les piteux résultats de cette réforme qui lui était si chère. Il eut aussi la douleur bien plus grande de voir l'abbé Dubois, un petit roturier, le remplacer dans la faveur du Régent, et d'être invité, à la mort de ce prince, à paraître moins souvent à la



LE DUC DE SAINT-SIMON

cour. Il se retira dans ses terres, y acheva ses Mémoires et mourut à Paris le 2 mars 1755.

Saint-Simon est un tempérament nerveux et bilieux : il avait le teint jaune et les yeux ardents : « Saint-Simon, disait le Régent, deux charbons sur une omelette. » Ce qui domine dans son âme peu tendre c'est une ambition fiévreuse, exal-

tée, et un orgueil sans égal. Il est le représentant révolté de la noblesse dans un temps où le roi a imposé à la noblesse, comme aux autres classes, le niveau de son despotisme. Il est bien forcé de courber lui aussi le front dans les galeries de Versailles ; mais il le fait de mauvaise grâce, en regimbant contre ce joug, et le soir, retiré dans ses appartements, il se venge en répandant sur le papier tout son dépit, toute sa colère, toute sa haine.

Ses Mémoires sont comme un acte d'accusation passionné contre

ce roi « patron des gens de rien », contre la grande noblesse qui sait à peine conserver, à défaut du pouvoir, les avantages de l'étiquette et la suprématie du tabouret, contre la petite noblesse qui se permet de le coudoyer, contre les ministres, contre les maîtresses du roi, contre ses favoris, contre ses bâtards : il recueille tous les bruits, raconte tous les scandales, il fouille avec bonheur dans la corruption de cette cour asservie et dévote qui n'a pas su l'apprécier. Il ne déguise rien, car il n'écrit pas pour son livre, mais pour vider le trop plein de son cœur : il lève hardiment les voiles, et de cette cour, dont les dehors sont si graves et si solennels, nous voyons les dessous sales et laids.

Entrez dans les coulisses de ce grand théâtre ; appréciez d'abord la politesse tant vantée de la cour du grand roi. Voici madame la duchesse de Berry qui fume avec sa compagnie des pipes qu'on a été chercher au corps de garde des Suisses : un autre jour on la porte ivre-morte dans ses appartements. Voilà la pauvre madame Panade dont les courtisans remplirent les poches de sauce et de ragoût. Monseigneur pousse la galanterie jusqu'à mettre un pétard sur le siège de la princesse d'Harcourt, ou bien il la fait réveiller en introduisant dans sa chambre une compagnie de vingt tambours. Les personnages valent les mœurs. Voyez les raffinements abjects des courtisans, « des champignons de fortune, des insectes de cour, des valets à tout faire » : celui-ci, « plaisant au roi par son extrême servitude et par un esprit fort au-dessous du sien » ; celui-là, « lâchement avide et basement prostitué à la faveur, se roulant dans les dernières soumissions, pour plaire et se raccrocher », un Villeroy qui, « après s'être fait envier et craindre, se fit mépriser sans faire pitié » ; un Tonnerre, « tombé à un tel point d'abjection, qu'on avait honte de l'insulter » ; un La Feuillade « cœur corrompu à froid, âme de boue ».

Je ne connais pas de plaisir comparable à celui qu'on éprouve en voyant ainsi dévoilés et flétris dans ce style d'une énergie sauvage tous

les vices honteux, toutes les vilénies, toutes les bassesses de cette monarchie qui se décompose.

Il ne faut pas savoir gré à Saint-Simon d'avoir ainsi fait justice du despotisme et de sa corruption. Si, un siècle à l'avance, il en a annoncé l'effondrement, c'est seulement par colère de n'être pas écouté. Il n'est pas un politique, il n'est pas un clairvoyant, il n'est pas un libéral, il est simplement un de ces orgueilleux qui « croient que tout doit finir le jour où finit leur influence, et que leur monde n'est pas assez fortement constitué pour leur survivre. »

Son livre n'en est pas moins, sans qu'il l'ait voulu, une grande leçon de liberté. Et de même que dans l'antique Sparte, pour dégoûter les enfants de l'ivresse, on faisait enivrer des esclaves sous leurs yeux, il serait bon de faire lire à la jeunesse quelques unes de ces pages pour leur montrer à quel avilissement, à quelle dégradation conduit l'asservissement à un seul.

Bachaumont¹ s'est, comme Saint-Simon, rendu célèbre par ses *Mémoires* qui sont une source inépuisable de renseignements pour quiconque veut étudier l'histoire du XVIII^e siècle. C'est dans les salons littéraires de Paris et particulièrement dans celui de madame Doublet qu'il recueillit les piquantes anecdotes qui donnent à ses *Mémoires* un si vif intérêt.

Puisque nous parlons de Mémoires, nommons encore d'Argenson. René-Louis de Voyer, marquis d'Argenson, naquit à Paris le 18 octobre 1694; il fut ministre de 1744 à 1747. Cet homme gauche et embarrassé, qu'on appelait à la cour *d'Argenson la Bête*, est peut-être de tous les auteurs de Mémoires qui appartiennent complètement

1. Louis Petit de Bachaumont, né à Paris le 2 juin 1690, mort dans la même ville le 29 avril 1771. Son ouvrage a pour titre : *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres*.

au XVIII^e siècle, le plus spirituel, le plus original, le plus passionné et le plus médisant. « On ne peut, dans ma famille, dit-il lui-même, nous définir autrement que ceci : le cœur excellent, l'esprit moins bon que le cœur et la langue plus mauvaise que tout cela. »

Ses écrits sont intéressants à plus d'un titre ; mais ce qu'ils présentent de plus curieux, c'est qu'on voit cet esprit d'abord tout pénétré de traditions monarchiques se détacher peu à peu de la royauté et s'ouvrir de plus en plus aux idées nouvelles. Il est d'abord sujet fidèle et aveugle. Les désordres de Louis XV, même quand ils deviennent des scandales, ne le choquent point ; sa mollesse, son indifférence ne l'indignent pas ; il s'obstine à espérer contre toute espérance : mais voilà le désenchantement qui arrive, les



MARQUIS D'ARGENSON

doutes, les inquiétudes, le découragement, puis la révolte et il écrit trente ans avant 1789 : « Le temps de l'adoration est passé ; ce nom de maître si doux à nos aïeux sonne mal à nos oreilles... J'ai vu de nos jours diminuer le respect et l'amour des peuples pour la royauté... Aujourd'hui tous les ordres sont à la fois mécontents... Partout des matières combustibles. D'une émeute on peut passer à la révolte, de la révolte à une *totale révolution*... L'expérience et la nature ne nous présentent-elles pas dix méchants rois pour un bon ? » Il

s'est lassé de la dévotion comme de la royauté : « Les dévots ont toujours chez eux du taquin et de l'antihumanité; le triste joug des prêtres, de l'intrigue, de l'atrabilaire, du triste, et leur secte suppose nécessairement aujourd'hui de la petitesse d'esprit... Moi qui ai servi le roi avec passion, je dis que je préférerais vivre sous Néron plutôt que sous un prince dévot. » Assez mauvais mari et père distrait, peu délicat dans ses goûts, manquant parfois de dignité et de tenue, d'Argenson n'en a pas moins été l'honnête homme libéral et patriote de son temps¹. Il mourut à Paris le 26 janvier 1757.

Voltaire, que nous avons trouvé au premier rang parmi les poètes, est encore, dans la prose, le plus vif et le plus lumineux de nos écrivains. Il donne au conte un tour nouveau qui surprend, une rapidité qui entraîne, une portée satirique et morale qui en fait une arme souvent terrible. Dans la controverse, il est fin, mordant, il se retourne, change de ton, frappe toujours fort. Nous parlerons plus tard de ses ouvrages d'histoire et de sa philosophie : contentons-nous de mentionner ici cette merveilleuse *Correspondance*, qui est peut-être le chef-d'œuvre de Voltaire le moins contesté. Ces lettres innombrables qu'il écrivit jusqu'à sa mort aux rois, aux princes, aux grands écrivains de son temps et aux plus humbles représentants de l'école philosophique, « ces lettres remplissent toute l'idée que nous nous faisons de l'esprit. » Il y a du bon sens, de la raillerie, de la délicatesse, du tact, un art merveilleux de distribuer des éloges, un art plus merveilleux encore d'en recevoir, des jugements littéraires sur lesquels il n'y a plus à revenir, de beaux développements moraux, de belles pages indignées. Je ne cite rien parce qu'il faudrait tout citer.

1. Voir dans les *Lundis* l'excellent article de Sainte-Beuve sur d'Argenson.

Après Voltaire, il faut parler de son amie la plus fidèle et la plus aimée, la marquise Du Chastellet¹. La belle Émilie, comme on l'appelait, était la fille du baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs sous Louis XIV. Elle apprit, dès sa jeunesse, avec une merveilleuse facilité le latin, l'anglais et l'italien. A quinze ans elle entreprit une traduction de Virgile. Tout ce qui touchait aux lettres et aux sciences lui était familier ; elle dissertait sur la littérature avec Voltaire, dont elle fut l'inspiratrice, et sur les mathématiques avec le savant Dortous de Mairan. Voltaire a tracé de son amie le portrait suivant : « Née avec une éloquence singulière, cette éloquence ne se déployait que quand elle avait des objets dignes d'elle. Ces lettres où il ne s'agissait que de montrer de l'esprit, des petites finesses, ces tours délicats que l'on donne à des pensées ordinaires, n'entraient pas dans l'immensité de ses talents. Le mot propre, la précision, la justesse et la force était le caractère de son éloquence. Elle eut plutôt écrit comme Pascal et Nicole que comme madame de Sévigné. Mais cette fermeté sévère, cette trempe vigoureuse de son esprit ne la rendaient pas inaccessible aux beautés de sentiment. Les charmes de la poésie et de l'éloquence la pénétraient, et jamais oreille ne fut plus sensible à l'harmonie. Elle savait par cœur les meilleurs vers et ne pouvait souffrir les médiocres. »

Le nom de madame Geoffrin² n'est pas déplacé près de celui de Voltaire. Si Voltaire a été le grand chef du parti réformateur madame Geoffrin en a été, si je puis dire, la maîtresse de maison. Elle a plus fait dans son salon pour la cause de la tolérance et de la liberté

1. Gabrielle-Émilie Le Tonnelier de Breteuil, marquise Du Chastellet, née à Paris le 17 septembre 1706, morte à Lunéville le 10 août 1749.

2. Marie-Thérèse Rodet, dame Geoffrin, née à Paris en 1699, morte dans la même ville en 1777.

M^r Mérimée :

1803 — PROSPER MÉRIMÉE — 1870

*adieu en votre honneur, avec l'assurance
de mon dévouement*

1804 — EUGÈNE SUE — 1857

*Recevez Messieurs l'assurance
de mes sentiments les plus distingués
p^r de St Victor*

1825 — PAUL DE SAINT-VICTOR — 1881

*George Sand
17 juin 55.*

1804 — GEORGE SAND — 1876

Henri Murger

1822 — HENRI MURGER — 1861

Prevost-Paradol

1829 — LUCIEN-ANATOLE PREVOST-PARADOL — 1870

que bien des écrivains dans leurs livres. « Le XVIII^e siècle, a-t-on dit¹, fut avant tout une école de sociabilité. Les salons sont ses tribunes. C'est là qu'est la vie. C'est là que s'agitent toutes les idées, toutes les passions qui l'occupent... Les femmes jouent un rôle important dans ces réunions : elles en sont le motif et le lien. Elles ne s'associeront jamais peut-être autant qu'elles firent alors à ces préoccupations sérieuses qui sont, d'ordinaire, le domaine presque exclusif des hommes.

« Leur timidité naturelle, leur imprudence généreuse, le mépris qu'elles ont du danger les portèrent du premier coup aux extrêmes. Elles furent l'auditoire excitant qui exalte l'orateur par d'ardentes approbations et qui lui renvoie sa parole centuplée par un sympathique écho. »

Il n'est pas de femme à qui ces paroles puissent mieux s'appliquer qu'à madame Geoffrin. Personne ne sut mieux causer qu'elle : personne surtout ne sut mieux faire causer : elle eut des idées, elle donna des conseils : les encyclopédistes n'ont rien écrit, à quoi elle n'ait eu sa part de collaboration, discrète, anonyme, mais bien réelle; et c'est pour cela que nous avons placé parmi les prosateurs une femme qui n'a presque rien écrit et qui savait à peine l'orthographe.

Madame Geoffrin est parisienne. Bourgeoise de naissance, mariée à quinze ans à un gros bourgeois, un des fondateurs de la manufacture de glaces du faubourg Saint-Antoine, elle ne sortit qu'une fois de sa ville natale. En 1766, à l'âge de soixante-sept ans, elle alla voir à Varsovie, Stanislas Poniatowski, qui, à peine élevé au trône, lui avait écrit : « Maman, votre fils est roi. » Elle trouvait « qu'il n'y a pas de meilleur air que celui de Paris. » En quelque lieu qu'elle eût pu être, elle aurait préféré son ruisseau de la rue Saint-Honoré.

1. De Goncourt : *Du caractère des femmes au XVIII^e siècle.*

« Madame Geoffrin, dit Sainte-Beuve, ajoute un nom de plus à cette liste de génies parisiens qui ont été doués à un si haut degré de la vertu affable et sociable, et qui sont aisément civilisateurs. »

Elle réunit chez elle les gens de lettres le plus tôt qu'elle put, hérita, quand madame de Tencin mourut, des habitués de son salon, et devint alors sans conteste « le grand ministre de la société ».

Le lundi, elle recevait les artistes : Vanloo, Boucher, Vernet, La Tour, Vien, Soufflot, Lemoyne ; le mercredi, les littérateurs : d'Alembert, Marivaux, Helvétius, Raynal, Thomas, Grimm, d'Holbach, Turgot, Condorcet, etc.

Le mari assistait à ces réunions, mais il y tenait peu de place. « Qu'est devenu, demanda un étranger à madame Geoffrin, ce vieux monsieur qui assistait à tous les dîners et ne disait jamais rien?... — C'était mon mari, dit-elle, il est mort. » On essayait de faire lire au bonhomme un ouvrage d'histoire ou de voyages. Soit malice, soit inattention, on lui donna plusieurs fois de suite le premier volume des voyages du père Labat. M. Geoffrin ne s'aperçut de rien et se contenta de trouver « que l'ouvrage était intéressant, mais que l'auteur se répétait un peu ».

Madame Geoffrin contrastait singulièrement avec ce mari un peu ridicule. On nous la représente imposant le respect avec douceur « par sa taille élevée, par ses cheveux d'argent, par sa mine si noble et si décente et son air de raison mêlé de bonté ».

La bonté, voilà le trait essentiel de son caractère : elle avait le besoin de donner. D'Alembert raconte qu'étant toute petite, si elle voyait de sa fenêtre quelques malheureux demandant l'aumône, elle leur jetait tout ce qui se trouvait sous sa main : son pain, son linge et jusqu'à ses habits. On la grondait de cette intempérance de charité, on la punissait quelquefois, mais elle recommençait toujours. Elle aurait voulu faire le bien jusqu'après sa mort par la main de ses amis :

elle plaça douze cents livres sur la tête de l'un d'eux, qui était pauvre : « Si vous devenez plus riche, lui dit-elle, donnez cet argent pour l'amour de moi, quand je ne pourrai plus le donner. »

« Un jour, dit Sainte-Beuve, on lui faisait remarquer que tout était chez elle en perfection, tout excepté la crème qui n'était pas bonne. — « Que voulez-vous, je ne puis changer ma laitière. — Et qu'a donc fait cette laitière pour qu'on ne la puisse changer? — C'est que je lui ai donné deux vaches. » Et en effet, un jour que cette laitière pleurait de désespoir d'avoir perdu sa vache, madame Geoffrin lui en avait donné deux, une de plus pour la consoler d'avoir tant pleuré, et depuis ce jour aussi elle ne comprenait pas qu'elle pût jamais changer cette laitière. Voilà le rare et le délicat. Bien des gens eussent été capables de donner une vache ou même deux, mais de garder la laitière ingrate ou négligente, malgré sa mauvaise crème, c'est ce qu'on n'eût pas fait. Madame Geoffrin le faisait pour elle-même, pour ne pas se gâter le souvenir d'une action charmante. »

Cette fortune, qu'elle répandait avec tant de tact, elle la mit au service de l'*Encyclopédie*. Sa fille, en revoyant ses comptes, trouva qu'elle avait dépensé plus de cent mille écus pour soutenir cette grande entreprise. Cette générosité lui valut l'honneur, qu'elle méritait d'ailleurs de tant de manières, d'être raillée sur la scène par le médiocre Palissot dans sa comédie des *Philosophes*.

On ne sait plus aujourd'hui ce que c'est que Palissot et le nom de madame Geoffrin n'est pas près d'être oublié.

Madame de Staël¹, plus brillante et plus passionnée que madame Geoffrin, eut comme elle le génie et l'impérieux besoin de la conversation.

1. Anne-Louise-Germaine Necker, baronne de Staël-Holstein, née à Paris le 2 avril 1766, morte dans la même ville le 14 juillet 1817.



1766 — MADAME DE STAEL — 1817

« A Paris, en Suisse, en Allemagne, en Italie, en Suède, partout elle devenait centre tout naturellement. Dans son salon accouraient les étrangers de tous les pays; on était curieux, avide de l'entendre. Sur un mot, elle partait, semant les aperçus fins, ingénieux, profonds même. C'était une virtuose incomparable. »

La parole de madame de Staël, a dit Chênédollé, était teinte de la foudre. Elle avait des dix minutes de conversation vraiment étonnantes. Ceux qui l'avaient entendue une fois auraient voulu l'écouter toute leur vie. Un de ses amis de Suisse, Bonstetten, écrivait : « Je n'ai pas d'idée de ce que la conversation deviendra lorsqu'elle ne sera plus ici. Il me semble qu' nous allons être tous muets ou créfins. »

Nous ne trouvons dans ses écrits qu'une image un peu refroidie de cet art merveilleux de la parole, mais il y a encore du charme, de l'éclat, de l'imagination, une haute raison et beaucoup d'âme. Les romans un peu métaphysiques de *Delphine* et de *Corinne* sont lus encore, parce qu'on aime à y trouver les aspirations d'un esprit supérieur et à y chercher les confidences d'un cœur tendre qui a beaucoup souffert. Le livre de l'*Allemagne* révéla à la France les richesses d'une littérature jusque là ignorée, ouvrit la voie au romantisme et affirma en plein empire les principes de la révolution.

C'est là le plus beau côté du caractère et du talent de madame de Staël. Fille de Necker, l'homme d'État populaire, le ministre philosophe, élevée dans la société de Marmontel, de Raynal, de Grimm, de Buffon, qui fréquentaient le salon de sa mère, formée aux idées sérieuses par la lecture de Rousseau, de Condorcet, des encyclopédistes, elle avait aspiré tous les souffles de l'esprit du siècle. Elle se révoltait contre les privilèges, l'arbitraire, l'intolérance, elle se passionnait pour tous les progrès. Elle salua avec une joie enivrante les grandes journées de 1789.

Après le 18 brumaire, elle protesta avec un courage tout viril contre

la violation du droit par la force. Elle resta fidèle à la liberté au milieu de toutes les abjurations et de toutes les apostasies. Napoléon l'exila. De ces idéologues dont il disait : « Ils sont là douze ou quinze métaphysiciens, bons à jeter à l'eau. C'est une vermine que j'ai sur mes habits », c'est Madame de Staël qu'il haïssait le plus : il l'a insultée et calomniée jusque dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

Lorsque l'Empire tomba, la Terreur blanche, la réaction cléricale et monarchique, lui inspira autant d'horreur que le despotisme de Bonaparte. Avant de mourir elle écrivait cette page :

« Quand, depuis tant de siècles, toutes les âmes généreuses ont aimé la liberté; quand les plus grandes actions ont été inspirées par elles; quand l'antiquité et l'histoire des temps modernes nous offrent tant de prodiges opérés par l'esprit public; quand tout ce qu'il y a de penseurs parmi les écrivains a proclamé la liberté; quand on ne peut pas citer un ouvrage politique d'une réputation durable qui ne soit animé par ce sentiment; quand les beaux-arts, la poésie, les chefs-d'œuvres du théâtre destinés à émouvoir le cœur humain exaltent la liberté, que dire de ces petits hommes à grande fatuité, qui vous déclarent, avec un accent fade et maniéré comme tout leur être, qu'il est de bien mauvais goût de s'occuper de politique; que, après les horreurs dont on a été témoin, personne ne se soucie plus de la liberté; que les élections populaires sont une institution tout à fait grossière; que le peuple choisit toujours mal, et que les gens comme il faut ne sont pas fait pour aller, comme en Angleterre, se mêler avec le peuple? »

Il y a deux hommes en Paul-Louis Courier ¹.

C'est d'abord le Courier d'avant 1815, le soldat peu discipliné

¹ Paul-Louis Courier de Méré, né à Paris le 4 janvier 1772, assassiné en Touraine le 10 avril 1825.

qui quittait les armées de la République et de l'Empire, pour aller s'enfermer dans la solitude avec ses chers auteurs grecs ou avec Rabelais et Amyot; l'artiste raffiné qui traduisait *Daphnis et Chloé* dans un style merveilleusement ciselé; le fantaisiste élégant et spirituel qui écrivait les *Lettres de France et d'Italie*.

Mais quand, après 1815, il vit « la France deux fois envahie, pillée, insultée, mise à contribution, et tous ces malheurs, toute cette honte ne tourner d'abord qu'au profit d'une famille qui trouvait le trône vide et qui s'y remplaçait; quand il vit une poignée d'émigrés, vagabonds et mendiants de la veille, se donner l'orgueil et revendiquer insolemment l'odieux de ces deux conquêtes; quand il vit un despotisme étroit et cagot s'efforcer d'abêtir la France, pour être plus sûr d'anéantir les germes de la révolution, il ne put contenir l'indignation de son bon sens et de son bon cœur.



PAUL-LOUIS COURIER

Et alors on eut l'autre Courier¹, le pamphlétaire, soi-disant vigneron, bûcheron, ancien canonnier à cheval, répandant par milliers ses protestations contre les iniquités du pouvoir, rappelant au peuple ses droits, réveillant son courage, dans une langue qui tenait à la fois de celle des paysans et de celle de Pascal.

1. Voir l'article de Sainte-Beuve.

Tantôt il se fait auprès des Chambres l'éloquent interprète d'un petit village de Touraine opprimé par la réaction royaliste ; tantôt il explique aux paysans ce que c'est que la cour et pourquoi il ne faut pas souhaiter qu'elle s'établisse à Chambord. Une autre fois il écrit la *Pétition pour des villageois qu'on empêche de danser*. Enfin après le *Livret de Paul-Louis*, la *Gazette de Village* et d'autres délicieux écrits de ce genre, il fait paraître son chef d'œuvre : le *Pamphlet des Pamphlets* où, à propos d'une condamnation en cour d'assises, que lui avait valu son franc parler, il justifie sa vocation de pamphlétaire et affirme sa foi dans le progrès : « Je serai la mouche du coche, qui se passera bien de mon bourdonnement. Il va, mes chers amis, et ne cessera d'aller. Si sa marche vous paraît lente, c'est que nous vivons un instant. Mais que de chemin il a fait depuis cinq ou six siècles ! A cette heure, en plaine roulant, rien ne le peut plus arrêter. »

Ce fut le chant du cygne. Peu de temps après on le trouvait tué d'un coup de fusil à quelques pas de sa maison.

Courier fut, si l'on veut, avant tout un artiste. Peut-être se soucia-t-il encore plus du style que de la pensée. Il n'en fut pas moins l'avocat du peuple dans un temps où l'on imposait silence au peuple, le défenseur de la liberté dans un temps où elle était proscrite. Il n'y a rien à ajouter à l'éloquent hommage que, quelques années après sa mort, Armand Carrel a rendu à sa mémoire :

« Qui de nous n'a point senti cruellement dans ces derniers temps l'absence de Paul-Louis Courier ? Combien de fois ne s'est-on pas surpris à penser qu'en tel acte arbitraire ou honteux le pouvoir, qui riait des attaques concertées de cent journaux, eût tremblé à l'idée de rencontrer la petite feuille du pamphlétaire ? Non, Courier n'est point oublié et ne le sera point. La place qu'il occupa dans nos rangs demeurera libre jusqu'à la fin du combat. »

Madame de Rémusat ¹ a une célébrité toute récente. On la connaissait pour une femme d'une rare intelligence, mère du philosophe Charles de Rémusat, qui fut l'historien d'Abélard et le ministre de M. Thiers. Mais lorsque son petit-fils publia ses *Mémoires* et sa *Correspondance*, madame de Rémusat conquiert aussitôt une place des plus honorables parmi les bons écrivains du XIX^e siècle. Rien n'est plus curieux et plus instructif que ce tableau de la cour de Bonaparte à son aurore. Et de quelle plume incisive et fine tout à la fois l'ancienne dame d'honneur de l'impératrice Joséphine peint les hommes et les choses de son temps!

Ludovic Vitet ² publia, de 1826 à 1829, des scènes historiques, les *Barricades*, les *États de Blois* et la *Mort de Henri III*. Il écrivit, en 1838, une *Histoire de Dieppe*. Mais c'est dans la critique d'art qu'il excella surtout. Ses *Études sur l'histoire de l'art* sont, en effet, des plus remarquables. Vitet fut membre de l'Académie des inscriptions et de l'Académie française.

Ce Mérimée ³ dont Musset a dit qu'il

Incruste un plomb brûlant dans la réalité

montre dès ses premiers écrits un talent concis, énergique, tout ensemble ardent et froid, violent et mesuré.

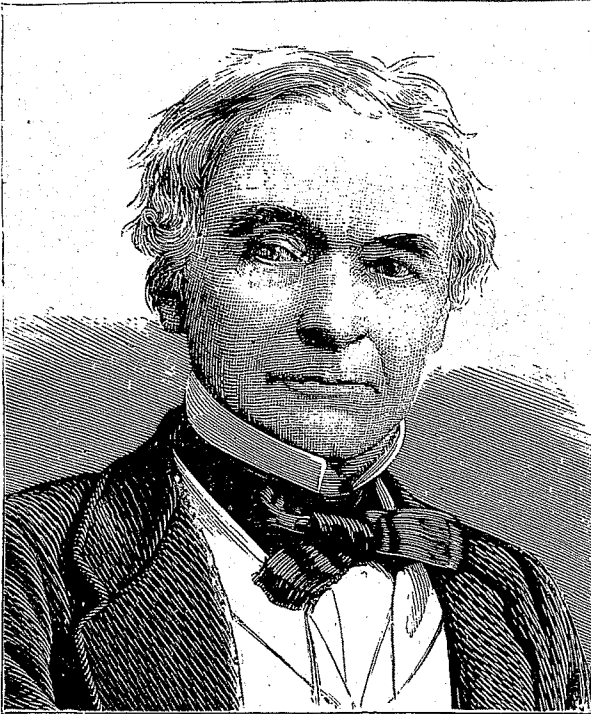
Fils d'un peintre distingué et d'une mère spirituelle, qui, peintre

1. Claire-Élisabeth-Jeanne de Vergennes, comtesse de Rémusat, née à Paris le 5 janvier 1780, morte dans la même ville le 16 décembre 1821.

2. Né à Paris le 18 octobre 1812, mort dans la même ville le 25 juin 1872.

3. Prosper Mérimée, né à Paris le 18 septembre 1803, mort à Cannes le 23 septembre 1870.

aussi à ses heures, a laissé de son fils un portrait intéressant ¹, Prosper Mérimée débuta par deux ouvrages dont il se donnait seulement pour l'éditeur mais qu'en réalité il avait entièrement composés : le théâtre de *Clara Gazul* et la *Guzla*, chants illyriens. Il publia ensuite la *Jacquerie*, tableau sobre et puissant des mœurs féodales, la *Chro-*



PROSPER MÉRIMÉE

nique du temps de Charles IX, Colomba, saisissante peinture des mœurs sauvages de la Corse. Ses travaux historiques sur l'histoire romaine, sur l'Espagne, sur la Russie, et ses études archéologiques sont remarquables, mais son talent s'est montré surtout original dans la nouvelle. L'émotion concentrée qu'il met dans ses courts récits en fait

des chefs-d'œuvre uniques. Lisez surtout *l'Enlèvement de la redoute*. C'est une merveille de concision. Mérimée était lui-même discret, froid, d'un abord un peu difficile : mais il rendait service avec empressement : il exigeait seulement qu'on ne le remerciât jamais. Une de ses distractions était de tirer de l'arc. Il se flattait

1. Ce portrait a été reproduit dans la remarquable étude de M. Maurice Tourneux sur Mérimée (Paris, Charavay, 1881).

de retrouver ainsi les secrets de la balistique antique. Je n'en crois rien ; mais c'était tout au moins une occupation innocente.

La femme illustre, qui prit le nom de George Sand et l'immortalisa, fut nommée à sa naissance Amantine-Lucile-Aurore Dupin ¹. Son père, fils d'un fermier général, fut un brillant officier de la République et mourut jeune. Elle fut élevée jusqu'à quatorze ans au château de Nohant, près de Chartres, près de madame Dupin sa grand-mère et George Sand raconte elle-même, avec un charme infini, les souvenirs de son enfance. Elle fut mariée en 1822 au baron Dudevant, mais ce mariage ne fut pas heureux. Elle se rendit à Paris avec ses enfants en 1831, et y vécut de la vie des lettres, produisant avec facilité les merveilleux romans dans lesquels elle déploya pendant cinquante ans l'âme la plus ardente, la plus généreuse, la plus enthousiaste. Elle osa beaucoup ; elle se trompa quelquefois ; mais son âme resta toujours élevée, et son talent garda, dans l'erreur même, une inaltérable pureté. Ce talent grandit encore avec l'âge. Et madame Sand, grand-mère et châtelaine à Nohant, plus qu'aux trois quarts paysanne, fit les merveilleux contes *la Mare au diable*, *la petite Fadette*, *François le Champi*. La magie du style, le sentiment de la nature, l'émotion, l'ardeur généreuse qui s'enflamme aux idées de Patrie et de Liberté, voilà les caractères du talent de George Sand ; voilà ce qui fait aimer et vénérer ce beau génie.

Eugène Sue ², fils d'un chirurgien de la Charité, fit dans sa jeunesse le tour du monde et revint « la tête pleine d'images et d'idées nouvelles. » Il écrivit, et ses premiers ouvrages furent des peintures

1. Née à Paris le 5 juillet 1804, morte à Nohant (Cher) le 8 juin 1876.

2. Né à Paris le 10 décembre 1804, mort exilé à Annecy (Haute-Savoie) le 3 juillet 1857.



1804 — GEORGE SAND — 1876

de la vie maritime. Puis il aborda les peintures sociales où il devait montrer des facultés si extraordinaires et qui lui donnent une grande place dans l'histoire politique et morale de son époque. Possédé de l'amour du bien, du droit, de la justice, il mit ses idées dans ses romans. *Mystères de Paris*, les *Sept péchés capitaux*, les *Mystères du peuple*, le *Juif errant*, etc. Dans ces livres d'un caractère romanesque sans doute un peu violent et dont les machinations sont bien compliquées, Eugène Sue eut du moins le courage de montrer du doigt les plaies de l'humanité.

Alexis de Tocqueville¹ s'attacha de bonne heure à l'étude des grandes questions politiques. Il alla en 1831 en Amérique pour y étudier les institutions et les mœurs ; il publia à son retour un livre resté célèbre : la *Démocratie en Amérique* (1835-1840). Élu député par les électeurs de Valognes en 1839, il garda une attitude indépendante et montra une grande aptitude aux travaux parlementaires. Après la chute de la monarchie de juillet, envoyé à la Constituante par les électeurs de la Manche, il se prononça pour l'établissement d'une République conservatrice. Il devint ministre des affaires étrangères ; mais son passage aux affaires fut très court. Lors du coup d'état du 2 décembre, il fit partie des représentants qui signèrent à la mairie du 40^e arrondissement l'acte de mise en accusation de Louis Bonaparte, et fut conduit à Vincennes.

Rendu à la vie privée, il occupa utilement ses loisirs par la composition d'un livre intitulé *l'Ancien régime et la Révolution*. Ce travail resté inachevé est inspiré, comme l'a dit Villemain, par « un éloquent amour du bien ».

Édouard Laboulaye² s'occupa avec un égal succès d'économie po-

1. Né à Paris le 29 juillet 1805, mort à Cannes le 16 avril 1859.

2. Né à Paris le 18 janvier 1811, mort dans la même ville le 25 mai 1883.

litique, d'histoire et de littérature. Il a fait d'intéressantes études sur les États-Unis, mais ce qui a surtout popularisé son nom, ce sont deux romans allégoriques publiés sous le second empire et intitulés *Paris en Amérique* et *le Prince Caniche*. Il est mort membre de l'Académie des inscriptions, administrateur du Collège de France et sénateur inamovible.

Henri Murger ¹, fils d'un petit tailleur, se sentit de bonne heure attiré vers la littérature. Elle ne lui donna pas pour vivre les ressources dont il manquait : de là cette existence de misère insouciant qu'on a nommée la *Bohème* et dont Murger nous a révélé les secrets dans des livres pleins d'esprit et de sentiment. Il avait du talent et sa prose rappelle pour le charme celle de Nodier et celle de Musset. Quand il fut connu, il eut tous les jours de quoi manger, mais vingt ans de souffrances l'avaient miné. Il mourut jeune et usé.

Paul de Saint-Victor ² a été un des plus brillants écrivains de notre époque. On l'a comparé, pour la pureté et pour la magie du style, au grand Théophile Gautier, et ce n'est pas là un mince honneur. Ses pages de critique littéraire, ses comptes rendus dramatiques, ses appréciations sur les beaux-arts ont réjoui et réjouissent encore les délicats. Ses livres, *Hommes et Dieux*, *les Femmes de Gœthe*, *les Deux masques*, sont dans toutes les bibliothèques des lettrés.

Lucien-Anatole Prevost-Paradol ³, que nous rencontrons le dernier en date dans le chapitre des prosateurs parisiens, était fils de madame Paradol, qui fut fort estimée à la Comédie française comme tragé-

1. Né à Paris le 24 mars 1822, mort dans la même ville le 28 janvier 1861.

2. Paul-Jacques-Raymond Binsse, comte de Saint-Victor, né à Paris le 11 juillet 1825, mort dans la même ville le 9 juillet 1881.

3. Né à Paris le 8 août 1829, mort à Washington (États-Unis) en juillet 1870.

diennne. Prix d'honneur en philosophie en 1849, il traversa brillamment l'École normale et passa tout jeune du professorat qu'il n'aimait guère dans le journalisme où il eut le plus grand succès. Ses articles au *Courrier du dimanche* et aux *Débats* étaient dirigés contre l'empire et empreints d'une verve mordante.

Il crut devoir accepter, en 1870, les fonctions de ministre plénipotentiaire aux États-Unis, mais se suicida à Washington peu de temps après son arrivée à ce poste. On a donné des raisons diverses à ce suicide : il en faut rechercher la cause dans une disposition héréditaire. Il reste de lui des pages excellentes. Prevost-Paradol fut un maître dans l'art de l'ironie.

IV

LES PHILOSOPHES

CHARRON. — ANTOINE ARNAULD. — MALEBRANCHE. — VOLTAIRE.
— HELVÉTIUS. — D'ALEMBERT. — TURGOT. — NAIGEON. — HENRI DE
SAINT-SIMON. — VICTOR COUSIN. — RÉMUSAT. — PIERRE LEROUX.

On lira toujours Montaigne : il y a longtemps qu'on ne lit plus Charron ¹, son disciple et son ami. Le seul mérite de ce philosophe est d'avoir montré une grande indépendance d'esprit en matière religieuse dans un temps où les meilleurs esprits avaient eu peine à se défendre du fanatisme. Son livre le plus célèbre est intitulé *De la Sagesse*.

L'ombre de Descartes plane sur tout le siècle suivant. Cette philosophie nouvelle qui affirmait le droit d'examen et accordait à la raison une autorité souveraine ne fut nulle part mieux accueillie qu'à Paris. Les gens du monde eux-mêmes se passionnèrent pour ces théories audacieuses, que Descartes avait présentées avec infiniment

1. Pierre Charron, né à Paris en 1541, mort dans la même ville le 16 novembre 1603.

de prudence, mais dont il ne pouvait pas, malgré ses précautions, limiter la portée. L'Église s'inquiéta ; les œuvres du philosophe furent mises provisoirement à l'index ; et quand, en 1662, ses restes furent rapportés de Suède, où il avait été mourir, le pieux Louis XIV défendit de prononcer publiquement l'éloge funèbre d'un des plus grands génies qui aient illustré la pensée de la France.

Mais ce qui prouve bien que l'attrait du génie est irrésistible, c'est que, malgré cette défaveur et cette espèce de persécution, tous les grands philosophes du siècle furent cartésiens.

Le parisien Arnauld ¹, celui qu'on appela le Grand Arnauld, est un de ceux dont l'attachement à la philosophie nouvelle fut le plus ferme et le plus profond. Ce chef du parti janséniste, dont la condamnation en Sorbonne fut l'occasion des *Provinciales* de Pascal, au milieu de tous ses travaux, de toutes ses controverses théologiques, de toutes ses affaires, de toutes ses luttes et de toutes ses persécutions, trouva le temps de défendre avec tant d'ardeur les opinions de Descartes qu'il fut accusé d'être plus attaché au cartésianisme qu'à la foi. Il a eu le tort de multiplier dans ses ouvrages les divisions et les subdivisions et d'employer un appareil scolastique, qui trop souvent n'ajoute rien à la clarté des idées et à la vigueur du raisonnement. Mais, fort et solide réfutateur, comme dit Bossuet, dialecticien ferme et puissant, il a mérité l'éloge qu'en fait Daguesseau dans ses *Instructions à son fils* : « C'est un corps plein de suc et de vigueur, qui tire toute sa beauté de sa force et qui fait servir ses ornements mêmes à la victoire. On trouve dans les écrits d'un génie

1. Antoine Arnauld, né à Paris le 6 février 1612, mort à Bruxelles le 6 août 1694. Son père, le célèbre avocat Antoine Arnauld (1560-1619), et son frère aîné, Robert Arnauld d'Andilly (1588-1674), poète et érudit, solitaire de Port-Royal, étaient également parisiens.

Ant. Arnauld
docteur de Sorbonne.

1612 — ANTOINE ARNAULD — 1694

Malebranche P.D.L.

1638 — NICOLAS MALEBRANCHE — 1715

*vos tres verbaux
lettres de par vostre
secretaire*

1715 — CLAUDE ADRIEN HELVÉTIUS — 1771

H. Simon

1760 — HENRI DE SAINT SIMON — 1825

V. Cousin

1792 — VICTOR COUSIN — 1867

si fort et si élevé tout ce qui peut apprendre l'art d'instruire, de prouver et de convaincre. »

Malebranche est parisien comme Arnauld et, comme lui, disciple enthousiaste de Descartes. Nicolas Malebranche naquit le 6 août 1638, l'année qui suivit la publication du *Discours sur la Méthode*. Son père était secrétaire du roi et sa mère avait un frère vice-roi du Canada. Il était le dernier de dix enfants; il naquit faible et mal conformé, et, disent les biographes qui évitent le mot propre, il avait l'épine dorsale un peu tortueuse et la poitrine très enfoncée. Son estomac était mauvais, et il souffrit de la pierre dans son enfance. Avec cela des marques d'une âme tendre et d'un esprit merveilleux. Sa famille songea pour lui à l'état ecclésiastique auquel, dit malicieusement Fontenelle, la nature et la grâce l'appelaient également. Il entra à l'Oratoire où, pendant dix ans, il se livra sans succès à des travaux d'érudition et d'histoire pour lesquels il ne se sentait aucun goût. Il cherchait vainement sa vocation, quand, un jour qu'il passait dans la rue Saint-Jacques, un libraire lui présenta le *Traité de l'homme* qui venait de paraître. Il prit le livre, se mit à le feuilleter et fut tellement saisi par la nouveauté et la clarté des idées, par la solidité et l'enchaînement des principes, par une mécanique si admirable du corps humain, « qu'il lui en prenait des battements de cœur qui l'obligeaient d'interrompre sa lecture ¹. » Dès ce moment sa carrière fut tracée.

Après avoir lu tous les autres ouvrages de Descartes, après avoir étudié les mathématiques pour mieux accoutumer son génie aux spéculations abstraites, il se mit à écrire à son tour sur la philosophie, et son coup d'essai fut un chef-d'œuvre. C'était : *La*

1. Fontenelle.

Recherche de la vérité. Le succès en fut immense. Hommes d'école et gens de cour, tout le monde fut charmé. A l'Oratoire, à Port-Royal, à la Sorbonne, ce fut un cri universel d'admiration. Aujourd'hui encore, quoique la *Recherche de la vérité* soit peut-être inférieure



MALEBRANCHE

aux *Méditations chrétiennes* et aux *Entretiens métaphysiques*, c'est de tous les ouvrages de Malebranche le plus lu et le mieux goûté, à cause des grâces piquantes du style, à cause surtout de cette analyse si délicate des causes de nos erreurs, dont la vérité subsiste indépendamment de tous les systèmes.

Les écrits qui suivirent ne firent qu'ajouter à sa réputation d'écrivain et de philosophe, mais l'engagèrent dans de nombreuses querelles qui l'occupèrent jusqu'à la fin de sa vie. Opiniâtre, impatient de la contradiction, il combattit contre Bossuet, contre Arnauld, contre les jésuites, et ne céda jamais. Attaqué non pas seulement au point de vue philosophique, mais aussi au point de vue théologique, accusé de ruiner le surnaturel et les fondements de la foi, mis à l'index par la cour de Rome, il ne rétracta jamais rien. La désapprobation du *Saint office* lui fut d'ailleurs assez indifférente : « Je vous assure, monsieur, écrivait-il à un de ses amis, que la seule peine que j'aie de cette nouvelle, c'est qu'il y aura peut-être quelques

personnes à qui mes livres pourraient être utiles, qui ne les liront pas, quoique la défense qu'on en ait faite à Rome soit une raison pour bien des gens de les rechercher. » Ce qui lui fut plus pénible, ce furent les contrariétés et les petites persécutions qu'il eut à subir de ses chefs et même de ses confrères à cause de la hardiesse de ses doctrines. Mais, malgré ces tracasseries intérieures, le nombre de ses disciples augmentait : la fameuse princesse Élisabeth, l'amie et la correspondante de Descartes, voulut l'être aussi de son plus brillant disciple ; le prince de Condé le faisait venir à Chantilly pour lui demander des explications sur son traité *De la Nature et de la Grâce*. Sa réputation était telle qu'aucun étranger de quelque renom ne venait à Paris sans le visiter.

Mais lui se déroba modestement à ces empressements et à ces marques d'admiration ; il cherchait le silence et la solitude pour n'être point dérangé dans ses chères rêveries. Si tranquille que fût sa maison de Paris, il la trouvait encore trop ouverte aux bruits du dehors : dès qu'il était libre, il fuyait à la campagne, chez quelqu'un de ses amis ou de ses disciples, et là il bâtissait ses systèmes de la *Vision en Dieu*¹ ou des *Causes occasionnelles*.

La mort seule vint le distraire de ces éternelles méditations : il s'éteignit le 13 août 1715, après quatre mois de maladie : il s'était affaibli de jour en jour et son corps s'était desséché jusqu'à n'être plus qu'un vrai squelette. « Son mal, dit ingénieusement Fontenelle, s'accommoda à sa philosophie. Le corps qu'il avait tant méprisé se réduisit presque à rien, et l'esprit, accoutumé à la supériorité, demeura sain et entier. »

Après Malebranche, tout change sur la scène philosophique.

1. On connaît le mot de Voltaire à propos de Malebranche :

« Lui qui voit tout en Dieu n'y voit pas qu'il est fou. »

Le cartésianisme ne disparaît pas, mais il tombe au second rang. Une autre philosophie prend la faveur et l'empire : une autre métaphysique, une autre physique entraînent et passionnent tous les esprits. C'est que la réforme de la philosophie et la réforme de l'individu avaient été la préoccupation exclusive de Descartes : c'était la réforme de la société que demandaient les esprits du XVIII^e siècle, amis d'indépendance et de progrès. Le cartésianisme, qui avait été trop prudent, qui avait protesté contre toute arrière-pensée de régenter l'État, leur parut comme le représentant de l'esprit ancien, comme indifférent, sinon hostile, à l'esprit nouveau. On oublia qu'il avait été persécuté, pour ne plus voir en lui qu'une philosophie goûtée d'un assez grand nombre de théologiens et de membres du Parlement et l'héritage, en quelque sorte officiel, du règne dont il avait été l'une des plus grandes gloires.

On lui préféra la philosophie sensualiste que Locke venait de mettre à la mode en Angleterre, philosophie aussi hardie que le cartésianisme et qui, du moins, ne s'inquiétait guère d'accorder ses combinaisons avec les *vérités révélées*, philosophie qui fuyait les spéculations et les hypothèses téméraires, qui ne quittait plus la terre du pied, de peur des visions et des chutes, et qui, n'admettant d'autre méthode que la méthode expérimentale par laquelle on voyait les sciences physiques faire de si étonnants progrès, reléguait dans les domaines de l'abstraction ou du mysticisme tout ce qui ne se touche pas et ne se voit pas. Cette doctrine sceptique et positive fut embrassée avec ardeur, moins pour sa valeur propre et par pur amour des négations qu'elle renfermait, que parce que, ne laissant plus de place au surnaturel, elle était une machine de guerre contre le vieil édifice social, une arme terrible contre le fanatisme religieux.

Voltaire, le premier, avait compris tout le parti qu'on pouvait tirer

de cette arme, et après avoir fait traverser le détroit à Locke, sur les ailes brillantes et légères de son imagination, comme dit Victor Cousin, il se fit son interprète et pour ainsi dire son héraut. Il s'écria dans ses *Lettres sur les Anglais* : « Tant de raisonneurs ayant fait le roman de l'âme, un sage est venu qui en a fait l'histoire. » C'est presque l'enthousiasme de Lucrèce pour Épicure. Dans un autre ouvrage, le *Philosophe ignorant*, il disait : « Après tant de causes malheureuses, fatigué, harassé, honteux d'avoir cherché tant de vérités et trouvé tant de chimères, je suis revenu à Locke comme l'enfant prodigue qui retourne chez son père, je me suis rejeté entre les bras d'un homme modeste qui ne feint jamais de savoir ce qu'il ne sait pas, qui, à la vérité, ne possède pas des richesses immenses, mais dont les fonds sont bien assurés et qui jouit du bien le plus solide sans aucune ostentation. »

Après les *Lettres sur les Anglais* parurent les *Éléments de la philosophie de Newton* (1738-1741), son poème de la *Loi Naturelle* (1751), son *Dictionnaire philosophique*, qu'il avait commencé en France en 1742 et qu'il ne termina qu'en 1762. Partout Voltaire sait rendre attrayantes les doctrines philosophiques qu'il répand par le charme exquis de son bon sens, par une merveilleuse lucidité, par ces formes légères et piquantes qu'il varie à l'infini. S'il est quelquefois superficiel, c'est que c'est là une partie de sa force. L'influence, la popularité sont à ce prix. « Ces Français ne savent pas, dit-il quelque part, combien je prends de peine pour ne leur en point donner. »

Il veut répandre partout la lumière, il veut accoutumer les hommes à tout voir par eux-mêmes et à ne s'en rapporter qu'à leur raison : voilà le premier de ses soucis. Être conséquent avec son système n'est que le second. Il sait s'en écarter à l'occasion, quand il s'agit d'affirmer cette croyance à une justice naturelle et à une raison commune dont il s'est si heureusement inspiré dans sa critique historique,

dans sa guerre contre la superstition et contre les iniquités de l'ancienne société. « La notion de justice, s'écrie-t-il, me semble si naturelle, si universellement acquise par tous les hommes qu'elle est indépendante de toute loi, de tout pacte, de toute religion. » Partout violée, nulle part elle n'est abrogée : « Qu'on me montre un pays où il soit honnête de me ravir le fruit de mon travail, de violer sa promesse, de mentir pour nuire, de calomnier, d'assassiner... » Sa philosophie n'est pas une de ces philosophies logiques et serrées, dont toutes les affirmations se lient les unes aux autres comme les anneaux d'une chaîne. C'est une philosophie de combat qui se transforme, qui se multiplie, qui prend toutes les allures et tous les tons, qui assaille de tous les côtés à la fois l'intolérance, qui plante partout son drapeau, celui de l'émancipation et du progrès. C'est une philosophie pratique qui ne cherche pas la vérité pour le plaisir de l'atteindre, mais pour la répandre, qui ne contemple pas le bien en soi, mais qui veut le bien de l'humanité, qui ne se contente pas de répandre des idées générales, mais qui réclame aussi des réformes positives.

Ces réformes, ce sont : l'abolition de la torture, l'abolition de la peine de mort pour vol domestique, l'abolition de la confiscation des biens des condamnés, l'abolition de la procédure secrète, l'octroi de l'assistance des avocats aux prévenus, une indemnité pour l'accusé reconnu innocent, l'abolition de la vénalité des charges de judicature, l'unité de législation, l'établissement de juges de paix comme en Hollande et du jury comme en Angleterre, l'affranchissement pour la société civile de la domination ecclésiastique, la restitution au pur droit civil de tout ce qui regarde les effets civils du mariage, les testaments, les enterrements, enfin et surtout la liberté de conscience, l'abolition des peines contre les hérétiques et des supplices atroces contre les sacrilèges.

Et Voltaire ne se borna pas à appeler ces progrès de ses vœux : il

travaila lui-même à les réaliser : jamais un opprimé, jamais une victime innocente ne s'adressèrent inutilement à lui.

Le Parlement de Toulouse, qui n'avait rien perdu de la bigoterie féroce des anciens temps, avait fait rouer un honnête bourgeois protestant, nommé Calas, sous l'absurde accusation d'avoir assassiné un de ses fils pour l'empêcher de se faire catholique. De plus le procu-



ADIEUX DE CALAS A SA FAMILLE

reur général avait conclu à la mort de tous les enfants de Calas et de leur mère. Voltaire prit en main la cause de cette malheureuse famille, s'attaqua à la fois à la magistrature et au clergé, unis en cette occasion comme en bien d'autres, et souleva si puissamment l'opinion publique qu'il força en quelque sorte le gouvernement de faire réviser le procès et réhabiliter la mémoire de Calas par un tribunal extraordinaire (1762-1765).

Les Sirven, également condamnés à mort et également innocents, vinrent se réfugier à Ferney : Voltaire s'occupa pendant huit années

entières à leur faire rendre justice et il en vint à bout; il écrivait, pendant la révision du procès, ces admirables paroles : « Cette affaire me donne plus de soins et d'inquiétudes que n'en peut supporter un vieux malade : mais je ne lâcherai prise que quand je serai mort, car je suis têtue. »

En même temps il arrachait au bûcher une femme de Saint-Omer, nommée Montbailly, qui avait été condamnée par le tribunal d'Arras et qui fut reconnue innocente ; il aidait le jeune Lally-Tolendal à obtenir la réhabilitation de son père qu'on avait récompensé de sa patriotique conduite dans l'Inde en le décapitant. Un jeune homme, le chevalier de la Barre, accusé d'avoir mutilé un crucifix sur le pont d'Abbeville, était condamné pour ce fait à avoir la langue et la main droite coupées et à être ensuite brûlé. Tout ce qu'on put obtenir du parlement de Paris, c'est que le malheureux eût la tête tranchée avant d'être livré aux flammes. Voltaire, qui n'avait pu attendre les juges, flétrit dans un admirable mémoire leur fanatisme odieux. Toute sa vie fut une protestation contre les attentats du despotisme et de la superstition. « Je pleurais à l'âge de seize ans, écrivait-il, lorsqu'on me disait qu'on avait brûlé à Lisbonne une mère et sa fille pour avoir mangé debout un peu d'agneau cuit avec des laitues, le quatorzième jour de la lune rousse. L'innocence opprimée m'attendrit, la persécution m'indigne et m'effarouche. Plus je vais en avant, plus le sang me bout ; j'ai toujours la fièvre, le 24 du mois d'août : vous savez que c'est le jour de la Saint-Barthélémy ; mais je tombe en défaillance le 14 mai, où l'esprit de la Ligue assassina Henri IV par les mains d'un *révérend père* feuillant. Cependant les Français dansent comme si rien n'était, je ne vois de tous côtés que les injustices les plus barbares : Calas et le chevalier de la Barre m'apparaissent quelquefois dans mes rêves. On croit que notre siècle n'est que ridicule : il est horrible. La masse passe pour une jolie

troupe de singes ; mais parmi ces singes il y a des tigres, et il y en a toujours eu. »

Si ces tigres sont aujourd'hui moins forts, remercions-en Voltaire. En affranchissant la pensée humaine il a préparé l'affranchissement des corps ; et la révolution philosophique, dont il est le chef, appelait inévitablement cette révolution politique qu'il avait dès longtemps prévue, mais qu'il n'eut par la joie de saluer.

« Les jeunes gens sont bien heureux, disait-il, ils verront de belles choses. » Ces belles choses, les jeunes gens les virent et il faut leur rendre la justice que Voltaire fut un de ceux à qui ils en rapportèrent la gloire.

Claude-Adrien Helvétius¹, que sa bonté, sa modération, sa bienveillance exemplaires feront toujours aimer, malgré les querelles de doctrine et les disputes d'école, fut une des expressions les plus naturelles de l'esprit du XVIII^e siècle. Fils d'un savant médecin, médiocrement fortuné, Helvétius entra dans la finance et fut vite enrichi des revenus d'une grosse ferme. (On sait que dans l'ancien régime les fermiers de l'État se faisaient des revenus considérables.) Mais quelque soin qu'il prît de sa charge, Helvétius était occupé, avant tout, des choses de l'esprit. Il s'entourait de poètes, de philosophes, et s'efforçait de les égaler en savoir. Sa gloire était de venir en aide à leurs besoins. Il cultiva l'amitié de Montesquieu, de Voltaire, de Buffon. Retiré le plus souvent dans la terre de Noré, où il dépensait en bonnes œuvres sa fortune et son temps, il trouva le loisir d'écrire le livre de l'*Esprit*, qui parut en 1758. Ce livre hardi, dans lequel tous les points de morale, toutes les croyances étaient examinés, et qui contenait une vive censure du despotisme, souleva des orages, et l'auteur dut vendre sa

1. Né à Paris en 1715, mort le 26 décembre 1771.

charge de fermier général. Par contre Helvétius trouva parmi les philosophes des défenseurs énergiques. On juge aujourd'hui que le livre de l'*Esprit* pêche par la méthode et qu'Helvétius était plein d'idées qu'il ne savait pas lier. Sa femme, Annè-Catherine de Ligniville d'Autricourt, avait, comme lui, l'âme bienveillante et haute. Sa principale occupation était de visiter les pauvres. Lorsqu'Helvétius fut persécuté pour son livre de l'*Esprit* un homme en crédit écrivit à madame Helvétius pour l'engager à obtenir du philosophe une rétractation. Elle repoussa cette proposition, résolue à s'expatrier s'il le fallait plutôt qu'à faire fléchir la conscience de son mari. Après la mort de l'époux à qui elle avait donné son grand cœur, elle se retira dans le village d'Auteuil et y consacra sa vie à l'amitié et à la bienfaisance.

Le général Bonaparte l'alla visiter à son retour d'Égypte. Comme il s'étonnait que la veuve d'Helvétius habitât un si petit domaine :

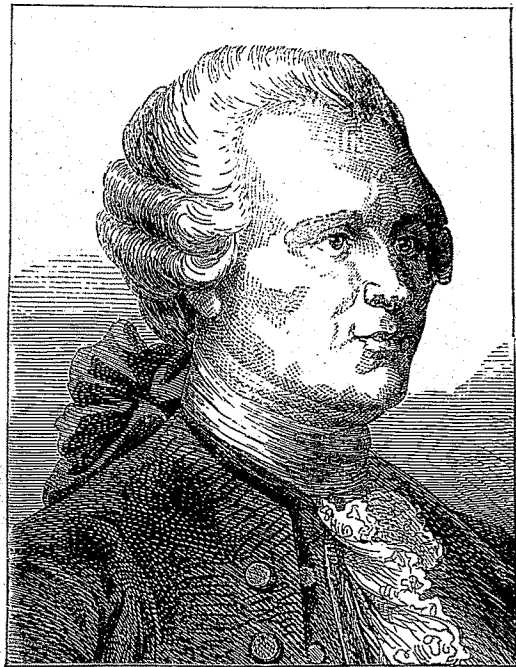
— « Vous ne savez pas, général, lui dit-elle, combien on peut trouver de bonheur dans trois arpents de terre. »

Jean le Rond d'Alembert était né à Paris le 16 novembre 1717. Un officier de police le trouva exposé sur les marches de l'église de Saint-Jean le Rond, aujourd'hui détruite. Au lieu de le porter aux Enfants-trouvés, il le confia à la femme d'un pauvre vitrier qui eut pour lui des soins tout à fait maternels, et à laquelle d'Alembert conserva toute sa vie un tendre attachement.

Ses parents lui assurèrent une rente de douze cents livres : il ne sut qu'assez tard que sa mère était madame de Tencin, un des beaux esprits du temps, et son père Destouches, commissaire provincial d'artillerie.

Grâce à cette pension il put faire de très bonnes études au collège Mazarin ; quand il en sortit il prit le grade de maître ès arts ; puis

il se fit recevoir avocat. Mais ses goûts le portaient surtout vers les mathématiques; il les étudiait avec passion : il raconte lui-même dans un mémoire sur sa vie que : « Sans maître, presque sans livres et sans même avoir un ami qu'il pût consulter dans les difficultés qui l'arrêtaient, il allait aux bibliothèques publiques, il tirait quelques lumières générales des lectures rapides qu'il y faisait, et, de retour chez lui, il cherchait tout seul les démonstrations et les solutions; il réussissait pour l'ordinaire; il trouvait même souvent des propositions importantes qu'il croyait nouvelles, et il avait ensuite une espèce de chagrin, mêlé pourtant de satisfaction, lorsqu'il les retrouvait dans les livres qu'il n'avait pas connus. »



D'ALEMBERT

Dès l'âge de vingt-deux ans (1739), il présenta à l'Académie des sciences deux mémoires, l'un sur le mouvement des solides dans les corps liquides, l'autre sur le calcul intégral. En 1741, il fut nommé membre de cette académie. En 1746, son mémoire sur la théorie des vents remporta le prix à l'Académie de Berlin, qui l'admit dans son sein par acclamation :

Jusque-là, par ses travaux scientifiques, il s'était fait une renommée solide, mais resserrée dans le cercle étroit du monde savant. C'était son ami Diderot qui devait lui fournir l'occasion de faire voir son talent d'écrivain et de philosophe. Cet admirable génie de Diderot, ce

merveilleux « puits d'idées », qui fournissait des inspirations à tout le parti philosophique, avait formé un projet grandiose. Il s'agissait de rassembler dans un vaste ouvrage toutes les connaissances humaines, pour voir combien de progrès avaient été faits et combien restaient à faire, de juger le passé au point de vue de la science moderne, de porter, dans toutes les matières sur lesquelles l'esprit peut s'exercer, le principe du libre examen.

Il fallait réunir pour la construction de cette œuvre colossale tous les partisans de l'esprit nouveau, « lier ensemble par la confraternité d'un même travail, les talents les plus divers et les plus brillants, et en former un faisceau formidable qui pût briser toutes les résistances des anciennes opinions ».

Ce fut d'Alembert que Diderot chargea de rédiger le *Discours préliminaire* de cette immense *Encyclopédie*. Cette préface est son chef-d'œuvre littéraire. « Il y présenta, dit-il, la quintessence des connaissances mathématiques et philosophiques qu'il avait acquises pendant vingt années d'études. » Il les démontra avec infiniment de netteté, d'élégance simple et d'élévation réservée. La seule chose qu'on puisse regretter, c'est qu'il n'ait pas emprunté à Bacon, dont il a imité l'ouvrage *Sur la dignité et les accroissements de la science*, l'enthousiasme éloquent et presque poétique de son exposition.

Dans ses articles si nombreux et si remarquables de l'*Encyclopédie*, dans son autre ouvrage philosophique, l'*Essai sur les principes des connaissances humaines*, c'est encore le même ton sage, réservé et froid, c'est le même raisonnement du géomètre, exact, mais un peu sec.

Et pourtant, sous ces apparences de froideur et de réserve, d'Alembert est un des réformateurs les plus ardents et les plus opiniâtres. Après Voltaire, il est peut-être l'écrivain qui a fait le plus de mal au cléricisme et à l'esprit autoritaire. Sans attaquer ouvertement la

religion apostolique et romaine, il veut amener doucement le monde à s'en passer : il combat non plus avec la raillerie et l'éloquence de Voltaire, non plus avec la fougue de Diderot, mais avec la clarté lumineuse et calme du bon sens. Voyez ce portrait qu'il fait de l'Église (il est censé parler du mahométisme, mais l'allusion est transparente et personne ne s'y trompe) : « Parmi les abus sans nombre sous lesquels le mahométisme fait gémir l'humanité, on doit relever avec soin ceux que les ministres de cette religion n'oseraient défendre à force ouverte ; il ne faut surtout négliger aucune occasion de faire sentir au *sultan* que le *mufti* et ses suppôts le tiennent comme en tutelle par l'autorité qu'ils prennent sur lui et par celle dont ils s'emparent auprès des peuples ; il faut sans cesse mettre en opposition leur conduite avec leur doctrine, leur luxe avec le détachement dont ils font profession, leur fanatisme avec la charité qu'ils prêchent et qu'ils annoncent. » Cela est simple, point déclamatoire ; mais il n'y a pas un trait qui ne porte.

D'Alembert eut aussi le grand mérite d'honorer son parti par la gravité de son caractère, sa dignité parfaite et son admirable vertu. Il ne voulut jamais quitter, tant qu'elle vécut, la pauvre femme qui l'avait élevé : il supporta fièrement avec elle une indigence telle qu'elle lui rendait nécessaire, écrivait-il à Voltaire, l'assiduité aux Académies ; il avait besoin, pour vivre, des jetons de présence. Dans cette situation presque misérable, il refusa la place de gouverneur du grand-duc de Russie que lui offrait Catherine II avec cent mille francs d'appointements. Lorsque le parti catholique fit poursuivre les encyclopédistes, Frédéric II lui offrit, sans plus de succès, la présidence de l'Académie de Berlin. Il aima mieux garder sa chère indépendance et rester à Paris, au centre du champ de bataille. Il y consacra ses dernières années à ses grands travaux mathématiques dont nous reparle-

rons, et à la direction du parti philosophique ; il y mourut le 29 octobre 1783, six ans avant de toucher au but.

Turgot¹ est bien digne de figurer parmi les philosophes à côté de Voltaire et de d'Alembert. S'il n'avait pas reçu de la nature l'éclatant génie littéraire d'un Voltaire ou d'un Diderot, il n'eut pas de supérieur dans son siècle pour l'étendue de l'intelligence ni pour la force du caractère. La meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est qu'en sortant du séminaire où l'avait fait entrer son père, prévôt des marchands de Paris, il écrivit des *Lettres sur la tolérance*.

Dans ces lettres il affirmait non seulement qu'on ne doit pas persécuter, mais qu'aucune religion n'a droit à la protection exclusive de l'État, et que toutes ont droit à la liberté. Il affirmait que tout homme est né libre et que la liberté de chacun ne doit avoir de bornes que la liberté d'autrui.

Presque à la même époque, il collaborait à l'*Encyclopédie*. Son article *Fondation* dans ce recueil eut un grand retentissement. Il y montrait qu'il n'y a que deux sortes de propriétés : la propriété particulière et la propriété publique ; qu'il n'y en a pas d'une troisième espèce entre les deux ; que les corporations (il visait surtout les corporations religieuses) ne sont pas de vrais propriétaires ; que l'État peut disposer des fondations anciennes, les modifier ou les supprimer, les fondateurs n'ayant pas eu le droit d'enchaîner indéfiniment à leurs volontés les générations futures.

Mais à partir de ce moment, sans cesser de s'intéresser à tout ce qui tenait à la philosophie générale, Turgot se renferma plus spécialement dans l'économie politique : le temps était venu pour lui d'agir et d'ap-

1. Anne-Robert-Jacques Turgot, né à Paris le 10 mai 1727, mort dans la même ville le 20 mars 1781.

pliquer ses idées : nous le verrons à l'œuvre quand nous étudierons les grands hommes politiques que Paris a produits.

Nous aurions conscience de quitter le groupe parisien des philosophes du XVIII^e siècle sans nommer le disciple et l'ami de Diderot, Jacques-André Naigeon¹, « qui passa comme Socrate de l'atelier des beaux-arts dans l'atelier de la philosophie ». Il travailla longtemps avec le baron d'Holbach dont il partageait les idées matérialistes. Ses principaux ouvrages sont le *Dictionnaire des philosophes* (1791-94) et les *Mémoires sur Diderot*, ouvrage posthume; diverses traductions d'ouvrages philosophiques latins ainsi qu'une édition annotée des œuvres de Diderot, qui était la meilleure avant celle de MM. Jules Assézat et Maurice Tourneux. Naigeon traversa, en philosophe, la République et l'Empire, et mourut à l'âge de soixante-douze ans, membre de l'Institut national.

Henri de Saint-Simon² n'appartient au XVIII^e siècle que par l'époque de sa naissance, de son éducation et de ses développements intérieurs, mais son action sur les esprits n'eut lieu qu'au XIX^e siècle.

Élevé comme les nobles de son temps, il étudia la philosophie et les sciences et entra dans la carrière des armes. Il traversa la Révolution sans y prendre part; il s'occupait alors de finances sous le nom de citoyen Simon. Toutefois il fut arrêté comme suspect et l'on cite à ce propos un trait qui l'honore. Prévenu à temps qu'on venait l'arrêter, il se préparait à quitter, sous un déguisement, la maison dont il habitait un étage. Il rencontra au bas de l'escalier les envoyés du Comité de Salut public.

1. Né à Paris en 1738, mort à Paris le 28 février 1810.

2. Saint-Simon (Claude-Henri, comte de), né à Paris le 17 octobre 1760, mort dans la même ville le 19 mai 1825.

— Le citoyen Simon? lui demandèrent-ils.

— Le citoyen Simon, répondit-il, demandez au second.

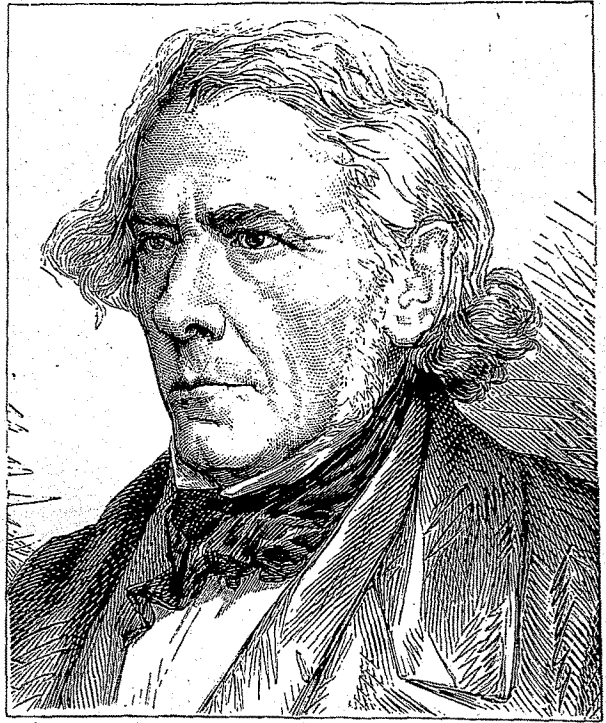
Ensuite il monte à cheval et s'enfuit au galop.

Mais ayant appris que le propriétaire de l'hôtel avait été arrêté pour avoir facilité son évasion, il alla s'offrir au Tribunal afin d'obtenir la liberté de l'homme dont il avait involontairement causé l'emprisonnement. C'est à partir de ce temps qu'il forma le projet de réorganiser la société sur des bases toutes nouvelles. Pendant le Directoire, il ouvrit ses salons à tout le monde qu'il voulait réformer, et se ruina. Pauvre, il se livra avec ardeur à des recherches philosophiques et scientifiques. « Depuis quinze jours, écrivait-il en 1810, je mange du pain et je bois de l'eau; je travaille sans feu et j'ai vendu jusqu'à mes habits pour fournir aux frais des copies de mon travail. » Il eut pour disciples Augustin Thierry, Auguste Comte, Olivier Rodrigues, Léon Halévy, Bailly (de Blois) et Duvergier. Les deux fondements de sa doctrine étaient la science et le travail : il posa intelligemment les conditions de l'association. Cette doctrine eut après la mort du maître des adeptes nombreux et d'une grande intelligence : Bayard, Infantin, Cerelet, Buchez, Carnot, Michel Chevalier, Henri Fournel, Pierre Leroux, Jean Reynaud, Émile Péréire, Félicien David, Guérout, Charton. Le saint-simonisme, après avoir produit des résultats pratiques qu'on ne peut contester, tomba dans la bizarrerie et la singularité, et fut abandonné. Ce fut un ballon d'essai lancé avec génie.

Victor Cousin ¹, qui donna son nom à une des rues voisines de cette Sorbonne où il enseigna éloquemment, est le chef de la philosophie dite *éclectique*, c'est-à-dire faite tout entière de choix raisonnés et de

¹. Né à Paris le 28 novembre 1792, mort à Cannes le 14 janvier 1867.

préférences. Il est difficile de préciser les doctrines qui sont propres à l'inventeur de cette philosophie d'abeille. Mais on trouve dans les livres de M. Victor Cousin l'histoire de toutes les idées. On a dit bien justement de lui qu'il erra pendant quarante ans sur tous les grands chemins de la pensée. Brillant professeur, il passionna la France pour la philosophie : l'Académie lui ouvrit ses portes, la politique le porta au ministère. Mais la dernière partie de sa vie se passa hors des emplois politiques, dans une retraite encore animée et brillante, embellie par l'étude : il avait quitté la philosophie pour l'histoire et avait consacré ses dernières veilles à des travaux sur la société française au XVII^e siècle.



VICTOR COUSIN

Nous rappelons volontiers la figure aimable et douce de M. Charles de Rémusat¹, à côté de la figure impérieuse et vive du chef de l'éclectisme. M. Charles de Rémusat fut aussi en philosophie un éclectique et un historien. Fils d'un fonctionnaire du premier Empire et d'une dame

1. Né à Paris le 14 mars 1797, mort dans la même ville le 6 janvier 1875.

du palais qui a laissé de spirituels mémoires, Charles de Rémusat appartient à la politique libérale par ses travaux de journaliste, par les mandats parlementaires qu'il reçut, par les fonctions ministérielles qu'il remplit et par l'amitié qui le lia avec M. Thiers. Mais la philosophie réclame aussi cet homme de goût, de savoir et de talent : ses écrits sur *Abailard* (1845), sur la *Philosophie allemande* (même année), *Saint Anselme de Cantorbéry* (1853), *Bacon* (1857), sont des ouvrages de fine analyse qui se recommandent par la sagesse des idées et par l'élégante simplicité de l'expression.

Pendant toute la durée de l'Empire, M. Charles de Rémusat demeura étranger aux affaires publiques ; après 1870, il travailla avec M. Thiers, son ami, à la fondation de la troisième République.

Nous complétons notre galerie des philosophes de Paris en y plaçant la figure honorée de Pierre Leroux ¹. Il avait terminé de brillantes études et, entré à l'École polytechnique, quand sa famille tomba dans une soudaine misère. Pierre Leroux eut le courage de travailler de ses mains et se fit maçon, puis typographe. Ce second métier fut l'échelon qui le ramena, par le journalisme, aux carrières libérales. Il se montra énergiquement républicain et Paris le porta par reconnaissance à la députation en 1848. Le coup d'État l'obligea à quitter la France. Le titre philosophique de Pierre Leroux est son livre intitulé : *De l'humanité, de son principe et de son avenir, où se trouve exposée la vraie définition de la religion et où on explique le sens, la suite et l'enchaînement du mosaïsme et du christianisme.*

1. Né à Paris le 6 avril 1797, mort dans la même ville le 12 avril 1871.

V

LES HISTORIENS

JUVÉNAL DES URSINS. — PIERRE DE L'ESTOILLE. — DE THOU. — SAUVAL. — ANQUETIL. — CHARLES ROLLIN. — LE PRÉSIDENT HÉNAULT. — VOLTAIRE. — MERCIER. — GEORGES OZANEUX. — BAZIN. — MICHELET. — JULES QUICHERAT.

Le premier historien que nous rencontrons dans nos recherches n'est pas un historien au sens moderne du mot : notre premier véritable historien est Commines. Avant lui il n'y avait que des faiseurs de chroniques. L'art de composer un récit était inconnu. Juvénal des Ursins¹, docteur *in utroque jure*, archiprêtre de Carmaing, doyen d'Avranches, évêque de Beauvais et pair de France, est l'auteur d'une *Chronique de Charles VI*, qui ne brille pas par la hauteur des vues, ni l'éclat du récit, mais qu'on lit utilement parce qu'elle est d'un homme rompu aux affaires, habile politique et expert en la pratique du gouvernement.

1. Jean-Juvénal des Ursins, né à Paris le 23 novembre 1388, mort à Reims le 14 juillet 1473.

A. Thou

1553 — JACQUES-AUGUSTE DE THOU — 1617

*Le très humble et très
obéissant secrétaire C. Rollin.*

1661 — CHARLES ROLLIN — 1741

*Le très honorable et très
obéissant secrétaire
Hénauld*

1685 — CHARLES-JEAN-FRANÇOIS HÉNAULT — 1770

L. Mercier

1740 — LOUIS-SÉBASTIEN MERCIER — 1814

J. Michelet

1798 — JULES NICHELET — 1871

J. Quicherat

1814 — JULES QUICHERAT — 1882

Pierre de l'Estoille ¹, à qui nous devons les journaux d'Henri III et d'Henri IV, est un honnête et candide esprit. Il était d'une famille de robe et avait une charge, mais il s'en défit. C'était un homme modeste, qui aimait la vie de famille. Il vécut tranquille au milieu de ses livres et de ses douze enfants, dans son modeste logis de la rue Saint-André-des-Arts. Il n'avait qu'un défaut : il était curieux. Heureux défaut auquel nous devons ses journaux. Il les faut estimer pour l'impartialité du récit, le ton aimable du discours et le zèle qu'on y sent pour le bien public.

Jacques-Auguste de Thou ² vient ensuite. *L'Histoire de mon temps*, œuvre immense qu'il avait préparée pendant plus de vingt ans par de nombreux voyages et des recherches de tout genre, est autre chose que le simple journal des événements contemporains. L'auteur a su mettre en ordre les innombrables documents qu'il avait recueillis et dont il avait, paraît-il, rempli de grands tonneaux. On se reconnaît sans trop de peine dans ces cinq gros volumes in-folio, qui contiennent cent-trente-huit livres. L'ouvrage est malheureusement écrit en latin, ce qui fait qu'on ne le lit guère que quand on y est forcé. Il y a peut-être un peu de partialité dans la façon de présenter les choses, des détails inutiles, quelques fautes de goût : ce n'en est pas moins un travail très remarquable pour une époque où le sens critique naissait à peine.

Ajoutons que de Thou fut un des libéraux de son temps : il combattit la Ligue ; il fut de ceux qui engagèrent Henri III à se rapprocher du

1. Né à Paris en 1540, mort en 1611. On vient de publier une édition définitive de son *Journal*.

2. Né à Paris le 8 octobre 1553, mort dans la même ville le 7 mai 1617. Son père, Christophe de Thou, premier président au Parlement de Paris, était aussi né à Paris (1500-1582).

roi de Navarre, il fit campagne avec Henri IV durant cinq années. Il eut, comme magistrat, une grande part dans la rédaction de ce glorieux Édit de Nantes, qui établissait la liberté de conscience, et il s'opposa vivement à ce que les conclusions du concile de Trente fussent acceptées en France.

Nous notons, au XVII^e siècle, Henri Sauval¹, un parisien qui aima beaucoup sa ville et qui consacra sa vie entière à en étudier les antiquités et à en écrire l'histoire. Son livre est intitulé *Histoire et recherche des antiquités de la ville de Paris*; il ne fut imprimé que cinquante-quatre ans après la mort de son auteur.

Rollin², qui vint plus d'un siècle après, a une renommée bien modeste, mais bien pure. Professeur à vingt-deux ans, professeur à quatre-vingts, il consacra toute sa vie à l'étude et à la jeunesse.

Les ouvrages qu'il écrivit tard : son *Histoire ancienne et romaine* et surtout son *Traité des études* plaisent encore par une connaissance profonde de l'antiquité et de l'enfance, par un style excellent et par un parfum de moralité salubre. On ne peut louer plus dignement cet universitaire, qui fut un grand homme de bien, qu'en rapportant ce que disait de lui Montesquieu : « Un honnête homme a, par ses ouvrages, enchanté le public. C'est le cœur qui parle au cœur; on sent une secrète satisfaction d'entendre parler la vertu. C'est l'abeille de la France. »

François Hénault³, premier président au Parlement de Paris, avait l'esprit brillant et gai; aussi faisait-il volontiers des chansons; il

1. Né à Paris vers 1620, mort dans la même ville vers 1670.

2. Charles Rollin, né à Paris le 30 janvier 1661, mort dans la même ville le 14 septembre 1741.

3. Charles-Jean-François Hénault, né à Paris le 6 janvier 1685, mort dans la même ville le 24 novembre 1770.

avait aussi l'esprit juste; il cherchait à simplifier tout ce qu'il étudiait. Il y réussit supérieurement dans son *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, paru en 1744. C'est le modèle des abrégés. Livre concis et complet, livre exact, il est admirable pour l'ordre des matières, la discussion des faits, la justesse des portraits.

Et voici encore Voltaire.

Ici, comme partout, son génie a des faces diverses. Voilà d'abord l'*Histoire de Charles XII*, vive et amusante comme un roman, voilà ce grand tableau du *Siècle de Louis XIV*, grave, magistral et d'une élégance parfaite, voilà enfin l'*Essai sur les mœurs*.

Bossuet avait écrit l'*Histoire universelle* en théologien; Voltaire l'écrivit en philosophe.

Après avoir lu l'*Essai*, Grimm, l'ami de Diderot, écrivait : « Indépendamment du génie qui anime tout ce qui sort de la plume de M. de Voltaire, j'ai eu l'occasion de remarquer plus d'une fois qu'un des grands services que cet écrivain illustre a rendus à la France et à tous les peuples de l'Europe, c'est d'avoir étendu l'empire de la raison et d'avoir rendu la philosophie populaire.

« Tous ses écrits respirent l'amour de la vertu et une passion généreuse pour le bien de l'humanité; mais il n'y en a aucun où cette passion soit portée plus loin que dans cette histoire universelle. On ne pourrait avoir trop mauvaise opinion d'un peuple qui aurait continuellement de pareils ouvrages entre ses mains, sans en devenir plus doux, plus éclairé et plus juste. »

Au contraire de Bossuet, qui expliquait par l'intervention de la providence toutes les révolutions des empires et ne cherchait dans toute l'histoire de l'humanité qu'une prétendue confirmation de sa théorie du *droit divin* des rois, Voltaire essaie de montrer que les grands événements dont notre globe a été le théâtre sont une conséquence natu-

relle de la différence des climats et des institutions politiques ou religieuses. « Point de vue nouveau et purement humain. Plus d'hypothèses surnaturelles : mais des lois fixes. L'histoire n'est plus une partie accessoire de la théologie; elle est une science. Plus d'exclusion



VOLTAIRE

surtout: la vie de l'humanité n'est plus renfermée tout entière dans la vie d'un peuple privilégié auquel la divinité semble réserver son affection et ses secours. Aucune nation, si petite qu'elle soit, qui n'ait sa place et qui ne rentre dans ses droits.»

Voltaire nous fait connaître, comme on les connaissait de son temps, ces immenses

empires de l'Asie, la Chine, l'Inde, avec leurs gouvernements, leurs lois, leurs croyances. Il étend sa sympathie aux *infidèles* aussi bien qu'aux chrétiens: nul mieux que lui n'a compris et admiré la grande figure de Mahomet. L'Amérique, elle aussi, a sa place dans la pensée de celui qui devait, trente ans plus tard, bénir au nom de la liberté le petit-fils de Franklin.

Il affirme ainsi l'égalité de toutes les races, l'unité du genre humain. En même temps, au milieu des « saccagements et des destructions », il découvre et salue l'amour constant de l'ordre, la force invincible du progrès.

La lecture de ce livre est féconde : elle apprend à aimer les hommes, elle nous éloigne, comme disait Grimm, « de cette fureur de persécuter et d'opprimer nos semblables pour avoir d'autres opinions que les nôtres », elle éveille enfin dans nos âmes la passion de la justice et l'impatience de l'avenir.

Louis-Pierre Anquetil¹ consacra sa longue carrière aux études historiques. Son meilleur livre est l'*Esprit de la Ligue*, mais le plus connu est l'*Histoire de France* qui, malgré sa médiocrité, a été souvent réimprimé. « C'était, dit Augustin Thierry, un homme d'un grand sens et capable de s'élever plus haut. »

Louis-Sébastien Mercier², qui appartient au théâtre par des drames hardis et populaires, appartient à l'histoire par deux curieux ouvrages, le *Tableau de Paris* (1781-1788) et le *Nouveau Paris* (1800). Mais ces ouvrages sont plutôt des matériaux pour l'histoire que des histoires. L'auteur y étudie, sans méthode et sans suite, mais non sans verve ni sans esprit, les mœurs, les costumes, les façons, les goûts, les idées des Parisiens. Ce qui l'attire surtout, ce qui l'attache, c'est l'extravagant, c'est le bizarre. Il moralise, il exhorte, il fulmine. C'est l'écrivain le plus enthousiaste qui soit constant dans ses opinions. Mercier resta républicain après la chute de la République.

Jean-Georges Ozaneaux³ fut élève de l'école normale et se voua à

1. Né à Paris le 21 février 1723, mort dans la même ville le 6 septembre 1806. Son frère Abraham-Hyacinthe Anquetil-Duperron, orientaliste distingué, naquit à Paris le 7 décembre 1731 et mourut dans la même ville le 17 janvier 1805.

2. Né à Paris le 6 juin 1740, mort dans la même ville le 25 avril 1814.

3. Né à Paris le 6 avril 1795, mort dans la même ville le 14 août 1852. Sa fille aînée, madame Julie Lavergne, également née à Paris, est l'auteur de romans écrits d'une plume fine et distinguée, qui ont obtenu le plus vif succès.

l'enseignement. Il eut une carrière des plus honorables et devint inspecteur général de l'instruction publique. Il a écrit un *Tableau des institutions politiques des Romains* et une *Histoire de France*, qui est restée classique. Ami de Casimir Delavigne, il produisit plusieurs tragédies ; la plus estimée est *Le dernier jour de Missolonghi*, dont Hérold écrivit la musique.

Anaïs Bazin¹ interrompit à dix-sept ans ses études pour entrer dans les gardes du corps. Il les reprit toutefois et publia des travaux historiques, dont les plus estimés sont l'*Histoire de France sous Louis XIII* et l'*Époque sans nom*, esquisses de Paris de 1830 à 1833.

Un des plus grands écrivains de notre temps, Jules Michelet, naquit, le 28 août 1798, dans le chœur d'une vieille église de Paris, transformée en atelier d'imprimerie. Son père était imprimeur : ses premières années ne furent pas heureuses. Dès 1800, Bonaparte supprima tous les journaux et fit tout ce qu'il put pour faire tomber le commerce de la librairie. La pauvreté vint : il fallut renvoyer les ouvriers : le grand-père, le père, la mère de Michelet durent faire tout le travail : lui-même avait à peine douze ans qu'on l'occupait déjà à l'atelier.

Cette épreuve ne fut pas inutile à l'enfant : pendant qu'il assemblait les caractères d'imprimerie pour la composition des pages, il s'essayait à réfléchir et les idées lui venaient. « Jamais, dit-il, je n'ai tant voyagé d'imagination que pendant que j'étais immobile à cette casse... Très solitaire et très libre j'étais tout imaginatif. »

En même temps il recevait quelques leçons d'un vieux maître d'école,

1. Anaïs Bazin de Raucou, né à Paris le 27 janvier 1797, mort dans la même ville le 23 août 1850.

« homme de mœurs antiques, ardent révolutionnaire », qui lui faisait admirer la Révolution et lui prêtait des livres d'études. Enfin, vivant au milieu des ouvriers, simple ouvrier lui-même, il apprenait à bien connaître et par conséquent à aimer le peuple.

« J'ai gardé, nous dit-il, l'impression du travail, d'une vie âpre et laborieuse, je suis resté peuple... Si les classes supérieures ont la culture, nous avons bien plus la chaleur vitale...

« Ceux qui arrivent ainsi, avec la sève du peuple, apportent dans l'art un degré nouveau de vie et de rajeunissement, tout au moins un grand effort. Ils posent ordinairement le but plus haut, plus loin que les autres, consultant peu leurs for-



JULES MICHELET

ces, mais plutôt leur cœur. » C'est en parcourant le musée des monuments français qu'il sentit s'éveiller en lui l'amour de l'histoire et le sentiment de sa vocation future. « C'est là, dit-il, nulle autre part, que j'ai reçu d'abord la vive impression de l'histoire. Je remplissais ces tombeaux de mon imagination, je sentais ces morts à travers les marbres, et ce n'était pas sans quelque terreur que j'entrais sous les voûtes basses où dormaient Dagobert, Chilpéric, Frédégonde. »

Ses parents avaient été frappés de ses rares facultés : ils firent le sacrifice de leurs dernières ressources pour l'envoyer au collège.

Il en était à peine sorti qu'il y rentra de nouveau comme professeur. Après avoir enseigné à Sainte-Barbe, il fut chargé des conférences d'histoire et de philosophie à l'École normale.

Il avait trouvé sa vraie vocation : l'enseignement. Il aimait plus tard à raconter les joies de ses premières années de professorat, comment, au fort de l'hiver, il remontait la rue Saint-Jacques en frac noir et en escarpins, sans paletot pour se couvrir, mais insensible au froid et à la bise, « tant était ardente, disait-il, la flamme intérieure¹ ».

Nous ne le suivrons point dans sa glorieuse carrière de professeur, échauffant avec cette « flamme intérieure » toutes les âmes d'une génération, formant au collège de France², avec Quinet et Mickiewicz, le grand poète polonais, cette espèce de triumvirat intellectuel, auprès duquel une foule immense de patriotes non seulement français, mais roumains, polonais, tchèques, italiens, venaient s'inspirer du grand esprit de la Révolution. Nous ne pouvons pas parler de tous ses livres de son incomparable *Précis de l'histoire des temps modernes*, « livre alerte et brillant comme la jeunesse, le seul des manuels classiques que l'on aime à relire après le collège, » de cette *Histoire romaine*, qui est l'œuvre d'un grand historien et en même temps d'un grand poète, de ses ouvrages sur les *Jésuites*, du *Prêtre*, de *la femme et de la famille*, remarquables études des procédés par lesquels s'établit et se perpétue la domination cléricale, de ce beau manuel du patriote et du citoyen qu'il a intitulé le *Peuple*.

A peine avons-nous le temps d'insister un peu plus sur ses deux

1. Plusieurs de ces traits sont empruntés à la *Biographie de Michelet* par M. Gabriel Monod, son élève favori, un de nos plus remarquables historiens.

2. Dès 1838.

chefs-d'œuvre : *l'Histoire de France au moyen âge* et *l'Histoire de la Révolution française*.

Michelet a trouvé ce mot admirable qu'on a gravé sur son tombeau : *l'Histoire est une résurrection*. Si vous lisez son *Histoire du moyen*



L'ÉCOLE NORMALE

âge, ce mot vous reviendra sans cesse à la pensée. C'est que Michelet, par une puissance d'imagination qui est comme la partie divine de son génie, sait rendre la vie à toutes ces figures glacées des temps anciens. Il les recrée en quelque sorte avec leurs idées et leurs passions, il anime tout autour d'elles et les rejette enfin dans le plein courant des événements. Ce n'est pas un récit, c'est un drame.

« Tout rempli de l'idée du grand rôle de la France dans le monde,

il rattache à son histoire celle de toute l'Europe, il ressuscite tout le moyen âge pour y faire revivre la patrie française et pour la montrer dans le développement de son génie sociable et ouvert, fait du vieux génie de la Gaule, de l'esprit juridique de Rome, de la sève forte et nouvelle empruntée à l'arbre des barbares.

« Quel étonnement ce dut être dans le monde des lettres quand fut découvert ce splendide et merveilleux tableau de la France qui ouvre le second volume de cette *Histoire*! Quelle aptitude rare et singulière à discerner, à caractériser les diverses provinces, à les présenter chacune avec son tempérament, ses qualités et ses défauts! Quelle savante et heureuse manière de reconstituer la grande unité de la France par les contrastes mêmes qu'elle offre! Comme l'on voit se former cet indissoluble faisceau des forces nationales, se constituer la patrie qui va résister à l'invasion des Normands, aux Anglais de la guerre de Cent-ans!... Quelle tendre et profonde pitié pour le pauvre peuple de France dans les jours de ténèbres et de misère du moyen âge! Et les Communes! Et les premières luttes pour la liberté! Et les commencements de la bourgeoisie avec les légistes! Et les récits des furieuses batailles où notre nationalité faillit périr!

« Enfin, pour couronner le tout, quelle légende que celle de Jeanne d'Arc! Michelet disait quelquefois avec attendrissement : « Ma Jeanne d'Arc! » Hé! oui, c'était la sienne, cette Jeanne d'Arc. Elle lui appartenait, cette pure incarnation du génie de la France, cette pauvre fille du peuple qui sentit battre dans sa frêle poitrine le cœur de toute la nation. C'est à ce grand historien vraiment national que nous devons de connaître, de comprendre, de révéler la plus haute expression du patriotisme qu'il soit donné à un grand peuple de proposer à l'admiration de ses enfants. »

Après avoir donné dix ans de sa vie au moyen âge, Michelet consacra dix autres années à la Révolution française.

On ne pourra pas séparer le nom de Michelet de l'histoire de la Révolution.

Lui-même a dit dans une page incomparable combien il aimait cette grande époque, comment il allait demander à son souvenir des encouragements et des aspirations, comment il avait en quelque manière identifié son esprit avec le sien :

« Chaque année, dit-il, lorsque je descends de ma chaire, que je vois la foule écoulée, encore une génération que je ne reverrai plus, ma pensée retourne en moi.

« L'été s'avance, la ville est moins peuplée, la rue moins bruyante, le pavé plus sonore autour de mon Panthéon. Ses grandes dalles blanches et noires retentissent sous mes pieds.

« Je rentre en moi, j'interroge sur mon enseignement, sur mon histoire, son tout-puissant interprète, l'esprit de la Révolution.

« Lui, il sait, et les autres n'ont pas su. Il contient leur secret, à tous les temps antérieurs. En lui seulement la France eut conscience d'elle-même. Dans tout moment de défaillance où nous semblons nous oublier, c'est là que nous devons nous chercher, nous ressaisir. Là se garde toujours pour nous le profond mystère de la vie, l'inextinguible étincelle.

« La Révolution est en nous, dans nos âmes ; au dehors, elle n'a point de monument. Vivant esprit de la France, où te saisirai-je, si ce n'est en moi?... Les pouvoirs qui se sont succédé, ennemis dans tout le reste, ont semblé d'accord sur un point : relever, réveiller les âges lointains et morts... Toi, ils auraient voulu t'enfourer... Et pourquoi?... Toi seul tu vis.

« Tu vis!... Je le sens chaque fois qu'à cette époque de l'année mon enseignement me laisse, et le travail pèse, et la saison s'alourdit... Alors, je vais au Champ-de-Mars : je m'assieds sur l'herbe séchée, je respire le grand souffle qui court sur la plaine aride. »

Le grand souffle, cette âme ardente de la Révolution, il a été donné à Michelet de l'exprimer. Il a chanté, comme lui seul le pouvait, cette sublime épopée : il n'a point célébré tel ou tel de ces hommes qu'on a appelés les chefs de la Révolution : il a rapporté toute la gloire au seul vrai héros, au seul vainqueur, au seul faiseur de miracles, au seul souverain : au peuple.

Au moyen âge il avait souffert et pleuré avec le peuple : il lui fait ici son apothéose.

On pourra relever dans le livre de Michelet quelques erreurs, quelques omissions : mais personne n'a mieux compris que lui la Révolution, personne ne la fera mieux comprendre, et la définition qu'il en a donnée ne sera jamais réformée : « Je définis la Révolution, dit-il, l'avènement de la Loi, la résurrection du Droit, la réaction de la Justice. »

Je ne puis que citer ici les autres ouvrages de Michelet, l'achèvement de sa grande *Histoire de France* (du moyen âge à la Révolution), la *Sorcière*, la *Bible de l'humanité*, *Nos fils* et les exquises récréations de cet esprit toujours en mouvement, ces délicieux poèmes en prose qui ont nom : l'*Oiseau*, l'*Insecte*, la *Mer*, la *Montagne*, l'*Amour*, la *Femme*. Chez lui, les animaux, les plantes, la matière, tout cela vit, sent et pense, animé à force d'amour.

L'amour, c'était la passion maîtresse de Michelet : c'était sa science, sa religion, sa foi : c'est l'amour qui illuminait son génie.

C'est l'amour qui l'a tué.

Il avait rêvé l'amour universel, l'union de tous les hommes, la fraternité de tous les peuples. En 1869, il s'écriait encore : « Je vois déjà réunis les drapeaux de toutes les nations. »

La guerre de 1870 lui enleva toutes ses belles illusions : elle lui porta le coup mortel.

Lui qui adorait la France, lui qui disait : « La patrie, *ma patrie*

seule peut sauver le monde, » lui qui rêvait « une école vraiment commune où les enfants de toute classe, de toute condition, viendraient un an, deux ans, s'asseoir ensemble, et où l'on n'apprendrait rien d'autre que la France », quand il vit ce pays, qui avait eu plus qu'aucun autre « le génie du sacrifice », abandonné dans sa détresse par tous les peuples qu'il avait autrefois secourus, il poussa devant l'Europe un grand cri de douleur patriotique pour reprocher aux nations leur ingratitude.

« Cette revendication éloquente partait du cœur : le cœur en demeura brisé. »

Depuis ce moment il ne cessa pas de souffrir. Le 9 février 1874, il est mort à Hyères, en pleine Provence, à midi, en plein soleil.

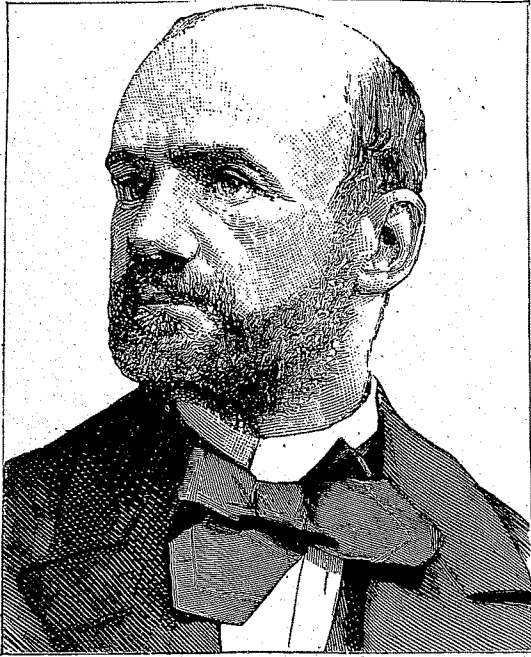
Il y a dormi quelque temps à la lumière. On a enfin rendu à Paris, à sa ville qu'il avait passionnément aimée, le grand historien de la patrie.

La carrière scientifique de l'illustre Jules Quicherat¹ s'ouvre et se ferme par l'École des chartes dont il fut l'élève et qu'il dirigeait dans les derniers temps de sa vie. Jules Quicherat s'attacha particulièrement à l'étude du moyen âge. Il possédait au plus haut point des facultés qu'on trouve rarement réunies dans le même esprit : la puissance du travail, la sagacité critique, la délicatesse du goût. Aussi ses ouvrages sont-ils aussi recommandables par l'abondance des matériaux que par l'excellence de la mise en œuvre. On peut citer notamment la vie de *Rodrigue de Villandrando* (1879) comme une des œuvres les plus parfaites de la nouvelle école historique. Les travaux qui accompagnent la publication que Jules Quicherat fit, le

1. Né à Paris le 13 octobre 1814, mort dans la même ville le 8 avril 1882. Un de ses élèves, M. A. Giry, a raconté sa vie et a donné la bibliographie de ses ouvrages.

premier, du *Procès de Jeanne d'Arc*, sont également substantiels.

La concision et l'exactitude, qu'il recherchait par-dessus tout, don-



QUICHERAT

naient à son style une sobriété élégante. Tous ses livres sont estimés, un d'eux est populaire, je veux dire *l'Histoire du costume en France, depuis les temps les plus reculés, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.*

Les gravures qui accompagnent le texte si savant et si intéressant de ce livre sont exécutées d'après les dessins de l'auteur. Jules Quicherat, élève pendant

quelque temps de Charlet, avait le crayon exact et intelligent.

Cet homme de grand talent était aussi un homme du plus noble caractère. On admira toujours la simplicité de sa vie, la fermeté de ses opinions libérales et son parfait désintéressement.

VI

LES ÉRUDITS ET LES CRITIQUES

GUILLAUME BUDÉ. — GABRIEL NAUDÉ. — LES GODEFROY. — JACQUES LÉLONG. — FRÉRET. — LA HARPE. — POUGENS. — QUATRE-MÈRE DE QUINCY. — SILVESTRE DE SACY. — D'ANVILLE. — BOISSONADE. — ALEXANDRE LENOIR. — LETRONNE. — VICTOR LE CLERC. — VILLEMMAIN. — EUGÈNE BURNOUF. — LITTRÉ. — LE DUC DE LUYNES.

Le plus illustre érudit du xvi^e siècle est un parisien : Guillaume Budé ¹. Le premier, dans ses *Commentaires*, il fixa le sens d'une grande partie des mots de la langue grecque, et mérita d'être appelé le plus grand helléniste de l'Europe. Dans ses observations sur les Pandectes il appliqua le premier l'histoire et la philologie à l'histoire du droit Romain. Grand maître de la librairie, c'est-à-dire gardien de la Bibliothèque royale, il poussa François I^{er} à fonder le Collège de France. Il eut enfin l'honneur d'être prévôt des marchands de Paris.

1. Né à Paris en 1467, mort le 23 août 1540.

Gabriel Naudé¹ vient le second dans notre galerie d'érudits. Il étudia la médecine et un de ses premiers ouvrages fut un éloge de la



STATUE DE GUILLAUME BUDÉ

célèbre Faculté de médecine de Paris. Il s'adonna ensuite à la bibliographie et il devint bibliothécaire du cardinal Mazarin en 1642. Il s'occupa avec ce grand ministre de doter Paris d'une bibliothèque publique, et, quand même il n'aurait pas écrit de nombreux et savants livres, il aurait droit à ce titre à une place d'honneur parmi les Parisiens célèbres. Naudé se dévoua à cette noble entreprise et son œuvre, dont il doit partager la gloire avec Mazarin, existe encore et rend les plus grands services. C'est la bibliothèque Mazarine installée dans l'ancien palais du cardinal qu'occupe actuellement l'Institut de France.

La dynastie des Godefroy est justement illustre dans l'histoire de l'érudition française.

Plusieurs des membres sont parisiens, d'abord son fondateur, Denis,

1. Né à Paris le 1^{er} février 1600, mort à Abbeville le 29 juillet 1653.

que nous retrouverons parmi les jurisconsultes. Le fils de celui-ci, Théodore, naquit à Genève, où son père, persécuté pour ses opinions calvinistes, s'était retiré; mais il revint à Paris et abjura sa religion. Aussi est-ce dans cette ville que son fils, Denis II, naquit le 24 août 1615¹. C'est à ce dernier qu'on doit une excellente édition des mémoires de Philippe de Commines et une *Histoire des Connétables, Chanceliers, Maréchaux, Amiraux, grands Maîtres et autres officiers de la couronne et de la maison du roi*. Deux de ses fils, Denis III² et Jean³ continuèrent les traditions paternelles et laissèrent de savantes éditions.

La vie du père Jacques Lelong⁴, consacrée tout entière au travail, se pourrait raconter d'un mot. Elle ne fut signalée que par un seul événement; mais celui-là est étrange et dramatique. Il se rapporte à l'enfance de Jacques Lelong. A l'âge de dix ans, admis au nombre des chapelains de l'ordre de Malte, il fut transporté dans cette île où la peste ne tarda pas à sévir cruellement. Comme il avait un jour suivi le convoi d'un homme mort de ce terrible mal, il fut tenu pour contaminé et comme tel retranché du monde et emprisonné dans une chambre dont on mura la porte. Le pauvre enfant, délivré à temps, garda toute sa vie un mauvais souvenir de Malte, de son climat et de ses chapelains.

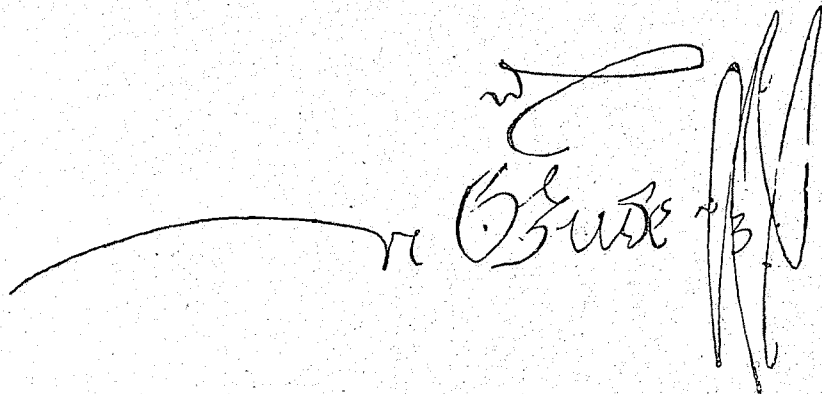
Entré en 1686 dans la congrégation de l'Oratoire, il devint bibliothécaire de la maison que cet ordre enseignant avait à Aubervilliers, proche Paris. Il s'y renferma dans un travail assidu, qui embrassait la littérature, les mathématiques, la théologie, l'histoire et qui, prolongé dans une longue suite de nuits, abrégé la vie du savant qui s'y

1. Il mourut à Lille le 4 juin 1681.

2. Né à Paris en 1653, mort dans la même ville le 6 juillet 1719.

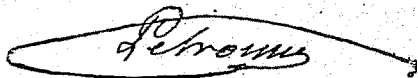
3. Né à Paris en 1656, mort le 23 février 1732.

4. Né à Paris le 19 avril 1665, mort dans la même ville le 13 août 1721.



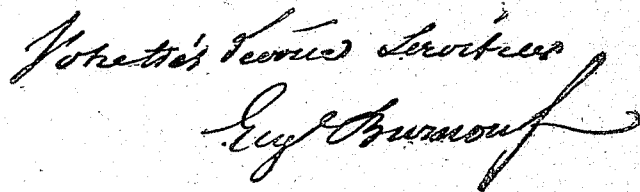
Handwritten signature of Guillaume Budé, featuring a large, sweeping initial 'G' and the name 'Budé' in a cursive script.

1467 — GUILLAUME BUDÉ — 1540



Handwritten signature of Jean-Antoine Letronne, written in a cursive script with a large, rounded initial 'L'.

1787 — JEAN-ANTOINE LETRONNE — 1848



Handwritten signature of Eugène Burnouf, written in a cursive script with a large, ornate initial 'E'.

1801 — EUGÈNE BURNOUF — 1852



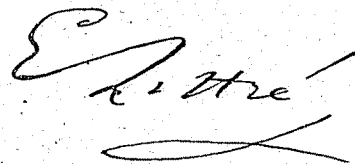
Handwritten signature of Gabriel Naudé, written in a cursive script with a large, ornate initial 'G'.

1600 — GABRIEL NAUDÉ — 1653



Handwritten signature of Abel-François Villemain, written in a cursive script with a large, ornate initial 'V'.

1790 — ABEL-FRANÇOIS VILLEMAIN — 1870



Handwritten signature of Émile Littré, written in a cursive script with a large, ornate initial 'E'.

1801 — EMILE LITTRÉ — 1881

livrait avec amour. Le père Lelong mourut dans la cinquante-sixième année de son âge. Sa *Bibliothèque historique de la France* est un des ouvrages les plus utiles pour l'étude de notre histoire.

Nicolas Fréret¹ est un élève de Rollin que nous avons rencontré parmi les historiens. Étant tout jeune encore, en 1714, il présentait à l'Académie des inscriptions un mémoire où il établissait avec une étonnante exactitude les points obscurs ou délicats de l'histoire de la Gaule au IV^e et au V^e siècle. « Si cet homme de génie, dit Augustin Thierry, eût rencontré de son temps la liberté du nôtre, la science de nos origines sociales, de nos vieilles mœurs, de nos institutions aurait avancé d'un siècle. » La royauté de droit divin eut peur d'une critique historique qui répandait trop de lumière sur le passé. Vertot fut chargé de composer un mémoire contradictoire et Fréret fut enfermé à la Bastille, ce qui était, en cette aimable époque, l'argument décisif de toutes les discussions tant soit peu politiques. Il employa ses quatre mois de captivité à relire les auteurs anciens et à composer une grammaire chinoise. Associé de l'Académie des inscriptions en 1716, il en devint en 1743 le secrétaire perpétuel. Le nombre de ses travaux est immense : il composa plus de quatre-vingts dissertations, qui toutes font autorité. En chronologie, il indiqua la véritable méthode, repoussa hardiment les légendes fabuleuses, et s'affranchit des limites étroites que Newton imposait aux annales du monde. Il fit quelque clarté dans l'histoire des Assyriens, des Chaldéens, des Égyptiens, des Indiens, des premiers habitants de la Grèce et des Chinois. Il fut le créateur de l'histoire critique de la géographie. Il étudia les sources de cette science et écrivit des *Observations sur la géographie ancienne*, ouvrage remarquable et malheu-

1. Né à Paris le 15 février 1688, mort dans la même ville le 8 mars 1749.

reusement resté inédit, qu'il orna de mille trois cent cinquante-sept cartes. En mythologie, toujours avec la même indépendance d'esprit, il rejeta le système d'après lequel toutes les fables religieuses se ramènent à des faits historiques. En linguistique, il essaya de montrer que tous les idiomes sont sortis d'un petit nombre de langues mères et peuvent y être ramenées : on le considère comme un des fondateurs de cette philologie comparée qui a donné aujourd'hui de si beaux résultats. Outre les langues classiques, il possédait l'Italien, l'Espagnol et l'Anglais : il avait étudié la grammaire de toutes les langues du Nord et de l'Orient et put fournir des remarques à trente-deux vocabulaires étrangers : doué d'une sagacité singulière, il avait pu découvrir, d'après les renseignements très obscurs d'un chinois amené en France, les deux-cent-quatorze clefs qui forment par diverses combinaisons les quatre-vingt mille caractères de l'écriture chinoise. Il n'est pas une de nos sciences d'érudition qui ne relève de lui.

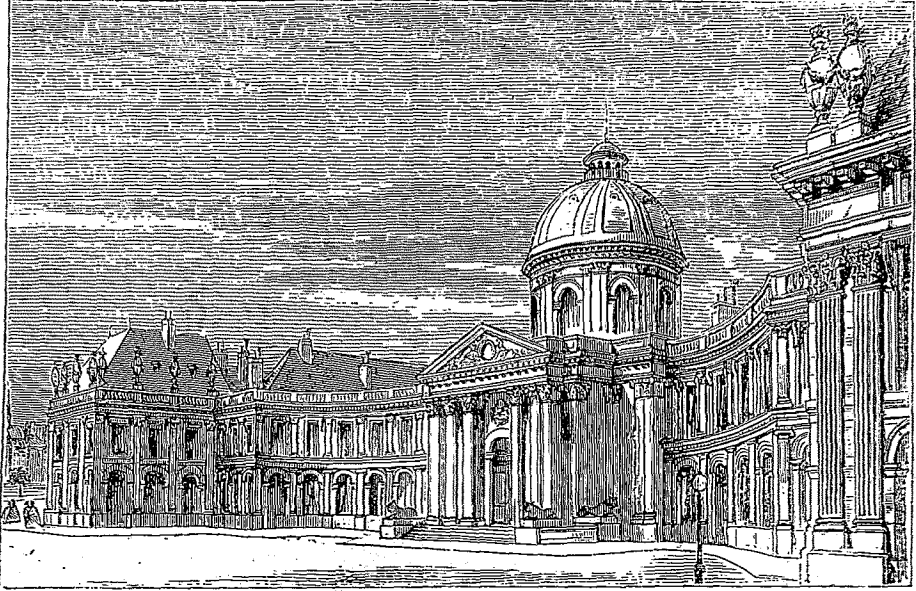
D'Anville² consacra sa vie à la géographie. Le goût d'étudier la figure de la terre était si naturel en lui, que la lecture des auteurs anciens lui fit, à l'âge de quinze ans, dresser une carte de la Grèce, *Græcia vetus*. Il ne cessa dès lors de corriger ou de compléter des cartes ; il fit faire à la géographie des progrès de toutes sortes et enfin cet homme étonnant put, sans sortir de son cabinet, mieux connaître le monde que ceux qui l'avaient parcouru.

Laharpe¹, qui ne méritait pas d'être cité comme auteur dramatique, quoique ses tragédies de *Warwick* et de *Philoctète* aient eu un cer-

1. Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville, né à Paris en 1697, mort en 1782. Il était frère du célèbre graveur Hubert Gravelot, dont nous parlerons dans le chapitre des artistes parisiens.

2. Jean-François de Laharpe, né à Paris le 20 novembre 1739, mort dans la même ville le 11 février 1803.

tain succès, a joui, pendant longtemps, d'une grande réputation comme critique littéraire. S'il a faiblement apprécié les anciens qu'il ne connaissait guère que par ses souvenirs de collègue, il a jugé avec goût nos grands écrivains, particulièrement ceux du xvii^e siècle. On



L'INSTITUT

peut toujours étudier avec profit cette importante partie de son *Cours de littérature*.

Le chevalier de Pougens¹ eut une destinée cruelle. Son éducation et son intelligence lui promettaient d'éclatants succès dans la carrière diplomatique qu'il avait embrassée; mais à l'âge de vingt-quatre ans il fut atteint de la petite vérole et perdit la vue. Ce malheur pesa cruellement sur Pougens, mais ne diminua pas son goût pour l'étude. Il s'occupa surtout de l'origine des langues, et publia d'im-

1. Marie-Charles-Joseph de Pougens, né à Paris le 15 août 1755, mort à Vauxbain (Aisne) le 19 décembre 1833.

portants travaux. Ruiné à l'époque de la Révolution, il se fit imprimeur et libraire, mais sans que cette entreprise fût fructueuse. Il fut admis à l'Institut en 1799.

Pougens a laissé, outre ses ouvrages d'érudition, un chef-d'œuvre littéraire, *Jocko, épisode détaché de lettres inédites sur l'instinct des animaux*¹. C'est un récit des plus touchants qui est très prisé des délicats.

Il faut nommer ensuite Antoine-Chrysostôme Quatremère de Quincy², archéologue distingué, à la fois orientaliste et critique d'art; Isaac Silvestre de Sacy³, un des hommes les plus instruits de son temps, qui savait plus de vingt langues et donna une vive impulsion aux études de l'extrême-Orient, et Jean-François Boissonade⁴, philologue sagace et littérateur spirituel, qui contribua au développement des études grecques par son excellent cours au Collège de France, ses éditions et ses excellents commentaires.

Alexandre Lenoir⁵ a bien mérité des arts. C'était un homme de goût, fort cultivé, ayant la connaissance et même quelque pratique de la peinture. En 1790, quand l'Assemblée nationale ordonna la vente des domaines nationaux, Lenoir proposa à la nation de ne point aliéner les ouvrages d'art qui se trouvaient dans ces domaines. L'Assemblée entra dans cette pensée et rendit un décret qui chargeait Lenoir de réunir les objets d'art dignes d'être conservés par la na-

1. Une nouvelle édition de ce bijou littéraire a été donnée récemment par M. Anatole France (Paris, Charavay frères).

2. Né à Paris le 31 octobre 1755, mort dans la même ville le 28 décembre 1849. Il fut, en 1791, député de Paris à l'Assemblée législative.

3. Né à Paris le 21 septembre 1758, mort dans la même ville le 21 février 1838.

4. Né à Paris le 12 août 1774, mort à Passy le 8 septembre 1857.

5. Né à Paris le 26 décembre 1761, mort dans la même ville le 11 juin 1839.

tion. Le couvent des Petits-Augustins (sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui l'École des beaux-arts) fut désigné pour recevoir ces objets. Lenoir en fit un riche musée. En 1793, il lutta énergiquement contre quelques énergumènes qui voulaient tout briser. Il sauvegarda les belles statues du tombeau de Henri II et plus de cinq cents autres monuments précieux. En s'opposant à la destruction du mausolée de Richelieu à la Sorbonne, il eut la main percée par une baïonnette. La Restauration ne respecta pas le musée Lenoir; mais le salut des œuvres préservées par cet érudit était désormais assuré : les œuvres furent réparties dans diverses églises, palais ou musées.

Jean-Antoine Letronne¹ est une physionomie bien sympathique. Il perdit à quatorze ans son père qui était artiste graveur; obligé de faire vivre par son travail sa mère et un frère plus jeune, il quitta l'atelier de David dans lequel il était entré, renonça à la peinture et se mit à donner des leçons, tout en refaisant lui-même son éducation, dont les débuts avaient été fort incomplets. On raconte que, pour se former à la science de l'archéologie, il se procurait les éditions les plus anciennes et les plus fautives des auteurs grecs, et s'efforçait de restituer tout seul les passages altérés. Ses premiers mémoires le firent rapidement connaître. A la fois géographe, philologue, chronologiste et archéologue, il s'est occupé de toutes les grandes questions scientifiques de son temps et les a presque toutes étudiées. Ses travaux sur l'Égypte sont devenus classiques dans toute l'Europe.

Le fait suivant peut prouver jusqu'où allait sa sagacité : il reçoit un jour la copie informe d'une inscription trouvée dans les environs de Beyrouth. En la restaurant, il conjectura qu'il devait y avoir près de la ville un aqueduc et il en indiqua la place et les dimensions.

1. Né à Paris le 2 janvier 1787, mort dans la même ville le 14 décembre 1848.

Un voyageur fit des recherches et ne tarda pas à découvrir l'aqueduc jusqu'alors ignoré.

Mais le chef-d'œuvre de Letronne est encore sa *Dissertation sur la statue vocale de Memnon*, où il a montré jusqu'où peut aller la divination historique.

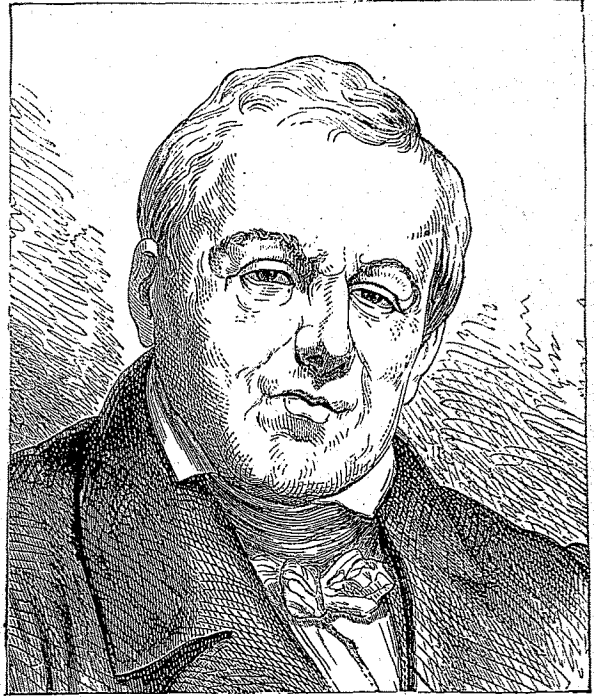
Joseph-Victor Le Clerc¹, professeur d'éloquence latine à la Faculté des lettres de Paris, a consacré une partie de sa vie à une édition définitive des œuvres de Cicéron, qui comprend trente volumes. Il a été aussi un des rédacteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, la grande œuvre entreprise par les Bénédictins et continuée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ajoutons que Victor Le Clerc a occupé de 1832 jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant trente-trois ans, les importantes fonctions de doyen de la Faculté des lettres.

Abel-François Villemain² devint professeur d'éloquence à la Sorbonne dès 1816. Il n'avait alors que vingt-six ans. Sa parole chaude, claire, pénétrante, lui conquiert bientôt la faveur publique, et un auditoire d'élite se pressait aux cours du jeune et brillant professeur. Villemain composait avec Guizot et Cousin ce célèbre triumvirat dont l'éloquence et l'esprit nettement libéraux battaient en brèche la Restauration. Quand, en 1827 et en 1828, les trois amis rouvrirent leurs cours suspendus par ordre depuis six années, tout Paris salua en eux les organes de la pensée libre, trop longtemps comprimée. Les salles où ils parlaient étaient littéralement assiégées et les journaux durent réserver une partie de leurs colonnes à l'analyse de ces cours. Cet enseignement large et éloquent eut presque l'importance et le retentissement d'une institution politique.

1. Né à Paris le 2 décembre 1789, mort dans la même ville le 12 novembre 1868.

2. Né à Paris le 11 juin 1790, mort dans la même ville le 8 mai 1870.

La Révolution de 1830 fit de Villemain un homme politique. Deux fois il occupa le ministère de l'instruction publique ; mais il ne négligea pas pour cela ses travaux littéraires. Son *Histoire de Cromwell* et son étude sur Lascaris sont très remarquables. Mais c'est surtout dans la critique que Villemain excella. Son *Cours de littérature française*, notamment, a obtenu le plus vif succès et a été souvent réimprimé.



VILLEMMAIN

Villemain avait été très jeune élu membre de l'Académie française, en 1821, à l'âge de trente et un ans. En 1834 il devint secrétaire perpétuel de cette illustre compagnie et exerça avec la plus grande autorité ces importantes fonctions pendant trente-six ans.

Eugène Burnouf¹ est un des plus grands orientalistes de notre époque. Digne émule de Champollion, il découvrit, à force de science et de sagacité, la clef de la langue sacrée des Perses, le Zend. Il publia en 1845 *l'Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, mais, épuisé

1. Né à Paris le 8 avril 1801, mort dans la même ville le 28 mai 1852. Il a laissé deux filles qui ont épousé deux érudits célèbres, M. Léopold Delisle, membre de l'Académie des inscriptions, et M. Gaston Boissier, membre de l'Académie française.

par le travail, il fut enlevé à l'âge de cinquante et un ans à la science qu'il avait illustrée.

Des savants dont le nom termine la liste des parisiens érudits, Émile Littré¹ est le plus considérable de tous par l'étendue de ses connaissances et la portée de son esprit. Il étudia d'abord la médecine et fut interne dans un hôpital. Des raisons de famille et la nécessité de pourvoir tout de suite aux besoins de parents indigents l'empêchèrent de prendre ses grades. Mais s'il n'exerça jamais la médecine que pour donner gratuitement des conseils et des remèdes aux pauvres, Littré poussa très avant l'étude de l'histoire et des théories médicales ; son édition d'Hippocrate est à cet égard un monument admirable.

Littré s'attaqua dès le début de la vie à tout le savoir humain, et en même temps, il se donnait largement aux affaires publiques, écrivant des articles libéraux, combattant en juillet 1830 avec les insurgés. Agé environ de trente ans, il connut Auguste Comte, l'illustre philosophe, et devint son disciple. Il a depuis rejeté une partie de la doctrine de ce maître, sans jamais se départir de l'admiration et de la reconnaissance qu'il avait vouées tout d'abord au fondateur de la philosophie positive. Comme en médecine, Littré fit des travaux considérables en histoire, en critique religieuse, en philosophie expérimentale, en philologie. Son monument est le *Grand Dictionnaire* dans lequel on trouve non seulement le sens présent des mots, mais leurs transformations et pour ainsi dire leur histoire, leurs aventures. Cet admirable livre fut terminé en 1863.

Littré qui avait cruellement ressenti nos défaites, fut élu député le 8 février 1871, par le département de la Seine. Lors de la créa-

1. Émile Littré, né à Paris le 1^{er} février 1801, mort dans la même ville le 2 juin 1881.

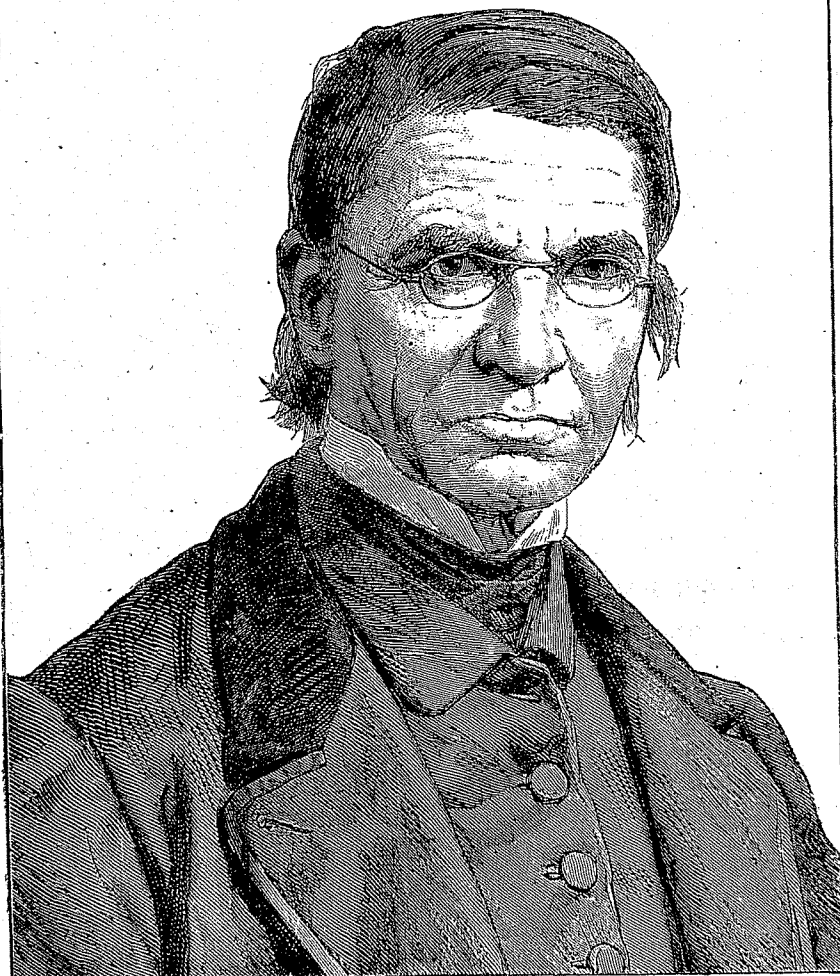
tion du Sénat, il fut parmi les membres inamovibles nommés par l'Assemblée nationale.

La bonté de Littré égalait son génie. Il n'y eut jamais de plus savant homme; il n'y eut jamais d'homme meilleur. Aussi a-t-on applaudi à la décision récente du conseil municipal qui a donné le nom de ce grand homme à une rue nouvelle, voisine de la rue d'Assas, où il a vécu et où il est mort.

Enfin il serait injuste de ne pas mentionner dans cette galerie d'érudits parisiens le nom du duc de Luynes¹. Ce grand seigneur aimait et cultivait avec passion les lettres et les arts et il a consacré son immense fortune à protéger les artistes et les érudits. Il a dirigé un grand nombre d'importantes publications sur l'art grec et romain et sur la numismatique. C'est pour lui que le sculpteur Simart exécuta la célèbre restitution de la Minerve du Panthéon. Il fit décorer par les meilleurs artistes son château de Dampierre, qu'il transforma en un véritable musée.

Le duc de Luynes avait l'esprit large et libéral. Toutes les idées nobles et généreuses trouvaient en lui un champion zélé. Nommé représentant du peuple en 1848, il soutint le parti républicain modéré et il s'honora en soutenant la candidature du général Cavaignac à la présidence. L'avènement de Napoléon III, qu'il avait combattu, l'éloigna de la scène politique. Il retourna à ses travaux et combla de ses dons et de ses bienfaits le musée du Louvre et notre Bibliothèque nationale.

1. Henri-Théodorice-Paul-Joseph d'Albert, duc de Luynes, né à Paris le 15 décembre 1802, mort à Rome le 14 décembre 1867.



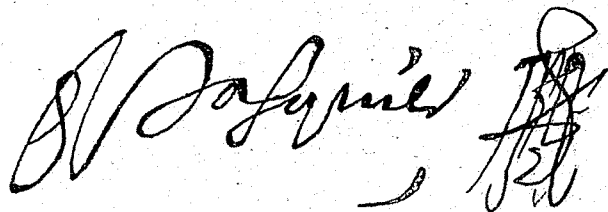
1801 — ÉMILE LITTRÉ — 1881

VII

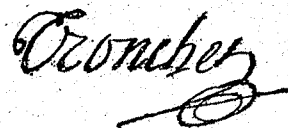
LES JURISCONSULTES ET LES ORATEURS

CHARLES DUMOULIN. — FRANÇOIS HOTMAN. — ÉTIENNE PASQUIER.
— ACHILLE DE HARLAY. — DENIS GODEFROY. — OLIVIER PATRU. —
LES LAMOIGNON. — MALESHERBES. — TRONCHET. — BERRYER.

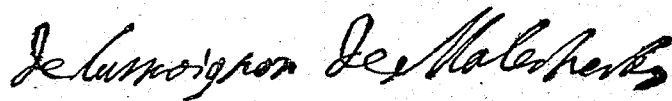
Le célèbre juriconsulte Charles Dumoulin naquit à Paris vers la fin de l'année 1500. Sa famille était noble, alliée, paraît-il, à Anne de Boulen, mère de la reine Élisabeth d'Angleterre. Il fit ses premières études à l'université de Paris, puis son droit à Poitiers et à Orléans. Il fut reçu avocat au Parlement, mais ne put plaider, étant bègue. Il se borna donc à donner des consultations et à composer des livres. Il travaillait avec tant d'ardeur qu'il fit raser sa barbe contre la coutume du temps, pour ne pas perdre les moments qu'il aurait fallu employer à la soigner. Il demandait à vivre tranquille au milieu de ses chers travaux : mais ce repos qu'il cherchait lui échappa sans



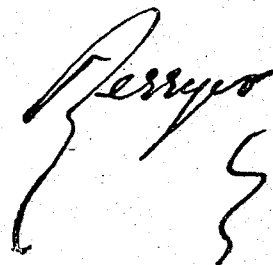
1529 — ETIENNE PASQUIER — 1615



1726 — FRANÇOIS-DENIS TRONCHET — 1806



1721 — DE LAMOIGNON DE MALESHERBES — 1794



1790 — PIERRE ANTOINE BERRYER — 1868

cesse, parce qu'il était ardent pour la vérité et la justice, et passionné pour les intérêts de son pays, qu'il aimait, dit de Thou, au-delà de toute expression.

En 1652, le roi Henri II, à la suite de quelques démêlés avec le pape, défendit de faire passer de l'argent à Rome sous quelque prétexte que ce fût. Le pape réclama, prétendant que le roi n'avait pas le droit d'intervenir dans les affaires ecclésiastiques. Ce fut Dumoulin qui fut chargé de répondre. « Nos rois, dit l'historien de Thou, ont toujours été en possession de ce droit ; et Charles Dumoulin, grand et célèbre juriconsulte, dont le nom était en grande vénération, non seulement par son jugement solide et sa profonde érudition, mais aussi par la probité et la sainteté de ses mœurs, homme consommé en la science du droit français ancien et moderne, et très zélé pour sa patrie, l'a solidement prouvé par des raisons et des exemples, dans le commentaire qu'il a fait sur cet écrit. »

Charles Dumoulin attaqua courageusement le pouvoir temporel des papes et réduisit à néant les prérogatives que les fausses décrétales avaient introduites et que les vraies avaient encore étendues. Ce fut un grand trait de lumière dans cette question que le clergé avait toujours taché d'obscurcir. Le pape lui-même fut tellement déconcerté par cette force de logique, par l'énergie de ce bon sens appuyé sur tant de science, qu'il se résigna du coup à accepter les propositions du roi. On raconte qu'à cette occasion Anne de Montmorency, qui fut plus tard connétable de France, dit au roi en lui présentant Dumoulin : « Sire, ce que Votre Majesté n'a pu faire avec trente mille hommes, ce petit homme l'a achevé avec un petit livre. »

Aussi la cour de Rome ne pardonna-t-elle jamais au juriconsulte. Clément VIII condamna ses ouvrages à être brûlés. Ils furent mis à l'*index* au premier rang des livres défendus. Dans les permissions de lire les ouvrages qui y étaient placés, on exceptait toujours ceux de

Machiavel et de l'*impie Dumoulin*. En France, où son commentaire avait été dédié au roi et imprimé avec privilège, on ne pouvait l'attaquer légalement : on recourut à la violence : sa maison fut pillée et il courut danger de mort. Il fut obligé de se réfugier en Allemagne, où il fut admirablement bien accueilli. A Tubingue, où il séjourna quelque temps, on accourait de toutes parts pour lui demander conseil et pour entendre ses leçons. Mais, dès qu'il le put, il rentra en France : il aimait mieux être persécuté dans sa patrie, que vivre tranquille à l'étranger.

En passant à Montbéliard, il donna un bel exemple de fermeté. Leduc, qui l'y avait attiré, voulut lui faire signer une consultation contraire à son opinion. Il aima mieux rester trois mois en prison que de mentir à sa conscience. Il n'échappa que par l'adresse de sa femme, qu'il eut le malheur de perdre en arrivant à Paris.

Quelque temps après, sa maison fut encore une fois pillée. Le clergé voulait à tout prix se débarrasser de cet ennemi trop clairvoyant. Lui ne céda pas. Forcé de fuir à Orléans, emprisonné à Lyon, il n'en donna pas moins deux consultations d'une importance capitale : l'une contre les jésuites auxquels l'Université ne voulait pas permettre d'établir un collège à Paris, l'autre sur le Concile de Trente, que le roi se décida à ne pas faire publier en France¹.

Aussitôt ses ennemis l'accusèrent d'attaquer la religion catholique et de vouloir soulever une sédition. Ils crièrent si fort que ceux même qui avaient engagé Dumoulin à publier sa consultation l'abandonnèrent. Le Parlement, quoiqu'il l'eût en grande estime, se vit contraint de le faire arrêter.

On ne lui rendit la liberté qu'à la condition expresse qu'il n'imprimerait plus rien sans la permission du roi.

1. Il disait dans cette dernière que la réformation tentée par le concile était une vraie déformation.

Cette précaution était bien inutile. Il ne devait plus rien imprimer. Épuisé par cette vie de luttés et de misères, il mourut le 27 décembre 1566.

On le considère encore aujourd'hui comme un des plus grands juristes français, et ce qui ajoute beaucoup à sa gloire, c'est qu'il a noblement souffert pour la vérité et pour la justice.

François Hotman¹ fit ses études de droit à l'Université d'Orléans et revint exercer à Paris la profession d'avocat. En 1547 il embrassa la Réforme et se rendit à Lyon, puis à Lausanne. Il se lia avec Calvin et soutint avec ardeur les protestants français dans leur lutte contre la royauté. Il fut l'un des principaux instigateurs de la conjuration d'Amboise et lança contre le cardinal de Lorraine le fameux pamphlet intitulé : *Épître envoyée au Tigre de la France*. Il revint cependant en France en 1563 et devint professeur de droit à l'Université de Valence. Il releva cet établissement, alors en pleine décadence, et bientôt de nombreux auditeurs se pressèrent à ses cours. En 1567, il succéda au grand Cujas dans la chaire de droit de l'Université de Bourges, mais il n'y resta que cinq mois. Ses opinions religieuses fournirent à ses ennemis l'occasion d'ameuter le peuple contre lui. Hotman, dont la maison et la bibliothèque furent pillées, s'enfuit à Paris, où l'illustre chancelier de l'Hospital, plus tolérant, lui donna la charge d'historiographe du roi. Mais il ne resta pas stable longtemps ; il se mêla à la seconde guerre civile, se réfugia à Sancerre, reprit en 1570 ses fonctions de professeur à Bourges, puis, après la Saint-Barthélemy, s'établit à Genève. En 1579 il se rendit à Bâle, et c'est dans cette dernière ville qu'il termina, à l'âge de soixante-six ans, son existence si agitée.

1. Né à Paris le 23 août 1524, mort à Bâle le 12 février 1590.

Hotman occupe un rang éminent parmi les juristes du seizième siècle après Cujas. Il prit une grande part à la révolution scientifique qui s'opéra alors dans la jurisprudence. Il recommanda, dit Rodolphe Dareste, son biographe, aux légistes, l'étude approfondie de l'histoire des lettres et de la philosophie totalement négligée par les disciples de Bartole. Il demanda, et c'est un de ses titres de gloire, que les diverses coutumes de la France fussent remplacées par un code unique. Parmi ses nombreux et savants ouvrages il faut surtout citer celui qui a pour titre : *Franco-Gallia, seu tractatus isagogicus de regimine regum Galliae et de jure successionis* (Gaule-Franque, ou traité préliminaire du régime des rois de France et du droit de succession). Hotman y soutient cette thèse hardie que de tout temps en France la souveraineté fut exercée par un grand conseil national, maître d'élire et de déposer les rois, de faire la paix et la guerre, de voter les lois, de nommer aux offices et de décider en dernier ressort de toutes les affaires de l'État. Il proclame le gouvernement représentatif comme le meilleur des gouvernements. Aussi Hotman est-il considéré comme un des premiers représentants en France des idées libérales et comme un des initiateurs du régime républicain.

Étienne Pasquier¹ a eu de la réputation comme écrivain ; ses *Recherches sur la France* contiennent des documents précieux ; mais ce qui l'a surtout rendu célèbre, c'est sa grande lutte contre les jésuites. Pasquier, comme Dumoulin, fut l'avocat de l'Université contre la compagnie de Loyola, toujours envahissante.

« Les jésuites, après avoir pied à pied gagné terre dedans Paris, se présentèrent à l'Université, afin qu'il lui plût les immatriculer en son corps, chose dont ils furent éconduits. » Ils se pourvurent au Parlement, et l'affaire fut mise en instance.

1. Né à Paris le 7 avril 1529, mort dans la même ville le 30 août 1615.

Pasquier plaïda avec un éclat extraordinaire. « La société de Jésus fut soumise à un examen aussi hardi que tous ceux qu'elle a eu à subir depuis. Pasquier prouva que les *jesuites avaient d'autres intérêts que ceux de la France*, et s'efforça de faire voir que de leur institut il ne pouvait résulter que corruption de la religion et trouble chez les peuples. C'était un grand spectacle que de voir un avocat traitant, dans un procès privé, les plus hautes questions sociales, et un tribunal appelé à prononcer, après une plaidoirie, sur l'intérêt le plus vaste et le plus national. »

Le plaidoyer de Pasquier fut traduit dans presque toutes les langues étrangères : sa réputation d'avocat devint universelle. Presque toutes les grandes causes de son temps passèrent par ses mains. Nous ne les énumérons pas : nous rappelons seulement que Pasquier fut un homme de cœur et un grand patriote. Quand la Ligue se fut rendue maîtresse de Paris, il n'hésita pas à aller rejoindre Henri IV, en qui il voyait le représentant du véritable esprit de la France : « Mais, raconte-t-il, je ne voulus pas dire que nos compagnons de Paris fussent en leur cœur moins bons sujets du roi que nous, qui étions à Tours. A cette parole, les grosses larmes me tombèrent des yeux... Comme bon citoyen, ne pouvant plus dissimuler la douleur que je portais de la misère de ce temps... la parole me mourut en la bouche... j'aurais voulu que ceux de Paris en eussent été spectateurs. »

En un temps où le fanatisme religieux avait desséché tant de cœurs, les *grosses larmes* de ce bon citoyen sont bien glorieuses.

Les Harlay étaient d'ancienne noblesse ; ils entrèrent au Parlement de Paris avec Christophe, président à mortier en 1553. Le fils de celui-ci, Achille, fut le plus illustre de cette dynastie de magistrats.

1. Né à Paris le 7 mars 1536, mort dans la même ville le 21 octobre 1619.

Devenu premier président à la mort de de Thou, son beau-père, il sut, au milieu des discordes civiles, rester fidèle à la royauté. Quand le duc de Guise, maître de Paris après la journée des Barricades, voulut assurer sa victoire, il essaya d'obtenir l'adhésion de Harlay. Mais celui-ci répondit à cette tentative par ces nobles paroles : « C'est grand'pitié quand le valet chasse le maître. Au reste, mon âme est à Dieu, mon cœur est à mon roi, et mon corps entre les mains des méchants et à la violence; qu'on en fasse ce qu'on voudra. » Le duc de Guise employa alors la menace; tout échoua devant la fermeté du premier président. Harlay fut emprisonné; sa vie courut les plus grands dangers; on lui annonça qu'on lui trancherait la tête. « Je n'ai, dit-il, ni tête ni vie que je préfère à l'amour que je dois à Dieu, au service que je dois au roi et au bien que je dois à ma patrie. »

Après la mort de Henri III (1589) Harlay sortit de prison. Il alla aussitôt rejoindre le Parlement à Tours et reconnaître Henri IV. Il servit fidèlement ce grand roi. Toute sa vie, il lutta contre l'influence des jésuites et fut chargé de conduire le procès qui leur fut intenté comme complices de l'assassinat de Henri IV. Il mourut, aveugle, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Denis Godefroy¹ fit ses études de droit à l'Université de Louvain et embrassa la Réforme. En 1579 il se fit recevoir docteur en droit à Orléans. Menacé à cause de ses opinions religieuses, il quitta la France en 1580 et s'établit à Genève où il professa la jurisprudence. En 1591 il fut appelé à occuper à Strasbourg la chaire de Pandectes et d'Histoire, puis il alla professer le droit romain à Heidelberg. Il revint ensuite à Strasbourg, où il mourut à l'âge de soixante-douze ans. Il avait eu, comme Hotman et comme la plupart des savants du

1. Né à Paris le 17 octobre 1549, mort à Strasbourg le 7 septembre 1621.

xvi^e siècle qui avaient abandonné la religion catholique, une existence très agitée.

Godefroy a rendu de grands services à la jurisprudence. C'était un vulgarisateur de premier ordre. Son *Corpus juris civilis*, publié en 1583 à Genève, a fait autorité pendant plus d'un siècle.

Olivier Patru ¹, cet académicien avocat, cet élégant diseur, dont les harangues furent considérées par son siècle comme des modèles de style solennel, fut un des représentants les plus aimables de cette bourgeoisie de Paris, la plus aimable de l'univers. Son défaut fut de se soucier davantage de la forme que du fond. Employant beaucoup de temps à polir son style et ne voulant rien produire qui ne fût achevé, il plaida peu et ne fit point fortune. Il mourut pauvre : on sait que Boileau, pour le secourir dans ses dernières années, lui acheta sa bibliothèque, tout en lui en laissant l'usage.

Cette pauvreté venait aussi de ce qu'il n'avait jamais consenti à flatter les riches et les puissants. On raconte qu'un jour un grand seigneur illettré osa prétendre à la place de l'académicien Conrart. Patru récita l'apologue suivant : « Un ancien Grec avait une lyre à laquelle se rompit une corde : au lieu d'en ajouter une de boyau, il en voulut une d'argent, et la lyre perdit son harmonie. » L'homme de cour fut écarté.

Patru était aussi indépendant dans ses croyances que dans sa conduite. Il resta jusqu'à la fin disciple de Montaigne et de Charron. Bonnet, l'étant allé voir à sa dernière heure, lui dit : « On vous a regardé jusqu'ici, monsieur, comme un esprit fort ; songez à détromper le public par des discours sincères et religieux. » — « Il est plus à propos que je me taise, répondit Patru mourant ; on ne parle dans ses derniers moments que par faiblesse ou par vanité. »

1. Né à Paris en 1604, mort dans la même ville le 16 janvier 1681.



1721 — MALESHERBES — 1794

Les Lamoignon étaient, depuis le commencement du xvi^e siècle, entrés dans la magistrature. Le plus célèbre d'entre eux, Guillaume, naquit à Paris en 1617. Pendant la Fronde il se rallia au parti de la Cour, ce qui lui valut, en 1658, le poste de premier président du Parlement de Paris. Il s'honora par sa fermeté dans le procès de Fouquet ; son attitude fut telle qu'on le remplaça par le chancelier Seguier en qualité de président de la chambre de justice chargée de condamner l'ancien surintendant. Mais ce qui est le principal titre de gloire de ce magistrat, c'est qu'il conçut le projet de réunir en un seul code toutes les lois qui régissaient la France. Il travailla ardemment à cette grande œuvre, qui ne devait être achevée qu'au commencement de notre siècle. Il mourut le 10 décembre 1677.

Son fils, Chrétien-François ¹, exerça pendant vingt-cinq ans les fonctions d'avocat général. C'était un fin lettré qui recevait à Basville les plus célèbres écrivains de son temps. Racine et Boileau furent ses amis ², et de telles amitiés sont une recommandation précieuse auprès de la postérité. Il laissa un fils, Guillaume ³, chancelier de France après d'Aguesseau en 1750, et qui fut le père de l'illustre Malesherbes.

Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes naquit à Paris le 6 décembre 1721. Il succéda à son père, en 1750, comme premier président de la cour des Aides et devint directeur de la librairie. Il remplit pendant de longues années cette importante fonction. Il favorisa, autant que cela était possible, la liberté de la presse et témoigna aux écrivains la plus grande bienveillance. Ami de Turgot, il fut, en 1775, ministre de la maison du roi, et, en 1787, ministre d'État. Il donna sa démission en 1788 et vécut dans la retraite, d'où il ne sortit, en 1792, que pour devenir un des défenseurs de Louis XVI. Il fit

1. Né à Paris le 26 juin 1644, mort dans la même ville le 7 août 1709.

2. Boileau lui adressa sa sixième épître.

3. Né en 1683, mort à Paris le 12 juillet 1772.

preuve, en cette circonstance, d'un dévouement et d'une fidélité bien rares. Cet acte, d'ailleurs, lui coûta la vie. Malesherbes périt sur l'échafaud le 22 avril 1794.

Tronchet¹ aurait été un grand avocat, si sa voix, dépourvue de timbre et voilée, ne l'avait forcé de quitter le barreau. Il devint jurisconsulte, avocat consultant : il fut en matière de droit la plus grande autorité du XVIII^e siècle.

Il avait l'esprit trop étroit, trop *parlementaire* pour saluer avec beaucoup d'enthousiasme la Révolution. Il eut cependant l'honneur de présider l'Assemblée constituante, après avoir eu celui de représenter Paris aux états généraux. Ce fut par son organe que la ville de Paris déclara qu'elle renonçait à ses privilèges pour que l'égalité fut complète entre tous les citoyens. Mais il ne tarda pas à se rallier tout à fait au parti monarchique de cette assemblée. Mirabeau l'appelait le *Nestor de l'Aristocratie* : il appréciait toutefois son caractère et son talent. Voyant un jour ses collègues fatigués de la lecture d'un long discours de Tronchet et peu disposés à en écouter la suite : « Messieurs, leur dit-il, veuillez vous souvenir que M. Tronchet n'a pas la poitrine aussi forte que la tête. »

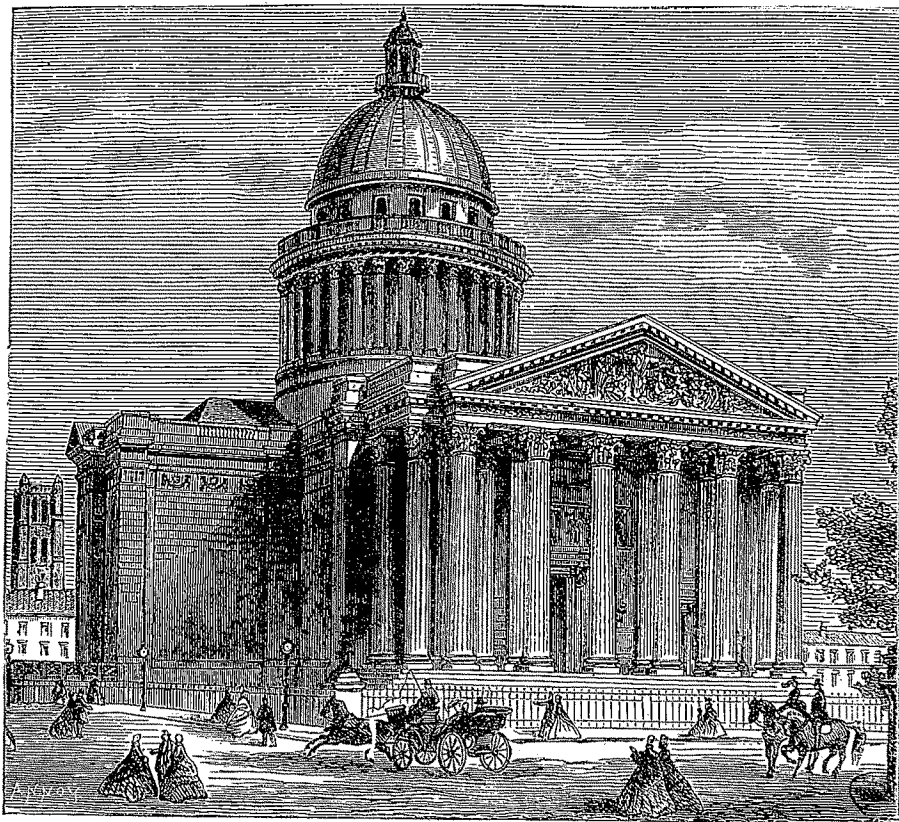
Après la mort de Louis XVI, qui l'avait choisi pour son avocat, Tronchet se retira à la campagne. Il ne reparut qu'après la chute de Robespierre. Après avoir siégé pendant quatre ans au Conseil des anciens, il accepta d'être premier président de la Cour de cassation après le 18 Brumaire.

Ce qui a fait sa gloire, c'est qu'il a été le principal rédacteur du *Code civil*, cet admirable monument que la République avait préparé et dont Bonaparte s'est attribué la gloire. Il a fait en particulier pré-

1. François-Denis Tronchet, né à Paris le 23 mars 1726, mort dans la même ville le 10 mars 1806.

valoir un grand nombre de nos lois municipales sur les institutions du droit romain.

Très vieux déjà, il avait conservé tout son savoir, toute la justesse et toute la lucidité de son esprit. Il travaillait jusque dans le bain.



LE PANTHÉON

Une maladie, que rien n'annonçait, l'emporta en peu de jours, en 1806. Il fut enseveli au Panthéon.

Berryer est une gloire trop contemporaine pour que nous puissions

1. Pierre-Antoine Berryer, né à Paris le 4 janvier 1790, mort à Angerville le 29 novembre 1868. Il était, au moment de sa mort, député des Bouches-du-Rhône et siégeait dans les rangs de l'opposition.

lui rendre un digne hommage. Cet éloquent défenseur d'un régime déchu sut allier à des idées trop étroites des sentiments élevés et généreux. Plus d'une fois il rendit justice et fit rendre justice à ses adversaires. Sachons gré à ce légitimiste convaincu de s'être écrié en un temps de réaction despotique et cléricale : « Je n'oublierai jamais que la Convention a sauvé mon pays. »

VIII

LES TYPOGRAPHES ET LES LIBRAIRES

LES ESTIENNE. — FRÉDÉRIC MOREL. — SÉBASTIEN CRAMOISY. —
ANTOINE VITRÉ. — LES MARIETTE. — JEAN-BAPTISTE COIGNARD. —
CLAUDE LOUIS THIBOUST. — GABRIEL MARTIN. — LES DIDOT. —
PIERRE-SIMON FOURNIER. — AUGUSTE-MARIE LOTTIN. — LES DE BURE.
— ANTOINE-AUGUSTE RENOUARD. — JACQUES-CHARLES BRUNET.

Comment clore cette admirable galerie des parisiens qui se sont illustrés dans l'histoire littéraire sans parler des typographes et des libraires? C'est l'imprimeur qui reproduit à des milliers d'exemplaires l'œuvre de l'écrivain; c'est le libraire qui répand à travers le monde ces exemplaires. On peut donc dire que les littérateurs ont pour collaborateurs obligés l'imprimeur et le libraire. Aussi ces deux professions ont-elles été toujours considérées comme libérales et justement honorées.

La typographie et la librairie parisiennes ont eu parmi leur adeptes

des hommes de la plus grande valeur. Elles ont compté aussi de véritables dynasties, dont une, celle des Didot, subsiste encore. La première de ces familles privilégiées est celle des Estienne.

Le premier des Estienne, Henri, né vers 1460, descendait d'une noble famille provinciale. Il s'adonna à l'art de l'imprimerie, qui venait d'être introduit en France. Son père n'approuva pas cette conduite et deshérita son fils, qui devait à jamais illustrer son nom. Henri se passa de l'héritage paternel et s'associa avec Wolfgang Hopil. Son imprimerie avait pour enseigne des lapins et était située près de l'école de Droit. Les livres sortis de cette officine sont d'un beau style. « Le caractère romain, dont Henri fit toujours usage, est un peu lourd, mais il est très lisible et se rapproche beaucoup de ceux dont Ulrich Gering se servit dans ses derniers livres. »

Henri mourut en 1520 et laissa trois fils, François, Robert et Charles, qui eurent l'heureuse fortune de recevoir les enseignements de l'illustre humaniste Janus Lascaris. François¹ fut seulement libraire et mourut jeune. Robert² fut un homme tout à fait supérieur, digne de son maître Lascaris. Il épousa la fille du célèbre professeur et imprimeur Josse Bade. Perette Badé était une savante, parlant admirablement le grec et le latin. Aussi les deux époux s'entendaient-ils à merveille et ils mirent leur imprimerie sur un tel pied que tous, depuis le patron et la patronne jusqu'au dernier des ouvriers, pouvaient converser ensemble dans la langue de Cicéron.

Robert Estienne occupe, au dire d'un juge compétent, M. Ambroise-Firmin Didot, le premier rang parmi les imprimeurs et ses éditions sont supérieures à celle des Alde, ses rivaux. De son officine sont sortis de nombreux ouvrages, qui sont des modèles d'art typogra-

1. Né à Paris en 1502, mort dans la même ville en 1550.

2. Né à Paris en 1503, mort à Genève le 7 septembre 1559.

phique. Il a mérité la reconnaissance de tous les lettrés par son zèle à sauver de la destruction et à propager en France les monuments de la littérature grecque et latine. Je citerai les éditions de l'Ancien et du Nouveau-Testament, en hébreu, en grec et en latin, de Cicéron, de Virgile et de Térence, et les grammaires à bon marché pour les écoliers. La réputation de ce grand homme lui valut d'être nommé imprimeur du roi. François I^{er} aimait et estimait Robert Estienne et venait parfois visiter les ateliers de son protégé.

Robert ne fut pas seulement un grand typographe, mais un érudit de premier ordre. Il composa un *Thesaurus linguae latinae*, qu'il publia en 1532 et qui est un des plus savants ouvrages du xvi^e siècle. Il fit aussi une excellente *grammaire française*. Ce fut aussi un polémiste ardent. Ayant embrassé la Réforme, il eut maille à partir avec les théologiens et fut persécuté. Malgré de puissantes protections, il dut quitter la France en 1551 et se retirer à Genève, où il mourut prématurément à l'âge de cinquante-six ans. N'oublions pas de dire qu'il avait pris pour marque l'*olivier*.

Robert Estienne laissait dans son fils Henri¹ un digne continuateur de ses travaux. Élève du célèbre helléniste Danès, Henri Estienne, protestant comme son père, eut deux établissements, un à Paris et un à Genève. Il fut le fidèle gardien des traditions paternelles et il augmenta la gloire de sa maison. Grand érudit autant qu'habile typographe, il a produit une œuvre admirable, le *Thesaurus linguae graecae*. « Trésor, a dit Henri Estienne, qui de riche m'a rendu pauvre. » En effet, ce grand homme mourut pauvre, à l'hôpital de Lyon.

Pauvre aussi était mort son oncle Charles Estienne², qui avait abandonné la carrière médicale pour succéder à son frère Robert,

1. Né à Paris en 1528, mort à Lyon en mars 1598.

2. Né en 1504, mort en 1564.



1503 — ROBERT ESTIENNE — 1559

lorsque celui-ci s'était retiré à Genève, et pour sauvegarder l'héritage de ses neveux. C'était un érudit fort distingué, auquel on doit plusieurs ouvrages, entre autre le *Dictionnaire historique et pratique de toutes les nations, hommes, lieux, fleuves, montagnes*.

La dynastie des Estienne se perpétua jusqu'au XVII^e siècle et ne s'éteignit qu'avec Pierre et Jérôme, reçus libraires à Paris, le premier en 1638, le second en 1657.

Frédéric Morel¹ fut un émule des Estienne. Il succéda à son père² en 1581, comme imprimeur du roi. C'était un savant helléniste. Il était encore bien jeune lorsqu'il revit la traduction de Plutarque faite par Amyot et y releva quelques erreurs. Il les signala à l'illustre évêque, et celui-ci, loin d'être offusqué des remarques d'un jeune homme, le remercia et le prit sous sa protection. Il épousa la fille de Léger Duchesne, professeur d'éloquence au collège de France, et succéda à son beau-père dans cette chaire en 1586. Il a laissé des traductions de Xénophon, Théophraste, Homère, Hérodien, Libanius, etc.

Sébastien Cramoisy³ fut le premier directeur de l'imprimerie royale établie au Louvre par Louis XIII en 1640. Les livres sortis de ses presses sont très beaux et très recherchés. On cite surtout les œuvres de Saint-Jean Chrysostôme et les *Historiæ Francorum Scriptores* d'André Duchesne.

Antoine Vitré⁴ était le fils d'un imprimeur parisien. Il fut nommé

1. Né à Paris en 1558, mort le 27 juin 1630.
2. Frédéric Morel, né dans la Champagne en 1523, mort le 17 juillet 1583.
3. Né à Paris en 1585, mort dans la même ville en janvier 1669. Ses frères Claude et Gabriel furent également des typographes habiles.
4. Né à Paris vers 1595, mort dans la même ville en 1674.

par Colbert directeur de l'imprimerie royale. L'ouvrage le plus célèbre sorti de son officine est la *Bible polyglotte*, chef d'œuvre typographique. Vitré se ruina par cette admirable publication, à l'exemple d'Henri Estienne et de beaucoup d'autres artistes, qui font volontiers le sacrifice de leur fortune à la gloire de laisser une œuvre belle et durable.

Jean Mariette¹ fut à la fois imprimeur, libraire et graveur. Son fils, Pierre-Jean², lui succéda. Il est surtout célèbre par la collection unique de dessins qu'il rassembla. Ses manuscrits, très précieux, contiennent des renseignements fort intéressants sur les artistes; ils ont été publiés par MM. de Chennevières et A. de Montaiglon sous le titre d'*Abecedarario de Mariette*

Jean-Baptiste Coignard³ était un homme instruit et un typographe habile. Il fut imprimeur de l'Académie française, dont les membres se réunissaient souvent chez lui. C'est lui qui publia la première édition du *Dictionnaire de l'Académie*, qui parut en 1694. La famille Coignard, dont nous venons de citer le plus connu, a exercé la profession d'imprimeur et de libraire à Paris pendant cent quarante ans.

Claude-Louis Thiboust⁴ fut de 1694 à 1737 un des plus habiles typographes de son temps. Il a laissé un poème latin où il fait l'éloge de sa profession et qui a pour titre *Typographiæ excellentia*.

Jusqu'ici nous avons vu réunies l'imprimerie et la librairie. Voici maintenant un libraire, s'occupant seulement du classement des bi-

1. Né à Paris en 1660, mort le 20 septembre 1742.

2. Né à Paris le 7 mai 1694, mort dans la même ville le 10 septembre 1774.

3. Né à Paris vers 1660, mort en 1737.

4. Né à Paris le 14 novembre 1667, mort le 22 avril 1737.

bibliothèques et du choix des livres anciens. Gabriel Martin ¹ était passé maître en bibliographie et de tous les points de l'Europe on venait le consulter. Il a inventé un système de bibliographie, qui a été suivi jusqu'à celui de Brunet. Ce système comprenait les cinq divisions suivantes : théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres et histoire. Ce savant libraire a rédigé cent cinquante catalogues parmi lesquels ceux des riches bibliothèques de Baluze, du comte de Hoym, de Gros de Boze et de Burette.

La dynastie des Didot est illustre et compte encore des représentants distingués. Le premier d'entre eux, François ², fut reçu libraire à Paris en 1713 et imprima la collection des *Voyages* du célèbre abbé Prévost d'Exiles, son ami. Son fils aîné, François-Ambroise ³, apporta dans son art des perfectionnements. On lui doit la fabrication du papier vélin et la *Collection des classiques français* imprimée par ordre de Louis XVI pour l'éducation du Dauphin. François-Ambroise céda son établissement, en 1789, à son fils aîné, Pierre ⁴, d'où date l'illustration de sa famille. Pierre Didot fut un artiste consommé, un véritable inventeur. Il fit graver des caractères spéciaux, qui sont d'une grande beauté et qui sont connus sous le nom de caractères Didot. Il a exécuté les éditions dites du Louvre, qui se composent des œuvres de Virgile, Horace, Racine et la Fontaine. Ces magnifiques volumes ont été considérés, lors de l'exposition de 1801, *comme la plus parfaite production typographique de tous les âges*.

Firmin Didot ⁵, frère de Pierre, est l'inventeur du stéréotypage.

1. Né à Paris le 2 août 1679, mort dans la même ville le 2 février 1761.
2. Né à Paris en 1689, mort le 2 novembre 1757.
3. Né à Paris en 1730, mort le 10 juillet 1804.
4. Né à Paris en 1760, mort le 31 décembre 1853.
5. Né à Paris en 1764, mort le 24 avril 1836.

Cette opération consiste à reproduire, à l'aide d'un alliage métallique, la page composée qu'on applique sur une matière molle et dont on prend l'empreinte à l'aide de cet alliage. C'était un progrès marqué, car on pouvait désormais, sans immobiliser des caractères, reproduire des ouvrages sans que le moindre changement eût lieu. L'avantage était grand à la fois pour l'éditeur et pour l'acheteur. Firmin Didot le fit bien voir en publiant de cette façon une jolie collection de classiques au prix de quinze sous le volume.

Son fils, Ambroise-Firmin Didot ¹, continua dignement les traditions paternelles. Savant helléniste autant qu'habile typographe, il entreprit des ouvrages capitaux, entre autres les nouvelles éditions du *Glossaire* de Ducange et du *Thesaurus græcæ linguæ* d'Henri Estienne, la *Bibliothèque des auteurs grecs*, la *Bibliothèque latine-française*, la *Biographie générale*, etc. Sous son intelligente direction la maison des Didot parvint à son apogée et mit le comble à sa gloire. Ambroise se livra aussi à des travaux d'érudition, et il se constitua le biographe des Estienne, ses illustres maîtres. Enfin il réunit une des plus riches bibliothèques particulières qui aient existé en Europe. Il est mort membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1876.

Après les Didot on peut inscrire le nom d'un de leurs émules, Pierre-Simon Fournier ², qui est considéré comme un des plus habiles typographes français. Il apprit le dessin et la gravure sur bois et sur acier. Il fit fondre des caractères d'un beau type et le premier essaya d'indiquer à ses confrères les proportions à observer

1. Né à Paris le 7 décembre 1790, mort dans la même ville le 22 février 1876.

2. Né à Paris en 1712, mort dans la même ville en 1768.

entre les caractères pour déterminer leurs hauteurs et fixer leurs rapports. Ce maître en son art voulut faire profiter le public de ses travaux et de son expérience. Il fit un *manuel typographique*, qui est resté un ouvrage classique, et publia une savante dissertation sur les origines de l'imprimerie.

Augustin-Marie Lottin ¹ fut à la fois imprimeur et libraire. La bibliographie le préoccupa particulièrement. On lui doit deux ouvrages estimés : *Catalogue chronologique des libraires et des libraires imprimeurs de Paris depuis l'an 1740 jusqu'à présent (1789)*, et *Catalogue des livres imprimés au Louvre depuis son établissement en 1640*. Son frère, Antoine-Prosper, fut aussi libraire à Paris dès 1758. Il se retira des affaires en 1802 pour s'adonner à la culture des lettres. Il périt assassiné à Paris avec sa femme dans son domicile, faubourg Saint-Jacques, le 25 novembre 1812.

Guillaume-François De Bure ² succéda comme libraire à son père. Il fut un bibliographe émérite et publia, en 1763, une *Bibliographie instructive ou traité de la connaissance des livres rares et singuliers*. Il a rédigé plusieurs catalogues importants, très recherchés actuellement par les érudits. Son cousin Guillaume De Bure se distingua également par sa science bibliographique. On lui doit notamment le catalogue du duc de La Vallière. Ses fils continuèrent ces honorables traditions et le dernier des De Bure mourut fort âgé en 1853.

Antoine-Augustin Renouard ³ montra un goût et une science

1. Né à Paris le 8 août 1726, mort dans la même ville le 6 juin 1793.

2. Né à Paris en 1731, mort le 15 janvier 1782.

3. Né à Paris le 21 septembre 1765, mort à Saint-Valéry sur Somme le 15 décembre 1853. Son fils, Augustin-Charles, a été un jurisconsulte éminent et membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Il est mort sénateur en 1878.



1790 — AMBROISE-FIRMIN DIDOT — 1876

remarquables dans ses belles éditions dont la marque est une ancre surmontée d'un coq. Il est l'auteur de livres estimés sur les Alde, imprimeurs italiens du xvi^e siècle, sur les Estienne et sur Bodoni, l'habile typographe parmesan.

Enfin je dois clore cette liste par Jacques-Charles Brunet ¹, l'auteur du *Manuel du libraire*, ouvrage classique pour quiconque a une bibliothèque. Il exerça peu de temps la librairie et se consacra à la bibliographie où bientôt il passa maître. Son *Manuel*, dont la première édition parut en 1810 et la cinquième en 1860, occupa toute sa vie.

Paris, on le voit, a le droit de revendiquer une large et glorieuse place dans l'histoire de la typographie et de la librairie françaises.

1. Né à Paris en 1780, mort dans la même ville le 14 novembre 1867.

II

LES SAVANTS

I

LES SAVANTS

LES CASSINI. — LA CONDAMINE. — PERRONET. — CLAIRAUT. —
D'ALEMBERT. — LAVOISIER. — LEGENDRE. — FOURCROY. — LA-
CROIX. — ALEXANDRE ET ADOLPHE BRONGNIART. — BIOT. — MALUS.
— SOPHIE GERMAIN. — POINSOT. — CAUCHY. — ERNEST LAUGIER.
— LÉON FOUCAULT.

Paris a ses grands savants comme il a ses grands littérateurs et ses artistes.

Jacques Cassini¹ était le fils d'un savant italien, qui était venu s'établir en France, en 1669, et qui avait fondé l'Observatoire de Paris. Il fut le collaborateur de son père dans ses grands travaux et lui succéda comme directeur de l'Observatoire. Cette fonction fut, jusqu'à la Révolution, héréditaire dans la famille Cassini. César-François², fils de Jacques, s'illustra par la conception et l'exécution

1. Né à Paris en 1667, mort dans sa terre de Thury le 16 avril 1756.

2. Né à Paris le 17 juin 1714, mort le 4 septembre 1784.

d'une carte de la France, qui a gardé le nom de son auteur. Son fils, Jacques-Dominique ¹, termina cette carte, qui a 11 mètres de haut sur 11^m, 33 de largeur et qui est l'ouvrage le plus remarquable et le plus complet qui existe en ce genre. C'est d'après elle que l'Assemblée nationale divisa la France en départements, et Cassini contribua puissamment à cette œuvre utile. Le dernier de cette dynastie ² ne cultiva pas l'astronomie comme ses ancêtres, mais s'adonna à la botanique, qui lui doit d'importantes découvertes.

La Condamine ³ embrassa d'abord la carrière militaire, mais il la quitta bientôt pour s'adonner aux sciences. Il avait le goût des voyages et parcourut les côtes de l'Afrique et de l'Asie. En 1736, la question de la figure de la terre et la théorie de l'aplatissement de notre planète au pôle passionnaient les esprits. L'Académie des sciences résolut d'envoyer une expédition à l'équateur pour essayer de résoudre le problème. La Condamine demanda à se joindre à l'expédition et il fut agréé. Il partit avec les savants Godin ⁴ et Bouguer ⁵ pour le Pérou. Ce périlleux voyage, où les observations furent nombreuses mais souvent divergentes, dura dix ans. Il fut la cause de démêlés célèbres entre Bouguer et La Condamine. C'est ce dernier qui eut, grâce à son esprit, raison devant le public.

La Condamine était d'une curiosité et d'une indiscrétion proverbiales. Un jour qu'il se trouvait près de la duchesse de Choiseul, qui écrivait une lettre, il se pencha pour voir ce qu'elle disait. La du-

1. Né à Paris le 30 juin 1747, mort le 18 octobre 1845.

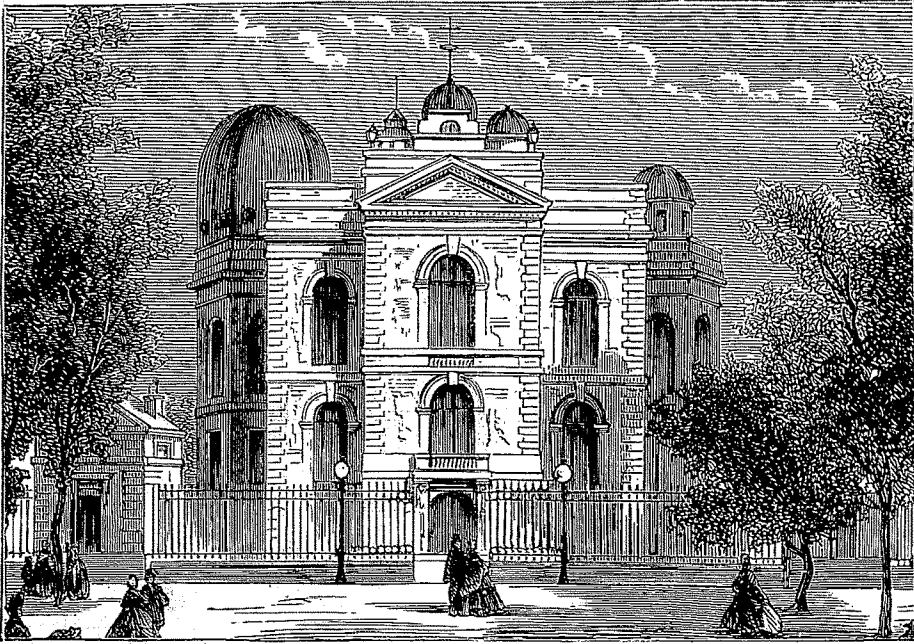
2. Alexandre-Henri-Gabriel, né à Paris le 9 mai 1784, mort du choléra dans la même ville le 16 avril 1832.

3. Charles-Marie de La Condamine, né à Paris le 28 janvier 1701, mort dans la même ville le 4 février 1774.

4. Louis Godin, astronome distingué, membre de l'Académie des sciences, était né à Paris le 28 février 1704. Il mourut à Cadix le 11 septembre 1760.

5. Pierre Bouguer, mathématicien et physicien, né au Croisic en 1698, mort en 1758.

chesse, s'en apercevant, trace aussitôt ces mots : « Je vous en dirais bien davantage, si M. de La Condamine n'était pas derrière moi lisant ce que je vous écris. » — « Ah! Madame, s'écria aussitôt naïve-



L'OBSERVATOIRE

ment La Condamine, rien n'est plus injuste, et je vous assure que je ne lis pas. »

Ses travers et ses infirmités le désignaient aux quolibets. En 1760, La Condamine fut admis à l'Académie française. On fit alors courir sur le nouvel élu l'épigramme suivante :

La Condamine est aujourd'hui
 Reçu dans la troupe immortelle ;
 Il est bien sourd ; tant mieux pour lui ;
 Mais non muet ; tant pis pour elle.

Perronet ¹ est une illustration parisienne, bien qu'il ne soit pas né à Paris même, mais aux portes de la capitale, à Suresnes. C'est à lui que revient la gloire de la fondation de l'École des ponts et chaussées (1747). Il fut le plus savant ingénieur de son temps et ses travaux furent immenses. Pour ne parler que de ce qui concerne Paris, on lui doit la construction du pont de Neuilly (1768-1774) et du pont de la Concorde (1787-1792). Il faut rappeler aussi qu'il eut l'idée de rendre navigable et d'amener à Paris la rivière d'Yvette.



CLAIRAUT D'APRÈS CARMONTELLE

Alexis Clairaut ² fut, comme Pascal, un enfant prodige. A dix ans il étudiait et comprenait le *Traité des infiniment petits* du marquis de

l'Hôpital, et, à douze ans, il étonnait le monde savant par un mémoire *sur quatre courbes géométriques*. A dix-huit ans, il publiait son célèbre *Traité des courbes à double courbature* et entra avec une dispense d'âge à l'Académie des Sciences.

Clairaut fut un des savants qui allèrent avec Maupertuis mesurer en Laponie un degré du méridien : à son retour il donna une belle

1. Jean-Rodolphe Perronet, né à Suresnes le 8 octobre 1708, mort le 27 février 1794 à Paris dans un pavillon de la place de la Concorde, qui a conservé le nom de Perronet.

2. Né à Paris le 7 mai 1713, mort dans la même ville le 17 mai 1765.

théorie de la figure de la terre. Mais ce qui le rendit surtout illustre ce fut son immense travail sur la comète de Halley, dont il parvint à calculer le passage au périhélie avec vingt-trois jours seulement d'erreur, ce qui était admirable en un temps où l'astronomie était loin d'être aussi avancée que de nos jours.

Nous ne ferons que citer ses études sur les comètes, sur la lune, sur l'orbite apparent du soleil. Il fut aussi un vulgarisateur et composa pour madame du Chastellet des *Éléments de géométrie* et des *Éléments d'algèbre* qui ont été longtemps classiques.

« Un caractère doux et liant, dit un homme qui l'avait connu, une grande politesse, une attention scrupuleuse à ne jamais blesser l'amour-propre d'autrui, lui donnèrent, dans le grand monde, une existence, une considération que le talent seul n'aurait pas obtenues.

« Par malheur pour les sciences, il se livra trop à l'empressement général qu'on avait de le connaître et de le posséder. Engagé à des soupers, à des veilles, voulant allier le plaisir à ses travaux ordinaires, il perdit le repos, la santé, enfin la vie, à l'âge de cinquante-deux ans, quoique son excellente constitution physique parût lui promettre une bien longue carrière¹. »

Nous retrouvons ensuite dans le domaine des mathématiques le philosophe d'Alembert². Nous avons déjà dit comme le goût des mathématiques l'avait pris de bonne heure. A l'âge de vingt-deux ans, il s'était fait connaître par un *Mémoire sur le calcul intégral*. Moins de deux ans après, il publia un *Mémoire sur la réfraction des corps solides*, où il donnait, le premier, une explication scientifique des ricochets.

1. Bonat, *Histoire des mathématiques*.

2. Né à Paris en 1717, mort dans la même ville en 1783.

Il avait à peine vingt-quatre ans, quand il fut élu membre de l'Académie des Sciences. Il ne tarda pas à publier son fameux *Traité de dynamique* où il fondait véritablement la science mécanique. Il y disait dans son discours préliminaire : « Tout ce nous voyons bien distinctement dans le mouvement d'un corps, c'est qu'il parcourt un certain espace et qu'il emploie un certain temps à le parcourir. C'est de cette seule idée qu'on doit tirer tous les principes de la mécanique. » Il établissait aussi l'égalité qui existe à chaque instant entre les changements que le mouvement d'un corps a éprouvés et les forces qui ont été employées à le produire.

Son *Traité de l'équilibre et du mouvement des fluides*, qui parut en 1744, était une application de ce principe.

Nous ne ferons que mentionner son invention du *Calcul intégral aux différences partielles* et sa *Théorie générale des vents*. Ce dernier mémoire fut couronné par l'Académie de Berlin. Frédéric II, auquel il l'avait dédié, lui fit offrir la place de président de cette Académie, qu'occupait encore Maupertuis, alors très malade. Mais d'Alembert refusa. « Douze cents livres de rentes me suffisent, répondit-il au roi; je n'irai point recueillir la succession de Maupertuis de son vivant. Je suis oublié du gouvernement comme tant d'autres de la Providence : persécuté autant qu'on peut l'être (il avait les jésuites contre lui), si un jour je dois fuir de ma patrie, je ne demanderai à Frédéric que la permission d'aller mourir dans ses États libre et pauvre. »

Notons sa belle solution du *Problème des cordes vibrantes* qui l'engagea dans des discussions, d'ailleurs très courtoises, avec le grand géomètre Euler, et disons enfin que d'Alembert s'intéressa vivement aux questions d'astronomie mathématique qu'avait soulevées Newton. Ses *Recherches sur la précession des équinoxes et sur la rotation de l'axe de la Terre*, et d'une façon générale toutes ses *Recherches sur*

différents points du système du monde sont des ouvrages d'une importance capitale dans cette partie de la science.

Clairaut et d'Alembert sont de grands savants; Lavoisier est un créateur. La chimie, cette admirable science, dont nous admirons tous les jours les nouveaux progrès, c'est lui qui l'a fondée.

Parmi les Parisiens dont Paris s'honore il est un des plus grands. Il naquit le 16 août 1743. Son père était un riche commerçant, d'un jugement sûr et élevé, qui eut le rare mérite de découvrir de bonne heure les merveilleuses dispositions de son fils et de le pousser lui-même dans la voie où il devait si bien réussir.

Après avoir fait au collège Mazarin de sérieuses études, le jeune Lavoisier fut initié à toutes les sciences exactes. Bernard de Jussieu lui enseigna la botanique, l'abbé Lacaille les mathématiques et l'astronomie. Enfin ce fut Rouelle qui l'initia à la chimie.

Ce Rouelle¹, qui a découvert le groupe des sels, était un savant véritablement distingué dont Grimm nous a d'une façon très amusante dépeint le caractère et raconté les manies.

Il était démonstrateur aux leçons publiques au jardin du roi (Jardin des plantes); le docteur Bourdelin était professeur et finissait ordinairement sa leçon par ces mots : « Comme M. le démonstrateur va le prouver par ses expériences. » Rouelle, prenant alors la parole, au lieu de faire ses expériences, disait : « Messieurs, tout ce que M. le professeur vient de vous dire est faux et absurde, comme je vais vous le prouver. » Malheureusement pour le professeur, le démonstrateur tenait souvent parole.

Ordinairement il expliquait ses idées fort au long, puis, quand il avait tout dit, il ajoutait : « Mais ceci est un de mes arcanes, que je

1. Guillaume-François Rouelle, né à Mathieu (Calvados), en 1703, mort en 1770.

ne dis à personne. » Souvent un de ses élèves se levait et lui répétait à l'oreille ce qu'il venait de dire tout haut : alors Rouelle croyait que l'élève avait découvert son arcane par sa propre sagacité, et le priait de ne pas divulguer ce qu'il venait de dire à deux cents personnes.

Dans ses cours, il avait ordinairement pour aides son frère et son neveu, pour faire les expériences sous les yeux de ses auditeurs. Ces aides ne s'y trouvaient pas toujours : Rouelle criait : « Neveu ! Éternel neveu ! » et, si l'éternel neveu ne venait point, il s'en allait lui-même, dans les arrière-pièces de son laboratoire, chercher les vases ou les objets dont il avait besoin. Pendant cette opération, il continuait toujours la leçon, comme s'il était en présence de ses auditeurs, et à son retour il avait ordinairement achevé la démonstration commencée et rentrait en disant : « Oui, messieurs. » Alors on le priait de recommencer, ce qu'il faisait volontiers, croyant seulement n'avoir pas été compris.

Un jour, étant abandonné de son frère et de son neveu, et faisant seul l'expérience dont il avait besoin pour sa leçon, il dit à ses auditeurs : « Vous voyez bien, messieurs, ce chaudron sur ce brasier ? Eh bien, si je cessais de remuer un seul instant, il s'ensuivrait une explosion qui nous ferait tous sauter en l'air. » En disant ces paroles, il ne manqua pas d'oublier de remuer, et sa prédiction fut accomplie : l'explosion se fit avec un fracas épouvantable, cassa toutes les vitres du laboratoire, et, en un instant, deux cents auditeurs se trouvèrent éparpillés dans le jardin. Heureusement personne ne fut blessé, parce que le plus grand effet de l'explosion avait porté par l'ouverture de la cheminée. M. le démonstrateur, ajoute Grimm, en fut quitte pour cette cheminée et une perruque.

Rouelle n'était pas seulement d'une étourderie extrême, il avait les idées embrouillées et sans netteté, « il fallait un bon esprit pour le

suivre et pour mettre dans ses leçons de l'ordre et de la précision¹. »

Lavoisier, qui était non seulement un bon, mais un excellent esprit, en tira en tous cas un grand profit. Plus il allait, plus son goût pour les sciences augmentait : il finit par s'y consacrer sans partage. Pour



LAVOISIER

ne pas perdre un moment, il renonça aux relations mondaines que la situation de sa famille lui commandait presque d'entretenir. Cet excès de travail l'ayant rendu malade, il fut condamné à ne se nourrir que de laitage. Il ne se nourrit que de laitage, mais il n'interrompit pas ses études. Il n'avait pourtant pas encore vingt ans.

En 1765, l'Académie des Sciences mit au concours la recherche d'un mode d'éclairage pour la ville de Paris, à la fois plus efficace et plus économique. Remarquant que sa vue n'avait ni assez de sensibilité, ni assez de délicatesse, il fit tendre sa chambre en noir et s'y renferma pendant six semaines, sans voir le jour. Il fit cela simplement, comme

1. J'emprunte ces détails au bel ouvrage de M. Figuiet sur les *Savants Illustres*. Je dois beaucoup aussi, pour ce chapitre, à la savante *Histoire des mathématiques* du docteur Hoëfer.

une expérience ordinaire. Quand il sortit de cette retraite, ses yeux étaient sensibles à tous les degrés d'intensité de la lumière des lampes.

« Ce trait de patience et de froid courage, accompli à vingt et un ans, suffisait pour faire présager tout ce que la science pouvait attendre de l'ardeur et de la fermeté d'un tel esprit. La jeunesse des grands hommes se signale ordinairement par un de ces actes décidés où perce l'homme futur¹. »

Son dévouement fut récompensé; il obtint de l'Académie non pas le prix proposé, mais une distinction particulière, une médaille d'or qui lui fut remise le jour de l'assemblée publique.

Il avait, presque en même temps, présenté à l'Académie divers écrits sur des sujets particuliers de chimie, entre autres sur la prétendue conversion de l'eau en terre, et sur l'analyse de la pierre à plâtre des environs de Paris. Ce dernier mémoire fut très remarqué pour la méthode et la clarté avec lesquelles il était composé. Le succès qu'il obtint décida Lavoisier à se consacrer plus spécialement aux études chimiques. Il faut aussi attribuer en grande partie cette détermination à l'influence et aux conseils de Rouelle, dont la gloire était alors dans tout son éclat.

Une fois qu'il eut pris son parti, il réfléchit que les expériences de chimie coûtaient cher et que sa fortune ne pourrait suffire longtemps à ses dépenses. Pour être sûr de ne rencontrer aucun obstacle de ce côté, il demanda un emploi dans les finances et obtint le poste de fermier général.

Il s'arrangea alors pour mener de front les affaires de finance et les recherches scientifiques. Il donnait à sa charge la plus grande partie de la journée : le matin et le soir étaient consacrés à la chimie. Un jour de la semaine était employé en entier à constater par des

1. Figuier.

expériences les vues qu'avaient fait naître les méditations des autres jours. Ce jour-là était pour Lavoisier un jour de bonheur. Il réunissait dans son laboratoire les principaux savants de Paris, Condorcet, Lagrange, Monge, Bailly (celui qui fut maire de Paris), Berthollet, Laplace, Lacépède, Meusnier, Fourcroy, quelques jeunes gens dont il avait pu apprécier la valeur, et les ouvriers les plus habiles à fabriquer des instruments exacts. Il leur faisait part de ses idées, de ses hypothèses, de ses découvertes. Quelquefois des discussions s'élevaient : c'était toujours lui qui finissait par rallier à lui tous les suffrages.

C'est dans ces sortes de conférences qu'il établit peu à peu, par degrés, la nouvelle théorie chimique qui a fait de la fin du XVIII^e siècle l'époque la plus remarquable peut-être de l'histoire des sciences.

En 1774, cherchant à expliquer l'augmentation de poids qu'on remarquait dans les métaux et en général dans tous les corps calcinés à l'air, il découvre que, dans toute combustion, un gaz provenant de l'air se combine avec le corps brûlé.

Puis il montre que ce gaz fait partie intégrante de l'air, et qu'il est le seul propre à entretenir la respiration des animaux. Il l'appelle en conséquence *air vital*, nom qui fut remplacé ensuite par celui de *gaz oxygène*. Il considère que la chaleur qui se manifeste dans les combustions n'est que dégagée de *cet air vital* qu'elle était auparavant employée à maintenir à l'état élastique.

En 1776, il trouve l'autre élément de l'air. En faisant bouillir pendant huit jours du mercure dans un espace d'air déterminé, il parvient à absorber tout l'oxygène et en mesurant le résidu gazeux il obtient le volume de l'azote qu'il appelle *moquette atmosphérique*, c'est-à-dire partie non respirable de l'air.

Il ne s'en tient pas là : il prend la poudre rouge qu'il a obtenue dans

l'expérience précédente, il la chauffe fortement et il parvient à en dégager tout l'oxygène qu'elle avait absorbé. Si bien que réunissant l'oxygène ainsi rendu libre à l'azote isolé dans la première opération il constitue l'air atmosphérique avec son volume, sa densité et ses qualités. C'était la synthèse après l'analyse.

Cette découverte fondamentale est pour Lavoisier la source de beaucoup d'autres. Il remarque que dans la respiration il y a production d'acide carbonique et absorption d'oxygène ; il est conduit à établir que la respiration est une véritable combustion et que la chaleur animale n'est que la conséquence de cette combustion.

Après avoir ainsi confondu les partisans du *phlogistique*, cet élément légendaire, mal défini, que la vieille science plaçait dans tous les corps, pour expliquer la propriété qu'ils avaient de brûler, il fait l'analyse et la synthèse de l'eau, comme il a opéré l'analyse et la synthèse de l'air. Il étudie le nouveau gaz qu'il a trouvé et qui forme l'eau par son mélange avec l'oxygène : le *gaz inflammable* comme on l'appelait, l'*hydrogène* comme il l'appelle. Il passe ensuite à l'acide carbonique et complète sa théorie sur la chaleur animale.

Enfin il fonde la chimie organique, comme il a fondé celle des métalloïdes et des métaux. Il découvre que l'immense variété des composés végétaux et animaux est formée uniquement par la combinaison de l'oxygène avec l'hydrogène et le charbon, substances auxquelles Berthollet devait ajouter l'azote. Il établit enfin quelles sont les conditions de la fermentation et comment le sucre se décompose, sous l'action du ferment, en acide carbonique et en alcool.

Toutes ces admirables révélations sur la nature des choses se suivaient sans intervalle. Dans l'espace de quinze années, Lavoisier avait publié soixante mémoires et, en 1782, l'on était obligé de dire dans la collection de l'Académie : « Cette année, M. Lavoisier a publié tant de mémoires, qu'il a été impossible de les imprimer tous. »

Il avait, dans ces quinze années, véritablement renouvelé la face de la science. « A cette chimie incertaine et flottante des commentateurs de Stahl, à ces informes essais de théorie, à toutes ces spéculations confuses, contradictoires, à la fois indécises et hardies, il substituait une science lumineuse, qui éclairait tous les secrets des phénomènes naturels, et qui non seulement rendait compte de tout ce que l'observation avait enseigné jusque-là, mais permettait encore d'expliquer d'avance tout ce que l'esprit le plus inventif pourrait imaginer.

« Ainsi Lavoisier réalisa cette entreprise glorieuse dont le pressentiment avait saisi son âme aux premiers moments de sa carrière, et dont la pensée constante l'avait soutenu aux jours de la lutte ¹. »

Il ne manquait plus à cette science qu'un vocabulaire. Sous la direction de Lavoisier, les chimistes français Fourcroy, Berthollet, Guyton de Morveau, créèrent la *nomenclature chimique*, chef-d'œuvre de logique qui fondait en quelque sorte les définitions dans les noms, tout en supprimant les termes bizarres et mystérieux qui venaient de l'alchimie, vulgarisait l'œuvre nouvelle et lui donnait son couronnement et sa sanction.

Il ne fut pas donné à ce grand génie de jouir longtemps du succès de son beau système.

Quand, en 1794, les fermiers généraux furent décrétés d'accusation et condamnés pour avoir falsifié aux dépens de la santé des consommateurs les produits dont ils avaient le monopole de vente, Lavoisier, le plus honnête, le plus généreux des hommes, fut confondu avec ses collègues par une de ces erreurs qu'il est presque impossible d'éviter dans les époques de crise. Ses amis n'intervinrent que lorsqu'il était trop tard.

Le lendemain de l'exécution, le mathématicien Lagrange s'écria en

1. Louis Figuier.

l'apprenant : « Un instant leur a suffi pour faire tomber cette tête, et cent ans ne suffiront pas pour en produire une semblable. »

Il disait vrai : près de cent ans se sont écoulés, et nous n'en avons pas encore vu une semblable !

Signalons maintenant deux géomètres, dont les ouvrages sont restés longtemps classiques, Legendre ¹, l'auteur des *Éléments de géométrie*, de la *Théorie des nombres* et des *Exercices de calcul intégral*, et Lacroix ², un des hommes qui ont le plus contribué à répandre en France l'enseignement des sciences exactes qu'il professa pendant soixante ans.

Fourcroy ³ fut un des meilleurs élèves de Lavoisier et nous l'avons déjà mentionné parmi ceux qui continuèrent l'œuvre du maître. Il mérite encore à d'autres points de vue notre reconnaissance : Député de Paris à la Convention, Fourcroy fut un des organisateurs de l'instruction publique. C'est à son initiative qu'on doit principalement la création de l'École polytechnique et de l'École de médecine de Paris. Enfin, et ce n'est pas un de ses moindres titres de gloire, il a fondé les lycées, où la jeunesse reçoit encore actuellement l'instruction classique.

Alexandre Brongniart ⁴ s'illustra comme chimiste et comme géologue. Il perfectionna l'art de l'émailleur et devint directeur de la manufacture de Sèvres en 1801. Il fut un des plus utiles collabora-

1. Adrien-Marie Legendre, membre de l'Académie des sciences, né à Paris le 18 septembre 1752, mort dans la même ville le 10 janvier 1833.

2. Sylvestre-François de Lacroix, né à Paris le 28 avril 1765, mort dans la même ville le 24 mai 1843.

3. Antoine-François Fourcroy, né à Paris le 15 janvier 1755, mort dans la même ville le 16 décembre 1809.

4. Né à Paris le 5 février 1770, mort dans la même ville le 7 octobre 1847.

Cassini

1667 — JACQUES CASSINI — 1756

Clairaut

1713 — ALEXIS CLAIRAUT — 1765

D'Alembert

1717 — D'ALEMBERT — 1785

Lavoisier

1743 — ANTOINE-LAURENT LAVOISIER — 1794

Fourcroy

1755 — ANTOINE-FRANÇOIS FOURCROY — 1809

*notre affection
J. B. Biot*

1774 — JEAN-BAPTISTE BIOT — 1862

Étienne Louis Malus

1775 — ÉTIENNE-LOUIS MALUS — 1812

teurs du grand Cuvier, et il publia avec lui ce livre si célèbre dans l'histoire de la science : *Essai sur la géographie minéralogique des environs de Paris*. Son fils Adolphe ¹ fut un des plus éminents botanistes de notre siècle et s'attacha particulièrement à l'histoire des cryptogames.

Jean-Baptiste Biot ² fut une des illustrations du XIX^e siècle. Il toucha à toutes les sciences et fut membre de l'Institut à vingt-neuf ans. Il accompagna Gay-Lussac dans sa première ascension aérostatique (1804) et fut le fidèle collaborateur d'Arago, son ami. Parmi ses nombreux ouvrages il faut citer les suivants : *Traité analytique des courbes et des surfaces du second degré*, *Essai sur l'Histoire des sciences depuis la Révolution française*, *Traité élémentaire d'astronomie physique*, *Traité de physique expérimentale et mathématique*, *Recherches sur plusieurs points de l'astronomie égyptienne*. Biot fut aussi un écrivain élégant et un érudit; aussi appartient-il non seulement à l'Académie des sciences, mais aussi à l'Académie française et à celle des inscriptions.

Étienne-Louis Malus ³ sortit de l'École du génie de Mézières, en 1793, comme sous-lieutenant; mais, cette École ayant été supprimée, il s'engagea comme volontaire dans le 15^e bataillon de Paris et servit en qualité de simple terrassier. Le savant ingénieur Lepère, ayant remarqué l'intelligence de Malus, l'envoya à l'École polytechnique, d'où il passa à Metz comme élève sous-lieutenant de génie (1796). De là il partit pour l'armée de Sambre-et-Meuse, où il fut rapide-

1. Né à Paris le 14 janvier 1801, mort dans la même ville le 18 février 1876.

2. Né à Paris le 21 avril 1774, mort dans la même ville le 3 février 1862. Son fils, Édouard-Constant, né à Paris le 2 juillet 1803, mort dans la même ville le 13 mars 1850, fut un sinologue distingué et appartient à l'Académie des inscriptions.

3. Né à Paris le 23 juillet 1775, mort dans la même ville le 24 février 1812.

ment promu capitaine. En 1798 il fit partie de l'expédition d'Égypte. Il y montra un courage héroïque et fut atteint de la peste à Jaffa. Il en guérit, après de cruelles péripéties, et revint en France après la mort de Kléber. Malus n'était pas seulement un vaillant officier, il fut un savant de génie. C'est lui qui découvrit la polarisation de la lumière par réflexion. Que de services il eût rendus encore à la science s'il n'avait été enlevé, à l'âge de trente-sept ans, par une phtisie pulmonaire.

Les mathématiques ne sont pas ordinairement du domaine des femmes. Cependant voici une exception dans l'histoire de la science. Sophie Germain¹ montra, dès l'âge de treize ans, une vive passion pour la géométrie. Sous le nom d'un élève de l'École polytechnique, elle s'attira les éloges du grand Lagrange, qui, lorsque le pseudonyme lui fut dévoilé, prodigua ses encouragements à cette jeune fille, qui avait le génie des mathématiques. En 1810 Napoléon fit mettre au concours le calcul de la vibration des surfaces élastiques. Sophie Germain concourut, l'année suivante, et, sans résoudre le problème, en avança beaucoup la solution. Elle recommença en 1813 et obtint enfin le prix en 1815. Ainsi une femme avait résolu un des problèmes les plus ardues de la géométrie en découvrant les lois de la vibration des surfaces élastiques.

Citons, après cette grande mathématicienne, deux géomètres éminents, Poinsot², auteur des *Éléments de statique*, où se trouve la fameuse théorie des couples, et Cauchy³, dont les belles découvertes reculèrent les bornes du calcul intégral.

1. Née à Paris le 1^{er} avril 1776, morte le 17 juin 1831.

2. Louis Poinsot, né à Paris le 3 janvier 1777, mort dans la même ville le 15 décembre 1859.

3. Augustin-Louis Cauchy, né à Paris le 21 août 1789, mort à Sceaux le 23 mai 1857.

Ernest Laugier¹ est aussi un de nos contemporains. Astronome émérite, disciple d'Arago, il a étudié avec le plus heureux succès la constitution physique du soleil et dressé un catalogue des nébuleuses.

Le dernier, par sa date de naissance, des savants parisiens, n'est pas le moins illustre. Léon Foucault² fut un des génies les plus inventifs du XIX^e siècle. Ses découvertes en physique et en mécanique ont excité l'admiration universelle. Pour en donner une idée, rappelons qu'en 1850 il trouva une méthode pour mesurer la vitesse de la lumière, et qu'en 1851 il fournit, par une expérience fameuse, une preuve sensible du mouvement diurne de la terre. Foucault comptait les années par une découverte ingénieuse ou par un procédé nouveau; aussi, quand une maladie terrible l'enleva prématurément à la science à l'âge de quarante-neuf ans, l'Europe entière s'associa-t-elle au deuil de la France.

1. Né à Paris le 22 décembre 1812, mort dans la même ville le 5 avril 1872. Son frère aîné, Stanislas, médecin distingué, membre de l'Académie des sciences, naquit à Paris en 1799 et y mourut le 15 février 1872.

2. Né à Paris le 18 septembre 1819, mort dans la même ville le 13 février 1868.

II

LES EXPLORATEURS

JEAN-BAPTISTE TAVERNIER. — JEAN CHARDIN. — BOUGAINVILLE.
— VICTOR JACQUEMONT. — BELLOT. — PAUL FLATTERS.

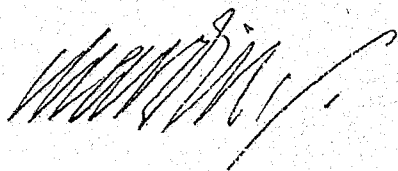
Ce sont les départements maritimes surtout qui fournissent les hommes avides d'explorer les contrées inconnues. Cependant Paris compte parmi ses enfants quelques hardis voyageurs.

Le premier d'entre eux est Jean-Baptiste Tavernier¹, fils et père de graveurs distingués, qui s'occupaient spécialement d'exécuter des cartes géographiques. Lui-même a raconté qu'il avait tout jeune senti naître en lui le goût des voyages en entendant des savants converser avec son père sur la géographie. « A l'âge de vingt-deux ans, dit-il, j'avais vu les plus belles régions de l'Europe, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, la Pologne, la Hongrie et l'Italie, et je parlais raisonnablement les langues qui sont les plus nécessaires

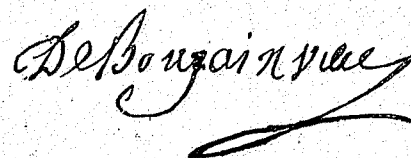
1. Né à Paris en 1605, mort à Copenhague en 1689.

et qui y ont le plus cours. » C'était un beau début, surtout à une époque où les voies de locomotion n'étaient ni si nombreuses, ni si faciles, ni si rapides qu'aujourd'hui. Mais Tavernier ne s'en tint pas là. Après avoir entre temps fait la guerre et assisté à la bataille de Prague (8 novembre 1620), il partit, sur les conseils du fameux père Joseph, pour la Palestine avec l'abbé de Chape et M. de Saint-Liéban. A Constantinople il quitta ses compagnons de voyage et, changeant de direction, il alla visiter la Perse, à la suite d'une caravane. Ce voyage, dont il rapporta des tissus et des pierres fines, fut très fructueux et révéla à Tavernier une veine commerciale à exploiter. Il apprit du joaillier Goisse la connaissance des pierres précieuses et repartit pour l'Asie. De 1638 à 1663 Tavernier, à cinq reprises différentes, explora la Perse, le Mogol, les Indes, les îles Célèbes, Sumatra et Batavia. Il recueillit un nombre considérable de diamants, qu'il vendit en Europe, et il devint à la fois riche et célèbre. Mais ce n'est ni son génie commercial, ni la fortune qu'il avait acquise, qui lui ont mérité de vivre dans la mémoire des hommes ; ce sont les notes géographiques et historiques qu'il a soigneusement recueillies sur les pays si peu connus qu'il avait explorés. Les relations qu'il publia étaient si curieuses et si pleines de révélations extraordinaires sur les mœurs orientales qu'elles rencontrèrent des incrédules. Mais les voyageurs modernes ont reconnu la véracité et l'exactitude des récits et des observations de Tavernier.

Tavernier a rendu à ses contemporains de grands services, car il a établi le commerce français dans l'Inde. Aussi reçut-il justement des lettres de noblesse en février 1669. Les dernières années de la vie de ce voyageur furent bien tristes. Il perdit toute sa fortune par le fait de dépenses excessives et de l'indigne trahison d'un neveu. Il mourut pauvre à Copenhague, alors qu'il était, malgré son grand âge, en route pour l'Asie, où il voulait refaire sa fortune.



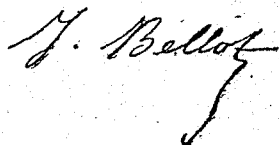
1643 — JEAN CHARDIN — 1713



1729 — DE BOUGAINVILLE — 1814



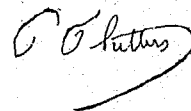
1801 — VICTOR JACQUEMONT — 1832



1826 — J. BELLOT — 1853

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance

de ma haute considération



1832 — PAUL FLATTERS — 1881

Tavernier eut des imitateurs. Le plus célèbre d'entre eux était, comme lui, parisien. Jean Chardin¹ était fils d'un riche joaillier de la place Dauphine, qui appartenait à la religion protestante. Possédé de la passion des voyages, il obtint de son père la permission d'aller faire aux Indes le commerce des diamants. Il partit en 1665 avec un marchand lyonnais, nommé Raisin, et visita la Perse. Il rapporta de ce pays un grand nombre de notes et des dessins qu'un de ses compagnons de route, nommé Grelot, avait exécutés sur ses indications. Il revint en France avec ses trésors, mais repartit en 1671 avec Raisin. Tous deux explorèrent les côtes de la Circassie, alors inconnue, et la Mingrélie. Chardin, qui se faisait passer pour un capucin, fut exposé à mille dangers. Il a raconté les péripéties émouvantes de son séjour en Mingrélie. Il eut peine à sauver sa personne et ses richesses. Il resta quatre ans en Perse, étudiant avec intelligence la géographie et les mœurs de ce pays, et il ne revint en France qu'en 1677. Il n'y resta pas longtemps, à cause des persécutions qu'on y exerçait contre les protestants. Il alla se fixer en Angleterre où le roi Charles II le fit chevalier. Il épousa en 1681 une française réfugiée comme lui et ne s'occupa plus désormais que de la rédaction et de la publication de ses relations de voyage. Chardin les publia en 1711 sous ce titre : *Journal du voyage du chevalier Chardin en Perse et aux Indes orientales par la mer Noire et par la Colchide*. Cet important ouvrage, qui compléta les travaux de Tavernier, forme trois volumes, illustrés d'un grand nombre de figures. Il est des plus remarquables par la justesse et par la profondeur des observations. Il montre que Chardin était un homme supérieur, digne de la grande célébrité qu'il eut de son temps.

1. Né à Paris le 16 novembre 1643, mort à Londres le 15 janvier 1713.

Louis-Antoine de Bougainville¹, fils d'un notaire de Paris, fit d'excellentes études et était destiné par sa famille à la carrière du barreau. Mais la passion des armes le possédait tout entier et le jeune Bougainville suivit sa vocation. En 1754, à l'âge de vingt-cinq ans, il était aide de camp du grand Chevert. Deux ans plus tard il alla servir en la même qualité au Canada auprès du marquis de Montcalm, qui périt à ses côtés.

Revenu en France après la prise de cette colonie par les Anglais, il se distingua dans les campagnes d'Allemagne et à l'âge de trente-quatre ans se fit marin. Il échangea son brevet de colonel contre celui de capitaine de vaisseau et égala bientôt les plus habiles d'entre ses nouveaux collègues.

Il exécuta alors de 1766 à 1769 ce voyage autour du monde qui a justement illustré le nom de Bougainville et dans lequel il découvrit les îles Pomotou, Taïti, les îles Hamoa ou des navigateurs, les Nouvelles Hébrides, l'archipel Salomon et quelques points de la Nouvelle-Guinée.

Malgré quelques erreurs, les cartes qu'il a tracées sont vraiment admirables, si l'on songe que de son temps l'usage des observations de distance et des montres marines n'avait pas encore été introduit dans la navigation, et qu'il n'avait aucun des moyens nouveaux qui permettent de déterminer la longitude en mer. Par sa bonté, par sa douceur, partout sur son passage il avait fait aimer le nom de la France; longtemps après l'amiral d'Entrecasteaux vit dans l'île Bourou deux vieillards qui se mirent à pleurer quand on leur parla de Bougainville.

La relation du voyage de Bougainville, écrite d'un style animé et gracieux, est restée célèbre et se lit encore avec plaisir.

1. Né à Paris le 11 novembre 1729, mort dans la même ville le 31 avril 1811.

Ce furent les Indes et spécialement la région des monts Himalaya qu'explora Victor Jacquemont¹. Il partit en 1828 ; son voyage fut des plus intéressants et des plus fructueux pour la science. Il recueillit une collection précieuse de spécimens botaniques ou zoologiques, mais

ses forces trahirent son courage. Épuisé de fatigue, miné par les fièvres et par une inflammation du foie contractée dans les régions empestées qu'il avait visitées, il mourut à Bombay, loin de sa patrie et des siens, le 7 décembre 1832, à l'âge de trente et un ans. Ses adieux à sa famille sont touchants. « Ma fin est douce et tranquille, écrivait-il à son frère Por-



VICTOR JACQUEMONT

phyre. Si tu étais là avec notre père et Frédéric, j'aurais l'âme triste et je ne verrais pas venir la mort avec cette résignation et cette sécurité. Console-toi, console notre père, consolez-vous mutuellement, mes amis. Mais je suis épuisé par cet effort d'écrire. Il faut vous dire adieu ! Adieu ! oh ! que vous êtes aimés de votre pauvre Victor. Adieu pour la dernière fois ! »

Le gouvernement anglais fit au jeune savant français de magnifiques obsèques. Jacquemont a eu une carrière bien courte, mais elle

1. Né à Paris le 8 août 1801, mort à Bombay le 7 décembre 1832.

lui a suffi pour rendre son nom immortel. Un de ses principaux titres à l'estime de la postérité est sa *Correspondance* qui révèle une grande âme et un écrivain des plus distingués.

Joseph-René Bellot ¹ était le fils d'un pauvre maréchal-ferrant, qui alla s'établir à Rochefort. Doué d'une rare intelligence, il obtint une



J. BELLOT

demi-bourse à l'école communale et entra à l'École navale de Brest. Il n'avait pas encore seize ans. Il fut un élève brillant et sortit dans les premiers rangs avec le grade d'aspirant. Son premier voyage fut à Madagascar ; il assista à l'expédition dirigée en juin 1845 contre Tamatave et fut blessé. Sa vaillante conduite lui valut la croix de la Légion d'honneur.

En 1847 il fut promu enseigne et visita en cette qualité l'Océanie. Rentré en France, il sollicita, le 19 mars 1851, du ministre de la marine l'autorisation de prendre part à une expédition envoyée par lady Franklin à la recherche de son mari, perdu dans les mers polaires. Il y avait alors six ans qu'on était sans nouvelles de John Franklin et de ses compagnons. L'héroïque marin conduisait une expédition qui avait pour but de découvrir un passage d'un pôle à l'autre. La poursuite de cette idée avait déjà coûté la vie à de

1. Né à Paris le 18 mars 1826, mort dans les mers polaires le 14 août 1853.

nombreux navigateurs et il était probable que John Franklin avait ajouté un nom de plus à ce martyrologe. Les efforts tentés par le gouvernement anglais et lady Franklin pour retrouver la trace de ces marins avaient été vains. Mais la compagne de Franklin ne se décourageait pas et elle était résolue à consacrer toute sa fortune à la recherche de son mari. Elle préparait alors une expédition nouvelle. Bellot, possédé du légitime désir d'acquérir de la gloire, saisit cette occasion d'associer la France à cette œuvre. Il obtint facilement la permission demandée et s'embarqua, en mai 1851, sur le *Prince Albert*, commandé par le capitaine Kennedy. Ce voyage dura jusqu'à septembre 1852. On ne trouva pas trace de Franklin, mais on fit d'importantes découvertes. Bellot y acquit une grande réputation de science et de courage et fut promu, dès son retour, lieutenant de vaisseau. Il rédigea les relations de cette expédition et, jaloux d'affronter de nouveaux dangers, il partit de nouveau sur un navire anglais pour les mers polaires en mai 1853. Au mois d'août suivant il périt misérablement pendant une excursion sur les glaces. Il tomba, dit-on, dans une crevasse et fut noyé. La mort de Bellot fut ressentie douloureusement en France et en Angleterre et les deux gouvernements s'associèrent pour honorer la mémoire de ce jeune héros.

Le colonel Flatters¹ est le dernier, par ordre de naissance, des explorateurs que Paris compte parmi ses enfants. Il sortit de Saint-Cyr en 1853 et alla de suite en Algérie où il passa la plus grande partie de sa carrière militaire. Son avancement ne fut pas rapide, car malgré son long séjour en Afrique et les campagnes d'Italie et de 1870, il ne fut promu chef de bataillon que le 22 juillet 1871. Il était alors

1. Paul-François-Xavier Flatters, né à Paris le 16 septembre 1832, massacré le 16 février 1881.



1832 — FLATTERS — 1881

en France, mais il n'y resta pas longtemps, car, l'année suivante, il alla prendre le commandement d'un bataillon de tirailleurs algériens. En 1876, il fut mis hors cadres et employé dans diverses missions. Le 3 mai 1879, il obtint le grade de lieutenant-colonel. C'est cette même année qu'il commença son rude métier d'explorateur. Le gouvernement français, voulant à l'exemple de l'Angleterre, pénétrer au centre du continent africain et y nouer des relations commerciales, s'occupait de chercher les moyens d'établir un chemin de fer transsaharien. Il résolut d'envoyer une expédition étudier le terrain et préparer les voies. Il désigna pour la conduire le colonel Flatters, que son expérience de l'Algérie, sa parfaite connaissance de la langue arabe, son énergie et sa prudence recommandaient à son choix. Au mois de février 1880 la mission se mit en route. Elle était composée des capitaines Masson et Bernard, des ingénieurs Beringer et Roche, des lieutenants Brosselard et Lechatelier, du docteur Guiard et de MM. Cabillot et Rabourdin. Sous la conduite de Flatters elle s'avança lentement à travers le désert, dans la direction du sud. Après des dangers et des souffrances supportés vaillamment, la mission parvint au lac Menghough où les Touareg lui barrèrent le passage. Elle dut rétrograder et n'échappa que grâce à la prudence de son chef aux guets-apens qui lui étaient tendus. Ce voyage, qui dura quatre mois, fut fructueux en observations géographiques ¹, mais il n'avait pas donné le résultat désiré. Flatters, plein d'ardeur, repartit bientôt, suivi des mêmes compagnons de route, sauf le lieutenant Brosselard qui explorait le Sénégal. Tous espéraient, cette fois, mener à bonne fin leur entreprise, mais ils n'avaient pas assez compté sur la mauvaise foi arabe. Arrivés sur les bords de ce même lac Menghough

1. Le lieutenant Brosselard a publié un intéressant récit de ce premier voyage de la mission Flatters.

qu'ils n'avaient pu franchir l'armée précédente, ils furent trahis par leurs guides et attaqués par les Touareg. Flatters se défendit vaillamment avec son revolver, mais il périt; à ses côtés tombèrent après une héroïque résistance, le capitaine Masson, le docteur Guiard, les ingénieurs Beringer et Roche et le sous officier Dennery. Le reste de l'escorte parvint à s'échapper sous la conduite de MM. de Dianous, Pobeguïn et Santin, mais, perdus dans les sables, sans vivres, ils errèrent, en proie aux souffrances les plus horribles, réduits à se nourrir de chair humaine. Après de longs jours de désespoir et d'agonie, ces infortunés succombèrent. Seuls quatre ou cinq tirailleurs de l'escorte parvinrent à gagner nos postes et apportèrent la nouvelle de cette épouvantable catastrophe. Le massacre de la mission Flatters produisit en Europe une vive indignation. La France glorifia ces martyrs de la science et le gouvernement fit élever à leur mémoire un monument dans le parc de Montsouris à Paris.

III

LES MÉDECINS

DENIS DODART. — FAGON. — HELVETIUS. — LASSUS. — PELLETAN.
— HALLÉ. — GABRIEL ANDRAL. — AUGUSTE NÉLATON.

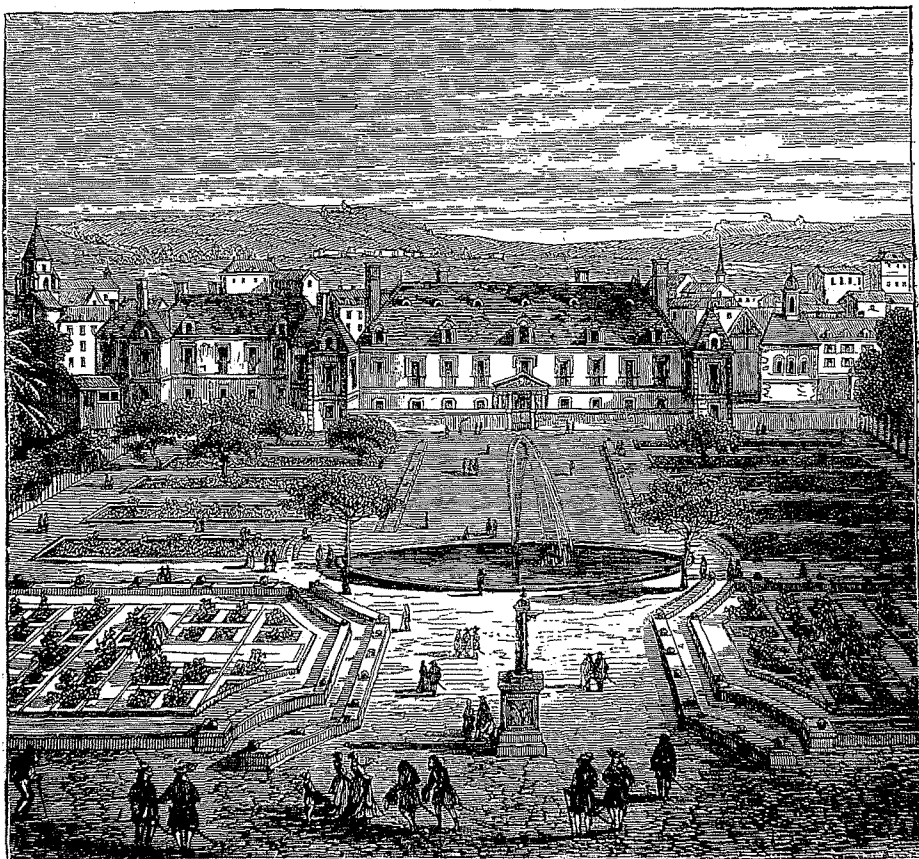
Avant de nommer deux parisiens qui excellèrent dans la médecine au XVII^e siècle, il convient d'avertir notre ami lecteur de se bien garder de croire, avec Molière, que l'art de guérir n'était exercé du temps de Louis XIV que par des sots impertinents. Sans doute les sciences médicales n'étaient pas parvenues au point où elles sont aujourd'hui ; leur plus puissant auxiliaire, la chimie, n'existait pas encore ; mais le moment semble mal choisi pourtant de railler les médecins au moment où Harvey, pour ne citer que lui, découvrait une loi physiologique de la première importance ¹.

Denis Dodart ² ne se recommande pas, sans doute, comme le célè-

1. William Harvey, illustre médecin anglais, né en 1578, mort en 1657, découvrit et démontra la circulation du sang.

2. Né à Paris en 1634, mort le 5 novembre 1707.

bre médecin anglais, par une découverte telle que la circulation du sang, mais ses expériences sur la transpiration insensible font date et sont mémorables. Dodart, s'étant placé dans une balance le premier jour du carême de 1677, trouva qu'il pesait 116 livres une once; il observa ensuite un jeûne sévère, ne buvant ni ne mangeant qu'après sept heures



LE JARDIN DES PLANTES SOUS LOUIS XIV

du soir et n'usant que de légumes, de pain et d'eau. Le samedi de Pâques il ne pesait plus que 107 livres 12 onces. Donc il avait perdu en 46 jours 8 livres 5 onces, soit $1/14$ de sa substance totale. Il reprit son régime ordinaire et regagna 4 livres en quatre jours. Preuve que l'organisme répare vite ses pertes.

Dodart, médecin de Louis XIV, passa de son temps pour « un prodige de sagesse et de science » (Guy Patin). Il a laissé la réputation d'un expérimentateur ingénieux et d'un botaniste habile. Son fils, Claude-Jean-Baptiste Dodart ¹, Parisien comme lui, fut médecin de Louis XV.

Fagon ² fut de même un habile médecin et un botaniste émérite. Notre Jardin des Plantes, alors Jardin royal, était presque dépouillé. Fagon parcourut les Alpes, les Pyrénées, l'Auvergne, la Provence et le Languedoc, afin d'y recueillir des plantes et de le repeupler. Il reçut en récompense la place de professeur de botanique et de chimie. En 1693 Louis XIV le nomma son premier médecin. « Quoique parvenu à la première dignité de sa profession, Fagon, dit Fontenelle, ne se relâcha nullement du travail qui l'y avait élevé. Il voulait la mériter encore de plus en plus après l'avoir obtenue. Les fêtes, les spectacles, les divertissements de la cour, quoique souvent dignes de curiosité, ne lui causaient aucune distraction. Tout le temps où son devoir ne l'attachait pas auprès de la personne du roi, il l'employait ou à voir des malades, ou à répondre à des consultations, ou à étudier. Tous les malades de Versailles lui passaient par les mains, et sa maison ressemblait à ces temples de l'antiquité où étaient en dépôt les ordonnances et les recettes qui convenaient aux maux différents. »

Sa vieillesse fut infirme, mais lui laissa toute sa douceur. « Il savait qu'il faut pardonner à la nature », a dit philosophiquement ce même Fontenelle.

Jean-Claude-Adrien Helvétius ³, fils d'un praticien de Hollande et

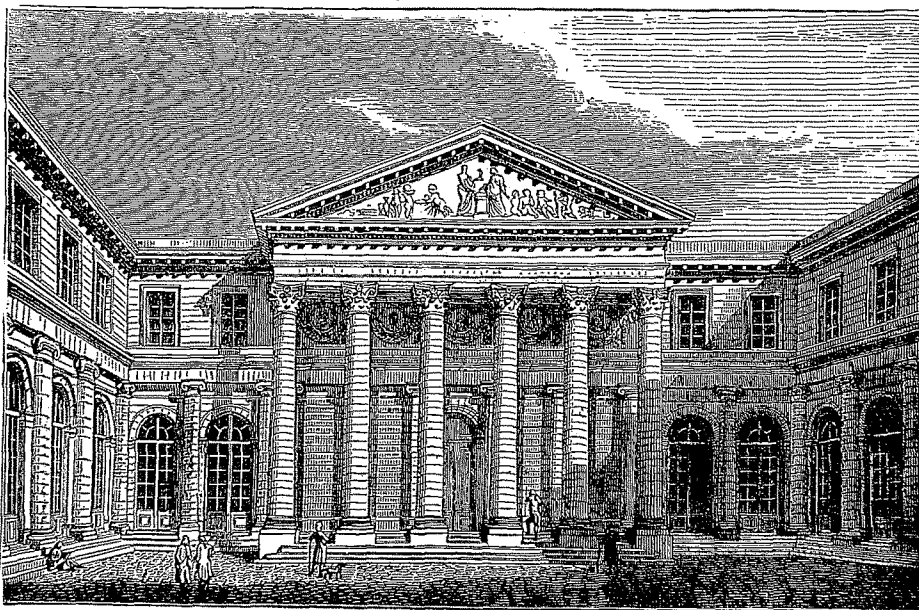
1. Né à Paris en 1664, mort en 1730.

2. Gui-Crescent Fagon, né à Paris le 11 mai 1638, mort en 1718.

3. Né à Paris le 18 juillet 1685, mort le 17 juillet 1755. Il fut le père du philosophe.

petit-fils d'un pathologiste allemand, exerça lui-même la médecine à Paris où il était né. Médecin du roi Louis XV, il soignait les pauvres avec zèle. Sa maison était ouverte aux pauvres indigents et il allait voir lui même ceux que la maladie attachait à leur grabat.

La tradition de l'art dans une même famille, que nous avons déjà eu lieu de signaler, fit de Pierre Lassus ¹ un chirurgien comme son père. Attaché d'abord comme « démonstrateur » aux tantes de Louis



L'ÉCOLE DE MÉDECINE

XVI, il devint, sous le nouveau régime, membre de l'Institut et chirurgien consultant de Napoléon. C'était un excellent professeur, admirable pour la méthode et l'exposition.

Philippe-Jean Pelletan ² eut pendant sa longue vie beaucoup d'hon-

1. Né à Paris le 11 avril 1741, mort le 16 mars 1807.

2. Né à Paris le 5 mai 1747, mort à Bourg-la-Reine le 28 septembre 1829.

neurs dus à son savoir et beaucoup de mécomptes attirés par les insuffisances de son caractère. Il montra de bonne heure à l'Hôtel-Dieu un talent incomparable d'opérateur. Membre de la légion d'honneur dès la première promotion (juillet 1804), chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, chirurgien consultant de Napoléon I^{er}, comme Lassus dont nous venons de parler, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine à leur formation, il resta pauvre et subit des tribulations jusque dans sa chaire de l'École de médecine qu'on lui changea deux fois, bien qu'il y eut rencontré assez d'éloquence pour être surnommé *Bouche d'or* et le *Chrystostome des chirurgiens*.

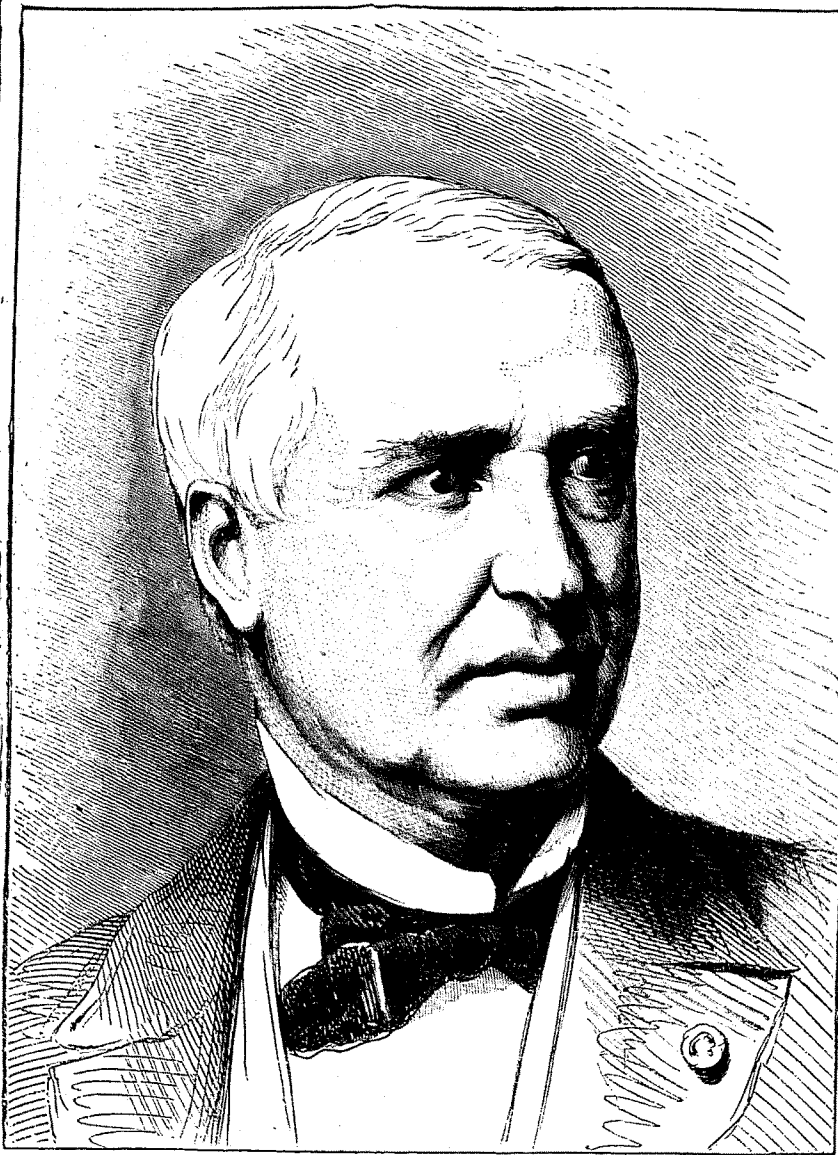
Pelletan, appelé à soigner le fils de Louis XVI dans la tour du temple, montra beaucoup d'humanité à l'égard de ce malheureux enfant.

Jean-Noël Hallé ¹, fils d'un peintre et élevé dans les arts, consacra pourtant aux sciences de la vie sa pénétrante intelligence. C'est dans les dernières années du XVIII^e siècle qu'il commença à publier ses beaux travaux d'hygiène, de pathologie et de thérapeutique. Il monta en l'an III dans la chaire de physiologie médicale de l'hygiène, créée pour lui. Sa parole était lente, son esprit prudent jusqu'à l'indécision, mais son érudition était vaste et sa pensée philosophique. Membre de l'Institut dès 1796, il s'y montra prompt et zélé promoteur de la récente découverte de Jenner, la vaccine. Cet homme ingénieux par l'esprit l'était aussi par le cœur; appelé par les riches et les grands, il allait plus volontiers aux petits et aux pauvres; il les soignait avec zèle et amour.

Nommons enfin, pour clore dignement cette liste de guérisseurs illustres, Gabriel Andral ², qui remplaça Broussais dans la chaire de patho-

1. Né à Paris le 6 janvier 1754, mort dans la même ville le 11 février 1829.

2. Né à Paris le 6 novembre 1797, mort dans la même ville le 13 février 1876.



1807 — NÉLATON — 1873

logie et de thérapeutique générale et groupa dans la chaire de l'école de médecine de nombreux élèves, et Auguste Nélaton¹, dont l'habileté professionnelle s'exerça dans une circonstance mémorable. En 1862, il fut appelé auprès de Garibaldi qui, blessé d'un coup de feu à Aspromonte, était depuis près de deux mois étendu sur son lit de douleur. Plusieurs chirurgiens italiens, anglais et russes, avaient sondé la plaie sans trouver trace de balle et se prononçaient pour l'amputation, lorsque Garibaldi fit appel au savoir de Nélaton. Celui-ci accourut près du malade (28 octobre), explora la blessure et constata, à l'aide d'un stylet muni à son extrémité d'un morceau de porcelaine, la présence d'une balle qui fut extraite le lendemain. Heureux de cette cure qui eut un retentissement énorme, Nélaton refusa les honoraires qu'on lui offrait, s'estimant pleinement satisfait « d'avoir, disait-il, sauvé la vie à l'illustre général, à l'homme de cœur qui l'avait si souvent exposée pour une noble cause, celle de l'émancipation et de l'indépendance de son pays. »

1. Né à Paris le 17 juin 1807, mort dans la même ville le 22 septembre 1873.

LES ARTISTES

I.

LES PEINTRES

ÉTIENNE ET DANIEL DU MONSTIER. — SIMON VOUET. — LESUEUR.
— CHARLES LEBRUN. — LES COYPEL. — NICOLAS DE LARGILLIÈRE.
— NATTIER. — LANCRET. — BOUCHER. — CHARDIN. — BACHELIER.
— DAVID. — MADAME VIGÉE — LEBRUN. — GROS. — HORACE VERNET.
— PIERRE GUÉRIN. — AUGUSTE COUDER. — LÉON COGNIET. —
CHARLÈT ET RAFFET. — PAUL DELAROCHE. — EUGÈNE DELACROIX.
— GAVARNI ET CHAM. — DECAMPS. — COROT. — PAUL HUET. —
THÉODORE ROUSSEAU. — DAUBIGNY. — PILS. — HENRI REGNAULT.

Nous avons vu que tous les grands auteurs comiques sont des enfants de Paris, on en pourrait dire autant des peintres.

Allez voir au Louvre les salles de cette école française que nous n'apprécions peut-être pas assez. Excepté le Poussin, tous les grands noms sont parisiens.

Ce sont, d'abord, les deux Du Monstier, Étienne, né à Paris vers 1520 et mort dans la même ville le 23 octobre 1603, et son fils, Daniel, né à Paris le 14 mai 1574 et mort dans sa ville natale le 21 juin 1646.

Dessinateurs d'une grande habileté, ils ont crayonné tous les grands personnages de leur temps, et le recueil de leurs portraits, conservé à la Bibliothèque nationale, est un monument iconographique des plus précieux.

Après eux vient Simon Vouet, qui naquit à Paris en 1590 : enfant prodige qui, à quatorze ans, faisait déjà des portraits remarquables, génie facile et hardi auquel le sentiment fit un peu défaut, mais dont le souvenir ne périra point, parce qu'il eut le bonheur et le mérite de diriger l'école où se formèrent les plus grands maîtres du XVII^e siècle ¹.

Eustache Lesueur est un de ses élèves. Il naquit le 19 novembre 1616 dans la rue de la Grande-Truanderie, où son père était maître tourneur en bois. Lui aussi commença très jeune à peindre. Il se lia de bonne heure avec Nicolas Poussin. On aime à voir ainsi unis deux hommes de cette valeur ; ils s'apprécièrent et se soutinrent l'un l'autre.

Ce fut sans doute par les conseils de Poussin que Lesueur modifia la manière un peu monotone qu'il avait héritée de Vouet, et s'appliqua davantage à étudier les grands modèles de l'art italien et surtout l'antique, dont malheureusement il ne trouvait à Paris que quelques copies assez médiocres. On raconte que Poussin, quand il retourna à Rome, prit la peine de copier les plus belles statues antiques pour les envoyer à son ami. Un si beau trait de générosité honore presque autant celui qui en fut l'objet que celui qui en fut l'auteur.

Lesueur fut aussi bon parent que bon ami. Il épousa en 1644, dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont, la sœur d'un de ses condisciples, Geneviève Goussé, fille d'un épicier de la place Maubert. Il en eut un fils et cinq filles. Ses trois frères, Pierre, Philippe et Antoine, son

1. Simon Vouet mourut à Paris le 30 juin 1649.

beau-frère, Thomas Goussé, travaillaient auprès de lui et sous sa direction. C'est dans cette société toute bourgeoise, toute parisienne, qu'il passa sa vie. Il y fut heureux, entouré de ces tendres affections, peignant sans relâche, comme s'il avait deviné que sa vie serait courte et qu'il lui fallait travailler vite.

Il appartenait à une famille d'artisans : ce ne fut pas le roi, ce ne fut pas un grand seigneur, mais une corporation d'artisans qui lui commanda son principal chef-d'œuvre. Chaque année la communauté des orfèvres offrait un tableau à l'église de Notre-Dame. Ce tableau était exposé le 1^{er} mai sous le porche de la cathédrale et tout Paris venait l'admirer. Ce fut pour les orfèvres que Lesueur composa son *Saint-Paul à Éphèse* qui est au Louvre. Nous avons aussi au Louvre ces délicieux tableaux où est racontée l'histoire de l'Amour et qui furent composés pour l'hôtel Lambert, et enfin les vingt-deux épisodes de la vie de Saint-Bruno que lui avait commandés la Chartreuse de Paris, œuvres admirables qu'il appelait modestement des esquisses, et où l'exaltation de son âme ardente a su vivifier des formes trop austères et un sujet trop vide et trop froid.

Lesueur mourut le 30 avril 1655, ayant trente-huit ans à peine. Raphaël était mort à trente-sept ans. Il y a plus d'un point commun entre ces deux grands artistes que la mort vint surprendre dans toute la force de leur âge et dans tout l'éclat de leur génie. Mais Lesueur n'eut pas, comme Raphaël, le bonheur d'être apprécié de son temps suivant son mérite ; ses contemporains le comprirent peu ; il fut, de son vivant, exposé à l'envie ; on dit qu'après sa mort ses ennemis lacérèrent plusieurs de ses tableaux. Le siècle qui suivit ne le goûta guère. C'est seulement de notre temps qu'on lui a rendu justice.

Charles Blanc¹, le critique exquis que nous avons perdu, n'a pas

1. Nous devons beaucoup, pour ce chapitre, à sa belle *Histoire des peintres*.

peu contribué à lui rendre son véritable rang. « Qu'on rapproche, disait-il, la situation de Lesueur vivant à Paris sous Louis XIV, n'ayant d'autres modèles que de rares tableaux, des estampes et quelques plâtres moulés sur l'antique, d'autre maître que Simon Vouet, d'autres ressources que sa propre inspiration... et celle de Raphaël d'Urbin, venu au monde entre Michel-Ange et Léonard de Vinci, au plein midi de la Renaissance, comme pour servir d'apogée à cette longue ascension de l'art qui avait commencé à Giotto et s'arrêtait à lui, Raphaël. N'est-il pas permis de croire qu'il fallait presque autant de génie pour être Lesueur à Paris au xvii^e siècle que pour être Raphaël à Rome au commencement du xvi^e. »

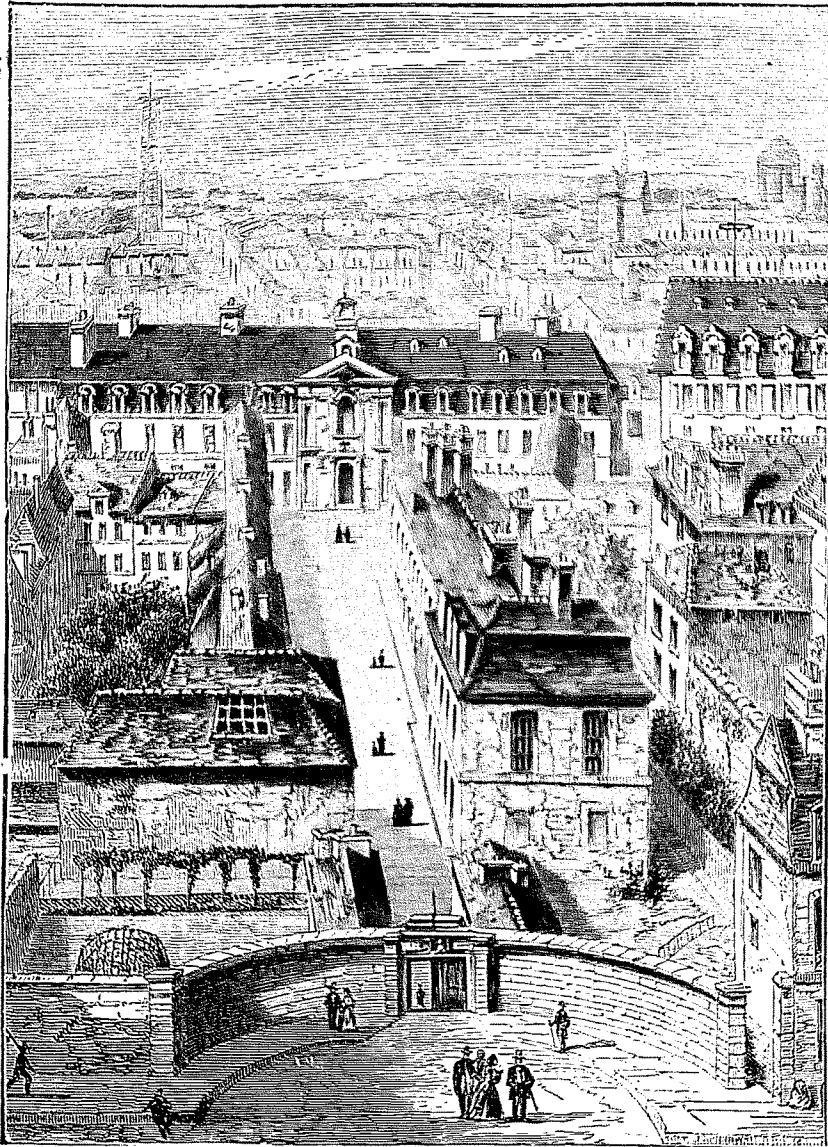
Nous n'hésitons plus aujourd'hui à le placer parmi nos premiers maîtres. « Il représente dans le domaine de la peinture un idéal particulier, une exquise nuance, je parle de cette austérité tendre, de cette aimable sagesse sans froideur, sans bigoterie et sans ennui. »

Parisien comme Lesueur, élève de Vouet comme lui et presque en même temps que lui, Charles Lebrun ¹ exerça sur tout son siècle une influence considérable.

A quinze ans il faisait des ouvrages dont tous les peintres de ce temps-là étaient émerveillés. Ni les encouragements ni les protections ne lui manquèrent. Favori du chancelier Séguier qui l'envoya en Italie, du surintendant Foucquet, chez lequel il travailla aux pompeuses décorations du château de Vaux, il fut enfin attiré par Louis XIV, à qui il devait plaire par son goût de la représentation et de l'apparat. Le roi le fit venir à Fontainebleau, lui donna un appartement à côté du sien et suivit tous ses travaux.

Lebrun devint bientôt le peintre officiel : *la famille de Darius* (au

1. Né à Paris le 22 mars 1619, mort aux Gobelins le 12 février 1690.



MANUFACTURE DES GOBELINS

Louvre), *les batailles d'Alexandre, le passage du Gange, Arbelles, la défaite de Porus*, où l'on aimait à reconnaître Louis sous les traits du héros macédonien, ne firent qu'accroître sa réputation et sa faveur. Le roi l'anoblit, lui accorda une pension de 12 000 livres, lui fit présent de son portrait enrichi de diamants, lui confia la garde des dessins et des tableaux de son cabinet, le nomma directeur de la manufacture des Gobelins, enfin le mit à la tête des artistes qu'il employa à ses gigantesques travaux de Versailles. Despote absolu dans le domaine des arts comme Louis XIV le fut dans la politique, Lebrun imposa à tous ses volontés : sculpture, ornementation intérieure des appartements, ouvrages de mosaïque, tapisseries, tables, vases, pièces d'orfèvrerie et de serrurerie, tout fut exécuté sous ses yeux et sur ses plans. Cette domination d'un seul homme pouvait empêcher qu'il se formât dans la peinture et dans la sculpture des talents originaux, mais elle imprima à tous les arts secondaires un caractère d'unité et de grandeur véritablement imposant.

Lebrun employa quatorze ans à conduire et à terminer ces immenses travaux. Tout en dirigeant l'ensemble, il travaillait aussi au détail. Il décorait les salons de la Guerre et de la Paix, comme il avait décoré auparavant au Louvre la galerie d'Apollon. Il représentait à Versailles en neuf grands tableaux et dix-huit petits l'histoire allégorique de Louis XIV, de la paix des Pyrénées à celle de Nimègue.

Admiré, courtié, adulé, il crut qu'il était le premier peintre de son temps, comme Louis s'imaginait être le plus grand roi de tous les siècles. La postérité est sévère pour les hommes qui se sont estimés trop haut. Cependant le nom de Lebrun survivra parce qu'il eut sinon du génie, du moins un grand talent de composition ; un style ample, noble, souvent énergique ; beaucoup de savoir, d'invention, un rare sentiment de l'ordre et de l'harmonie et enfin une incroyable puissance de travail.

Le despotisme est un régime dont ni les états ni les arts ne se trouvent bien. La décadence ne se fit pas attendre. Les Coypel, des Parisiens eux aussi, furent les premiers peintres d'une école qui ne produisit rien de grand. Noël Coypel¹ inaugura en France le genre théâtral. Son fils Antoine² eut moins de talent, mais plus de réputation. Ami du comédien Baron qu'il consultait sans cesse sur les attitudes qu'il devait donner à ses figures, il peignit les héros de l'antiquité en héros de tragédie, les habilla à la moderne avec de la soie et du velours, les farda, les fit minauder gentiment et inaugura avec succès, dans le domaine de la peinture, le règne du rose, du tendre, du maniéré et du faux.

Nicolas de Largillière³ fut le grand portraitiste du siècle de Louis XIV. On n'estime pas à moins de quinze cents les portraits qu'il a produits. Celui de l'illustre Charles Lebrun, son ami, orne notre musée du Louvre. « Jamais peintre, a dit Mariette, n'a été plus universel que M. de Largillière. Il a donné des preuves de son habileté dans tous les genres de peinture, histoire, portraits, paysages, animaux, fruits, fleurs, architecture. Il composait avec la plus grande facilité et jamais il n'y eut de plus grand praticien ; ses portraits de femmes sont surtout remarquables. »

Largillière eut une carrière non moins longue que glorieuse, car il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans à Paris, dans un bel hôtel qu'il s'était fait construire rue Geoffroy-l'Angevin. Il avait mérité le surnom du *Van-Dyck français*.

1. Né à Paris le 25 décembre 1628, mort dans la même ville le 24 décembre 1707.

2. Né à Paris le 12 avril 1661, mort dans la même ville le 8 janvier 1722.

3. Né à Paris le 2 octobre 1656, mort dans la même ville le 20 mars 1746.

Le portraitiste à la mode du règne de Louis XV, Jean-Marc Nattier ¹, était parisien comme Largillière. Le roi et la reine Marie Leczinska, le dauphin, posèrent devant lui. Il soignait particulièrement le costume de cour dont ses personnages étaient revêtus et ses portraits sont par cela même des documents historiques fort intéressants.

Watteau n'est pas un parisien : mais Lancret, son élève et son imitateur, naquit et vécut à Paris ². Ce fut un Watteau moins champêtre, qui eut le bon goût de placer dans des salons ses héros de salon, héros à la taille fine, aux sourcils bien arqués, porcelaines de Saxe peintes et polies, êtres charmants mais impossibles, poussés on ne sait comment à la lumière des lustres et dans les parfums des cabinets de toilette, mais que le soleil eût brûlés et que le vent eût renversés.

Les personnages de Boucher ³, un autre enfant de Paris, sont encore, s'il est possible, moins vivants et moins vrais. Dans sa jeunesse il alla en Italie et faillit y mourir d'ennui : il n'y goûta ni la nature, ni les chefs-d'œuvre de l'art. Ce qu'il lui fallait, c'était le théâtre, et tout ce qu'il a d'artificiel, ses paysages en toile et en carton, ses déesses poudrées et ses trompeuses couleurs. Revenu à Paris, il ne quitta plus les coulisses de l'Opéra. C'est là qu'il étudia, c'est là qu'il chercha ses sujets et ses modèles, qu'il créa ce monde bizarre où nous ne pourrions ni ne voudrions vivre, mais où nous aimons parfois à jeter les yeux, monde élégant et musqué, où la nature est aussi fardée que

1. Né à Paris le 17 mars 1685, mort dans la même ville le 8 novembre 1766. Son père, Marc (1643-1703), et son frère, Jean-Baptiste (1678-1726), étaient également des portraitistes de talent et des Parisiens.

2. Nicolas Lancret, né à Paris le 22 janvier 1690, mort dans la même ville le 14 septembre 1743.

3. François Boucher, né à Paris le 29 septembre 1703, mort dans la même ville le 30 mai 1770.

les personnages, où l'on ne voit que des bergères roses et blanches, dans des bosquets bleuâtres, en conversation galante avec des bergers enrubannés.

Tout cela plaisait à la société blasée pour laquelle travaillait Boucher. La Pompadour et la Du Barry lui commandaient des tableaux et lui fournissaient des inspirations. Il était nommé premier peintre du roi et décorait de nudités les retraits royales. Voilà où en était tombé l'art : il fallait qu'un souffle nouveau vint lui rendre la dignité et la vie.

Mais avant d'arriver à David et à la révolution artistique dont il fut le chef, il faut donner un souvenir à Jean-Baptiste Chardin ¹, bourgeois parisien, qui fut le peintre de la bourgeoisie parisienne, homme admirable qui, sans tradition, sans modèle, sut conserver dans cette universelle dépravation du goût, le sentiment vrai de la nature. Qu'il peigne des fleurs, des fruits, un verre à demi plein d'eau, à côté d'une pêche et de deux œillets blancs ; qu'il représente des scènes familières ou des tableaux de genre : *les Apprêts du déjeuner*, *la Fontaine*, *la Gouvernante*, il est toujours naturel, simple, bonhomme et charmant. Serrant de près la réalité comme les peintres flamands ou hollandais, il joint à leur vérité la finesse, la distinction et le tact de ce tiers état parisien dont il est à la fois l'historien le plus fidèle et un des plus aimables représentants.

Il ne faut pas oublier non plus Jean-Jacques Bachelier ², peintre de paysages, qui fonda, en 1763, à Paris, une école gratuite de dessin et fut le directeur de la manufacture de Sèvres, où son souvenir est encore vivant.

1. Né à Paris le 2 novembre 1690, mort dans la même ville le 6 décembre 1779.

2. Né à Paris en 1724, mort en 1805.

Louis David appartenait lui aussi à ce tiers état qui n'était encore rien, mais qui allait changer la face du monde. Il naquit à Paris le 30 août 1748 sur le quai de la Mégisserie, où son père était mercier. Orphelin de bonne heure, élevé par un oncle maternel qui voulait en faire un architecte, il se sentit de bonne heure un goût irrésistible pour la peinture.

Deux échecs dans les concours du prix de Rome ne le découragèrent pas : mais après un troisième insuccès, désespéré, doutant de lui-même, il se renferma dans sa chambre et résolut de se laisser mourir de faim. Ce fut seulement au bout de quelques jours que Sedaine, dans les appartements duquel il logeait, étonné de ne plus le voir paraître, enfonça sa porte et le trouva pâle, amaigri et mourant. Il le ranima, le réconforta, l'encouragea et au quatrième concours (1775) David obtenait le grand prix.

Il était fait pour comprendre Rome, l'ancienne Rome que la Rome papale n'avait pu effacer. Les statues des héros et des dieux furent ses modèles bien plus que les vierges de Raphaël. La contemplation de ces mâles beautés acheva de lui faire prendre en horreur la peinture de boudoir qui était la peinture à la mode. Il voulut reproduire l'antiquité, ses mœurs, son costume dans toute sa simplicité et sa grandeur.

Son premier essai, *Bélisaire*, eut un immense succès : David fut porté en triomphe devant son tableau ; à partir de ce moment, il fut chef d'école. L'académie reçut à l'unanimité ce talent qui s'imposait. *Le serment des Horaces*, *Brutus* soulevèrent également l'admiration de ceux qui étaient lassés du rose-tendre et des fadeurs pastorales, c'est-à-dire de tout le monde. Il suffit d'un homme de génie pour corriger le goût d'un peuple, quand ce goût s'égaré.

Cette grande réforme de l'art, dont toutes les écoles de l'Europe devaient subir l'influence, s'accomplissait au moment même où



1690 — CHARDIN — 1779

commençait la grande révolution politique. Le *Brutus* est de 1789.

Avec ses idées élevées et son talent essentiellement républicain, David devait naturellement être un des partisans les plus enthousiastes des grands principes que Paris et la France allaient faire prévaloir. Il entreprit de peindre *le Serment du Jeu de Paume*. On en peut voir au Louvre la superbe ébauche. Les difficultés étaient innombrables : David les vainquit. Malgré le nombre des personnages, l'impression est une et forte, parce que c'est le même enthousiasme patriotique qui respire sur tous ces visages, le même souffle de liberté qui fait frémir toutes ces âmes.

Il ne manquait à la gloire de David que d'être membre de la Convention. Le quartier du Muséum l'y envoya.

On ne peut penser aux grandes fêtes de la Révolution sans se souvenir de David : il en fut le grand organisateur. Ce fut lui qui conçut le plan de cette fête de l'Être suprême qui mettait à la place des superstitions du passé le culte ardent de la patrie. Il s'était inspiré, comme dans sa peinture, des pratiques et des mœurs des républiques anciennes. Il y eut de la musique, des chœurs d'enfants et de jeunes filles comme aux fêtes d'Athènes. L'autel de la patrie, placé au sommet d'une montagne symbolique élevée au milieu du Champ de Mars, était le pivot d'une procession immense. Les conventionnels y figuraient tenant à la main des bouquets de fleurs et de fruits. Plus de deux mille voix chantaient un hymne à l'Être suprême, composé par Chénier. Les jeunes filles jetèrent de toute part des fleurs. Les mères élevèrent leurs enfants vers le ciel ; les jeunes gens tirèrent leurs sabres, en jurant de défendre la patrie¹. A ce moment l'enthousiasme était sincère, les cœurs battaient à l'unisson, les divisions étaient oubliées, mais cette fête ne devait être qu'une trêve d'un jour.

1. H. Martin.



1748 — LOUIS DAVID — 1825

Le lendemain, la lutte recommença. David, un des vaincus de Thermidor, fut décrété d'accusation et enfermé au Luxembourg pendant cinq mois. C'est au sortir de cette prison qu'il peignit son fameux tableau de *Sabines*.

Quand vint l'Empire, il eut la faiblesse de s'incliner devant le despotisme triomphant. Il accepta le titre de peintre de l'empereur. Il représenta le sacre; il fit le portrait de Pie VII. Les hommes de génie commettent parfois de ces erreurs. David admirait toujours Bonaparte en Napoléon. Ébloui par le prestige éclatant de ses victoires, il oubliait que son héros avait oublié ses serments, commis le crime de Brumaire. Mais, même à la cour impériale, il resta un peintre républicain. Il y composa *Léonidas aux Thermopyles*, apothéose des martyrs de la liberté.

Ce qui le réhabilite à nos yeux, c'est qu'il fut exilé en 1816. La Restauration le poursuivit même au delà de la mort. Son cercueil fut arrêté à la frontière. Mais le gouvernement des Pays-Bas et la population de Bruxelles lui firent de magnifiques funérailles et lui élevèrent un monument.

On pourra reprocher à David d'avoir été quelquefois théâtral et faux, d'avoir représenté quelquefois aussi des statues plutôt que des hommes : mais il ne faut pas oublier qu'il a ramené dans sa voie l'art français qui s'égarait. En reproduisant dans ses compositions les formes pures et sévères du bas-relief antique, il a montré que l'art païen vaut bien l'art catholique.

Il ne chercha jamais ses inspirations dans les sujets religieux. C'est là le trait le plus original de son génie. Madame de Noailles lui avait demandé de lui peindre un Christ. Il s'en défendit longtemps. Sur ses instances il se mit à l'œuvre, mais représenta Jésus sous les traits d'un superbe soldat aux gardes françaises. L'évangile ne lui disait rien. Ses héros sont Brutus, Horace, Léonidas. Ses tableaux ne sont pas

faits pour les églises : ce sont des leçons d'histoire, des hymnes à la liberté. On l'a appelé le Corneille de la peinture.

De cette école du premier empire, qui procède tout entière de David, les plus brillants élèves sont encore des Parisiens.

Citons Jean-Baptiste Regnault¹, peintre classique, qui a représenté la mort de l'illustre Desaix, et madame Vigée-Lebrun², peintre gracieux et facile de tableaux de famille et de portraits restés célèbres.

Citons surtout le baron Gros³ qui représenta sur la toile, à la place des Grecs et des Romains de David, des héros qui les valaient bien, ceux que la République voyait revenir des armées avec leurs grands chapeaux à plumes, leur poitrine chamarrée d'or et leur cravate au vent. Il avait suivi les campagnes d'Italie et vu de près les champs de bataille qu'il devait peindre.

Ses premiers tableaux furent des triomphes. *Les Pestiférés de Jaffa*, qu'il exposa au salon de 1804, furent couverts de lauriers et de fleurs par les artistes et le public enthousiasmé. L'auteur, pendant ce temps, était à Versailles où on lui avait donné comme atelier la salle du Jeu de paume. Il s'y était enfermé, il y avait travaillé seul, malade, tellement perclus de rhumatismes qu'il se faisait étendre sur des planches pour redresser et assouplir ses membres endoloris. Arrivé le surlendemain de l'ouverture, il se rend au Louvre dans la plus complète ignorance d'un succès qu'il était bien loin de prévoir. « Quelles

1. Né à Paris le 19 octobre 1754, mort dans la même ville le 23 novembre 1829.

2. Élisabeth-Louise Vigée, femme Lebrun, née à Paris le 16 avril 1755, morte dans la même ville le 20 mars 1842. Le Louvre possède d'elle son propre portrait et les portraits du compositeur de musique Paisiello et des peintres Hubert Robert et Joseph Vernet.

3. Antoine-Jean Gros, né à Paris le 16 mars 1771, mort le 26 juin 1835.

David

1748 — LOUIS DAVID — 1825

*Tout à vous de cœur
Paul Delaroche*

1797 — PAUL DELAROCHE — 1856

*Bravo à notre compatriote
Gavarni*

1801 — GAVARNI — 1866

C. Corot

1796 — CAMILLE COROT — 1875

Amis amites à la pitié.

E. Delacroix

1798 — EUGÈNE DELACROIX — 1863

Th. Rousseau

1812 — THÉODORE ROUSSEAU — 1867

E. Le Sueur

1616 — EUSTACHE LESUEUR — 1655

L. Brune

1619 — CHARLES LEBRUN — 1690

*Votre très humble et très
obéissant serviteur Coyvel*

1628 — NOEL COYPEL — 1707

Mattier

1645 — MARC NATTIER — 1703

François Boucher

1703 — FRANÇOIS BOUCHER — 1770

Chardin

1699 — JEAN-BAPTISTE CHARDIN — 1779

furent sa surprise, son émotion lorsqu'il aperçut les lauriers qui projetaient sur sa toile une ombre si glorieuse! »

La *Bataille d'Aboukir*, le *Champ de bataille d'Eylau*, les peintures de la coupole du Panthéon furent aussi admirées.

Gros continua de peindre jusqu'en 1835 : mais il avait survécu à son public. On peut même dire qu'il avait survécu à son génie. Irrité par des critiques trop vives, se sentant lui-même faiblir, il fut pris alors d'un de ces découragements profonds dans lesquels l'âme sombre. Le 25 juin 1835, après avoir erré pendant toute la nuit dans la forêt de Meudon, il se laissa glisser dans un étang et y mourut sous quatre pieds d'eau.

Pierre Guérin¹ a joui aussi d'une grande réputation. Ses tableaux *le Retour de Marcus Sextus*, *Phèdre et Hippolyte*, *Énée et Didon*, *Clytemnestre*, sont au Louvre et ont été popularisés par la gravure. Au musée de Versailles on voit sa grande toile *Bonaparte pardonnant aux révoltés du Caire*. Guérin était, avec David et avec Gros, un des peintres officiels de la cour de Napoléon.

Auguste Couder² est un des bons élèves de David. Si le maître n'avait qu'esquissé *le Serment du Jeu de Paume*, le disciple reprit et mena à bonne fin cette œuvre considérable qui est un des ornements du musée de Versailles. On lui doit aussi deux autres épisodes de notre immortelle Révolution, *l'Assemblée des États généraux* et *la Fédération*, vastes toiles exécutées avec une recherche de la vérité historique qui fait le plus grand honneur à l'artiste. Couder a décoré la salle d'Apollon au Louvre et exécuté des fresques à l'église Saint-Germain l'Auxerrois.

1. Né à Paris le 13 mars 1774, mort à Rome le 16 juillet 1833.

2. Né à Paris le 1^{er} avril 1790, mort dans la même ville le 23 juillet 1873.

Léon Cogniet¹ étudia dans l'atelier de Guérin et il obtint, en 1817, le prix de Rome. Ses tableaux de *Marius sur les ruines de Carthage* et du *Massacre des Innocents* (1824) commencèrent sa réputation. Sa toile la plus célèbre, *Tintoret peignant sa fille morte*, est au musée de Bordeaux. Cogniet avait un atelier justement renommé, qui fournit à la France une phalange d'artistes, dont plusieurs sont actuellement des maîtres².

Deux de nos artistes les plus populaires, Charlet³ et Raffet⁴, sont Parisiens. Qui ne connaît les scènes militaires empruntées aux guerres de la Révolution et de l'Empire, les épisodes de la vie de bivouac, les types de grognards que la lithographie a reproduits à tant d'exemplaires. Les héros de Charlet et de Raffet sont ceux-là mêmes qu'a chantés Béranger, et le poète et les dessinateurs étaient de rudes adversaires du régime de la Restauration.

Horace Vernet⁵, fils de Carle Vernet, apprit à dessiner comme les autres enfants apprennent à lire. Il eut de l'esprit, de la facilité et l'heureuse idée de peindre les soldats, en un temps où les goûts de la France étaient essentiellement militaires. Il représenta nos victoires sur des toiles immenses, avec crânerie et avec exactitude. Il restera, parce qu'il a peint *français*, suivant le mot de David, parce qu'il a dédié son œuvre à la patrie et que sa mémoire est attachée à la fortune de notre drapeau.

1. Né à Paris le 29 août 1794, mort dans la même ville le 20 novembre 1880.

2. Nous citerons parmi ses meilleurs élèves Bonnat et Jean-Paul Laurens.

3. Nicolas-Toussaint Charlet, né à Paris le 20 octobre 1792, mort dans la même ville le 29 décembre 1845.

4. Denis-Auguste-Marie Raffet, né à Paris le 1^{er} mars 1804, mort à Gènes le 16 février 1860. Il a aussi reproduit des scènes de nos guerres d'Algérie.

5. Né à Paris le 30 juin 1789, mort dans la même ville le 17 janvier 1863.

Nul peintre n'eut plus de vogue que Paul Delaroche¹. Ses tableaux ont été plus de mille fois reproduits par la gravure. Tout le monde les connaît. Ce sont : *La mort du duc de Guise*, son chef-d'œuvre, *Charles I^{er} insulté par ses soldats*, *Strafford marchant au supplice*, *Jane Gray*, *les Enfants d'Édouard*, tous sujets empruntés à l'histoire d'Angleterre que M. Guizot venait de mettre à la mode, et enfin le *grand Hémicycle* de l'École des beaux-arts.

Delaroche est aujourd'hui un peu moins goûté. On trouve qu'il a surtout peint des costumes, qu'il a esquivé les difficultés de l'art, qu'il s'est trop soucié du détail, que ses intentions sont toujours théâtrales : il n'en vivra pas moins, plus peut-être que d'autres qui eurent plus de genre et poursuivirent un but plus haut. Il a su trouver ce qui plaît au grand nombre. Il a été et il est resté un peintre populaire.

Eugène Delacroix fut un artiste dans toute la force du mot. Il naquit le 26 avril 1799 à Charenton-Saint-Maurice, si près de Paris qu'on l'a toujours considéré comme un Parisien. Son père avait été membre de la Convention ; c'était une âme forte et désintéressée. Aucun de ces hommes de la Révolution ne pensait à l'argent. Après avoir été préfet à Marseille et à Bordeaux, il ne laissa pas la moindre fortune à son fils. Celui-ci, recueilli par une sœur plus âgée qui s'était mariée à Paris, passa ses jours et une partie de ses nuits à dessiner et à peindre dans un grenier qu'on lui avait prêté. Un de ses parents vit quelques-uns de ses essais : ils lui firent si bonne impression qu'il fit entrer Eugène comme élève dans l'atelier de Guérin.

Le premier tableau du jeune peintre fut un chef-d'œuvre. C'est la *Barque du Dante* que nous avons au Louvre. Quand il eut achevé ce grand travail, il aurait voulu l'envoyer au Salon, mais on n'y reçoit les

1. Né à Paris le 17 juillet 1797, mort le 4 novembre 1856.

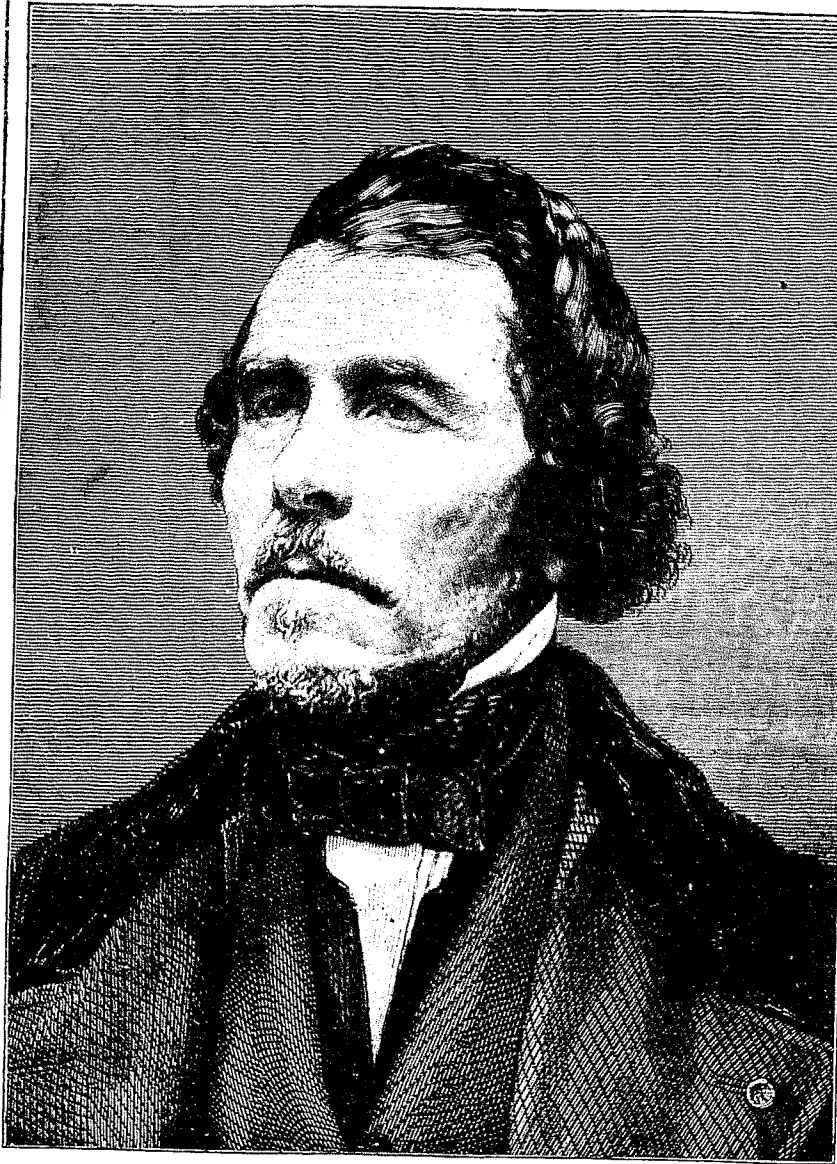


1789 — HORACE VERNET — 1863

tableaux qu'avec un cadre, et, pour en avoir un, l'argent lui manquait. Un menuisier lui donna quelques planches; avec de la colle il en entourra lui-même sa toile et alla la porter à l'exposition. Quelques jours après le Salon s'ouvrit : Delacroix y courut, tout pâle, plein d'angoisse. Son tableau avait-il été admis? Il parcourut à la hâte quelques salles, y voyant à peine, tant le cœur lui battait. Il ne reconnut pas son cadre grossier. Il s'informa auprès d'un gardien. Celui-ci le prit par le bras et le conduisit dans la grande salle, et, à la place d'honneur, lui montra son tableau superbement encadré. Le baron Gros, président du jury, avait remarqué, admiré la *Barque du Dante*, et avait fait lui-même les frais du cadre doré.

Radieux, Eugène Delacroix courut remercier Gros, qui habitait alors rue de l'Ancienne-Comédie, vis-à-vis le café Procope. Celui-ci, la palette à la main, vint lui ouvrir, le reçut d'une façon charmante, et, comme il avait à sortir, le laissa dans son atelier où étaient exposés ses tableaux les plus célèbres : « Vous sortirez, quand vous les aurez vus, » lui dit-il. Trois heures après, quand il rentra, il retrouva Delacroix, en contemplation devant la *Peste de Jaffa* et le *Champ de bataille d'Eylau*. « Mon jeune ami, s'écria-t-il, voilà trois heures que vous regardez mes tableaux. On ne leur fit jamais pareil honneur... Venez chez nous, croyez-moi, nous vous apprendrons à dessiner et vous étonnerez l'école. » Il l'étonna, en effet, mais non pas de la manière que Gros pensait.

Le *Massacre de Scio*, qui fut exposé en 1824, divisa l'école et fut le signal des plus violentes disputes. Il y eut dans le monde des arts, comme dans celui des lettres, des romantiques et des classiques. Delacroix fut le premier des peintres romantiques, il en fut aussi le plus grand... Gros l'avait abandonné. Le baron Gérard disait de lui : « C'est un homme qui court sur les toits. » Il eut beau courir sur les toits, il ne tomba jamais. Ses peintures de la bibliothèque du Palais



1799 — EUGÈNE DELACROIX — 1864

Bourbon, son *Hamlet devant le fossoyeur*, les *Femmes d'Alger*, le *plafond de la galerie d'Apollon*, *l'Entrée des croisés à Constantinople* (palais de Versailles) furent autant de chefs-d'œuvre. C'est que, s'il était dessinateur médiocre, il avait le génie de la couleur. Non seulement il en connaissait à fond les règles matérielles, il en comprenait aussi le langage; elle lui servait à exprimer ses sentiments et ses idées; il en composait des mélodies comme avec des sons¹. Il est le poète, le dramaturge de la couleur. Il lui a fait refléter les passions ardentes et les émotions fébriles de son âme. C'est ce qui l'a rendu véritablement immortel². La gloire artistique d'Eugène Delacroix, si contestée de son vivant, rayonne pleinement. Ses tableaux, qu'on refusait autrefois d'exposer, font l'ornement de notre musée du Louvre et c'est avec un véritable enthousiasme que la France va bientôt élever une statue à un de ses plus grands peintres³.

La caricature est un genre essentiellement français et surtout parisien, témoin Gavarni⁴ dont les spirituels dessins ont égayé nos pères. Sous Louis-Philippe on s'arrachait les croquis de cet artiste comme sous le second empire on se réjouissait des caricatures de Cham⁵, un Parisien, lui aussi, et non moins spirituel que Gavarni, son aîné.

Deux ans après Gavarni naissait, à Paris encore, Decamps⁶, un

1. Charles Blanc.

2. Eugène Delacroix mourut à Paris le 13 août 1864.

3. La correspondance d'Eugène Delacroix a été publiée par M. Philippe Burty et le catalogue complet de son œuvre a été dressé par M. Alfred Robaut.

4. Sulpice-Paul Chevalier, dit Gavarni, né à Paris le 13 janvier 1801, mort dans la même ville le 23 novembre 1866.

5. Amédée de Noé, dit Cham, né à Paris le 26 janvier 1819, mort dans la même ville le 6 septembre 1879.

6. Alexandre-Gabriel Decamps, né à Paris le 3 mars 1803, mort d'une chute de cheval à Fontainebleau le 22 août 1860.

vrai peintre, épris de la nature, amoureux de la lumière, qui peignit avec chaleur l'Orient (*Halte de cavaliers arabes, Sortie d'école turque*), qui rendit des scènes familières (*Anes et chiens savants, les Singes experts, les Joueurs de boule*) avec infiniment de naturel, de mouvement et de vie, et dont le seul défaut fut de sacrifier un peu les proportions à l'éclat, et de chercher quelquefois les grands effets aux dépens de la vérité.

Une des gloires incontestées de notre école moderne est le paysage. Là encore Paris compte parmi ses enfants les artistes les plus illustres, et tout d'abord le bon Corot¹, âme rêveuse, talent exquis. Il a compris tout ce qu'il y a de poésie, de mélancolie et de charme dans les grands horizons un peu indistincts, dans l'ombre des bois, dans les jeux infinis de la lumière. Son pinceau léger ne laisse sur la toile que juste assez de couleur pour exprimer ce qu'il sent. Il est le peintre des mystérieuses clartés du crépuscule et de l'aurore, des feuillages où l'air circule, des clairières un peu obscures où, derrière les saules, tournent des chœurs de nymphes à peine entrevus.

Ses paysages sont des idylles fraîches, gracieuses et distinguées comme celles de l'antiquité grecque. Ce sont de jolis rêves du matin, des images d'un monde idéalisé où la lumière n'est pas tout à fait blanche, où les arbres ne sont pas tout à fait verts, où le ciel n'est pas tout à fait bleu.

Paul Huet² ne fut pas un moins bon interprète de la nature, et sa *Forêt*, qui est au musée du Luxembourg, est un morceau achevé.

1. Jean-Baptiste-Camille Corot, né à Paris le 29 juillet 1796, mort dans la même ville le 22 février 1875. Le catalogue de son œuvre a été fait par M. Alfred Robaut.

2. Né à Paris le 3 octobre 1804, mort dans la même ville le 9 janvier 1867.

Théodore Rousseau¹ est le maître des maîtres. Il a vécu dans la forêt de Fontainebleau et il en a traduit les merveilleuses beautés dans d'admirables tableaux. Nul peintre n'eut plus de puissance que lui et ses toiles comptent parmi les chefs-d'œuvre dont s'honore la peinture française.

Isidore Pils², élève de Picot, obtint le grand prix de Rome en 1838. Ses sujets militaires, inspirés par la guerre de Crimée, à laquelle il avait assisté, lui valurent une réputation méritée. Qui ne connaît *Une tranchée devant Sébastopol*, la *Bataille de l'Alma*, le *Débarquement de l'armée française en Crimée*, le *Défilé des zouaves dans la tranchée de Sébastopol*? Le tableau représentant *Rouget de Lisle chantant pour la première fois la Marseillaise* est également populaire. Pils remplaça, en 1868, son maître Picot à l'Académie des beaux-arts.

Daubigny³ a été un de nos paysagistes les plus féconds. Dans ses nombreux tableaux il s'est montré un observateur fidèle de la nature, tantôt fixant sur la toile des effets de crépuscule ou de coucher de soleil, tantôt nous montrant un coin de forêt, un aspect des champs, ou le bord d'une rivière.

Nous terminons cette glorieuse liste par Henri Regnault⁴, un Parisien dont Paris peut être fier.

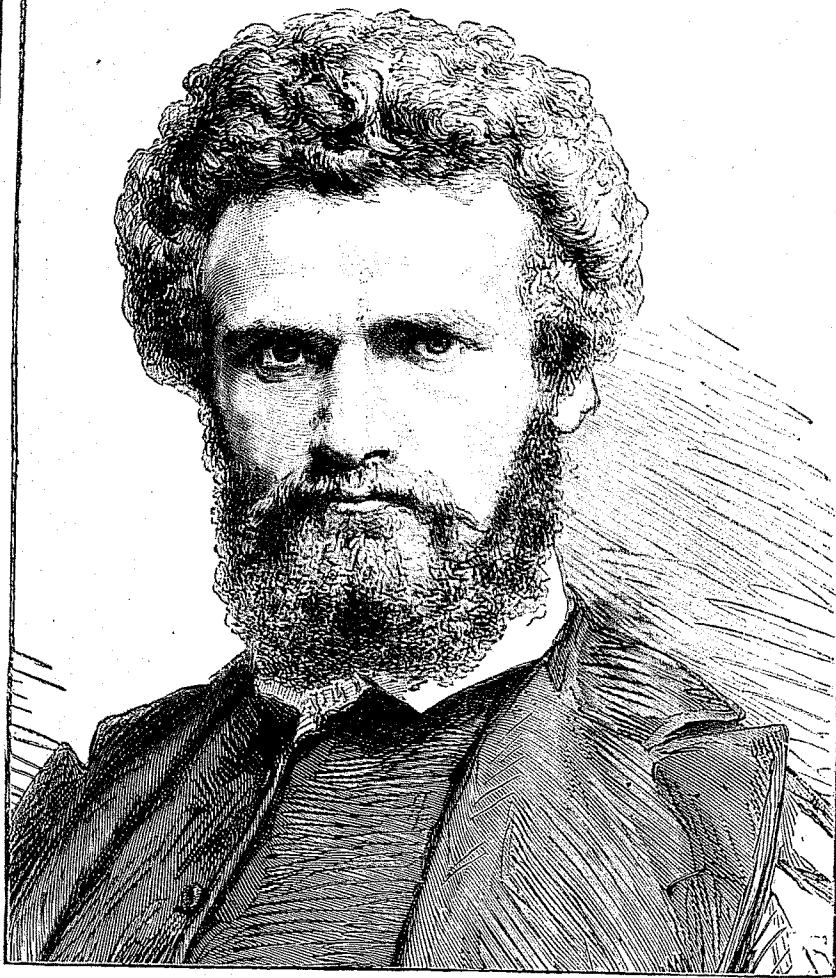
« La nature l'avait accablé de ses bienfaits : à la fois dessinateur excellent et coloriste extraordinaire, doué d'un talent admirable pour saisir la nature, possédant tous les genres, appropriant merveilleu-

1. Né à Paris en 1812, mort à Barbizon, dans la forêt de Fontainebleau, en décembre 1867. Sa vie a été écrite par Alfred Sensier.

2. Né à Paris le 19 juillet 1813, mort à Douarnenez (Finistère) le 12 février 1875.

3. Charles-François Daubigny, né à Paris le 15 février 1817, mort dans la même ville le 19 février 1878.

4. Né à Paris le 30 octobre 1843. Il était le fils du célèbre chimiste Regnault



1843 — HENRI REGNAULT — 1871

sement son génie aux contrées qu'il parcourait, aux types qu'il représentait, romain à Rome, en Espagne plus espagnol que Ribera, il était de tous les pays, il avait tous les tons... L'Afrique surtout était sa terre de prédilection : arrivé dans le Maroc, il avait été ébloui par les jeux de l'ombre et de la lumière, par l'éclat des costumes, par la beauté étrange des figures. Il s'y était établi, il s'était fait construire un atelier immense. Il voulait y peindre un seul grand tableau où il eût résumé toutes ses impressions... Quand il l'aurait fini, il comptait partir pour l'Orient, visiter l'Hindoustan, la Chine, le monde entier... Plein de jeunesse, de santé et d'espérances, déjà célèbre, fiancé à une jeune fille qu'il aimait, il voyait s'ouvrir devant lui un avenir comme personne n'a osé s'en rêver. »

La guerre de 1870 éclata. A la première nouvelle de nos désastres, Henri Regnault n'eut pas un instant de faiblesse, ni même d'hésitation. Il fit à la patrie le sacrifice de son amour et de sa gloire. Il revint à Paris... C'était Paris qui lui tenait le plus au cœur, c'était Paris surtout qu'il voulait défendre.

Il s'engagea d'abord dans un corps de francs-tireurs, puis dans une compagnie de marche. Le 19 janvier 1871, il prit part au combat de Buzenval. Les Prussiens étaient retranchés derrière des murs crénelés : nos troupes se battirent tout le jour pour les en déloger. Quand la retraite sonna, Henri Regnault ne voulut pas partir sans avoir brûlé ses dernières cartouches. Il revint sur ses pas, s'avança jusqu'à une des murailles qu'on avait reprises à l'ennemi, tira deux coups de fusil. Sa tête dépassait le niveau du mur : une balle vint l'atteindre au milieu du front. Il tomba la face contre terre... On ne le retrouva que le surlendemain, à moitié couvert par les feuilles mortes...

Il était mort plus jeune que Raphaël, mort en combattant pour sa patrie, en défendant sa ville... L'histoire de l'art et l'histoire de la France ne comptent pas de plus belle figure et de plus pure renommée.

II

LES SCULPTEURS

JEAN GOUJON. — GERMAIN PILLON. — JEAN-BAPTISTE LEMOYNE.
— GUILLAUME COUSTOU. — PIGALLE. — FALCONET. — PAJOU. —
PIERRE CARTELLIER. — CORTOT. — ROMAN. — BARYE. — DUMONT. —
DURET. — A. PRÉAULT.

Quel beau nom que celui de ce Jean Goujon ¹!

Cette vie de travail, dont nous ne connaissons que quelques détails même incertains, ce petit nombre de chefs-d'œuvres exquis qu'il a laissés et dont nous ignorons l'histoire, cette fin tragique et glorieuse de l'artiste atteint d'un coup d'arquebuse tandis qu'il travaillait aux décorations du Louvre ², et tombant le ciseau à la main, tout cela jette un reflet de poésie sur cette grande mémoire. On bâtit volontiers une légende autour de ce statuaire qui, après Phidias, après Michel-Ange, a recréé un idéal du beau, qui a atteint du premier coup à la perfection et que, depuis trois cents ans, nous n'avons pas égalé.

1. Né à Paris vers 1515.

2. Le jour de la Saint-Barthélémy (24 août 1572). Que d'hommes illustres, que de bons citoyens moururent ce jour-là.

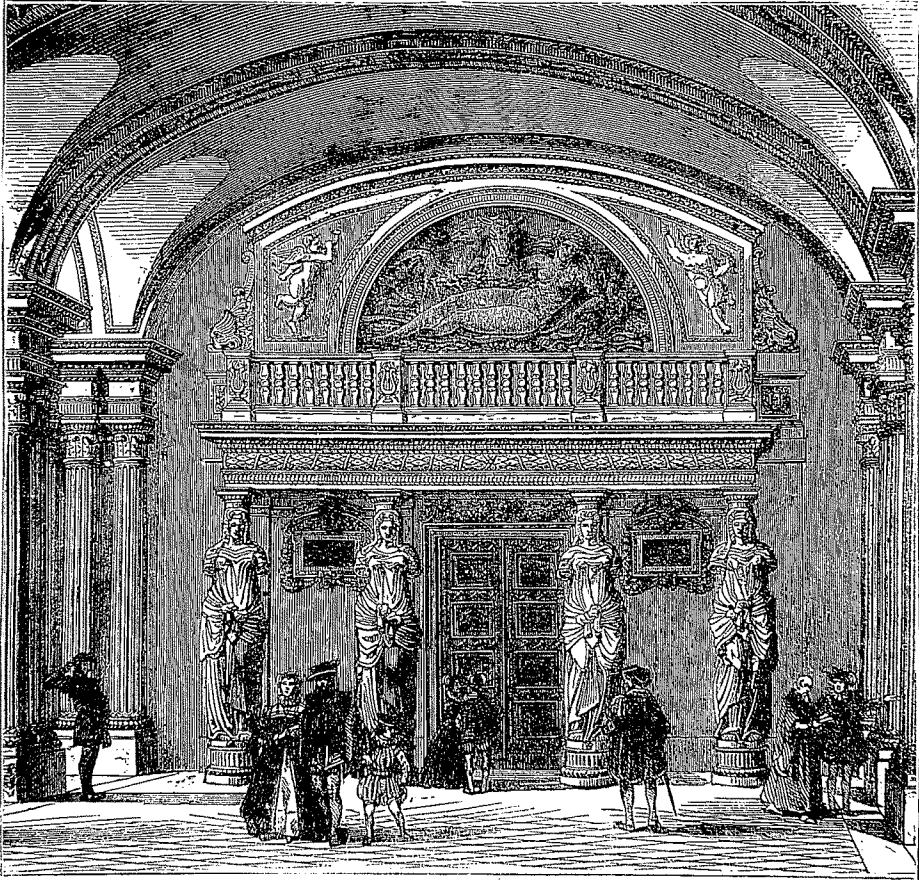
Tout le monde a vu au Louvre son admirable statue de Diane de Poitiers représentée sous les traits et avec les attributs de Diane chasseresse. On connaît aussi ses bas-reliefs et ses cariatides de la salle des Cent-Suisses au Louvre¹ : depuis Phidias, peut-être, jamais figures plus majestueuses, plus puissantes, ne sont nées sous le ciseau. Mais c'est dans sa *Fontaine des nymphes* qui est devenue la *Fontaine des Innocents* qu'on peut le mieux reconnaître les qualités personnelles et originales de ce génie tout fait d'harmonie et de grâce. Les nymphes et les tritons qui décorent cet admirable monument dont Jean Goujon fut, paraît-il, l'architecte aussi bien que le sculpteur, ces nymphes et ces tritons sont dessinés avec une élégance, modelés avec une simplicité qui confond et désespère les hommes du métier. Ces bas-reliefs ont à peine quelques lignes de saillie, mais l'effet est si bien calculé que l'œil trompé ne peut en mesurer l'épaisseur et croit saisir toute la rondeur des formes réelles. « Je ne me lasse pas, dit Planche, d'admirer les nymphes de cette gracieuse fontaine. L'œil ne peut rien souhaiter de plus élégant, de plus voluptueux, et pourtant ces adorables figures restent chastes dans leur splendide nudité. La beauté, telle que l'exprime Jean Goujon, est tellement élevée, tellement idéalisée, que l'admiration bannit de l'intelligence toute autre pensée que la pensée même de la beauté. La fontaine des Nymphes peut être nommée sans exagération une école de sculpture. »

Il faut citer aussi les travaux de décoration qu'a faits Goujon à l'hôtel Carnavalet, qui fut habité par madame de Sévigné et qui est devenu la Bibliothèque de la ville de Paris. Les figures des *Saisons* sont très belles. L'hiver et l'été, qui sont deux femmes, sont plus appréciés que le printemps et l'automne représentés sous la forme virile : c'est que Jean Goujon, par la nature de son génie, par les ha-

1. Cette salle servit plus tard aux réunions de l'Académie française : elle renferme maintenant quelques-uns des morceaux les plus précieux du Musée des antiques.

bitudes de sa pensée, était plutôt porté à l'expression de la grâce qu'à l'expression de la force.

Parmi les élèves de Jean Goujon, Germain Pillon ¹ tient le premier rang. Qui ne connaît le merveilleux groupe des *Trois Grâces*, sculpté



SALLE DES GARIATIDES AU LOUVRE

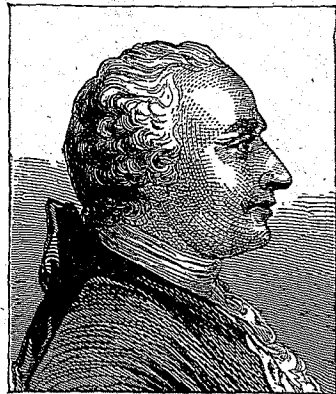
dans un seul bloc de marbre pour le mausolée du roi Henri II et qui est actuellement un des trésors du musée du Louvre? Pillon enrichit de ses chefs-d'œuvre plusieurs églises de Paris. « Il varie sa

1. Né à Paris vers 1535, mort dans la même ville le 3 février 1590.

manière avec une grande intelligence et une extrême habileté, dit le savant critique Émeric David. Élégant, on pourrait dire coquet et même un peu maniéré dans les draperies de femme, il se montre savant et fier dans les figures historiques. Le groupe des Trois Grâces et les statues de François I^{er} et de Henri II nous font voir en lui deux hommes différents. On est surpris de rencontrer d'une part des formes si grandioses, un caractère si mâle, après avoir admiré de l'autre tant d'esprit et de gentillesse. »

Jean-Baptiste Lemoyne ¹ était fils d'un sculpteur habile. Excellent artiste, il est l'auteur du groupe de la *Mort d'Hippolyte*, qui est au Louvre, de la statue équestre de Louis XV érigée à Bordeaux, du mausolée du cardinal de Fleury et du tombeau du peintre Mignard, qui est dans l'église Saint-Roch.

La recherche de la grâce devint au xviii^e siècle le défaut de la sculpture française, spécialement des Coustou et plus spécialement du dernier d'entre eux, de Guillaume Coustou, le seul qui soit né à Paris ². Cet artiste a sculpté le tombeau du dauphin fils de Louis XV et le groupe de la Visitation en bronze dans la chapelle de Versailles



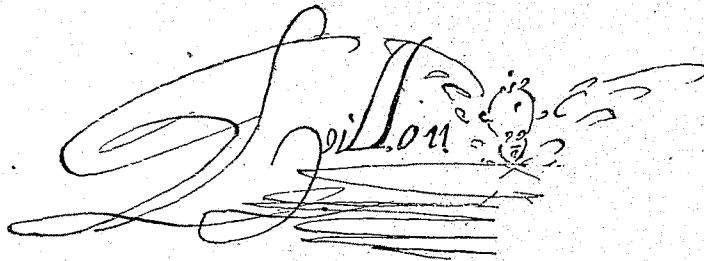
G. COUSTOU

Pour Coustou, fils et neveu des deux sculpteurs officiels de la cour, le travail était aisé. Pigalle ³ eut une carrière plus pénible, mais aussi

1. Né à Paris, en 1704, mort en 1778.

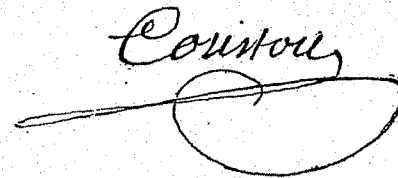
2. Né à Paris le 19 mars 1716, mort dans la même ville le 13 juillet 1777. Son père, Guillaume, et son oncle, Nicolas, étaient Lyonnais.

3. Jean-Baptiste Pigalle, né à Paris en 1714, mort dans la même ville le 21 août 1785. Une rue de Paris porte son nom.

A highly stylized, cursive signature of Germain Pillon. The letters are large and flowing, with the name 'Pillon' clearly legible in the center. The signature is written in black ink on a light background.

1535 — GERMAIN PILLON — 1590

Votre respectueux et
obéissant serviteur

A cursive signature of Guillaume Coustou. The signature is written in black ink and features a large, prominent loop at the end, characteristic of the artist's style.

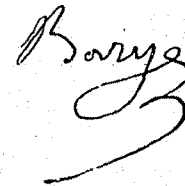
1716 — GUILLAUME COUSTOU — 1777

Votre dévoué admirateur

12 décembre 1899

A cursive signature of Jean-Baptiste Pigalle. The signature is written in black ink and is highly stylized, with the name 'Pigalle' clearly visible.

1714 — JEAN-BAPTISTE PIGALLE — 1785

A cursive signature of Antoine-Louis Barye. The signature is written in black ink and features a large, prominent loop at the end, characteristic of the artist's style.

1795 — ANTOINE-LOUIS BARYE — 1875

plus glorieuse. Après avoir lutté, pendant sa première jeunesse, avec la misère et avec ses propres facultés, lentes à se développer, il partit un beau jour pour l'Italie, sans ressources, à pied, convaincu que, malgré tout, il arriverait à Rome, la ville des chefs-d'œuvre et que là il trouverait l'inspiration qu'il avait si longtemps cherchée.

Il y arriva, en effet, mais les habits en lambeaux, maigre, épuisé, gravement malade. Il se mourait dans un méchant hôtel, quand Guillaume Coustou, qui avait été son camarade et qui était à Rome avec une pension du roi, fut informé de son état. Il accourut, le fit transporter chez lui, le soigna et le guérit.

Cette maladie eut sur Pigalle une influence extraordinaire : il s'en releva plus intelligent, plus actif, plus fort. Cette difficulté de travail, qui l'avait jusque là arrêté, avait à peu près disparu : il imitait les beaux modèles qu'il avait sous les yeux avec une rapidité qui étonnait ses anciens camarades et lui-même encore plus que les autres. Quand il quitta Rome, dans l'écolier malhabile, mais obstiné d'autrefois, un sculpteur était né.

En revenant en France, il fut arrêté à Lyon par quelques commandes qu'on lui fit : toujours enthousiaste de son art, toujours laborieux, travaillant sans discontinuer de cinq heures du matin jusqu'à deux heures et de quatre heures jusqu'à onze heures du soir, il put, tout en s'occupant des travaux qui lui avaient été confiés, terminer une statue de *Mercure* qu'il expédia à Paris et qui n'y arriva que quatre mois après lui.

Quand il la montra à Lemoyne, le plus cher et le plus habile de ses maîtres, celui-ci lui dit : « Mon ami, je voudrais l'avoir faite. »

C'était vraiment un chef-d'œuvre. L'Académie lui commanda son *Mercure* en marbre et s'empressa de le recevoir au nombre de ses *agrés*.

Pigalle devenait célèbre : il eut cependant quelques années encore à lutter contre la pauvreté ; pendant cinq ans, il fut obligé, pour vivre, de travailler pour un sculpteur, en manœuvre plutôt qu'en artiste.

Il finit cependant par s'imposer définitivement et par faire goûter, même de la partie la plus frivole de la cour, la robuste virilité de ses œuvres. Bouchardon, qui avait été choisi pour faire la statue équestre de Louis XV, désigna, à son lit de mort, Pigalle comme seul capable d'achever cette œuvre considérable. Pigalle exécuta et fonda lui-même les bas-reliefs, les trophées et les quatre figures du piédestal, qui représentaient les quatre vertus.

O la belle statue ! O le beau piédestal !

Les vertus vont à pied, le vice est à cheval.

On trouva un matin ces deux vers inscrits sur le monument.

Le chef-d'œuvre de Pigalle est le tombeau du maréchal de Saxe, destiné à l'église luthérienne de Strasbourg. Le jour de l'inauguration de ce monument, il reçut le titre de citoyen de Strasbourg.

Pigalle était l'ami des Encyclopédistes et particulièrement de Diderot dont il a fait un très beau buste : ce fut lui qui fut chargé d'exécuter la statue de Voltaire pour laquelle tout le parti des philosophes, beaucoup de personnages illustres et plusieurs souverains avaient souscrit. Il avait très bien rendu, paraît-il, la physionomie si fine, si vivante du grand homme, mais il s'était obstinément tenu à l'idée, artistiquement déplorable, de représenter entièrement nu un vieillard de quatre-vingts ans.

Falconet¹ fut, comme Pigalle, un élève de Lemoyne et un ami de Diderot. Il a écrit sur les arts et passa douze années en Russie où

1. Étienne-Maurice Falconet, né à Paris en 1716, mort dans la même ville le 24 janvier 1791.

P'avait appelé l'impératrice Catherine II. Il fit une colossale statue équestre de Pierre le Grand, qui orne Saint-Pétersbourg, et rentra dans sa patrie.

Pajou¹ eut le même maître que les précédents. Il a sculpté les bustes d'un grand nombre de ses contemporains, parmi lesquels Voltaire et Buffon.

Pierre Cartellier² a produit des œuvres célèbres qui sont conservées à Paris: la statue de Vergniaud, pour le grand escalier du palais du Luxembourg, le bas relief de *la Gloire distribuant des couronnes*, placé aux dessus de la principale porte du Louvre, celui de la *capitulation d'Ulm* pour l'arc de triomphe du Carrousel, etc. Cartellier, membre de l'Académie des beaux-arts en 1810, fut un excellent professeur et forma de nombreux élèves.

Jean-Pierre Cortot³, grand prix de Rome en 1809, membre de l'Institut en 1816, est l'auteur de deux œuvres capitales, *le Soldat de Marathon* et le fronton de la Chambre des députés.

Jean-Baptiste-Louis Roman⁴, élève de Cartellier, obtint en 1816 le grand prix de Rome. Notre musée du Louvre renferme deux œuvres remarquables de cet artiste, dont la carrière fut courte: *Euryale et Nisus* et le buste du célèbre peintre Girodet-Trioson.

Parisien aussi était cet admirable Barye⁵.

1. Augustin Pajou, né à Paris en 1730, mort dans la même ville le 8 mai 1809.

2. Né à Paris le 12 décembre 1757, mort dans la même ville le 12 juin 1831.

3. Né à Paris le 20 août 1787, mort dans la même ville le 12 août 1843.

4. Né à Paris le 31 octobre 1792, mort dans la même ville le 11 février 1835. Il fut élu membre de l'Institut en 1831.

5. Ambroise-Louis Barye, né à Paris le 24 septembre 1795, mort dans la même ville le 25 juin 1875.



1795 — AMBROISE-LOUIS BARYE — 1875

Après bien des luttes contre les prétendus classiques, contre les amoureux de la convention, contre les défenseurs de ces « absurdes lions stéréotypés, la patte posée sur une boule, affublés d'une crinière soigneusement bouclée, qui *ornent* encore aujourd'hui bon nombre de nos jardins et de nos places », Barye est parvenu à imposer à l'admiration publique ses superbes groupes d'animaux, ses tigres qui font frémir, ses lions si vivants, si sauvages, si vrais, qu'un académicien dégoûté disait, en voyant pour la première fois le *Lion dévorant un serpent* : « Depuis quand les Tuileries sont-elles une ménagerie ? »

Il est impossible de donner ici la liste très longue de ses œuvres : on retrouve, dans toutes, ses hautes qualités. Il restera le sculpteur incomparable de la nature sauvage, du nu, de la bête.

Et qu'on ne dise pas qu'il s'est renfermé dans un genre spécial : sans parler de son groupe exquis de *Roger et Angélique* et de son *Thésée, le Combat du Lapithe et du Centaure* est une preuve éclatante qu'il savait représenter d'une façon aussi saisissante les corps humains que les corps d'animaux.

« Le Lapithe, cramponné des genoux, des jambes et des talons, aux flancs de son terrible ennemi, le tient à la tête, qu'il va frapper de sa massue déjà levée. Le Centaure cabré, le torse d'une merveilleuse souplesse renversé sur la cuisse de son adversaire, se débat dans un effort suprême. Voilà Barye tout entier et dans toute sa force... Tout est là, originalité dans la conception ; beauté, harmonie, grandeur des lignes générales ; élégances du galbe des figures, admirable anatomie de l'homme et du cheval, exécution puissante et ardente : la vie, le mouvement, l'énergie, le savoir¹ ! »

1. Ch. Clément, *Artistes anciens et modernes*.

Augustin-Alexandre Dumont¹ était fils d'un statuaire distingué. Elève de Cartellier, il partagea le grand prix de sculpture en 1823 avec son camarade Duret, dont nous parlerons tout à l'heure. Parmi ses œuvres qui ornent les monuments de Paris, on remarque *la Justice*, exécutée pour la Chambre de députés, le *Génie de la Liberté*, qui plane sur la colonne de Juillet, la statue de Napoléon I^{er} pour la colonne Vendôme, *la Sculpture* et *l'Architecture* pour le pavillon de Lesdiguières au Louvre, etc. Dumont fut élu membre de l'institut en 1838 et il professa pendant vingt années à l'école des beaux-arts.

Il nous faut enfin citer François-Joseph Duret², dont les productions gracieuses ont eu un vif succès. Son *Mercurie inventeur de la lyre*, son *Pêcheur dansant la tarentelle*, son *Danseur napolitain*, ont été les ornements de nos salons sous Louis-Philippe. Paris lui doit aussi le groupe de la fontaine Saint-Michel.

Antoine-Auguste Préault³ fut un des plus fervents adeptes du mouvement romantique de 1828. Ses œuvres sont nombreuses. Le Luxembourg conserve sa *Clémence Isaure*. La statue de Jacques Cœur est considérée comme son chef d'œuvre. Préault était aussi remarquable par son esprit caustique et sa verve intarissable.

1. Né à Paris le 14 août 1801, mort dans la même ville le 27 janvier 1884.

2. Né à Paris le 19 octobre 1804, mort dans la même ville le 26 mai 1865. Il était élève de Bosio et devint membre de l'Institut en 1843.

3. Né à Paris le 8 octobre 1809, mort dans la même ville le 11 janvier 1879.

III

LES ARCHITECTES

EUDES DE MONTREUIL. — PIERRE LESCOT. — JEAN BULLANT. —
JACQUES ANDROUET DU CERCEAU. — FRANÇOIS MANSART. — CLAUDE
PERRAULT. — JULES HARDOUIN MANSART. — LES GABRIEL. — LOUIS.
— CHALGRIN. — DUBAN. — DUC. — BALTARD. — LASSUS. — VIOL-
LET-LEDUC.

L'architecture est un art essentiellement français. Parmi les nombreux architectes qui, pendant le moyen âge, élevèrent à Paris et dans toute la France tant de superbes monuments, dont les plus beaux sont encore debout, beaucoup sans doute étaient parisiens : mais il n'est guère resté d'eux que leur nom et trop souvent même leur nom a été oublié.

Cependant on considère comme parisien Eudes de Montreuil¹, qui vivait au temps du roi Louis IX, qu'il accompagna dans sa pré-

1. Né à Paris vers 1220, mort en 1289.

mière croisade. Cet artiste a construit, à Paris, l'hospice des Quinze-Vingts et les églises des Chartreux, de Sainte-Croix de la Bretonnerie, de l'Hôtel-Dieu, des Blancs-Manteaux et des Mathurins. Qu'il soit né à Paris ou non, la grande cité a le droit de le revendiquer et la statue d'Eudes de Montreuil décore justement notre nouvel hôtel de ville.

A l'époque de la Renaissance, nous trouvons deux grands artistes dont l'histoire nous est connue et qui sont certainement des enfants de Paris.



PIERRE LESCOT

Pierre Lescot naquit en 1510¹. Il fut, dès sa jeunesse, l'ami de Jean Goujon, le grand sculpteur. Ils s'encouragèrent, s'aidèrent l'un l'autre et arrivèrent tous deux à la gloire.

Le Louvre, du temps de Louis le Gros, était une tour et, du temps de Charles V, une

forteresse. Après y avoir fait faire de grandes réparations pour recevoir l'empereur Charles Quint, François I^{er} chargea Pierre Lescot de le reconstruire. Le nouveau Louvre d'alors, qui est aujourd'hui l'ancien, fut commencé vers 1544.

Pierre Lescot éleva la façade de la cour, depuis le pavillon de l'Horloge jusqu'au vestibule placé en face du Pont des Arts. Il abandonnait le gothique pour les belles proportions de l'architecture grecque. Dans les pilastres du rez-de-chaussée, dans les deux étages décorés par

1. Il mourut le 10 septembre 1578.

Jean Goujon et Paul Ponce, un élève de Michel-Ange, on trouve réunies la richesse des ornements, la pureté des lignes, la correction des profils. Mais c'est surtout dans la composition et les proportions de l'attique que Pierre Lescot s'est montré artiste consommé. Il était impossible de mieux couronner son édifice, et de même qu'une femme réserve tout le luxe de sa toilette pour sa coiffure, de même l'architecte a compris que le luxe de sa décoration devait aller en croissant, tout en devenant plus délicat à mesure qu'il approchait du faite de l'édifice. Il ne s'arrêta pas là, et acceptant franchement la nécessité des combles élevés et des écoulements d'eau, il mit tant d'art et de goût dans la composition des chénaux et des cheminées, il apporta une telle recherche dans l'ornementation des faitages en plomb doré dont il couronna l'extrémité des toits que la partie supérieure de l'édifice pourrait presque passer pour la plus belle.

Jean Bullant¹ fut le contemporain et l'émule de Lescot. Une de ses plus belles œuvres est le magnifique château d'Écouen, qu'il construisit pour le connétable de Montmorency. Bullant a aussi travaillé au Louvre et il a bâti à Paris l'hôtel de Soissons, dont il ne reste malheureusement qu'une colonne monumentale encastrée dans les murs de la halle au blé. Il a écrit sur son art un livre fort estimé et souvent réimprimé : *Règle générale d'architecture*.

A la même époque vivait Jacques Androuet, dit Du Cerceau², architecte du roi et de la duchesse de Ferrare, Renée de France, fille de Louis XII. Cet artiste est resté célèbre par deux ouvrages de premier ordre sur son art, le *Livre d'Architecture*, publié en 1559, *Les plus excellents bâtiments de France*, qui parurent en 1576. Il a été

1. On ignore la date de sa naissance. Il mourut à Écouen le 10 octobre 1578.

2. Né à Paris vers 1515, mort avant 1584.

souvent confondu avec son fils, qui portait le même prénom que lui et qui commença le Pont Neuf.

Peu d'années après la mort de ces grands architectes, naissait à Paris François Mansart ¹, qui a construit l'hôtel de Toulouse, où est actuellement installée la Banque de France et qui a donné les dessins du Val-de-Grâce.

Le Louvre est le plus admirable palais, non seulement de toute la France, mais de toute l'Europe, et la plus admirable partie du Louvre, c'est Pierre Lescot qui l'a faite.

Le reste de la cour ne fut achevé que sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Après les travaux de Lemercier et de Levau, il ne manquait plus que la façade principale, celle qui fait face à Saint-Germain-l'Auxerrois.

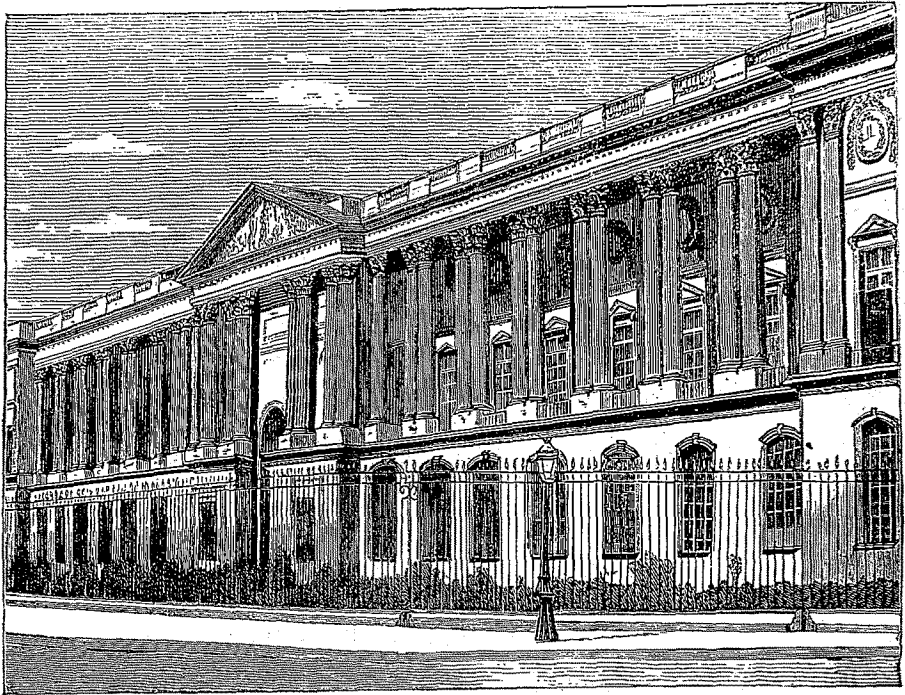
Ce fut un autre Parisien, Claude Perrault ², qui fut chargé de l'exécuter. Fils d'un avocat au Parlement et frère aîné de l'auteur des *Contes*, Perrault avait commencé par étudier la médecine. Mais les travaux qu'il dut faire sur Vitruve, que Colbert l'avait chargé de traduire, lui révélèrent sa vocation pour l'architecture. Il avait déjà fourni les dessins et les plans de l'Observatoire, quand, à la suite d'une espèce de concours, il obtint la direction des travaux du Louvre que Bernin, malade, avait heureusement abandonnés.

De 1665 à 1670, il construisit, pour fermer la cour, un corps de bâtiment à un seul étage, couronné à l'italienne, et dont le rez-de-chaussée forme une espèce de soubassement. Trois pavillons, au centre et à chaque extrémité, en varient les lignes. Leurs intervalles

1. Né à Paris en janvier 1598, mort dans la même ville le 23 septembre 1666.

2. Né à Paris en 1613, mort le 9 octobre 1688. Il avait pour frère Charles Perrault, l'inimitable auteur des *Contes des Fées*.

sont remplis par une galerie à jour ornée, sur le devant, de vingt-huit hautes colonnes accouplées sous une puissante corniche. Les pavillons, qui sont aux deux bouts, sont également ornés chacun de huit pilastres et celui du milieu est surmonté d'un fronton qui repose sur huit colonnes. Cette façade, célèbre sous le nom de colonnade



COLONNADE DU LOUVRE

du Louvre, a le grand défaut de ne pas s'accorder avec les autres parties du monument et de ne pas répondre aux divisions intérieures ; mais elle est remarquable par la proportion, la correction des détails, l'élégance des formes. Elle laisse une impression de simplicité, de grandeur et de majesté.

Colbert aurait voulu que Perrault continuât le Louvre jusqu'aux Tuileries. Il poussait le roi à accomplir de grands travaux dans Paris.

Il faisait refaire le jardin des Tuileries, il faisait planter les Champs-Élysées. « Mais Louis XIV n'aimait pas la grande cité qui existait par elle-même et dont la grandeur ne venait pas de lui. Il voulait se faire une résidence où tout fût son œuvre et où il ne fût environné que d'une cour et non d'un peuple. Il ne voulait pas plus des châteaux de ses prédécesseurs que de la capitale, ni vivre parmi les souvenirs de François I^{er} et d'Henri IV, à Fontainebleau, à Chambord ou à Saint-Germain, pas plus que dans les souvenirs du vieux Paris. Il choisit Versailles, où il n'y avait quasi rien et où il prétendait tout créer. Colbert adressa au roi de vives représentations en faveur de Paris (1666). Louis XIV parut un moment ébranlé, mais il revint bientôt tout entier à sa pensée. En 1670, Louis XIV installa dans Versailles un jeune architecte appelé Mansart, et lui livra l'architecture, comme la peinture et la sculpture étaient à Lebrun ¹. »

Ce Mansart était né à Paris le 16 avril 1646 ². Il n'avait donc que vingt-cinq ans quand il entreprit la tâche immense de bâtir le temple que Louis XIV se destinait.

Il n'y avait à Versailles qu'un rendez-vous de chasse de Louis XIII. Mansart l'entoura de bâtiments énormes du côté de la place d'armes. On voit encore au fond de la troisième cour le petit château primitif, en pierres et en briques, assez élégant et assez pittoresque. Du côté des jardins, la façade étend ses longues lignes droites et uniformes : on y sent l'imitation de la colonnade du Louvre. C'est un rez-de-chaussée insignifiant qui sert de soubassement à un étage richement décoré. La partie centrale, celle qui était réservée au roi, s'avance en forte saillie en avant des deux ailes et domine tout le paysage.

1. Henri Martin.

2. Il s'appelait Jules Hardouin et était le petit neveu par alliance de François Mansart, dont il avait pris le nom. Il mourut à Marly le 11 mai 1708.

C'est là que se trouve cette fameuse galerie des Glaces qui nous permet encore aujourd'hui de juger des anciennes splendeurs de Versailles. Elle a 70 mètres de long sur 10 de large; à ses dix-sept grandes croisées répondent autant de glaces qui réfléchissent les allées et les perspectives du parc; partout des pilastres en marbre, des chiffres, des devises, des trophées.

La chapelle, qui fut le dernier ouvrage de Mansart, est très remarquable. Saint-Simon disait qu'elle avait de partout la représentation d'un triste catafalque. Voltaire la traitait de colifichet



MANSART

fastueux. Nous trouvons aujourd'hui que c'est peut-être le plus beau et le plus imposant des édifices religieux élevés dans le style classique.

Quand on songe qu'en dehors de ces immenses travaux Mansart eut le temps de construire le magnifique dôme des Invalides, les châteaux de Marly, du grand Trianon, de Clagny, de Dampierre, de Lunéville, la maison de Saint-Cyr, la place Vendôme et celle des Victoires, on ne peut s'empêcher d'admirer sa puissance de travail.

Il faut citer encore, au xvii^e siècle, Jacques Gabriel¹, élève et parent de Mansart, qui construisit le château de Choisy-le-Roi et commença le Pont-Royal.

1. Né à Paris en 1667, mort en 1742.

Votre très humble
et très obéissant
serviteur Valois

1735 — VICTOR LOUIS — 1810

à toi d'amitié Duc

1802 — JOSEPH-LOUIS DUC — 1874

Comte de Lapare
Victor Baltard

1805 — VICTOR BALTARD — 1874

Mille amitiés
Viollet-le-Duc

1814 — VIOLLET-LEDUC — 1879

Au XVIII^e siècle, nous avons trois architectes parisiens, et tout d'abord Jacques-Ange Gabriel ¹, le plus habile décorateur de son temps, qui donna le plan de la place Louis XV (place de la Concorde), construisit les deux palais à colonnades qui la bornent au nord, l'École militaire, le deuxième étage de la cour du Louvre adossé à la colonnade, et la charmante salle de spectacles du palais de Versailles.

Après lui viennent Victor Louis ², auquel Paris doit le Théâtre-Français et l'Opéra, et Bordeaux son théâtre, et Chalgrin ³, l'architecte de l'église Saint-Sulpice et de l'Arc de triomphe de l'Étoile. Il est bon de conserver la mémoire de ces artistes qui ont travaillé à faire de notre Paris la première ville du monde.

Avec Duban ⁴ nous sommes en plein XIX^e siècle. De notre temps les architectes sont fort savants et très habiles dans l'art de restaurer les œuvres de nos pères. Duban excella dans ce genre et sa restauration du château de Blois a été des plus heureuses.

Duc ⁵, plus jeune de cinq ans que Duban, a construit la colonne de Juillet, qui rappelle aux Français les glorieuses journées où les Parisiens renversèrent le gouvernement de la Restauration. On lui doit aussi une des meilleures œuvres de l'architecture moderne, la façade de la Cour de cassation. Duc se vit décerner pour ce beau travail, en 1869, un prix de cent mille francs, qu'il n'accepta que pour

1. Né à Paris en 1710, mort en 1782.

2. Né à Paris en 1735, mort vers 1810.

3. Jean-François-Thérèse Chalgrin, né à Paris en 1739, mort le 20 janvier 1811.

4. Jacques-Félix Duban, né à Paris le 14 octobre 1797, mort le 6 octobre 1870.

5. Joseph-Louis Duc, né à Paris le 25 octobre 1802, mort dans la même ville le 13 janvier 1874.

fonder généreusement lui-même avec cette somme un prix à l'Académie des beaux-arts.

Victor Baltard¹ a été un artiste érudit et consciencieux, et il a restauré plusieurs de nos églises parisiennes, entre autres la plus ancienne, Saint-Germain-des-Prés; il en a même élevé une nouvelle, celle de Saint-Augustin, mais son titre de gloire est la construction des Halles centrales. Cette œuvre est, par la nouveauté de l'idée, la hardiesse de l'exécution et la parfaite appropriation du monument à son objet, une des curiosités de la capitale.

L'archéologie était la science favorite de Lassus². Avec quel art merveilleux il a reconstitué la flèche de la Sainte-Chapelle; avec quels soins jaloux il a dirigé la restauration de Notre-Dame! Nul ne fut aussi érudit que lui, si ce n'est son émule et collaborateur Viollet-le-Duc³, si brusquement enlevé à l'art.

C'est par ce nom justement aimé que nous allons clore cette longue et magnifique liste des architectes parisiens. Les travaux de Viollet-le-Duc ont été considérables; ses restaurations des églises de Vézelay, de Châlons-sur-Marne et de Laon, des remparts de Carcassonne, du château de Pierrefonds, sont trop connues pour que nous fassions autre chose que de les mentionner. Écrivain distingué autant qu'habile architecte, archéologue de premier ordre, il a laissé des livres qui ne sont pas un de ses moins beaux titres à la reconnaissance publique. Le *Dictionnaire raisonné de l'architecture fran-*

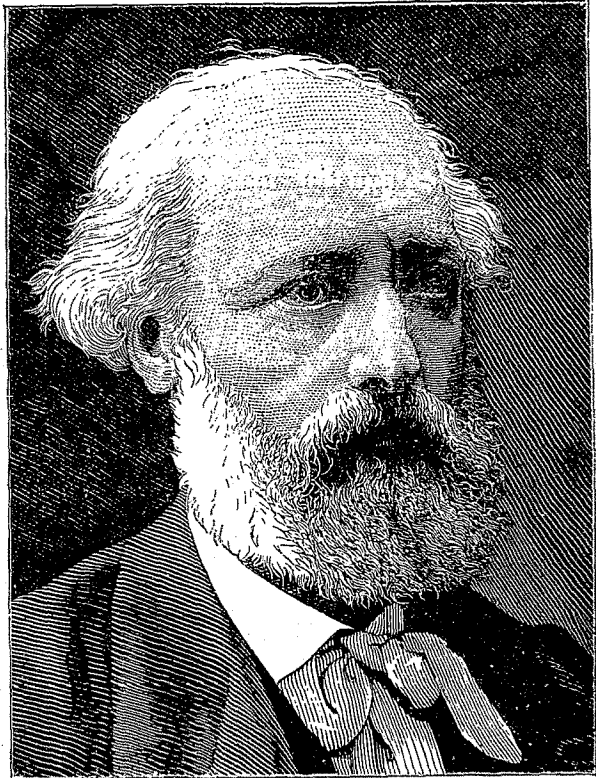
1. Né à Paris le 19 juin 1805, mort dans la même ville le 13 janvier 1874.

2. Jean-Baptiste Antoine Lassus, né à Paris le 19 mars 1807, mort à Vichy le 15 juillet 1857.

3. Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc, né à Paris le 27 janvier 1814, mort près de Lausanne en Suisse le 17 septembre 1879.

çaise et le *Dictionnaire du mobilier*, notamment, sont des ouvrages classiques dont l'érudition française s'honore.

Nous ne saurions oublier non plus que Viollet-le-Duc se montra aux jours de nos désastres un ardent patriote et contribua activement à la défense de Paris. Après la lutte, il comprit que la République seule pouvait relever la patrie blessée et il se dévoua à elle. Ce Paris, qu'il aimait tant, le nomma conseiller municipal. Au sein de cette assemblée, il déploya les vertus



VIOLLET-LE-DUC

civiques qui lui attirèrent l'estime et l'amitié de tous. Le souvenir de ses services est encore trop vivant pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ce point. Cependant il convient de rappeler que c'est à Viollet-le-Duc que revient l'initiative de multiplier dans Paris les statues des grands hommes. Paris lui a payé sa dette ; Viollet-le-Duc a sa statue sur la façade de l'Hôtel de ville parmi les illustrations de la cité, et c'est justice.

IV

LES GRAVEURS

THOMAS DE LÉU — LARMESSIN. — POILLY. — MARIETTE. — BERNARD LÉPICIÉ. — GRAVELOT. — CHARLES-NICOLAS COCHIN. — FICQUET. — MADAME DE POMPADOUR. — AUGUSTIN DE SAINT-AUBIN. — DE BUCOURT. — BERVIC. — DESNOYERS. — MÉRYON. — JACQUES JACQUEMART.

Paris a donné naissance à un assez grand nombre de graveurs sur bois ou sur cuivre, pour que nous puissions grouper ces artistes dans un chapitre spécial. Le lecteur n'y trouvera rien qui puisse frapper vivement l'imagination : l'art de la gravure n'assure pas d'ordinaire à ceux qui le pratiquent une gloire bruyante. Si l'on excepte Marc-Antoine, l'ami et l'interprète de Raphaël, la renommée de ceux qui consacrèrent leur vie à manier le burin reste calme et reposée : les érudits de l'art en sont le plus souvent les seuls dépositaires. Pourtant le graveur est un grand serviteur de l'humanité. Il multiplie et il éternise les chefs-d'œuvre de la peinture. C'est grâce à lui que les

hommes médiocrement fortunés peuvent ennoblir leurs demeures et que les pauvres mêmes peuvent couvrir leurs tristes murs des plus illustres richesses. Le graveur fait circuler partout la beauté. Est-il plus noble mission ? De nos jours la photographie fournit, il est vrai, des images moins coûteuses encore que les gravures. Mais la photographie reflète et n'interprète pas. Le graveur reste le seul interprète du peintre. D'ailleurs le graveur, et surtout le graveur à l'eau forte, loin de s'astreindre à toujours copier, produit souvent des œuvres originales.

Le plus ancien graveur parisien, dont le nom soit resté, est Thomas de Leu ¹, fameux par l'élégante noblesse de ses portraits, parmi lesquels on cite ceux de Henri III, de Marie Stuart, de Henri IV, de Marie de Médicis, du prince de Conti, du duc de Joyeuse, etc.

Nommons ensuite Nicolas de Larmessin ², qui fleurit au XVII^e siècle et excella de même dans le portrait. Ceux de Philippe de Bourbon et d'Henriette Stuart, sœur de ce prince, sont justement vantés.

Pierre-Jean Mariette ³ était d'une famille de graveurs. C'est d'après les conseils du peintre Le Brun qu'il embrassa la profession qui l'a illustré. Son œuvre se compose de plus de huit cents pièces, dont le frontispice du *Dictionnaire* de l'Académie. Mariette grava le plus souvent d'après le Dominiquin, Poussin et Le Brun. Il était habile ; mais son goût n'était pas toujours pur. Nous avons parlé des écrits de cet artiste au chapitre des typographes et libraires. Rappelons cependant qu'il fut l'auteur de l'*Abecedario* qui porte son nom.

1. Né à Paris vers 1570. La date de sa mort est inconnue.

2. Né à Paris vers 1640, mort dans la même ville le 23 juillet 1694.

3. Né à Paris le 7 mai 1694, mort dans la même ville le 10 septembre 1774.



Henry iiii par la grace
de Dieu Roy de fran-
ce et de Nauarre
Age de 45. 1596.

Henry race des Dieux le plus puissant des Roys
Porte de ce Cheual est vn fouldre de Guerre
Qui bouleuer sera ses Ennemis par Terre
Et bornera du Ciel la gloire des Francoys.

PORTRAIT DE HENRI IV GRAVÉ PAR THOMAS DE LEU

Avec Bernard Lépicié ¹, nous entrons dans le XVIII^e siècle qui eut dans tous les arts tant de charme et d'agrément. Bernard Lépicié, qui avait de grandes connaissances non seulement en gravure, mais aussi en peinture, fit, fort jeune, un séjour en Angleterre. Il y grava les cartons de Raphaël qui ornent le palais de Hamptoncourt. Il mourut secrétaire perpétuel et historiographe de l'Académie de peinture. Son fils et son élève Nicolas-Bertrand L'Épicié débuta dans la gravure. Mais la faiblesse de sa vue ne s'accommoda pas d'un art qui impose à l'œil un pénible travail. Il s'adonna à la peinture où il eut quelque réputation.

Le nom que vous allez lire est celui du graveur peut-être le plus charmant d'une époque charmante. Gravelot ², frère du géographe d'Anville, dont nous vous avons parlé dans un autre chapitre, débuta par la peinture ; mais il ne tarda pas à s'adonner uniquement au dessin et à la gravure des vignettes pour livres, qui étaient alors fort à la mode. On n'imprimait plus un poète ou un historien sans agrémenter le texte de culs-de-lampes, vignettes, frontispices, fleurons, etc. Les ouvrages de philosophie et même de mathématiques recevaient aussi des ornements gravés. Gravelot servit autant et mieux qu'aucun autre le goût délicat. Il grava à l'eau forte les vignettes d'une édition de Shakespeare donnée à Londres ; on lui doit des figures pour le Voltaire de Panckoucke, pour Racine, pour Marmontel, l'Arioste, etc. L'effet de ces petites compositions est vraiment délicieux.

Charles-Nicolas Cochin ³, fils de Charles-Nicolas, graveur excellent, surpassa son père dans l'art de manier le burin. Il fut aussi savant des-

1. Né à Paris le 8 octobre 1698, mort dans la même ville le 17 janvier 1755.

2. Hubert-François Bourguignon Gravelot, né à Paris le 26 mars 1699, mort dans la même ville le 20 novembre 1773.

3. Né à Paris en 1715, mort le 19 avril 1790.

sinateur qu'habile graveur; son œuvre est des plus considérables; elle s'élève à plus de mille cinq cents pièces. Charles-Nicolas Cochin joignait à son talent professionnel un esprit judicieux et des connaissances étendues en art. Aussi le *Voyage en Italie*, qu'il publia en 1758, fut pour ses contemporains un guide précieux, que les érudits consultent encore aujourd'hui. Cochin ne vécut point sans honneurs. Il fut chevalier de l'ordre de Saint-Michel, garde des dessins du cabinet du roi et secrétaire de l'Académie de peinture. Les plus grandes pièces qu'il grava lui étaient commandées par l'Empereur de la Chine : elles représentaient les fêtes et cérémonies des Fils du ciel. Les planches périrent en mer, en sorte que les épreuves de ces belles gravures sont d'une excessive rareté.

Étienne Ficquet¹ grava dans le même temps une suite de petits portraits que la précision et la finesse des tailles mettent au rang des chefs-d'œuvre de l'art. On remarque particulièrement ceux de Descartes, Thomas Corneille, La Fontaine, J.-B. Rousseau, Voltaire, J.-J. Rousseau. On cite comme la pièce la plus parfaite qui soit sortie des mains de cet habile homme le portrait de madame de Maintenon d'après Mignard.

A cette époque charmante, où l'art avait pénétré si avant dans la vie, il n'est pas extraordinaire de voir les lettres et les arts cultivés par des personnes qui n'en faisaient pas profession et qui y semblaient même tout à fait étrangères par les habitudes de leur existence. C'est ainsi qu'on vit une favorite, madame de Pompadour², graver elle-même, d'après Legeay, des planches avec sujets allégoriques.

En revenant aux graveurs de profession, nous rencontrons les frères

1. Né à Paris en 1734, mort en 1794.

2. Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de Pompadour, née à Paris le 29 décembre 1721, morte à Versailles le 15 avril 1764.

Saint-Aubin et notamment Augustin¹, l'un des trois, qui se consacra presque exclusivement à l'exécution des vignettes et portraits pour libraires. Son habileté fut grande en ce genre et il compte parmi les plus agréables petits maîtres de son temps.

De Bucourt² excella vers la fin du XVIII^e siècle dans un genre nouveau alors, la gravure en couleur. Il composa un certain nombre de planches dans lesquelles les teintes, légères et fines comme celles de l'aquarelle, ajoutent à la gaieté d'une scène familière et pimpante. Ces petits ouvrages ont en outre le mérite de reproduire les costumes et les modes du temps. Ils sont aujourd'hui fort recherchés par les amateurs. Je citerai, par exemple, la *Promenade du palais royal* dont les bonnes épreuves valent trois ou quatre mille francs.

Bervic³, son contemporain, entre davantage dans la réforme de David, dont l'austérité ne concourait nullement au gentil talent de De Bucourt. Bervic, graveur de haut style, a laissé deux chefs-d'œuvre de fierté, de noblesse et d'éclat: *l'Éducation d'Achille* d'après Regnault et *l'Enlèvement de Déjanire* d'après le Guide.

Desnoyers⁴ est remarquable aussi par le style. On lui doit plusieurs madones d'après Raphaël et spécialement une *Vierge à la chaise*, dont la tête claire sur un fond blanc est une merveille de pureté et d'élégance.

1. Augustin de Saint-Aubin, né à Paris le 3 janvier 1736, mort le 10 novembre 1807.

2. Philibert Louis de Bucourt, né à Paris le 12 février 1755, mort à Belleville le 22 septembre 1832.

3. Charles-Clément Balvay-Bervic, né à Paris le 28 mai 1756, mort dans la même ville le 23 mars 1822.

4. Auguste-Gaspard-Louis Boucher, baron Desnoyers, né à Paris le 19 décembre 1779, mort le 16 février 1857.



1837 — JULES JACQUEMART — 1880

Méryon ¹, dont M. Aglaüs Bouvenne a raconté la vie dans un beau livre, fait avec autant de soin que de modestie. Méryon quitta la marine pour se consacrer à la gravure à l'eau forte. Parisien de goût comme de naissance et possédé d'un amour profond pour toutes les vieilles pierres de cette ville de gloire, il excella à rendre les monuments gothiques, les anciennes rues, les tours, enfin tous les vestiges du passé parisien. Son imagination scrupuleuse le troubla après une vie d'efforts de génie, de misères, et les dernières œuvres de maître portent la trace de ses troubles intellectuels. Mais les ouvrages précédents attestent le goût et le profond sentiment de ce maître moderne de l'eau forte.

C'est aussi dans l'eau forte qu'excella Jules Jacquemart ², enlevé trop tôt aux arts. Il n'eut pas d'égal pour traduire à la pointe l'aspect des pierreries et des métaux. Aussi la suite des gemmes de la galerie d'Apollon, au Louvre, passe-t-elle pour son œuvre maîtresse.

1. Charles Méryon, né à Paris en 1821, mort à Charenton le 13 février 1868.

2. Jules-Ferdinand Jacquemart, né à Paris en 1837, mort dans la même ville le 26 septembre 1880.



FRONTISPICE DES ŒUVRES GRAVÉES PAR MADAME DE POMPADOUR

V

LES ARTS DÉCORATIFS

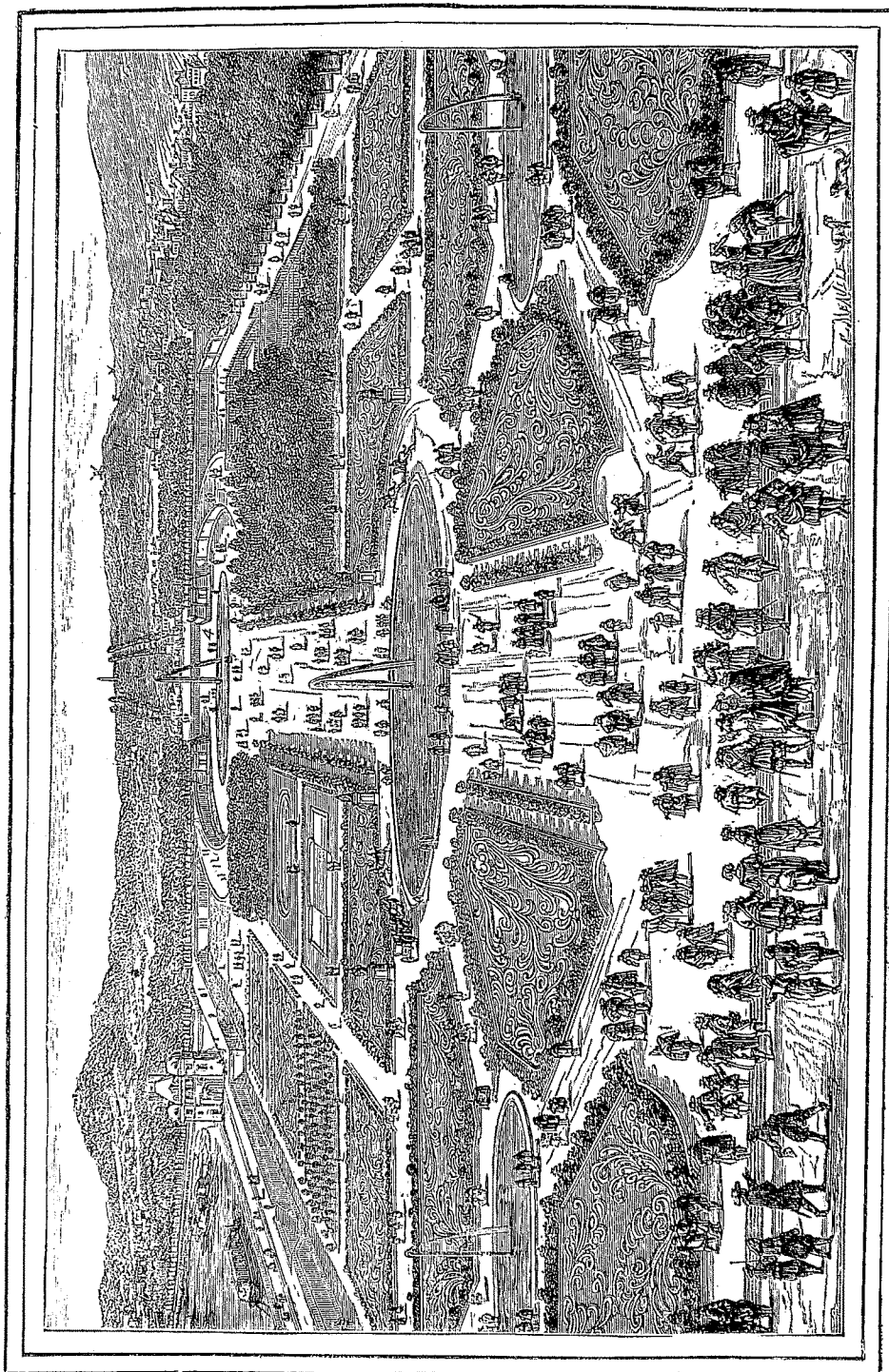
ANDRÉ LENOSTRE, LE DESSINATEUR DE JARDINS. — CLAUDE BALLIN, L'ORFÈVRE. — BOULLE, L'ÉBÉNISTE.

Nous ne pouvons quitter les beaux-arts sans parler des arts décoratifs.

Parmi les Parisiens qui s'y sont illustrés, le premier nom que nous rencontrons est celui de Lenostre¹, le grand dessinateur de jardins, qui, après avoir étudié dans l'atelier de Vouet, renonça à la peinture pour créer un genre dans lequel il n'avait pas eu de modèle et où il n'eut pas d'égal.

Il avait d'abord essayé son talent au château de Vaux, où Louis XIV le remarqua. Le roi voulut l'avoir à lui et lui confia la direction de tous ses parcs et jardins. Il fit les parcs de Saint-Cloud et de Meudon, ceux de Greenwich et de Saint-James en Angleterre, les jardins de Marly,

1. André Lenostre, né à Paris en 1613, mort au château des Tuileries le 15 septembre 1700.



VUE DU JARDIN DES TUILERIES DESSINÉ PAR LENOSTRE

des Tuileries, de Chantilly, de Clagny, de Sceaux, la magnifique terrasse de Saint-Germain, le parterre du Tibre à Fontainebleau. Mais son œuvre capitale est le parc de Versailles.

Saint-Simon trouvait que le lieu qu'on avait choisi pour y élever la plus magnifique des résidences royales était «ingrat, triste, sans vue, sans bois, sans eau, sans terre, parce que tout est sable mouvant et marécage. » Tout le paysage fut créé par la main des hommes. On y vit travailler à la fois trente-six mille hommes et plus de six mille chevaux. On apporta de la terre, des arbres : on amena de l'eau, soit des collines voisines par d'immenses conduits, soit de la rivière par la machine de Marly et par son aqueduc, « qui a l'air aujourd'hui d'une imposante ruine romaine dominant au loin la vallée de la Seine. »

Avec cela Lenotre fit des merveilles : en face du château, une allée immense bordée de statues, coupée de parterres, de bassins, qui semble s'étendre à l'infini et ouvre une admirable perspective ; des deux côtés, réunis en deux énormes épaisseurs vertes, les bosquets qui, vus de haut, semblent deux mers de verdure, et qui, si on y pénètre, vous présentent à chaque pas quelque spectacle inattendu et toujours beau ; dans les massifs, dans ces grandes et hautes allées, bien régulières et bien droites, qu'on prendrait pour de longs portiques, aux bords des eaux répandues partout en fontaines, en bassins, en magnifiques jets d'eau, paraissent un nombre infini de statues, de groupes, de vases en marbre ou en bronze. Et ce parc rempli de richesses, vert comme une forêt, pompeux comme un palais, a près de cinq mille mètres de long sur trois mille de large. Un deuxième parc qui l'entoure à l'Est et au Nord a seize kilomètres de long. Il est vrai que tout cela coûta près d'un milliard de livres du temps. Le grand roi avait des caprices coûteux. Sa seule excuse est d'avoir donné à Lenotre l'occasion de créer un chef-d'œuvre.

Si Lenotre fut un maître admirable dans l'art de décorer les jardins,

il n'en fut pas moins modeste et simple. Saint-Simon nous dit qu'il avait une probité, une exactitude et une droiture qui le faisaient estimer et aimer de tout le monde. Il travaillait pour les particuliers comme pour le roi, avec la même application. Il avait une naïveté charmante. Le pape Clément X l'avait fait venir pour quelques mois à sa cour. En



ANDRÉ LENOSTRE

entrant dans la chambre du pape, au lieu de se mettre à genoux, il courut à lui : « Eh ! bonjour, lui dit-il, mon révérend Père, en lui sautant au cou et l'embrassant ; eh ! que vous avez bon visage, et que je suis aise de vous voir et en si bonne santé ! » Le pape se mit à rire de tout son cœur ; il fut ravi de cette bizarre entrée et lui fit mille amitiés.

Le même écrivain cite de lui un autre trait qui nous peint son bon cœur : « Un mois avant sa mort, le roi, qui aimait à le voir et à le faire causer, le mena dans ses jardins, et à cause de son grand âge, le fit mettre dans une chaise que des porteurs roulaient à côté de la sienne, et Lenostre disait là : « Ah ! mon pauvre père, si tu vivais et que tu pusses voir un pauvre jardinier comme moi, ton fils, se promener en chaise à côté du plus grand roi du monde, rien ne manquerait à ma joie. »

Un homme auquel nous devons aussi un souvenir, c'est l'orfèvre Claude Ballin¹, qui vécut, lui aussi, sous le règne de Louis XIV. Fils d'un des orfèvres les plus riches de Paris, le jeune Claude étant destiné à succéder à son père, reçut une excellente éducation. Les orfèvres n'étaient pas en ce temps-là de simples débitants d'objets d'orfèvrerie : ce qu'ils vendaient, ils l'avaient fabriqué eux-mêmes ou fait fabriquer sous leur direction. Il fallait donc que Claude fut dès le jeune âge familiarisé avec la fonte, la gravure, la ciselure des métaux précieux.



CLAUDE BALLIN

Ce qu'il ne pouvait apprendre de son père ou des meilleurs ouvriers de l'atelier, des maîtres étrangers furent chargés de le lui enseigner. Son père le poussa surtout vers l'étude du dessin, pour qu'il fût capable d'exécuter lui-même les modèles des pièces qu'on fabriquerait chez lui. Il fit tout de suite dans cette partie de surprenants progrès, copia les tableaux de Poussin, fréquenta l'école de Vouet, ne vécut plus que parmi les jeunes artistes, si bien que son père se demanda un jour avec effroi « s'il n'aurait pas cultivé un orfèvre, pour ne faire pousser qu'un peintre. »

1. Né à Paris en 1615, mort dans la même ville le 22 janvier 1678.

M. E. Muller, dans la jeunesse des hommes célèbres, a raconté d'une façon charmante les débuts de Claude et les craintes de son père.

« Outre qu'il avait son idée fixe (et très logique après tout) de voir son fils prendre la suite de ses productives affaires, maître Ballin savait les difficultés, les mécomptes et l'incertitude des résultats qu'offrait la carrière artistique.

« Claude, disait-il parfois, tu es, je crois, assez fort en dessin, maintenant tu pourrais t'épargner les études que tu fais »... Et Claude répliquait de l'air le plus doux : « On n'est jamais trop savant, mon père... » Et il grimpait à sa chambre, où il s'enfermait au verrou et de laquelle on ne le voyait toujours sortir que les mains vides.

« En revanche, maintes fois le père, qui le guettait, l'y avait vu monter, cachant sous ses habits ou portant discrètement à la main des objets qui ne pouvaient être d'aucun usage dans un atelier d'orfèvre, mais dont un peintre, un dessinateur, eussent facilement trouvé l'emploi : de la toile, des cadres devant servir à la tendre, de grands rouleaux de papier, destinés sans doute aux esquisses.

« Un jour enfin, l'on vit se glisser furtivement dans l'escalier conduisant à l'atelier de Claude un vieillard à longue barbe blanche connu pour faire le métier de modèle.

« Dès lors maître Ballin n'y tint plus et il voulut éclairer ses doutes dès le lendemain.

« Le lendemain, de bon matin, il va frapper à la porte de son fils, il lui commande d'ouvrir et entre après de longs pourpalers. Que voit-il d'abord ? quatre grandes toiles qui représentaient l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge de bronze et l'âge de fer. Trois de ces tableaux sont accrochés aux murailles, le quatrième est encore sur le chevalet, et sur une chaise, à côté du chevalet, reposent la palette et les pinceaux que le peintre vient d'abandonner.

« Quant à l'établi d'orfèvre placé devant la fenêtre, non seulement il est assez dégarni d'outils, mais encore au beau milieu, l'on aperçoit jeté en chiffon le tablier de l'artisan infidèle.

« Le père poussa un cri de colère, et, dans sa fureur, il court à l'établi, il s'empare d'un poinçon pour éventrer ces toiles maudites.

« En même temps Claude a vivement entr'ouvert les rideaux du lit, comme pour chercher une arme qu'il puisse opposer à celle de son père... et comme maître Ballin revient le bras levé pour lacérer *l'âge d'or*, il trouve en face de lui son fils, dans une attitude assez semblable à celle d'un soldat romain se couvrant de son bouclier. Pour parer les coups destinés à son œuvre, le jeune homme fait briller entre son père et lui un grand bassin d'argent, où se trouve reproduite, par un merveilleux travail de ciseleur, la composition du tableau que M. Ballin s'appêtait à détruire.

« On juge de la stupeur du père : son étonnement et son admiration ne font que s'accroître quand Claude lui apporte successivement deux autres pièces d'orfèvrerie, en lui disant : « Vous voyez devant vous *l'âge d'or*, *l'âge d'argent* et *l'âge d'airain* à peu près achevés ; si je ne vous présente pas de même *l'âge de fer*, c'est qu'il est encore sur le chantier ! » Ici Claude, enlevant le tablier jeté sur l'établi, met à découvert la pièce ébauchée qui doit compléter l'ensemble du travail.

« Ne vous en prenez qu'à vous, ajouta-t-il, de ce qui vous arrive. » Maître Ballin cherchait encore à se reconnaître dans le vertige de sa joie... Enfin, par un violent effort : « Bénédiction ! cria le père, je pourrai mourir content, mon Claude est un grand orfèvre. »

« Claude serra son père dans ses bras, en disant : « Maintenant que vous n'avez plus, je pense, à redouter pour moi l'exemple des grands peintres, avouez, mon père, que je leur dois trop pour pouvoir regarder comme blessante l'idée qui vous est venue que je voulais leur ressembler. »

« Maître Ballin avoua la chose sans peine : il en aurait avoué bien d'autres.

« Les quatre chefs-d'œuvre de Claude Ballin, exposés en public, excitèrent l'admiration générale : de riches amateurs les mirent en quelque sorte aux enchères ; ce fut enfin le cardinal de Richelieu qui les



VASE CISELÉ PAR BALLIN

acheta et commanda de plus à l'artiste autant de vases à l'antique décorés dans le même goût que les bassins, sur lesquels ils devaient être posés.

« Ballin exécuta ce nouveau travail avec la même perfection que le premier, et bientôt il fut connu comme le premier orfèvre ciseleur de son époque. »

En 1672, il fut nommé directeur du balancier des médailles. Malheureusement les beaux ouvrages qu'il exécuta ne nous sont plus connus aujourd'hui que par les dessins de Launay. Ils furent presque tous fondus pour subvenir aux frais de la guerre de la succession d'Angleterre. Seules quelques églises de Paris ont conservé un petit nombre de pièces travaillées par lui : elles sont d'une grande beauté, d'une délicatesse infinie et ne semblent avoir survécu que pour nous faire regretter davantage toutes les autres que nous avons perdues ¹.

1. Son neveu, Claude Ballin, né à Paris en janvier 1661, mort le 18 mars 1754, fut aussi un orfèvre et un ciseleur très habile.

Il nous faut, pour finir, mentionner le célèbre Boule¹, l'ébéniste parisien, dont les meubles d'une élégance parfaite furent imités dans toute l'Europe et valent aujourd'hui des prix énormes. Il ornait ces meubles, en simple bois de chêne ou de châtaignier, de bronze, de mosaïques d'un goût parfait, dont il composait lui-même les dessins. Ses fils, André-Charles, né en 1685, Charles-Joseph, né en 1688, et Henri-Auguste, né en 1690, furent ses dignes continuateurs.

C'est Boule qui, le premier, a donné à l'industrie parisienne de l'ameublement ce cachet artistique qui, de nos jours encore, fait son honneur et lui a assuré dans le monde entier une supériorité incontestable.

1. André-Charles Boule, né à Paris en 1642, mort dans la même ville le 29 février 1732.

VI

LES COMPOSITEURS DE MUSIQUE

CAMBERT. — FRANÇOIS COUPERIN. — BERTON. — WILHEM. —
HEROLD. — HALÉVY. — ADOLPHE ADAM. — GEORGES BIZET.

Paris a produit peu de musiciens. Cependant il revendique la gloire de compter parmi ses enfants un des créateurs de l'opéra français, Robert Cambert¹. Cet artiste était organiste de l'église Saint-Honoré et surintendant de la musique de la reine Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. C'est lui, qui, le premier en France, composa un opéra, en 1659, sur les paroles de l'abbé Perrin, maître des cérémonies de Gaston, duc d'Orléans. Le succès de cet opéra fut grand, et Cambert en composa deux autres, *Ariane ou les Amours de Bacchus* et *Adonis*. Lorsqu'en 1669, Perrin obtint du roi la permission d'établir à Paris et dans d'autres villes de France « des académies de musique pour chanter en public des pièces de théâtre », il s'associa Cambert pour la musique. Au mois de mars 1671, Perrin

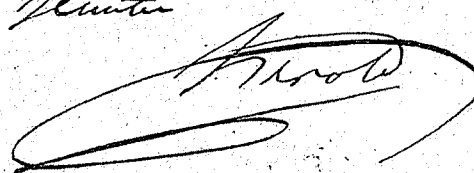
1. Né à Paris en 1628, mort à Londres en 1677.

ouvrit son académie dans la rue Mazarine, et il y fit jouer une pièce de Cambert, *Pomone*, qui est le premier opéra français régulier. Pendant huit mois *Pomone* souleva les applaudissements du public. Mais cette première tentative d'un opéra à Paris excita des jalousies et des convoitises. Un Italien devenu le surintendant de la musique de Louis XIV, Jean-Baptiste Lulli, comprit tout l'avantage qu'on pouvait tirer de la création de Perrin. Il profita habilement d'un dissentiment des associés pour leur faire enlever leur privilège à son profit. Il parvint même à faire croire au public que lui, Lulli, était le fondateur de l'opéra français. Longtemps cette prétention fut admise, mais des historiens, jaloux de la vérité historique, ont rétabli les faits à l'aide de documents indiscutables et ont restitué à Perrin et à Cambert la gloire dont ils avaient été si injustement privés¹. Comme tous les inventeurs, les créateurs de l'opéra français avaient été les victimes de l'intrigue d'un rival habile et de l'ingratitude de leurs contemporains. Cambert ne put supporter une telle injure ; il quitta la France, en 1673, et passa en Angleterre, où le roi Charles II lui donna la place de maître de sa musique. Il ne tarda pas à mourir de chagrin et de dépit.

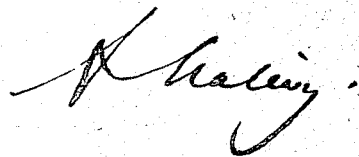
Après Cambert il faut citer avec honneur le nom de François Couperin, né à Paris en 1668. Cet artiste appartenait à une famille où le goût de la musique était héréditaire. Le premier des Couperin, Louis, né en 1630, était organiste de l'église Saint-Gervais ; ses deux frères François et Charles, lui succédèrent dans cet emploi. Charles eut un fils, François, qui fut le plus célèbre de la famille et qui fait l'objet de cette notice. Son talent d'organiste et de compositeur lui valut

1. M. Arthur Pougin a fait sur ces personnages une très intéressante étude sous ce titre : *Les Créateurs de l'Opéra français : Perrin et Cambert* (Paris, Charavay, 1882, in-18.)

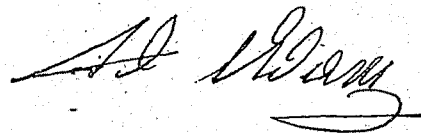
J'ai l'honneur d'être, votre très humble
Dévoté
Le 4 mai 1899.



1791 — FERDINAND HEROLD — 1833



1799 — FROMENTAL HALÉVY — 1862



1803 — ADOLPHE ADAM — 1856

une grande renommée et la place d'organiste de la chapelle royale. François Couperin a laissé de remarquables compositions pour clavecin. Il mourut en 1733. Sa fille, Marguerite-Antoinette, lui succéda comme claveciniste de la chambre du roi. Jamais avant elle une femme n'avait rempli cet emploi. La famille Couperin fournit encore des artistes distingués, et le dernier d'entre eux fut organiste de Louis XVIII.

A la fin du XVIII^e siècle nous trouvons Henri Berton ¹, professeur au Conservatoire et membre de l'Institut, dont les opéras *Montano et Stéphanie*, le *Délire* et *Aline* ont eu une grande vogue.

Après lui vient Wilhem ², qui eut la gloire d'introduire l'étude du chant dans nos écoles et de fonder les orphéons. Ami de Béranger, il composa la musique de plusieurs chansons de l'illustre poète.

Voici maintenant de tous les musiciens parisiens, le plus illustre. Louis-Joseph-Ferdinand Herold naquit à Paris le 28 janvier 1791.

On peut dire que le goût musical était héréditaire dans sa famille : son grand-père, en effet, était maître d'école et organiste à Seltz en Alsace, et son père Joseph Herold s'était fait connaître par quelques œuvres de piano.

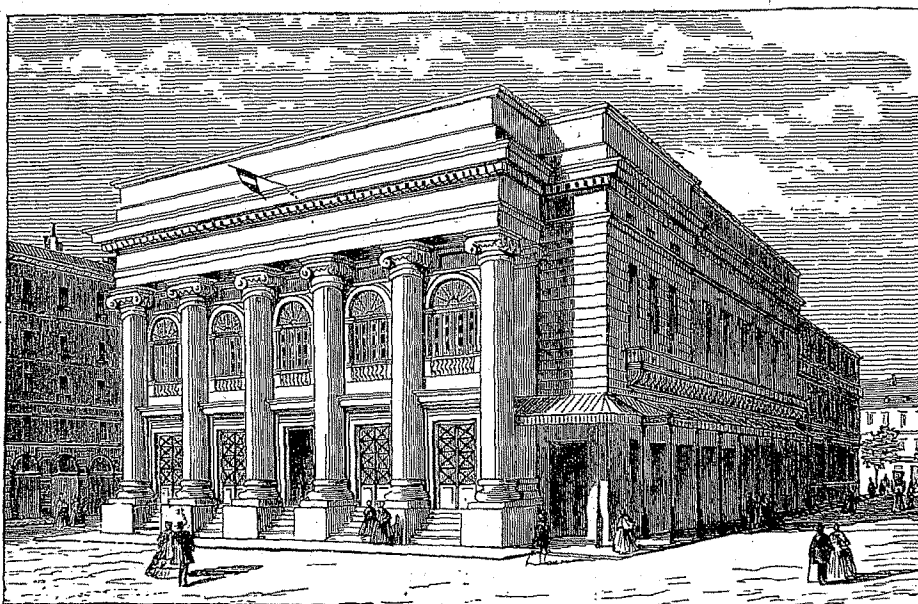
Après avoir fait d'excellentes études littéraires, Herold entra au Conservatoire comme élève des classes de piano et y remporta le premier prix, en 1810. C'est au concours de piano qu'il fit entendre son premier ouvrage : au lieu de jouer le morceau imposé, il exécuta une sonate de sa composition.

1. Né à Paris le 17 septembre 1766, mort le 22 avril 1844.

2. Guillaume-Louis Bocquillon, dit Wilhem, né à Paris le 18 décembre 1781, mort dans la même ville le 26 avril 1842.

En 1811, il devint élève de Méhul, l'auteur de *Joseph*. Il fit de rapides progrès sous la direction de ce grand compositeur, et, au mois d'août 1812, remporta le prix de Rome au concours de composition musicale.

Il partit cette même année pour l'Italie. Il résida d'abord à Rome, puis à Naples : c'est dans cette ville qu'il fit représenter, en janvier 1815, son premier opéra : *la Gioventù di Enrico Quinto* (la Jeunesse



L'OPÉRA-COMIQUE EN 1830

d'Henri V.) Cet opéra eut un certain succès : fait assez curieux, car les Napolitains affectaient de dédaigner la musique des Français. Ceux-ci cependant entendaient mieux que les Italiens la musique dramatique ; l'anecdote suivante, racontée par Herold lui-même dans une de ses lettres, le témoigne clairement.

À la fin de *la Gioventù di Enrico quinto*, le roi renvoyait ses amis en leur recommandant le silence sur l'aventure qui fait le sujet de la pièce : Herold avait composé un morceau très doux. Les Napolitains

en furent révoltés : ils ne pouvaient pas admettre un opéra finissant sans tapage. Herold sentait bien qu'il avait raison, il ne voulut pas cependant discuter, et le lendemain il substitua un *finale* bruyant : les Napolitains applaudirent.

Il nous semble que le Français avait montré plus de goût que les Italiens et plus de sens du théâtre :

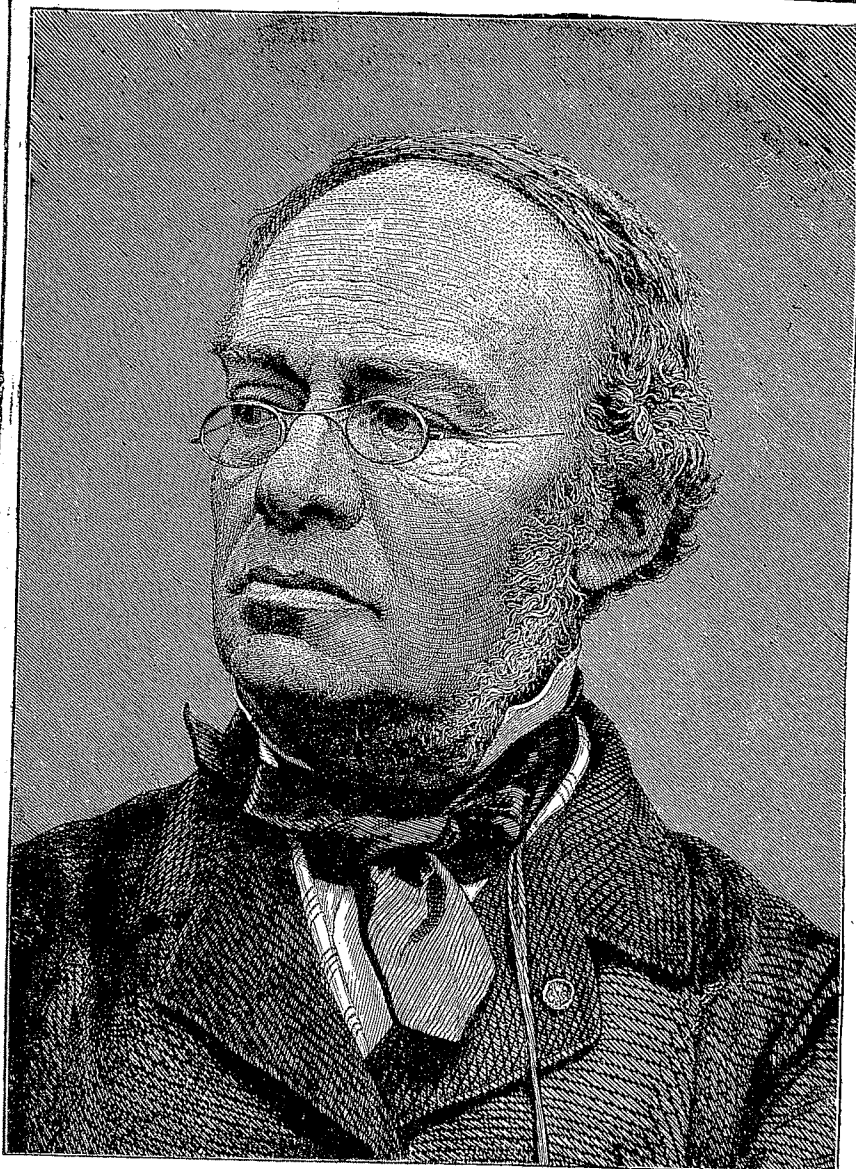
De retour en France, après avoir visité l'Allemagne, Herold collabora avec Boïeldieu pour un opéra de circonstance, *Charles de France* (1816), puis, en 1817, obtint, à quelques mois de distance, deux succès avec les opéras comiques *des Rosières* et de la *Clochette*. En 1823, *le Muletier* obtint un brillant succès. *Lathénie*, *le Roi René*, *le Lapin blanc* furent suivis de *Marie* (1826), qui montrait des qualités dramatiques supérieures. Tout dans cet opéra comique était traité de main de maître : plusieurs morceaux sont restés populaires : les romances, *Une robe légère*, *Je pars demain*, les couplets : *Batelier dit Lisette*.

Pendant les années suivantes, Herold n'écrivit plus que des ballets, c'est qu'il était fort occupé par ses fonctions de chef du chant à l'opéra. Un de ces ballets, la *Somnambule*, contient de fort belles pages. Mentionnons encore dans cette période l'ouverture et les chœurs du *Dernier jour de Missolonghi*, drame de Georges Ozaneaux, joué à l'Odéon en 1828 ; ces morceaux comptent parmi les plus hautes inspirations d'Herold.

Il revint à l'Opéra-Comique par un petit drame lyrique en un acte *l'Illusion* (1829), qui faisait pressentir les grandes œuvres qui l'ont suivi de près.

En 1831, il donnait *Zampa* ; en décembre 1832, le *Pré-aux-Clercs*.

Il est difficile de dire lequel des deux est son chef-d'œuvre. Le *Pré-aux-Clercs* est peut-être plus parfait, mais *Zampa* est plus varié et plus puissant. Dans cet opéra, en effet, on passe de la gaieté la plus



1799 -- HALÉVY -- 1862

franche aux terreurs les plus sombres. Dans le *Pré-aux-Clercs* on se maintient presque toujours dans la note mélancolique ; mais tout est d'une grâce, d'une suavité enchanteresses. Au-dessus de cela il n'y a rien.

Herold compte parmi les plus grands noms de la musique ; il possède à la fois la puissance et la grandeur, la gaieté et l'esprit. On peut dire qu'il participe à la fois des Allemands et des Italiens, il a la puissance et l'élévation des premiers, le charme et la douceur des seconds ; à ces qualités il joint l'esprit des Français et leur distinction ; jamais il ne tombe dans la vulgarité. Depuis cinquante ans, ses mélodies sont populaires, sans être devenues banales : c'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire. Le public a toujours aimé, aimera toujours *Zampa* et le *Pré-aux-Clercs*. Pour le *Pré-aux-Clercs*, ce succès s'était dessiné dès la première heure ; malheureusement Herold ne put pas en jouir.

Il mourut un mois après la première représentation, le 19 janvier 1833, dans toute la force de son génie. L'art et la France ont peu fait de pertes aussi cruelles¹.

Après Herold vient Fromental Halévy né à Paris le 23 mai 1799². A vingt ans, il avait le grand prix de Rome. A trente ans, il se faisait connaître par le remarquable ballet de *Manon Lescaut*. A trente-six ans, il donnait dans une même année, à dix mois d'intervalle, un drame lyrique en cinq actes et un opéra-comique en trois actes. L'opéra était *la Juive*, l'opéra-comique l'*Éclair*, deux chefs-d'œuvre ;

1. On ne peut pas parler d'Herold sans rappeler le souvenir de son fils, un des fondateurs de notre république, un des plus ardents défenseurs de la libre pensée, sénateur de la Seine, préfet de la Seine, un Parisien qui a aimé sa ville avec passion et l'a servie jusqu'à la mort.

2. Il mourut à Nice le 17 mars 1862. Il était alors secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts.

dans sa longue et brillante carrière, Halévy n'a rien créé de plus beau que *la Juive*, ni de plus charmant que *l'Éclair*.

On n'oubliera pas cependant *Guido et Ginevra*, *la Reine de Chypre*, *Charles VI*, *le Shérif*, *les Mousquetaires de la reine* et *le Val d'Andorre*. Quoiqu'il y ait dans ces ouvrages des parties trop touffues, manquant d'air et de lumière, des contrastes qui deviennent fatigants parce qu'ils sont trop fréquents et trop cherchés, des morceaux d'ensemble qui deviennent monotones, parce que des personnages animés de sentiments très différents les expriment tous par la même phrase musicale, on pardonnera aisément ces longueurs et ces défauts au talent si varié, noble et mystérieux, spirituel et fin, qui a su créer tant de caractères fortement accentués, exprimer tant de passions opposées, nous faire pleurer, nous faire sourire, nous bouleverser par des tempêtes de sons et nous apaiser par de touchantes et douces mélodies, où il a mis beaucoup de son cœur.

Ce n'est pas le cœur, mais l'esprit qui est la qualité maîtresse d'Adolphe Adam ¹.

Il avait commencé par composer de simples couplets à l'usage des petits théâtres du boulevard : de ce métier-là il lui est toujours resté quelque chose.

Ses meilleures œuvres, les plus connues : le *Postillon de Longjumeau*, le *Châlet*, le *Toréador*, *Giralda*, valent plutôt par les allures dégagées, par la bonne humeur, que par la poésie et la distinction.

La facilité d'Adam a été prodigieuse : dans une vie qui n'a pas été très longue, il a composé soixante opéras ou ballets, sans parler de tous ses autres morceaux de moindre importance. *Le Toréador*, sous

1. Né à Paris le 24 juillet 1803, mort le 3 mai 1856.

sa première forme, fut composé en six jours. On a appelé Adam le premier des improvisateurs français.

Il n'a point aspiré à sortir d'un genre peut-être secondaire, qui convenait parfaitement à son talent agréable et facile, et il en a réalisé l'idéal.

Le dernier est un de nos contemporains, Georges Bizet¹, mort jeune, à trente-sept ans, en 1875, au moment où il venait de se mettre au premier rang parmi les compositeurs

modernes par sa partition de *Carmen*, si originale, si tendre, si passionnée, au moment où il prenait véritablement possession de son talent. Si sa vie a été courte, elle lui a suffi du moins pour immortaliser son nom.

1. Né à Paris le 25 octobre 1838, mort dans la même ville en juin 1875. Il avait obtenu le grand prix de Rome en 1857. Il est aussi l'auteur de *l'Arlésienne*.



GEORGES BIZET

VII

LES ARTISTES DRAMATIQUES

BARON. — PRÉVILLE. — LEKAIN. — MOLÉ. — GRAND-MÉNIL. —
SOPHIE ARNOULD. — TALMA. — MADEMOISELLE MARS. — VIRGINIE
DÉJAZET. — MARIA MALIBRAN.

Aux noms des grands auteurs dramatiques parisiens il convient de joindre les noms de ceux de leurs glorieux interprètes que Paris a produits.

Baron ¹, acteur de la troupe de l'hôtel de Bourgogne, remplissait avec un égal succès l'emploi des rois et des paysans. Racine, dont il jouait les rôles, lui disait : « Monsieur Baron, je vous livre à vous-même, votre cœur vous en apprendra plus que mes leçons. »

Ce comédien, qui réunissait la simplicité à la noblesse, fut aussi

1. Michel Boyron, dit Baron, né à Paris le 8 octobre 1653, mort dans la même ville le 22 décembre 1729.

un auteur dramatique. On a de lui l'*Homme à bonnes fortunes* (1686), la *Coquette* (1687), la *Répétition* (1689), le *Débauché* (1689), l'*Andrienne* (1703), les *Adelphes* (1705). Il faut aussi rappeler que Baron fut l'ami de Molière.

Préville¹, entraîné par sa vocation, joua d'abord la comédie dans une troupe de campagne. Entré à la Comédie – Française en 1752, il excella dans la diction des vers dont il faisait sentir le nombre sans peser sur les syllabes.



BARON

Le grand tragédien Le Kain², l'élève de Voltaire, malgré sa petite taille, sa démarche pesante, ses traits vulgaires et sa voix sourde, joua dans la perfection les pièces de son maître et atteignit souvent le sublime de l'art. Le Kain contribua à la réforme des costumes au théâtre. Le premier, il renonça aux perruques énormes dont s'affublaient Auguste et Thésée.

Molé³ débuta à vingt ans à la Comédie-Française, en 1754, par le

1. Pierre-Louis Dubus, dit Préville, né à Paris le 19 septembre 1721, mort à Beauvais le 18 décembre 1799.

2. Henri-Louis Le Kain, né à Paris le 14 avril 1728, mort dans la même ville le 8 février 1778.

3. François-René Molé, né à Paris le 24 novembre 1734, mort dans la même ville le 11 décembre 1802. Il fut nommé membre de l'Institut en 1795.

Votre très humble
et très obéissant
serviteur

1645 — BARON — 1729

Talma

1763 — TALMA — 1826

M. Malibran

1808 — MARIA MALIBRAN — 1836

Votre très humble serviteur, et de votre
prouveur Lekain

1728 — HENRI-LOUIS LEKAIN — 1778

Mars

1779 — MADEMOISELLE MARS — 1847

Virginie Déjazet

1797 — VIRGINIE DÉJAZET — 1875

rôle de Britannicus et par celui, moins connu, d'Olinde dans la *Zé-néide* de Cahusac. Il fournit au théâtre une carrière de quarante-deux années. Comme il appartenait à cette époque de transition qui fut marquée par l'apparition du drame bourgeois, il put réunir dans certains rôles d'un tragique familier ses facultés diverses. C'est ce qu'il fit avec un extraordinaire bonheur dans *Beverley* (1768). Mais son talent était surtout celui d'un comique, élevé, profond, gracieux.

Grand-Ménil ¹ était avocat au parlement de Paris et conseiller de l'amirauté. Il occupait par ces fonctions dans la société une place hautement honorable qu'il quitta pourtant pour se faire comédien, tant avait de force son goût du théâtre. Il tint d'abord l'emploi des *valets*, puis celui des *financiers* et les *rôles à manteau*. Quand le Théâtre-Français fut réorganisé tel qu'il est encore aujourd'hui, le 30 mai 1799, Grand-Ménil, déjà vieux, y fut compris comme chef d'emploi et montra dans l'interprétation des rôles d'Arnolphe et d'Harpagon un talent merveilleux de vérité.

Retiré en 1815 dans la terre patrimoniale de Grand-Ménil, il y vit entrer les soldats étrangers qui envahissaient la France. La douleur et l'horreur de ce spectacle causèrent au vieillard une maladie nerveuse dont il mourut bientôt.

Sophie Arnould ² naquit rue de Béthisy, dans la chambre même où l'amiral de Coligny avait été assassiné le 24 août 1572. L'hôtel de Chatillon était devenu un hôtel garni que tenait M. Arnould le père. Sophie, qui avait une jolie figure et une belle voix, chanta d'abord à

1. Jean-Baptiste Fauchard de Grand-Ménil, né à Paris le 19 mars 1737, mort dans la même ville le 24 mai 1816. Il fut nommé membre de l'Institut avec son confrère Molé en 1795.

2. Née à Paris le 14 février 1744.

l'église ; elle y fut remarquée et engagée à l'Opéra où elle se montra aussi habile (chose rare) comme comédienne que comme cantatrice. Elle fut excellente dans le rôle d'Iphigénie du célèbre opéra de Glück.



TALMA

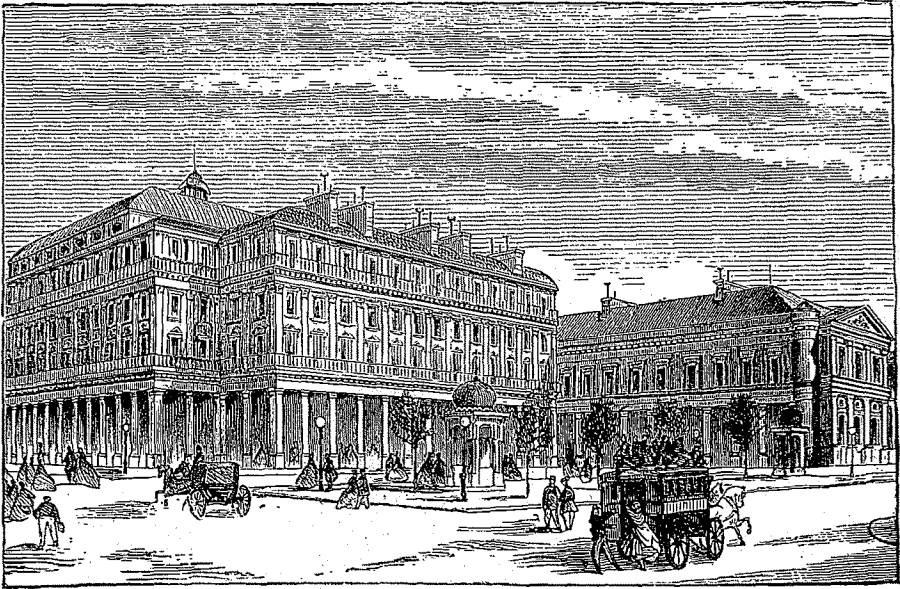
Son esprit était vif et brillant. On a fait, sous le titre d'*Arnoldiana*, un recueil de ses bons mots. Cette grande comédienne mourut en 1803.

L'ordre des dates nous amène à Talma¹, le plus grand acteur tragique qu'il y ait eu au monde. Né à Paris, emmené à Londres par son père qui de valet de chambre était devenu dentiste, après avoir étudié quelque

temps la chirurgie, il commença à jouer sur un petit théâtre de société. Puis, revenu à Paris, il entra au Conservatoire en 1786. Un an après, il débutait à la Comédie-Française. En 1789 il fut reçu sociétaire, mais seulement pour les troisièmes rôles. La révolution, dont il adopta les principes avec enthousiasme, brisa les règlements de cette compagnie et lui permit bientôt d'occuper la place qu'il méritait.

1. François-Joseph Talma, né à Paris le 15 janvier 1763, mort dans la même ville le 19 octobre 1826.

Le *Charles IX* de M.-J. Chénier fut son premier grand succès. Il ne cessa depuis de s'élever. Corrigeant par degrés ce qu'il y avait d'abord de trop violent dans son jeu, étudiant avec passion l'histoire et les classiques pour mieux comprendre ses rôles et mieux s'en pénétrer, il arriva à une inimitable perfection. Toute la génération de



THÉÂTRE FRANÇAIS

l'Empire et de la Restauration a frémi sous ce regard et tressailli au son de cette voix puissante qui ébranlait, dit madame de Staël, avant même que le sens de ses paroles eût excité l'esprit.

Plus récemment encore mademoiselle Mars ¹ a laissé, dans la comédie, le souvenir d'un talent charmant joint à une grande beauté. Son nom est attaché à l'histoire des pièces de Molière : c'est dire qu'il ne sera pas oublié.

1. Anne-Françoise-Hippolyte Boutet, dite Mars, née à Paris le 9 février 1779, morte dans la même ville le 20 mars 1847. Elle devint sociétaire du Théâtre-Français en 1799.

Virginie Déjazet¹ débuta à cinq ans, en 1802, au théâtre des Capucines. Elle passa l'année suivante au théâtre des jeunes artistes, puis à celui des jeunes élèves, rue de Thionville. De là elle passa au vaudeville, pour jouer les enfants. Ce fut son entrée dans les grands théâtres. Mais c'est seulement à son passage aux Variétés qu'elle joua les travestis dans lesquels elle excellait. Elle parcourut ensuite la France, puis se fixa au Gymnase (1821), où la gaieté franche, la grâce légère, son talent de dire et de chanter lui valurent la faveur d'un public charmé. Pourtant elle passa en 1828 aux Nouveautés où elle fit deux créations mémorables : elle joua (habituée aux travestis) Bonaparte dans *Bonaparte à Brienne* et le duc de Reichstadt dans le *Fils de l'homme*. Les deux jeunes taciturnes représentés par la plus gaie, la plus riante des femmes, voilà une singularité ! elle fit fureur.

Déjazet vint en 1831 au Palais-Royal où elle s'incarna encore avec bonheur dans quelques jeunes figures historiques : celles de Louis XII, de Jean-Jacques Rousseau, de Louis XV, du duc de Richelieu, de Lauzun adolescent. L'âge vint pour elle sans se faire voir. A soixante-dix ans, elle semblait jeune encore. C'est dans le théâtre qui porte son nom qu'elle fit, à partir de 1859, ses dernières créations, juvéniles et chantantes comme les premières. Avec elle périt une des formes de la grâce et de la gaieté françaises.

Maria-Felicita Garcia, qui, sous le nom de Malibran², son mari, conquiert toute la gloire d'une grande cantatrice, avait, enfant, si peu de goût pour le chant que son père dût souvent employer la force dans

1. Pauline-Virginie Déjazet, née à Paris le 30 août 1797, morte dans la même ville le 1^{er} décembre 1875.

2. Maria-Felicita Garcia, dame Malibran, née à Paris le 24 mars 1808, morte à Manchester le 23 septembre 1836. La Malibran n'est parisienne que par accident, mais Paris, où s'épanouit son talent, a le droit de la revendiquer. Alfred de Musset a consacré à la mort prématurée de cette grande artiste une de ses pièces les plus célèbres.

ses leçons. Souvent, dit-on, les passants qui passaient devant la maison qu'elle habitait avec sa famille, s'arrêtaient épouvantés par des cris perçants. — Ce n'est rien, disaient les voisins, c'est M. Garcia qui fait chanter sa fille.

Les leçons ainsi données réussirent et Maria-Felicita devint une cantatrice pleine de passion et de génie. Elle mourut à vingt-huit ans, dans la force de son talent et dans tout l'éclat de sa gloire. Ceux qui l'approchaient vantaient son esprit, son intelligence et sa bonté. Elle aimait les pauvres, et c'est dans l'amour et la pitié qu'étaient les sources de son génie. Madame Pauline Viardot, son illustre sœur, l'égale par le talent comme par le cœur.

LES

HOMMES POLITIQUES

I

LES HOMMES D'ÉTAT

ÉTIENNE MARCEL. — LE CARDINAL DE RICHELIEU. — MATHIEU
MOLÉ. — PIERRE SÉGUIER. — FOUQUET. — LOUVOIS. — TURGOT.
— TALLEYRAND. — FERDINAND FLOCON. — GODEFROY CAVAIGNAC. —
LEDRU-ROLLIN. — ERNEST PICARD. — LES SOUVERAINS.

De tous les faits de l'histoire de France, le plus étonnant, le plus admirable, le plus inouï, le voici : c'est une ville, en plein XIV^e siècle, s'élevant non seulement à l'esprit de liberté municipale, mais aussi à l'esprit de liberté nationale. C'est un homme franchissant quatre siècles dans l'élan prodigieux de sa pensée, annonçant 1789 en 1358, voulant et tentant des choses que nos révolutions modernes n'ont pas encore achevées.

Cette ville, c'est Paris, et cet homme, c'est Étienne Marcel.

Vers le 20 septembre 1356, la nouvelle se répandit que les Anglais, déjà maîtres de la moitié de la France, venaient de remporter à Poitiers une grande bataille, que les deux tiers des nobles avaient fui

sans combattre et que le roi Jean était prisonnier. Dans cette effroyable débâcle, il n'y avait que Paris qui pût organiser la résistance et entreprendre le relèvement du pays : et dans Paris il n'y avait qu'un homme qui fût à la hauteur d'une pareille tâche. C'était Étienne Marcel, le prévôt des marchands, véritable maire électif nommé par le corps municipal.

Sous sa direction, la ville fut mise en défense. On répara les vieux murs construits par Philippe-Auguste et qui tombaient en ruines. On en éleva d'autres pour ouvrir les nouveaux quartiers, tels que le quartier Saint-Antoine, qui avaient débordé l'enceinte. On les garnit de tours, de créneaux, de parapets. On y établit plus de sept cents guérites pour les sentinelles. On scella à l'entrée de chaque rue de grosses chaînes qu'on tendait à la tombée de la nuit pour éviter les surprises.

En même temps, le duc de Normandie, fils aîné et lieutenant du roi, réunissait les états généraux. Mais la noblesse avait perdu toute considération à Poitiers; le clergé n'entendait rien où la religion n'avait point de part; tout le poids des affaires retomba sur la bourgeoisie.

La bourgeoisie commença par demander que l'autorité des états fût déclarée souveraine en toute matière d'administration et de finances, qu'on ne signât aucune trêve sans leur assentiment, qu'ils eussent le droit de se réunir par leur seule volonté sans convocation royale. Mais le régent se refusait à accepter ces réformes qui devaient transformer en royauté parlementaire la royauté absolue. Il fallait lutter; on avait besoin d'une action centrale. Tous les députés des villes spontanément se subordonnèrent à la députation de Paris; et la question de la suprématie des représentants du peuple devint une question parisienne, commise à la tutelle du pouvoir municipal.

Armand Card de Richelieu

1585 — LE CARDINAL DE RICHELIEU — 1642

Fouquet

1615 — NICOLAS FOUQUET — 1680

Le Marquis de Louvois

1639 — LE MARQUIS DE LOUVOIS — 1691

Turgot

1727 — TURGOT — 1781

Godefroy Cavaignac

1801 — GODEFROY CAVAIGNAC — 1845

Ledru Rollin

1807 — LEDRU ROLLIN — 1874

C'est alors que se fit surtout sentir l'influence d'Étienne Marcel.

Tout le monde connaît l'histoire des trois années qui suivirent, la lutte de la municipalité et du pouvoir royal, le soulèvement des Parisiens indignés de la duplicité du régent, l'envahissement de la cité, la mort de ses deux mauvais conseillers, les maréchaux de Normandie et de Champagne, l'épouvante du duc, et ce curieux spectacle d'un futur roi absolu obligé de s'incliner devant la volonté populaire et portant toute une journée, pour mieux marquer sa défaite, les couleurs de la commune, le chaperon rouge et bleu du prévôt des marchands.

Étienne Marcel a voulu l'unité sociale et l'uniformité administrative; des droits politiques pour le peuple aussi étendus que les droits civils; la souveraineté de la représentation nationale; la coalition des villes de France autour de la commune de Paris.

Sa courte et orageuse carrière fut comme un essai prématuré des grandes crises de l'avenir. Il vécut et mourut pour une idée, celle de précipiter par la force des masses populaires les progrès trop lents de la liberté et de l'égalité. C'est un homme de la Révolution égaré en plein moyen âge¹.

« A une fougue de tribun, dit Augustin Thierry, il joignait l'instinct organisateur. Il laissa dans la grande cité qu'il avait gouvernée d'une façon peut-être trop absolue, des institutions fortes, de grands ouvrages et un nom que, deux siècles après lui, ses descendants portaient avec orgueil comme un titre de noblesse. »

Franchissons trois siècles. Nous arrivons à la grande figure de Richelieu². L'histoire de Richelieu est bien connue : c'est celle de

1. Henri Martin.

2. Armand-Jean du Plessis, cardinal de Richelieu, né à Paris le 2 septembre 1585, mort dans la même ville le 4 décembre 1642.

Louis XIII. A lui seul il a rempli ce règne, dont il a fait un grand règne.

Après une régence, après le ministère d'un favori incapable et avide sous lequel les plus chers intérêts de la France avaient été compromis, Richelieu reprend de haute main l'œuvre de Henri IV au dedans comme au dehors.

Il entreprend ce qu'on pourrait appeler « l'aplanissement politique du sol français¹. » Il amoindrit le plus qu'il peut les privilèges de la



M DAILLE FRAPPÉE EN 1631 EN L'HONNEUR DE RICHELIEU

noblesse; il impose aux seigneurs le respect des lois. « Il n'y a pire État, dit-il dans ses Mémoires, que celui où les règles édictées pour tous ne sont point respectées de tous; il n'y a pire exemple que celui des grands qui, devant donner le signal de l'obéissance, s'y dérobent avec dédain et fierté. Ces arbres orgueilleux affrontent la tempête : la tempête doit les frapper d'abord. » Il fait démolir leurs châteaux forts, cantonnement de la noblesse factieuse et de la soldatesque des guerres civiles. D'un bout à l'autre du royaume, les masses plébéiennes se levèrent pour abattre de leurs mains les murs crénelés, repaire de tyrannie ou de brigandage, que, de génération en généra-

1. Henri Martin.

tion, les enfants apprenaient à maudire. Selon la vive expression d'un historien distingué¹, « les villes coururent aux citadelles, les campagnes aux châteaux, chacun à sa haine. Mais l'ordre qui souvent manque aux mouvements populaires, présida à cette grande exécution : aucune dévastation inutile ne fut commise ; on combla les fossés, on rasa les forts, les bastions, tout ce qui était un moyen de résistance militaire : on laissa debout ce qui ne pouvait être qu'un monument du passé. »

Dans le même temps, Richelieu affirme l'indépendance absolue du pouvoir civil à l'égard du pouvoir ecclésiastique ; « il veut que le clergé soit dans l'État, soit à l'État, et contribue, dans une juste proportion, aux charges publiques. » Quoiqu'il soit cardinal, il reste Français et résiste plus d'une fois au pape. En 1641, dans l'assemblée du clergé à Mantes, il fait déclarer qu'en principe les ecclésiastiques et les communautés sont incapables de posséder des biens immeubles en France, et que l'État peut disposer de tous les biens de l'Église.

Après avoir pris La Rochelle, il enlève aux protestants leurs villes de résistance, il supprime leurs cercles, leurs assemblées, leurs caisses particulières, il les empêche d'être désormais un parti politique dans l'État ; mais, à la grande indignation du clergé catholique, il leur conserve la liberté de conscience, le droit absolu de pratiquer leur culte.

S'il ôte aux villes un assez grand nombre des libertés que la bourgeoisie avait conquises dans son âge héroïque, il régularise, il unifie le régime municipal : il veut « que tous les corps et maisons de ville et la manière de leurs assemblées et administrations en tout le royaume, soient, autant que faire se pourra, réduits à la forme et manière de notre bonne ville de Paris » (ordonnance de 1629).

Le principe démocratique est par lui introduit dans l'armée, lors-

1. Augustin Thierry.

qu'il permet au soldat « de s'élever, de degré en degré, jusqu'au rang de capitaine et plus avant s'il s'en rend digne ».

Des encouragements sont donnés aux lettres¹, à l'industrie et au commerce. La fin de sa politique intérieure, dit Augustin Thierry, fut ce qui faisait grandir la bourgeoisie, ce fut le travail, soit de l'esprit, soit de la main. Il diminue enfin les tailles, l'impôt direct, celui qui pèse surtout au pauvre peuple et, pour compenser, établit des taxes sur les denrées de luxe. Il envoie dans les provinces des intendants de police, justice, finance, qui y vont pour améliorer le sort des populations, et non pour s'enrichir à leurs dépens comme les nobles gouverneurs d'autrefois.

Au milieu de ce grand travail de réorganisation du pays, il ne se préoccupe pas moins des grandes questions de politique extérieure. Il a commencé par nous donner une marine. Grâce à lui, la France « a mis la voile au vent; flanquée de deux mers, dit-il, la Méditerranée et l'Océan, la France y doit être reine. »

« Sur terre, avant de se jeter avec cinq armées dans la guerre de Trente ans, il a eu pendant dix années la direction cachée de ces formidables événements; et son génie les a tout à coup fait changer de face. Déclarant la guerre à l'Empereur et au roi d'Espagne, il s'est attaqué à ce grand arbre de la maison d'Autriche, il a ébranlé jusqu'aux racines ce tronc qui, de ses deux branches, couvrait le Nord et le Midi et étendait son ombre sur toute l'Europe. Il y met le fer qui devait finir par l'abattre. Malgré nos ennemis qui viennent jusqu'à trente-six lieues de Paris, et les siens qui sont dedans, il combat sans peur et sans relâche.

« Déjà il est revenu de l'Italie, en rapportant les clefs, Pignerol et

1. Richelieu a fondé l'Académie française, le Jardin des Plantes ou muséum d'histoire naturelle. Il a agrandi la Sorbonne, la Bibliothèque et l'Imprimerie. Paris lui doit aussi le Palais-Cardinal (Palais-Royal).

Suze. Il a investi la Lorraine; le temps lui reste encore de conquérir l'Alsace, depuis lui française, et l'Artois au nord. Au midi, il fait enlever le Portugal à l'Espagne, prend pour nous le Roussillon et la Cerdagne, nos limites des Pyrénées que nous ne rendrons plus; il peut enfin, sur son lit d'agonie, prédire la complète victoire de la France, le traité immortel que fera signer, six ans après, Mazarin, son élève et son successeur¹. »

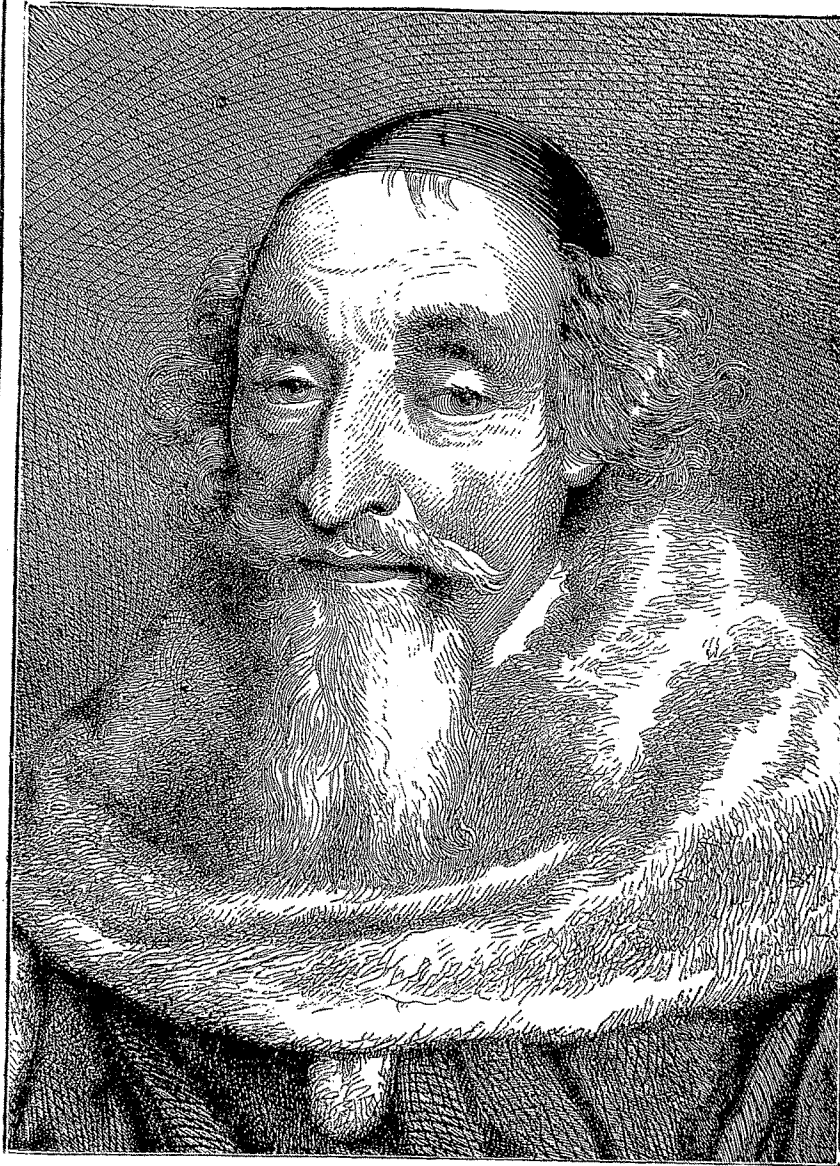
La paix de Westphalie donnait à la France : l'Alsace, la Lorraine, Metz, Toul et Verdun : nous touchions au Rhin. Ainsi se trouvait en partie réalisé ce beau plan que Richelieu s'était tracé : « Le but de mon ministère a été celui-ci : rétablir les limites naturelles de la Gaule, identifier la Gaule avec la France, et partout où fut l'ancienne Gaule constituer la nouvelle. »

Richelieu a travaillé à la grandeur de sa patrie. Les âmes sentimentales pourront s'apitoyer sur les plus romanesques de ses victimes, sur ces grands seigneurs qui complotaient contre lui et qu'il *faucha*, comme il dit, toutes les fois qu'ils devinrent un obstacle à ses grands desseins. « Nous qui avons recueilli, dit encore Aug. Thierry, le fruit lointain de ses veilles et de son dévouement patriotique, nous ne pouvons que nous incliner devant cet homme de révolution par qui ont été préparées les voies de la société nouvelle. »

Mathieu Molé² fut l'honnête homme de la Fronde. Premier Président du Parlement de Paris, il alla, après l'arrestation des conseillers Blancmesnil et Broussel, en 1648, à la tête de son corps, à travers les barricades et au risque de sa vie, réclamer à la reine la liberté des prisonniers.

1. Thiénot, *Rapport sur les Études historiques*.

2. Né à Paris en 1584, mort dans la même ville le 3 janvier 1656.



1584 — MATHIEU MOLÉ — 1656

Chef de l'opposition pendant le peu de temps que cette opposition resta bourgeoise, municipale et patriotique, il fut le premier à offrir la paix à Mazarin, lorsque les nobles, dont il avait subi forcément l'alliance, prétendirent donner à leur cause l'appui des ennemis de la France et introduisirent dans Paris un envoyé secret du roi d'Espagne.

Pierre Séguier¹ fut un des plus dociles instruments de la politique de Richelieu. Sa servilité, si incompatible avec la charge de chancelier de France qu'il exerça pendant plus de trente années, lui valut cette cruelle épithète d'Arnauld d'Andilly, *Pierrot déguisé en Tartuffe!* Le rôle qu'il joua dans le procès de Cinq-Mars et de Fouquet fut particulièrement odieux. Aussi sa mémoire serait-elle peu digne d'intérêt s'il n'avait un peu racheté la faiblesse de son caractère par des qualités d'esprit vraiment remarquables. Séguier aimait les lettres et les arts et il protégea toute sa vie les écrivains. Il avait succédé à Richelieu comme protecteur de l'Académie française, qui lui eut de grandes obligations, et il contribua puissamment à la fondation de l'Académie des inscriptions et de l'Académie de peinture. Séguier avait aussi l'amour des livres ; il réunit une précieuse bibliothèque qu'il légua à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Si on pouvait oublier la conduite politique du chancelier pour ne penser qu'au protecteur des lettres, le nom de Séguier aurait droit à notre juste reconnaissance.

Nicolas Fouquet², le surintendant des finances de Mazarin et des premières années de Louis XIV, n'est pas, à proprement parler, un

1. Né à Paris le 28 mai 1588, mort à Saint-Germain-en-Laye le 23 janvier 1672.

2. Né à Paris en 1615, mort au château de Pignerol le 23 mars 1680.

homme politique. Mais son souvenir est resté comme un des grands exemples de catastrophe politique et d'infortune.

« N'ayant jamais, dit Sainte-Beuve, dirigé en chef le gouvernement, on ne peut se faire une idée bien précise de la portée et des limites de sa capacité et de son esprit. On l'entrevoit vaste, exagéré, facile et brillant, hardi et aventureux, plutôt d'expédient que d'ensemble, de ceux qui, par tous les vents, vont à toutes voiles et doivent tôt ou tard échouer par imprudence et témérité. Il a été, comme Retz, un grand dissipateur de dons naturels et de qualités heureuses. »

Sa brusque disgrâce, la perfidie dont le jeune Louis XIV usa à son égard, la cruauté avec laquelle il fut traité, son long emprisonnement et le courage des esprits d'élite : La Fontaine, Pellisson, madame de Sévigné, qu'il avait su s'attacher, ont surtout fait sa célébrité.

François-Michel Le Tellier, marquis de Louvois, né à Paris le 18 janvier 1639, était fils du fameux chancelier Le Tellier, qui signa *in extremis* la funeste révocation de l'Édit de Nantes. Il n'avait que vingt-sept ans quand son père se démit en sa faveur de la charge de secrétaire d'État au département de la guerre (1666). Dès lors il s'appliqua avec une prodigieuse activité à réorganiser l'armée. « Il rétablit, dit le président Hénault, l'ordre et la discipline dans les armées, ainsi qu'avait fait Colbert dans les finances; mieux informé souvent que le général lui-même, aussi attentif à récompenser qu'à punir, économe et prodigue suivant les circonstances, prévoyant tout et ne négligeant rien, joignant aux vues promptes et étendues la science des détails, profondément secret, formant des entreprises qui tenaient du prodige par leur exécution subite, et dont le succès n'était jamais incertain, malgré la foule des combinaisons nécessaires qui devaient y concourir. » Aussi est-ce à Louvois que revient une grande part de la

gloire militaire du règne de Louis XIV. Mais les qualités supérieures de ce ministre sont contrebalancées par un caractère d'une dureté extraordinaire et par sa coopération à la révocation de l'Édit de Nantes. On ne saurait non plus oublier que c'est lui qui donna à Turenne l'ordre barbare d'incendier le Palatinat. Louvois eut une courte carrière. Il était en disgrâce quand il mourut le 16 janvier 1691, à l'âge de cinquante deux ans.

Au XVIII^e siècle, après avoir nommé le ministre d'Argenson, que nous avons déjà présenté comme un remarquable auteur de *Mémoires*, nous arrivons à Turgot¹.

Nous avons déjà parlé de Turgot comme philosophe : nous l'avons vu prendre courageusement parti pour les Encyclopédistes et écrire des *Lettres sur la Tolérance*. Il nous faut voir ici comment il sut mettre ses théories en pratique.

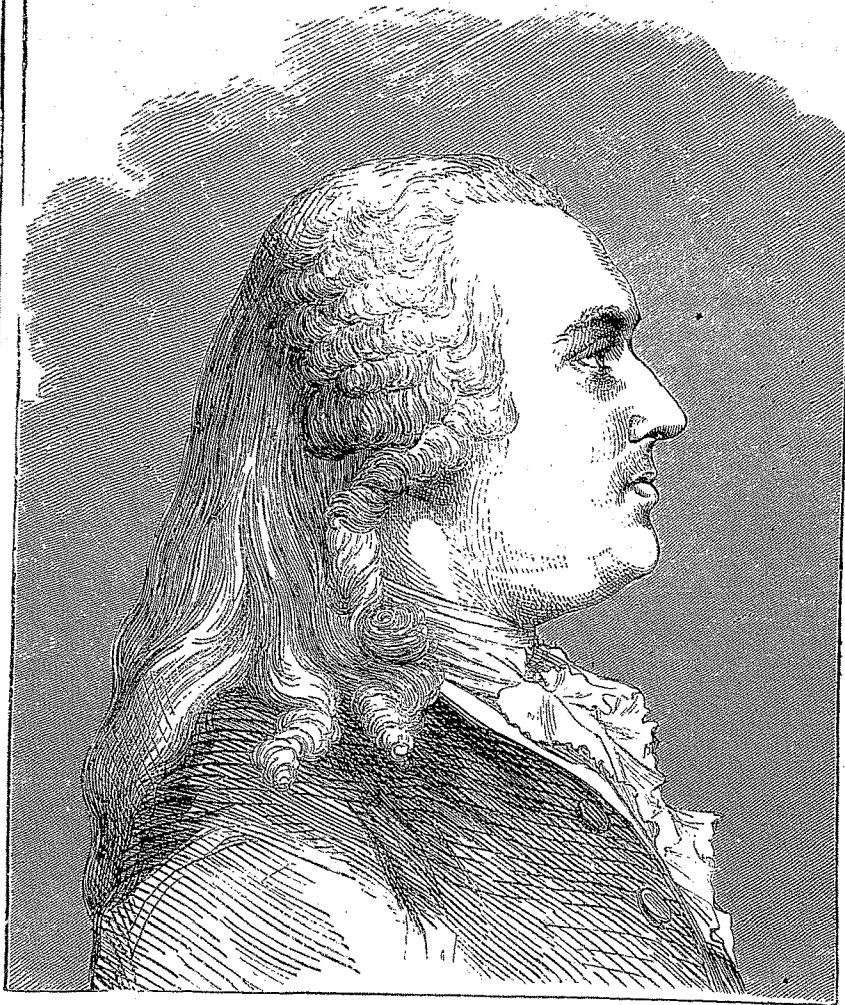
Il commença par être intendant du Limousin et par essayer dans sa province les réformes qu'il devait plus tard appliquer à tout le royaume. Il renouvela de fond en comble la généralité de Limoges, traça partout des routes, ouvrit partout des écoles, établit l'égalité répartition des tailles, adoucit la corvée, soulagea la misère, supprima un nombre incalculable d'abus. En vain lui offrit-on des provinces plus riches et plus belles : il voulut achever de rendre heureuse la contrée qu'on avait confiée à ses soins, et de fait aucun pays, sous l'ancien régime, ne fut aussi prospère que le Limousin pendant les treize années qu'il eut Turgot pour intendant.

Il ne consentit à s'en éloigner que pour entrer au ministère, quand il crut le jour venu de se consacrer à la France entière.

Cette entrée au ministère fut un véritable triomphe.

« Il ne pouvait rien arriver de plus heureux à la France et à la

1. Anne-Robert-Jacques Turgot, né à Paris le 10 mai 1727, mort dans la même ville le 20 mars 1781.



1727 — TURGOT — 1781

raison humaine, écrivait Condorcet à Voltaire. Jamais il n'y a eu dans aucun conseil de monarque d'homme qui réunit à ce point la vertu, le courage, le désintéressement, l'amour du bien public, les lumières et le zèle pour les répandre. » Voltaire s'écriait de son côté dans une lettre à d'Alembert : « Il me semble que voilà de nouveaux cieux et une nouvelle terre. »

Mais Turgot ne se laissa pas griser par ces éloges. Il savait combien d'obstacles il rencontrerait, une fois qu'il se serait mis à l'œuvre : « J'ai prévu, écrivit-il au roi dans ses premiers jours, que je serai seul à combattre contre les abus de tout genre, contre les efforts de ceux qui gagnent à ces abus, contre la force des préjugés qui s'opposent à toute réforme, et qui sont un moyen si puissant dans les mains des gens intéressés à éterniser le désordre. J'aurai à lutter contre la bonté naturelle de Votre Majesté... Je serai craint, haï de la plus grande partie de la cour, de tout ce qui sollicite des grâces. On m'imputera tous les refus; on me peindra comme un homme dur, parce que j'aurai représenté à Votre Majesté qu'elle ne doit pas enrichir même ceux qu'Elle aime aux dépens de la subsistance du peuple. Ce peuple, auquel je me serai sacrifié, est si aisé à tromper, que peut-être j'encourrai sa haine par les mesures mêmes que je prendrai pour le défendre contre la vexation. Je serai calomnié et peut-être avec assez de vraisemblance pour m'ôter la confiance de Votre Majesté... »

Malgré ces prévisions, que l'avenir devait trop bien justifier, il se sacrifia, comme il disait, au bien du peuple et se mit résolument au travail.

Il présenta d'abord au roi un programme provisoire : point de banqueroute; point d'augmentation d'impôts; point d'emprunts. Réduire à tout prix la dépense au-dessous de la recette. Supprimer la pension qu'on faisait aux courtisans sur le produit des impôts. Se passer des financiers, des traitants qui volaient l'État et écrasaient le peuple.

Mais ce n'était là que la préface de son ouvrage. Ces premières réformes accomplies, il comptait mettre en exécution un plan immense qu'il avait conçu pour la réorganisation complète de la France.

Il voulait établir l'éducation publique, instituer un conseil d'instruction nationale, qui mettrait entre les mains des enfants des livres de classe où l'étude des devoirs civiques serait le fondement de toutes les autres. Il pensait que l'instruction donnée par le clergé n'est pas bonne à former des citoyens : il y aurait donc un maître d'école dans chaque village.

Il voulait aussi qu'il y eût des municipalités de villages et de villes; au-dessus, des municipalités d'arrondissements, de provinces, et enfin une municipalité générale du royaume. Ces assemblées de différents degrés s'occuperaient de la répartition des impôts, des travaux publics et des chemins, de la police, du soulagement des pauvres. Elles seraient reliées entre elles, pour se prêter assistance. « L'individu qui ne peut suffire à son existence doit s'adresser d'abord à ses parents et à ses amis; ceux-ci, s'ils ne peuvent l'aider, s'adresseront à la commune. La commune, à son tour, frappée de quelque malheur, doit s'adresser aux communes voisines, puis à l'arrondissement, et ainsi de suite. »

C'était là un beau *socialisme* qui aurait fait disparaître la misère et relevé la dignité humaine par la solidarité et la fraternité.

Mais on ne lui donna même pas le temps d'entreprendre ces grandes choses : il fut brisé avant d'avoir réalisé ses réformes préliminaires.

Veut-on se rendre compte des résistances ouvertes ou cachées que rencontrèrent ses moindres innovations ? Prenons pour exemple la réorganisation du service des postes et des messageries¹.

Avant Turgot, on voyageait avec tant de lenteur qu'il fallait quatre

1. Nous devons beaucoup, pour cette étude sur Turgot, à un excellent article de M. Beurrier (*Revue politique*).

jours pour aller de Paris à Dieppe, dix jours pour aller à Strasbourg, quatorze jours pour aller à Bordeaux. Le prix des places était très élevé : pour Bordeaux il était de soixante-six livres.

On doit à Turgot les diligences modernes avec leurs chevaux de poste, leurs relais, leur postillon, leur conducteur, leur feuille de route. Ces *turgotines*, comme on les appela d'abord, tout en étant beaucoup plus commodes que les anciens coches, firent réaliser aux voyageurs une grande économie d'argent et surtout de temps : pour aller à Bordeaux il ne fallut guère que cinq jours.

Eh bien ! sait-on ce que rapporta à Turgot cette réforme si simple, si naturelle, si avantageuse à tous ?

1° L'inimitié des fermiers des anciennes compagnies qui s'estimèrent dépossédés, quoiqu'ils eussent reçu une forte indemnité ;

2° L'inimitié de la reine, parce que Turgot s'était attribué, tout en refusant les émoluments, la surintendance des courriers, postes et relais, que Marie-Antoinette aurait voulu donner à un de ses favoris ;

3° L'inimitié du clergé qui donna de son mécontentement une raison assez curieuse : « Les entrepreneurs des anciens établissements, dit l'abbé Proyart, étaient tenus de procurer aux voyageurs la faculté d'entendre la messe les jours où il prescrit d'y assister ; la réforme des voitures entraîna celle des chapelains, et les voyageurs en *turgotines* apprirent à se passer de la messe comme M. Turgot lui-même. »

Si l'on condamnait les nouvelles diligences comme une école d'irrégion, quelles tempêtes d'indignation devaient soulever les attaques du ministre contre les gros abus du temps !

On connaît la société Malinet, cette compagnie dont le roi Louis XV était actionnaire et qui avait pour but d'accaparer le blé, de l'enlever sur tous les marchés, pour le vendre ensuite plus cher, quand le peuple aurait beaucoup souffert de la faim ; le premier acte de Turgot fut, on le sait, de rendre désormais impossible cette odieuse spéculation.

tion à laquelle on avait donné le nom sinistre de *Pacte de famine* ; il rétablit la pleine liberté du commerce des grains à l'intérieur du royaume, il supprima tout achat et emmagasinement de grains au compte de l'État et des municipalités, et, comme le prix du pain était très élevé, il encouragea l'importation des blés étrangers et ajourna la libre exportation des blés français.

Qu'arriva-t-il ? Comment se manifesta la reconnaissance publique ? Le peuple, trompé par ceux qui le volaient, entraîné par des bandes soudoyées, se souleva à Dijon, à Auxerre, à Amiens, à Lille, à Pontoise, à Versailles et à Paris. On cria : à bas Turgot ! Les émeutiers entrèrent jusque dans la cour du château du roi, singuliers émeutiers, en vérité, qui criaient famine et jetaient à la rivière le blé qu'ils pillaient.

Cela fut une douloureuse épreuve pour le ministre, quoiqu'il vit bien que ce n'était là qu'une sédition payée par les financiers, les monopoleurs, et que le vrai peuple n'y avait point de part.

Il n'en continua pas moins sa tâche avec une activité fébrile. « Vous vous imaginez avoir l'amour du bien public, lui disait un de ses collègues ; vous en avez la rage. Il faut être enragé pour forcer à la fois la main au Roi, à la cour, au Parlement. » Turgot répondit gravement : « Je vivrai peu. »

Ce peu de temps qu'il devait vivre, il sut le mettre à profit. Aucun ministre dans tout son ministère n'a plus fait que Turgot dans la seule année 1775.

Malgré sa goutte, il pense à tout, il trouve du temps pour tout ; rien ne lui est indifférent, si ce n'est les calomnies et les intrigues de ses ennemis. Il autorise la liberté d'écrire sur les matières économiques et sur la médecine ; il tente de supprimer le *cabinet noir*, une invention de Louis XIV chère à Louis XV, un bureau de l'administration des postes où l'on décachetait les lettres ; il rend plus équi-

table le recrutement de la milice ; il s'occupe de la fabrication des poudres, de l'achèvement des canaux, du service de la santé publique ; il songe à créer une Caisse des Comptes, il établit l'unité des poids et mesures, il supprime la haute police ; enfin il prépare les grands édits de 1776.

Ces édits parurent au mois de janvier. Ils abolissaient la corvée comme *injuste* et la remplaçaient par un impôt sur les propriétaires fonciers. Ils abolissaient aussi les jurandes et les maîtrises, ces espèces de fiefs industriels et commerciaux, et assuraient à l'ouvrier aussi bien qu'au patron **LE DROIT ABSOLU DU TRAVAIL**.

Cette fois le peuple comprit quel service Turgot lui rendait : dans les campagnes, la satisfaction était universelle ; à Paris, ce n'étaient que cris de joie ; les ouvriers couraient la ville en chantant.

Mais, pendant ce temps, les ordres privilégiés s'indignaient. Le Parlement, plus réactionnaire au XVIII^e siècle qu'au XIV^e, déclarait que toucher aux corvées et droits féodaux c'était vouloir supprimer la propriété et renverser l'État. Au Parlement se joignait l'Église, qui ne pouvait souffrir ce ministre philosophe qui avait conseillé au roi, au moment de la cérémonie du sacre, de ne pas prêter le serment traditionnel d'exterminer les hérétiques. Toute la cour enfin s'élevait contre Turgot, le ministre Maurepas par jalousie, *Monsieur*, l'aîné des frères du roi, par étroitesse d'esprit, le comte d'Artois, son autre frère, par légèreté et goût du gaspillage, la reine par dépit de ce que le contrôleur général lui avait refusé de l'argent.

Louis XVI comprenait bien que Turgot seul pouvait sauver la royauté : mais il avait la tête et le caractère trop faibles pour le soutenir contre tant d'ennemis. On fabriqua de fausses lettres du ministre offensantes pour Marie-Antoinette et on les fit tomber entre ses mains ; le roi, toujours crédule, en fut dupe : cela acheva de le décider. Turgot reçut quelques jours après sa lettre de renvoi.

Cette nouvelle fut un coup terrible pour les honnêtes gens. « Que deviendrons-nous? s'écria Voltaire, alors bien vieux. La France aurait été trop heureuse! Je ne vois plus que la mort devant moi depuis que M. Turgot est hors de place. » Puis il écrivit l'admirable *Épître à un homme*.

Turgot envoya au roi une belle réponse dans laquelle il lui disait : « J'ai fait, Sire, ce que j'ai cru mon devoir, en vous exposant, avec une franchise sans réserve et sans exemple, les difficultés de la position où j'étais, et ce que je pensais de la vôtre... Tout mon désir est que vous puissiez toujours croire que j'avais mal vu, et que je vous montrais des dangers chimériques... » Puis, il rentra dans la retraite, et mourut à cinquante-quatre ans, en 1781.

Il n'y a jamais eu d'homme qui ait mieux aimé son pays et l'humanité.

En le repoussant, la royauté, s'était condamnée elle-même. Elle n'avait pas voulu d'une réforme : elle allait avoir la Révolution !

Il vaut mieux ne pas insister sur la carrière politique d'un autre Parisien : Talleyrand¹. On le verrait, le jour de la fête de la Fédération, officier sur l'autel de la patrie ; on le verrait s'allier au premier consul, après le coup d'État, et obtenir de lui, comme prix de sa trahison, le titre de *vice-grand électeur*, avec cinq cent mille francs de traitement ; on le verrait servir l'empereur, passer à l'opposition, quand il prévit sa chute, et assurer enfin Louis XVIII de son sincère dévouement. On ne peut nier, comme l'a dit Mignet, qu'il n'ait été « l'un des restes les plus brillants de l'ancien esprit français, l'une des plus grandes renommées de son temps, » mais aussi qu'il n'ait été complètement dépourvu de patriotisme, de dignité et de sens moral.

1. Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent, né à Paris le 13 février 1754, mort dans la même ville le 17 mai 1838.

Ferdinand Flocon ¹, rédacteur en chef du journal *la Réforme*, fut un des chefs du parti républicain sous Louis-Philippe et contribua puissamment à la révolution de février 1848. Il fit partie du gouvernement provisoire et fut nommé ministre du commerce. Il montra dans ses fonctions autant de capacité que de modération. Le département de la Seine l'envoya à l'Assemblée nationale, dont il fut un des membres les plus éminents. Proscrit après le coup d'État, il se réfugia en Suisse. Il y mourut pauvre, comme il avait vécu. Ces hommes de 1848 étaient d'une probité et d'un désintéressement rares, et de leur passage au pouvoir aucun avantage matériel ne leur était resté. Ils n'avaient songé qu'à bien servir leur patrie et non à faire leur fortune. Honneur à eux, car ils sont la gloire de la démocratie française!

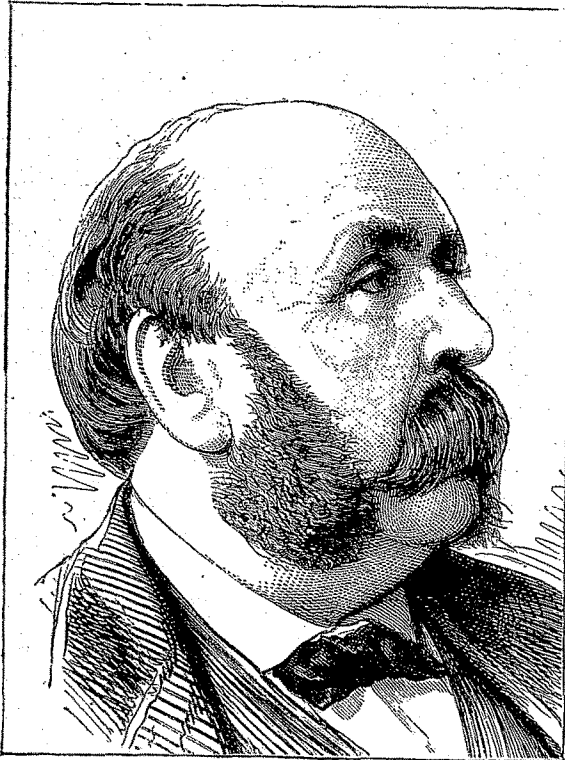
Godefroy Cavaignac ² était le fils d'un conventionnel et le frère aîné du célèbre général. Il combattit pour la liberté en juillet 1830, et, désolé de n'avoir pu établir la République, il fut un des plus ardents adversaires de la monarchie de Louis-Philippe. En vain fut-il poursuivi, condamné, emprisonné, rien ne put arrêter cette plume incisive et sévère, qui flagellait le gouvernement et appelait les Français à la liberté. Tant de luttes épuisèrent le vaillant publiciste, qui mourut prématurément à l'âge de quarante-quatre ans, le 5 mai 1845, avant d'avoir eu le bonheur d'atteindre au but si intrépidement poursuivi. C'est dans le cimetière Montmartre que reposent les restes de Godefroy Cavaignac. Le grand artiste Rude a élevé à son ami un monument admirable. Il a représenté Godefroy Cavaignac étendu sur son lit de mort et enveloppé d'un manteau. Ce morceau de sculpture est un chef-d'œuvre des plus émouvants; il semble que l'âme du grand lutteur

1. Né à Paris le 1^{er} novembre 1800, mort à Lausanne le 15 mai 1866.

2. Né à Paris en 1801, mort dans la même ville le 5 mai 1845.

anime ce bronze, et on s'incline respectueusement devant cet illustre mort, dont la courte vie a été tout entière consacrée à défendre les grands principes de la République.

Nous trouvons encore parmi les hommes politiques parisiens,



1807 — LEDRU-ROLLIN — 1874

un ami et un émule de Flocon et de Cavaignac. J'ai nommé Ledru-Rollin². Qui ne sait que cet avocat distingué, que ce jurisconsulte habile fut le chef du parti républicain sous Louis-Philippe et son représentant le plus éloquent à la Chambre des députés? Mais le plus beau titre de gloire de Ledru-Rollin, c'est l'établissement et l'organisation du suffrage universel. Que de luttes

le grand tribun soutint contre la réaction bientôt triomphante! Il fut vaincu et dut prendre le chemin de l'exil. Il ne rentra dans sa patrie qu'en 1870, peu avant la guerre. Il assista au renversement du second empire et à l'établissement de la troisième République. Élu représentant en 1871 par les départements de la Seine, des Bouches-

1. Alexandre-Auguste Ledru-Rollin, né à Paris le 2 février 1807.

du-Rhône et du Var, il refusa ce triple mandat. En mars 1874 il accepta cependant la candidature dans le département de Vaucluse et fut nommé. Il ne put pas remplir longtemps les nouvelles fonctions que la nation avait données à un de ses plus fidèles serviteurs; il mourut subitement à Fontenay-aux-Roses le 31 décembre 1874.

Ernest Picard¹ fut un des plus brillants représentants de la bourgeoisie parisienne. Il avait la finesse, l'esprit et le bon sens, qui caractérisent les enfants de la capitale. Avocat libéral, rédacteur du *Siècle*, il accabla de ses sarcasmes le régime impérial triomphant et fut élu, en 1858, député de la Seine. Il fut un des cinq représentants de l'opposition dans une Chambre dévouée au gouvernement. Son air bon enfant, sa face réjouie, son rare bon sens, ses réparties mordantes lui valurent bientôt une grande popularité. Paris le réélut constamment. Ernest Picard fut, le 4 septembre 1870, proclamé membre du gouvernement de la défense nationale. Il occupa pendant le siège le ministère des finances, poste difficile qu'il remplit à la satisfaction de tous. En 1871 il fut élu député par les départements de Seine-et-Oise et de la Meuse. Il reçut de Thiers le portefeuille de l'intérieur et plus tard les fonctions de ministre de France à Bruxelles. Il donna sa démission après le coup d'État du 24 mai 1873 et fut, en 1875, nommé sénateur inamovible par l'Assemblée. Deux ans après, il mourut, jeune encore.

A la fin de ce chapitre sur les hommes d'état il est curieux de rappeler que parmi les souverains qui ont régné sur la France quatre seu-

1. Né à Paris le 24 décembre 1821, mort dans la même ville le 13 mai 1877.

lement sont nés à Paris, à savoir Charles VI¹, Charles VII², Louis-Philippe³ et Napoléon III⁴.

1. Né à Paris le 3 décembre 1368, roi le 16 septembre 1380, mort à Paris le 22 octobre 1422.

2. Né à Paris le 22 janvier 1403, roi le 22 octobre 1422, mort au château de Mehun-sur-Yèvre le 22 juillet 1461.

3. Né à Paris le 6 octobre 1773, roi des Français le 5 août 1830, détrôné le 24 février 1848, mort à Claremont (Angleterre) le 26 août 1850.

4. Né au château des Tuileries le 20 août 1808, président de la République le 10 décembre 1848, empereur le 9 novembre 1852, détrôné le 4 septembre 1870, mort à Chislehurst (Angleterre) le 9 janvier 1873.

II

RÉVOLUTION FRANÇAISE

TARGET. — JEAN-SYLVAIN BAILLY. — CAMUS. — PACHE. — COLLOT
D'HERBOIS. — SANTERRE. — MADAME ROLAND. — HÉRAULT DE
SÉCHELLES. — TALLIEN.

Parmi les hommes qui ont pris part à la Révolution française, nous n'en trouvons que quelques-uns qui soient nés à Paris. Le premier d'entre eux, par ordre de naissance, est Target¹, qui était, au moment où éclata la Révolution, avocat au parlement de Paris, membre de l'Académie française et député du tiers état de Paris aux états généraux. Il fut un des plus ardents à embrasser les nouveaux principes et à faire décider la constitution du tiers état en Assemblée nationale. Target occupa dans cette illustre assemblée une place prépondérante. Il prit part à toutes les discussions qui préparèrent la constitution de 1791 et il se montra, en toute circonstance, habile

1. Gui-Jean-Baptiste Target, né à Paris le 6 décembre 1733, mort aux Molières (Seine-et-Oise) le 9 septembre 1806.

jurisconsulte et excellent citoyen. Il contribua aussi puissamment à la nouvelle organisation judiciaire, qui comportait l'élection des magistrats, et à la division de la France en départements.

Target devint juge, puis président d'un des tribunaux civils de Paris. Sous le Directoire il fut juge au tribunal de cassation et sous le Consulat il fut un des rédacteurs du Code civil qu'avaient élaboré les assemblées républicaines. Il mourut en 1806 à l'âge de soixante-treize ans.

Jean-Sylvain Bailly¹, astronome et écrivain éminent, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, fut député de Paris aux états généraux. Le tiers état le choisit pour doyen et c'est ainsi qu'échut à Bailly l'immortel honneur de présider la séance du Jeu de paume. C'est lui qui fit prêter le serment aux députés et il figure au centre de la magnifique composition du peintre David. Malgré les efforts de la noblesse, du clergé et de la cour, le tiers état triompha. La prise de la Bastille marqua la chute du pouvoir absolu.

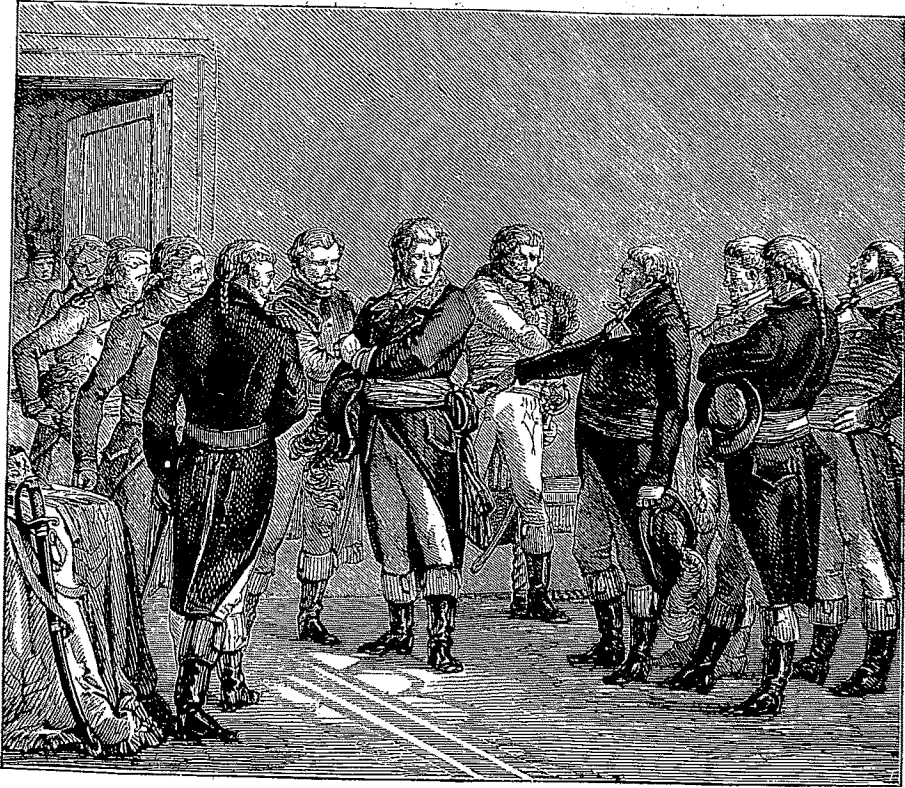
Le 16 juillet 1789, Bailly fut nommé par acclamation maire de Paris. C'est en cette qualité que nous le retrouverons dans le chapitre suivant.

Armand-Gaston Camus² n'a pas la célébrité qui s'attache aux chefs de parti ou aux grands orateurs de la Révolution, mais il a une place d'honneur parmi ceux qui ont alors honoré la République par d'utiles travaux. Avocat, député du tiers état de Paris aux états généraux, comme Target et Bailly, il fut un des principaux acteurs de la séance du Jeu de paume et devint bientôt archiviste de l'As-

1. Né à Paris le 15 septembre 1736, décapité dans la même ville le 10 novembre 1793.

2. Né à Paris le 2 avril 1740, mort dans la même ville le 2 novembre 1804.

semblée nationale. Il fut l'auteur de la constitution civile du clergé et provoqua la suppression des ordres de chevalerie et de toutes les corporations fondées sur des distinctions de naissance. Mais ce qui recommande surtout le nom de Camus à la reconnaissance publique, c'est la création des Archives nationales, dont il fut le premier direc-



CAMUS ARRÊTANT DUMOURIEZ

teur. Camus empêcha la destruction d'un grand nombre de manuscrits et de documents et avec toutes les archives des couvents et des établissements supprimés il forma ce dépôt si précieux aujourd'hui pour l'histoire de notre France ¹.

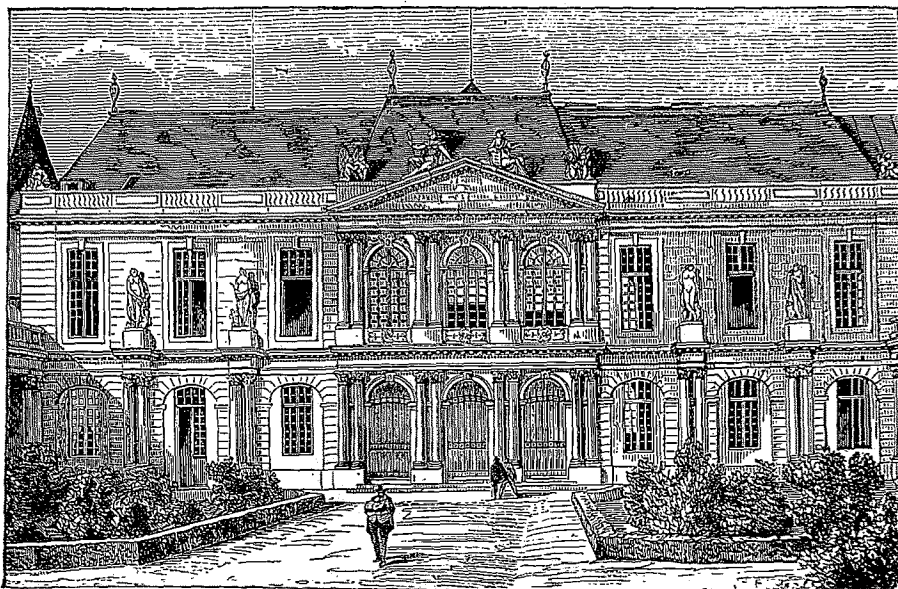
1. Les Archives nationales sont installées depuis 1808 dans les magnifiques bâtiments de l'hôtel Soubise.

Camus fut député à la Convention par le département de la Haute-Loire et devint membre du Comité de salut public. Il fit partie de la commission chargée de procéder à l'arrestation de Dumouriez et fut livré traîtreusement aux Autrichiens par ce général, le 3 avril 1793. Il fut détenu dans les prisons allemandes jusqu'en 1795 et ne revint en France qu'après avoir été échangé contre la fille de Louis XVI. Dès lors Camus reprit ses fonctions aux Archives et jusqu'à sa mort, survenue en 1804, il s'occupa avec amour du dépôt qui lui était confié. Il resta fidèle aux principes de la Révolution et vota courageusement contre le consulat à vie. Mais telle était la réputation de Camus que, malgré cet acte d'opposition, Napoléon lui conserva sa place aux Archives et à l'Institut.

Voici encore un nom que bien des républicains d'aujourd'hui ignorent sans doute, et qui mérite cependant l'estime et la reconnaissance publiques. Jean-Nicolas Pache¹ exerça sous l'ancien régime les fonctions de premier secrétaire du roi. Jaloux de son indépendance, il s'était retiré en Suisse, d'où sa famille était originaire, et y vivait en philosophe lorsqu'éclata la Révolution. Il perdit sur ces entrefaites sa femme et revint à Paris. Roland, qui venait d'être nommé ministre de l'intérieur (23 mars 1792), prit Pache pour adjoint. Voici le portrait que madame Roland fait, dans ses *Mémoires*, du principal employé de son mari. « Il avait un sens droit, du patriotisme, des mœurs qui font honorer le choix de l'homme public, et cette simplicité qui n'indispose jamais contre lui... Pache se rendit chez Roland, dans le cabinet duquel il arrivait tous les matins à sept heures, avec son morceau de pain dans sa poche, et demeurait jusqu'à trois, sans qu'il fût possible de lui faire jamais rien accepter. »

1. Né à Paris en 1746, mort à Thin-le-Moutier (Ardennes) le 18 novembre 1823.

Cet homme, de mœurs antiques, avait une faculté de travail extraordinaire. Il devint ministre de la guerre le 18 octobre 1792, rendit dans cette difficile fonction les plus grands services, mais fut destitué le 2 février 1793 par l'influence du parti girondin auquel il était opposé.



LES ARCHIVES NATIONALES

Mais peu après Pache fut élu maire de Paris et comme tel figurera dans le chapitre suivant.

Jean-Marie Collot d'Herbois ¹ fit d'abord partie de la congrégation de l'Oratoire, mais la quitta bientôt pour se livrer à son goût pour le théâtre. Comédien et auteur dramatique, il parcourut la France. Il embrassa avec ardeur les principes de la Révolution. Sa voix retentissante, son éloquence théâtrale, ses poses à effet, résultat de son métier, lui valurent dans les clubs une grande popularité. Un petit

1. Né à Paris en 1750, mort à la Guyane le 8 janvier 1796.

J'ai formé les vôtres



1740 — ARMAND-GASTON CAMUS — 1804

J'ai formé les vôtres



1769 — JEAN-LAMBERT TALLIEN — 1820

Collot d'Herbois



1750 — COLLOT D'HERBOIS — 1796



1753 — ANTOINE-JEAN SANTERRE — 1809

Roland à Pélissier

1754 — MADAME ROLAND — 1793

traité politique, *l'Almanach du père Gérard*, dans lequel Collot d'Herbois exposait au peuple les avantages du régime constitutionnel, lui donna une situation telle qu'il fut élu par les Parisiens député à la Convention. Au mois de septembre 1793, il entra dans le grand Comité de salut public, en même temps que Billaud-Varennes, et fut particulièrement chargé de la correspondance administrative. Il montra beaucoup d'activité et de zèle, mais, esprit mal pondéré, il poussait aux mesures violentes et donnait à ses lettres un ton d'exagération emphatique. Chargé, avec Fouché, d'aller punir les Lyonnais révoltés, il se signala par d'inutiles cruautés. Lors du coup d'état du 9 thermidor, il se déclara contre Robespierre, mais, malgré cette condescendance, le parti triomphant le força à quitter le Comité de salut public et le fit déporter à la Guyane. Collot d'Herbois ne survécut pas longtemps à cette disgrâce. Une fièvre chaude l'enleva, en 1796, à l'âge de quarante-cinq ans.

Antoine-Jean Santerre¹ était, au moment de la Révolution, établi brasseur au faubourg Saint-Antoine à Paris. Il avait acquis, par sa fortune, sa probité, sa généreuse conduite à l'égard de ses ouvriers, une popularité et une influence considérables. Le 14 juillet 1789 on le trouve à l'Hôtel de ville et depuis ce jour il n'est pas un événement auquel il ne prenne part. La garde nationale du district des Enfants-Trouvés le nomme son commandant. Santerre met sa brasserie à la disposition des républicains, qui y préparèrent la fameuse journée du 20 juin. Il fut aussi un des principaux acteurs de la révolution du 10 août. Il reçut alors le titre de commandant général de la garde nationale parisienne. Le 14 octobre 1792 il fut nommé maréchal de camp et le 20 juillet 1793 général de division.

1. Né à Paris le 16 mars 1752, mort dans la même ville le 6 février 1809.

En cette qualité il servit en Vendée, sinon avec succès, du moins avec courage. Santerre fut un parfait honnête homme ; il perdit sa fortune, négligeant ses affaires pour les fonctions publiques, et il fut forcé de réclamer, pour vivre, le traitement de réforme affecté à son grade¹.



MADAME ROLAND

Madame Roland est une des figures les plus sympathiques de la Révolution, parce qu'elle fut, malgré ses faiblesses et ses erreurs, une patriote sans peur et sans reproche, et parce qu'elle montra toujours des sentiments élevés et un amour ardent pour la liberté.

Marie-Jeanne Phlipon, née à Paris le 17 mars 1754, était la fille d'un graveur. Elle reçut une éducation solide et montra dès son enfance une précoce et subtile intelligence. A quatre ans elle lisait couramment, à huit elle s'éprit d'amour pour les *Hommes illustres* de Plutarque et emportait ce livre partout, même à l'église. C'est ce manuel des vertus antiques et de l'héroïsme civil et militaire que la jeune fille prit dès lors pour modèle et pour guide de sa vie. Mademoiselle Phlipon se livra avec ardeur à la lecture des philosophes antiques et elle s'éprit d'enthousiasme pour les stoïciens, dont elle voulut suivre les sévères principes. En 1773 elle perdit sa mère et

1. Santerre réclama le traitement de réforme, le 16 messidor an VIII, par une lettre très digne adressée à Bonaparte. Cette lettre, dont l'original a fait partie de la collection d'autographes formée par M. Alfred Bovet, a été publiée par M. Etienne Charavay dans la *Révolution française*, t. III, p. 465.

faillit succomber à la douleur qu'elle ressentit. Sept ans après elle épousa M. Roland de la Platière, inspecteur des manufactures. Elle avait vingt-six ans et son mari quarante-six. Cette union fut heureuse. Madame Roland rayonnait de beauté, d'esprit et d'intelligence. Aussi exerça-t-elle sur tout son entourage une légitime influence. Ses idées libérales lui firent accueillir avec bonheur la Révolution naissante. Elle était alors à Lyon avec son mari ; tous deux vinrent à Paris au mois de février 1791. Roland se lia avec les Girondins et devint ministre de l'intérieur (23 mars 1792). Sa femme le seconda puissamment, mais le parti montagnard triompha. Madame Roland fut emprisonnée, tandis que son mari était proscrit. Elle écrivit pendant sa détention ses *Mémoires*¹, œuvre capitale, qui a été souvent réimprimée. Enfin elle fut traduite devant le tribunal révolutionnaire et condamnée à mort, comme complice du parti girondin. Le 9 novembre 1793 elle monta sur l'échafaud. Dans ce moment suprême elle montra une fermeté admirable, digne des stoïciens qu'elle avait pris pour modèles. En passant devant la statue de la Liberté, elle s'écria : « O liberté ! que de crimes on commet en ton nom ! » En apprenant la mort de sa femme, Roland, qui avait trouvé un asile sûr, abandonna sa retraite et se donna la mort, ne voulant pas survivre à la compagne de sa vie.

Marie-Jean Hérault de Séchelles² appartenait à une famille de robe. A l'âge de vingt ans il était déjà célèbre par son éloquence et méritait la place d'avocat général du Châtelet. Il embrassa les principes de la Révolution et se fit remarquer par son courage lors de la prise de la Bastille. En 1791 il fut élu député à l'Assemblée légis-

1. La meilleure édition des *Mémoires* de madame Roland a été publiée par M. Faugère en 1864.

2. Né à Paris en 1760, décapité dans la même ville le 5 avril 1794.



1760 — HÉRAULT DE SÉCHELLES — 1794

lative par les Parisiens; il siégea à l'extrême gauche et flétrit les émigrés qui demandaient le secours de l'étranger contre leur patrie. Le département de Seine-et-Oise l'envoya à la Convention. Hérault de Séchelles présida la fête du 10 août 1793 et mit lui-même le feu à un bûcher sur lequel on avait entassé les attributs de la royauté. « Qu'ils périssent, s'écria-t-il alors, ces signes honteux d'une servitude que les despotes affectaient de reproduire sous toutes les formes à nos regards ! que la flamme les dévore ! qu'il n'y ait plus d'immortel que le sentiment de la vertu qui les a effacés ! Hommes libres, peuple d'égaux, de frères, ne composez plus les images de votre grandeur que des attributs de vos travaux, de vos talents, de vos vertus ! que le pique et le bonnet de la liberté, que la charrue et la gerbe de blé, que les emblèmes de tous les arts, par qui la société est enrichie, embellie, forment désormais toutes les décorations de la République ! Terre sainte ! couvre-toi de ces biens réels, qui se partagent entre tous, les hommes, et deviens stérile pour tout ce qui ne peut servir qu'aux jouissances exclusives de l'orgueil. »

La popularité d'Hérault de Séchelles était à son apogée ; elle diminua bientôt, quoiqu'il fut nommé membre du Comité de salut public. Ami de Danton, il partagea la disgrâce de ce grand citoyen et il monta avec lui sur l'échafaud. Tous deux montrèrent le plus ferme courage et semblèrent défier la mort qui les frappait si injustement.

Le dernier de ceux que je citerai dans ce chapitre fut plus habile et plus heureux. Jean-Lambert Tallien¹ était surtout ambitieux et employa tous les moyens pour arriver à ses fins. Clerc de procureur au moment de la Révolution, il se lança à corps perdu dans le mou-

1. Né à Paris en 1769, mort dans la même ville le 16 novembre 1820.

vement et montra une fougue plus exagérée que réelle. Il fut, avec Hérault de Séchelles, député à la Convention par le département de Seine-et-Oise et devint peu après membre du Comité de sûreté générale. Il eut une grande part aux excès de la Terreur, puis, par un retour qui serait extraordinaire, si on ne connaissait pas le caractère du personnage, il fut l'agent le plus actif de la chute de Robespierre. Après le 9 thermidor Tallien triomphant fit proscrire ses anciens amis. Sa femme, Thérésia Cabarrus ¹, célèbre par sa beauté, fut la reine de la réaction. Mais, malgré tous ses efforts, Tallien ne put empêcher le mépris populaire de peser sur lui. Il fut trop heureux de s'y soustraire en accompagnant Bonaparte en Égypte. A son retour il entra dans la diplomatie, mais il n'exerça plus aucun rôle politique.

1. Née à Saragosse en 1775, elle divorça d'avec son mari et épousa, en 1805, le prince de Chimay. Elle mourut le 15 janvier 1835.

III

LES MAGISTRATS MUNICIPAUX

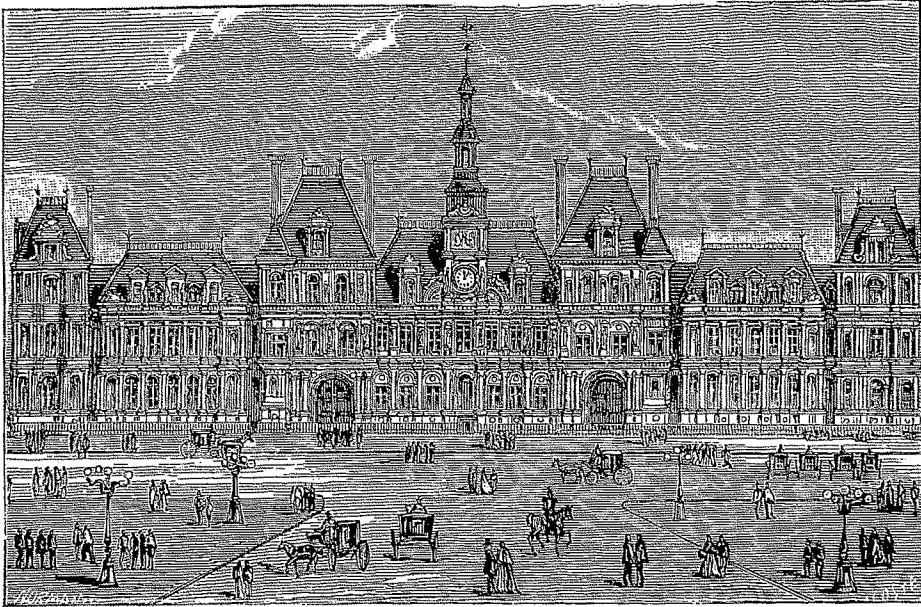
ÉTIENNE BOILEAU. — LES PRÉVOTS DE PARIS. — ÉTIENNE MARCEL.
— LES PRÉVOTS DES MARCHANDS. — FRANÇOIS MIRON. — BAILLY. —
PACHE. — FERDINAND HEROLD.

Parmi les statues de parisiens célèbres qui décorent l'hôtel de ville de Paris figure celle d'Étienne Boileau. Ce personnage exerça les fonctions de prévôt de notre ville de 1254 à 1270 sous le règne du roi Louis IX. On ignore la date et le lieu de sa naissance, mais les services qu'Étienne Boileau a rendus à Paris lui donnent droit de cité parmi les illustrations de la capitale.

Sous le règne de Philippe-Auguste la ville de Paris avait vu sa population s'accroître, et en même temps les désordres se multiplier. L'administration des prévôts était impuissante à réprimer ce mal, lorsqu'Étienne Boileau fut investi de cette importante fonction. A la mollesse de ses prédécesseurs succéda une sévérité peut-être excessive, mais à coup sûr nécessaire. Grâce à d'habiles et énergiques me-

sures, la ville fut enfin, pour le plus grand bien des habitants, purgée des malfaiteurs qui l'infestaient.

Étienne Boileau a d'autres droits à notre reconnaissance. Il a rédigé des *Règlements sur les arts et métiers de Paris*, qui ont été publiés en 1837 et dont on a donné en 1879 une édition définitive.



L'HOTEL DE VILLE

C'est un document unique pour l'histoire de Paris et des plus précieux pour l'étude de l'administration et de l'industrie au moyen âge.

Étienne Boileau, chargé par Louis IX de mettre l'ordre et la paix dans le monde des artisans, appela à lui toute la grande famille ouvrière, représentée par les jurés et les prud'hommes et il enregistra après examen les règlements qu'ils lui présentaient. C'est ainsi que fut composé le code de commerce dit *Livre des métiers*. Pour en comprendre la nature et l'utilité il faut bien savoir ce qu'était, au XIII^e siècle, l'organisation des artisans. Tous les gens de métier étaient alors associés en corporations.

En entrant dans la corporation, le jeune apprenti y trouvait des obligations et des droits ; ces obligations et ces droits étaient consignés dans la coutume qui avait force de loi. Ce sont ces coutumes dont Louis IX confia à son prévôt la révision et la codification, en lui recommandant d'élargir le plus possible les privilèges dont ces corporations jouissaient.

Le livre d'Étienne Boileau débute par une sorte d'exposé des motifs qui est fort intéressant à tous égards. Nous le donnons sans en changer les termes, car c'est un monument capital de la langue judiciaire au XIII^e siècle.

« Estienne Boiliaue, garde de la prévosté de Paris, à toz les bourgeois et à touz les résidens de Paris, et à touz ceus qui dedens les bornes de cil meisme liu venront, asquex ce apartendra, saluz.

« Pour ce que nous avons veu à Paris, en nostre tans, mout de plais et de contens par la delloial envie qui est mère de plais, et deffernée convoitise qui gaste soy meisme et par le non sens as joues et as poi sachans, entre les estranges gens et ceus de la vile qui aucun mestier usent et hantent, pour la reson de qu'ils avoient vendu as estranges aucunes choses de leur mestier, qui n'estoient pas si bones ne si loiaus que eles deusent ; et outre les paageurs et les coustumiers de Paris et ceux qui les coustumes et les paages doivent de Paris et ceux qui ne les i doivent pas ; et meesmement entre nous et ces qui justice ou juridicion ont à Paris, qui le nous demandoient et requeroient autre que il ne le devoient avoir, ne n'ont usée ne acoustumée de avoir ; et pour ce que nous nous doutiemes que li Rois n'i eüst damage, et cil qui ont les coustumes de par lou Roy n'i perdissent, et que fauses œvres n'i fussent faites ne vendues à Paris, ou que mauvaises coustumes n'i fussent acoustumées ; et pour ce que li offices au bon juge est d'abatre et de finer les plez à son pover et de vouloir touz faire bons, non pas tant seulement par paour des paines, mès

par amonestement de louiers : nostre intemptions est à esclairer en la première partie de ceste œuvre, au mius que nous porrons, touz les mestiers de Paris, leur ordenances, la manière des entrepresures de chascun mestier et leur amendes.

« En la seconde partie entendons-nous à tretier des chancies, des tonlius, des travers, des conduis, des rivages, des halages, des pois, des botages, des rouages et de toutes les autres choses qui à coustume apartienent.

« En la tierce partie et en la deharenière, des joustices et des juriditions à toz ceus qui justice et juridition ont dedens la ville et dedens les forbours de Paris.

« Ce avons nos fait pour le profit de touz et meesmement pour les povres et pour les estrangés qui à Paris vienent acheter aucune marchandise, que la marchandise soit si loiauz qu'il n'en soient deceu par les vices de li; et pour ceus qui à Paris doivent aucune droiture ou aucune coustume, ou qui ne les doivent pas; et meesmement pour chastier ceus qui par convoitise de vilain gaaing ou par non sens les demandent et prennent contre Dieu, contre droit et contre raison¹. »

Cette troisième et dernière partie des justices et juriditions ne nous est pas parvenue. Mais tel qu'il subsiste, le code d'industrie et de commerce de Boileau nous en apprend plus sur la vie populaire au moyen âge que bien des chroniques.

Il ne faut pas confondre les prévôts de Paris, comme était Boileau, avec les prévôts des marchands de Paris. Les prévôts de Paris étaient chargés de l'administration de la ville. Ils rendaient la justice, commandaient la force armée, percevaient les impôts et dirigeaient toutes

1. Le *Livre des métiers* d'Étienne Boileau, publié par René de Lespinasse et François Bonnardot, anciens élèves de l'école des Chartes, Paris, *Imprimerie nationale*, 1879, in-4° (dans l'histoire générale de Paris, publiée sous les auspices de l'édilité parisienne).

les branches de l'administration. C'était une très importante magistrature dont la nomination appartient au roi depuis l'an 1254.

Les prévôts de Paris les plus célèbres après Étienne Boileau furent ¹ :

Hugues Aubriot (1367-1381). Pierre des Essarts (1408-1410 et 1411-1412). Tanneguy Duchâtel (1413-1414). Jehan d'Estouteville (1436-1446). Robert d'Estouteville (1446-1461 et 1465-1479). Jacques d'Estouteville (1479-1509). Jehan d'Estouteville (1533-1540). Jacques d'Aumont (1593-1611). Louis Séguier (1611-1653). Pierre Séguier (1653-1670). Charles-Denis de Bullion (1685-1723). Jérôme de Bullion (1723-1755). Alexandre de Ségur (1755-1766). De Boulainvilliers (1766-1792).

Quant au prévôt des marchands, nous devons tout d'abord dire, aussi succinctement que possible, quelles étaient ses attributions. Le prévôt des marchands était au XII^e et au XIII^e siècle un officier chargé de régler le prix des denrées, d'intervenir dans la répartition de l'impôt des marchandises, de surveiller les ponts et les fontaines, de diriger la police de la navigation et d'entretenir les remparts. Il eut de plus, jusqu'au XVI^e siècle, la juridiction des affaires commerciales. Il figurait dans les cérémonies publiques à la tête du bureau de ville, dans un appareil imposant. A partir du XVI^e siècle il fut dépouillé de presque toute son autorité municipale par le pouvoir central auquel il portait ombrage.

Nous ne rappelons que pour mémoire le grand nom d'Étienne Marcel, prévôt des marchands de la ville de Paris en 1355 et dont il a été parlé dans l'avant-dernier chapitre.

1. N. B. Nous ne les nommons pas comme Parisiens de naissance, mais en raison de leurs fonctions.

Citons après lui : Jean Juvenal des Ursins (1388), Guillaume Budé (1522), Augustin de Thou (1538), Jean Lullier ou Lallier (1592)¹, François Miron (1604).

La famille Miron ou Miro donna deux prévôts à la ville de Paris. Cette famille devait sa célébrité à la médecine que plusieurs de ses membres pratiquèrent avec éclat. Gabriel Miron et François, son père, furent tous deux médecins de Charles VIII. Gabriel Miron, fils de François, fut médecin de Louis XII, et François, fils de Gabriel, fut médecin de Charles IX.

C'est François Miron, petit-fils du médecin de Charles IX, qui, après avoir été successivement conseiller au parlement (1595), maître des requêtes, président au grand conseil et lieutenant civil (1597), devint prévôt des marchands en 1604.

La ville de Paris lui doit une partie de ses embellissements, quais, ports, places, et la façade de l'Hôtel-de-ville, qu'il fit construire en y consacrant les émoluments de sa place. Il détourna Henri IV du projet de réduction des rentes constituées sur l'Hôtel-de-ville.

Robert Miron, son frère, fut prévôt des marchands en 1615, président du Tiers aux états généraux de cette même année. Il y eut de fières paroles. Rappelant au roi la nécessité des réformes intérieures : — « Il est à craindre, dit-il, que le désespoir ne fasse connaître au peuple que le soldat n'est autre chose qu'un paysan portant les armes, et que, quand le vigneron aura pris l'arquebuse, d'enclume qu'il est, il ne devienne marteau. » Le lendemain Miron et les députés trouvèrent porte close et ordre du roi de les disperser.

Reprenons et terminons ici l'énumération des plus célèbres prévôts des marchands.

1. Celui-ci natif de Paris. Nous citons les autres à cause de l'intérêt qu'ont leurs noms pour l'histoire de Paris, sans tenir compte du lieu de leur naissance.

Henri de Mesme (1618), Jérôme le Féron (1646), Claude Lepelletier (1668), Jérôme Bignon (1701), Charles Trudaine (1716), Michel-Étienne Turgot (1729), Camus de Pontcarré (1784), J.-B. de la Michodière (1762), Lefebvre de Caumartin (1778), Louis Lepelletier (1784), Jacques de Flesselles (1789).

La prévôté des marchands avait été supprimée de 1382 à 1388. Elle fut rétablie, mais ses attributions furent tellement diminuées que bientôt elles se réduisirent à rien.

Après le dernier prévôt des marchands, voici venir le premier maire de Paris :

Jean-Sylvain Bailly fut élu maire de Paris le 16 juillet 1789, ainsi que nous l'avons dit dans le précédent chapitre. La situation était grave ; il fallait vaincre la famine qui menaçait les Parisiens et créer une administration. Bailly travailla avec une patriotique ardeur et un dévouement absolu à assurer la subsistance d'une population de 700 000 âmes et à maintenir l'ordre dans la ville. Il y réussit, non sans de grandes peines. Il jouit d'une grande popularité, qui diminua



BAILLY

considérablement lorsque, le 17 juillet 1790, il dût, de concert avec Lafayette, dissiper par la force, au Champ-de-Mars, les rassemblements de citoyens qui demandaient la déchéance de Louis XVI. Bailly fut cependant réélu, mais il donna sa démission et fut remplacé par Pétion le 18 novembre 1791. Il vécut dès lors dans la retraite, mais ses ennemis — et on en a toujours beaucoup lorsqu'on a occupé des

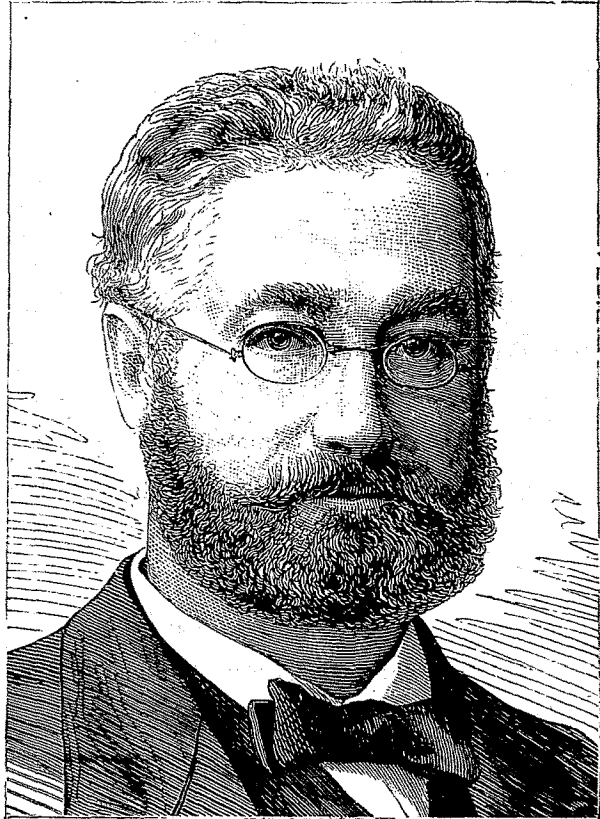
fonctions publiques — le firent emprisonner. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort. Il monta sur l'échafaud le 10 novembre 1793 et mourut avec le plus grand courage. Pendant les apprêts de son supplice, un des spectateurs le voyant frissonner lui dit : « Tu trembles, Bailly. — Oui, répondit doucement l'ancien maire de Paris, mais c'est de froid. »

Un des successeurs de Bailly était également parisien. Jean-Nicolas Pache, dont la vie a été en partie racontée dans le chapitre précédent, avait été élu maire, à la place de Chambon, en février 1793. Il prit une grande part aux journées du 31 mai et du 2 juin, qui consommèrent la chute des Girondins, ses ennemis. Il fut compromis dans le procès des hébertistes et poursuivi plusieurs fois par les partis vainqueurs, après le 9 thermidor. Il abandonna la scène politique et se retira dans le village de Thin-le-Moutier, dans les Ardennes. C'est là qu'il mourut pauvre le 18 novembre 1823.

Ferdinand Herold¹ ferme cette liste d'édiles parisiens. Il était fils de l'illustre auteur de *Zampa* et du *Pré-aux-Clercs*, dont on a lu la vie dans un précédent chapitre. Il ne suivit pas la carrière paternelle ; il étudia le droit sous le professeur Valette, aussi vaillant citoyen qu'habile juriconsulte. Ce savant maître lui inculqua des idées libérales, dont Herold ne se départit jamais. Sous l'Empire, il fut un des plus fermes soutiens de l'opposition. Le 4 septembre 1870 il fut choisi pour un des secrétaires du gouvernement de la Défense nationale et montra dans ces fonctions un dévouement et une activité remarquables. Le 1^{er} février 1871 il devint ministre de l'intérieur par intérim, en remplacement de Jules Favre, et n'occupa ces fonctions que pendant vingt-deux jours. Au mois d'avril suivant, le gouvernement

1. Né à Paris le 16 octobre 1828, mort dans la même ville, le 1^{er} janvier 1882.

le nomma conseiller d'état, mais, l'année suivante, Herold, soumis à l'élection de l'Assemblée, fut repoussé par la réaction triomphante. Paris le vengea en le nommant conseiller municipal. Enfin, le 30 janvier 1876, la grande ville rendit justice à un de ses enfants les plus éminents en faisant entrer Herold dans le Sénat. Le 25 janvier 1879, le gouvernement s'honora en choisissant cet excellent citoyen pour les importantes et difficiles fonctions de préfet de la Seine. Herold justifia pleinement les espérances que les républicains avaient placées en lui. Le souvenir de ses services



HEROLD

est trop vivant encore pour qu'il soit utile d'insister sur ce point. Mais ce qu'il est nécessaire d'ajouter, c'est qu'Herold fut bon, serviable et généreux. Aussi, quand il mourut prématurément, les Parisiens exprimèrent leurs justes regrets en faisant à leur préfet des funérailles nationales.

LES
HOMMES DE GUERRE

I

LES GÉNÉRAUX

HENRI DE SCHONBERG. — LE DUC DE BEAUFORT. — CONDÉ. — LUXEMBOURG. — CATINAT. — LE DUC DE VENDÔME. — LE PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE. — DAMPIERRE. — AUGEREAU. — BARAGUEY D'HILLIERS. — EUGÈNE CAVAIGNAC. — FOREY.

La liste des hommes de guerre nés à Paris s'ouvre par Henri de Schonberg ¹, maréchal de France, qui vainquit les Anglais au combat de l'île de Ré (1627) et dirigea, sous les ordres du cardinal de Richelieu, les opérations du fameux siège de La Rochelle.

François de Vendôme, duc de Beaufort ², prit part à toutes les campagnes de la fin du règne de Louis XIII. Il fut un des héros de la Fronde et devint l'idole des Parisiens, qui l'avaient surnommé *le roi des Halles*. En 1652 il fut gouverneur de Paris et fut exilé lors de la

1. Né à Paris le 14 août 1575, mort à Bordeaux le 17 novembre 1632.

2. Né à Paris en janvier 1616, tué à Candie le 25 juin 1669.

rentrée du roi dans la capitale. En 1664 il combattit contre les corsaires algériens, et en 1669 il conduisit à Candie les secours que Louis XIV envoyait aux Candiotes assiégés par les Turcs. Il périt peu après dans une sortie.

Louis II de Bourbon, prince de Condé¹, celui qu'on désigne sous le nom de grand Condé, est un personnage peu sympathique. Il eut sans contredit un grand génie militaire.

A vingt-deux ans, il remportait sur les Espagnols la victoire de Rocroy; il prenait Thionville, et, de nouveau vainqueur à Fribourg, à Nordlingen, il hâta par le grand succès de Lens la signature de la paix de Westphalie.

Sur la fin de sa vie, on le verra, après la mort de Turenne, défendre l'Alsace dans une admirable campagne et sauver notre frontière du Rhin. Mais il eut peut-être encore plus de bonheur que de génie. Turenne, moins brillant, est au fond un plus grand



LE GRAND CONDÉ

1. Né à Paris le 8 septembre 1621, mort le 8 décembre 1686.

capitaine. Si Condé vainquit souvent, il acheta cher ses victoires. L'idée ne lui vint jamais de ménager le sang de ses soldats.

Son caractère est malheureusement peu honorable. Pendant la Fronde, il passa d'un parti à l'autre, suivant qu'on flattait davantage sa vanité ou qu'on l'achetait à un plus grand prix. Il finit par se vendre aux Espagnols, servit contre la France, et se fit battre par ses anciens soldats.

L'acte le plus détestable de la Fronde, c'est lui qui l'a commis. Recueilli par les Parisiens, alors que, vaincu par les troupes royales, il ne savait où se réfugier, il avait rassemblé à l'Hôtel-de-ville les notables bourgeois pour leur demander une adhésion complète à tout ce qu'il avait fait. L'assemblée n'ayant pas montré un enthousiasme suffisant, il descendit sur la place et se mit à haranguer une troupe d'hommes d'armes, qu'il avait disposés là, et à les exciter contre les bourgeois qu'il disait vendus à Mazarin.

Bientôt après on entendit un grand bruit de fusillade. Ces hommes d'armes tiraient dans les fenêtres de l'Hôtel-de-ville. Puis ce fut un siège en règle. On apporta aux portes du bois, de la poix, de l'huile; on y mit le feu et toute la troupe put pénétrer dans l'intérieur. Elle y massacra environ cinquante députés, échevins et magistrats, et mit les autres à rançon. Le maître des comptes Miron périt frappé de plus de cinquante coups de poignard.

C'était un coup d'État que tentait le prince : il y échoua d'ailleurs piteusement.

François-Henri de Montmorency, duc de Luxembourg ¹, fut un des plus illustres généraux du règne de Louis XIV. Il commença par servir

1. Né à Paris le 8 janvier 1628, mort à Versailles le 4 janvier 1695.

sous Condé à Lérída et à Lens. En 1672 il battit le prince d'Orange à Warden ; il obtint le bâton de maréchal de France après la mort de Turenne (1675). C'est de 1690 à 1693 qu'il se couvrit de gloire. Il gagna successivement les batailles si célèbres de Fleurus, de Steinkerque et de Neerwinde. Les drapeaux ennemis qu'il envoya à Paris et qui furent placés à Notre-Dame étaient si nombreux que les Parisiens surnommèrent le maréchal de Luxembourg *le tapissier de Notre-Dame*.

Catinat¹, le meilleur élève de Turenne, est Parisien. « Catinat, enfant de Paris, élevé dans une obscure maison de la rue de la Sorbonne, aimait sa ville natale, son quartier, l'approbation de ses voisins et de ses proches. »

Il appartenait à une famille de robe : il avait même commencé par être avocat, mais, à vingt-trois ans, il avait quitté le barreau, parce qu'il avait perdu une cause qui était juste. « La probité, la droiture, le désintéressement, la modération dans les désirs faisaient comme partie du fonds héréditaire » de sa maison.

En 1660, il était enseigne aux gardes françaises. Sept ans plus tard, il se distinguait au siège de Lille sous les yeux de Louis XIV. En 1676, il était nommé major-général de l'infanterie dans l'armée de Flandre.

En 1690, quand l'alliance avec le duc de Savoie parut très compromise, il reçut le commandement de l'armée d'Italie. Dans la guerre qui suivit, tout en remportant des victoires comme celles de Staffarde ou de la Marsaille, tout en faisant des sièges comme ceux de Nice et de Montmélian, il sut si bien ménager le duc, un ancien et

1. Nicolas Catinat, né à Paris le 1^{er} septembre 1637, mort au château de Saint-Gratien le 22 février 1712.



1637 — CATINAT — 1712

futur allié, que celui-ci, en signant la paix, lui dit avec la meilleure grâce du monde qu'il avait reçu de lui des leçons et corrections, dont il espérait profiter à l'avenir pour le service du roi.

Maréchal de France depuis 1693, il fut encore chargé pendant la guerre de la succession d'Espagne, en 1701, de commander l'armée du Pô. Mais ce tacticien méthodique, ce philosophe réfléchi, que ses soldats avaient appelé le *Père la Pensée*, devenait avec l'âge trop hésitant et circonspect. A force de vouloir prendre garde à tout, il ne savait plus se décider. Ses troupes perdirent confiance en leur général et se firent battre à Carpi.

Le roi, mécontent, le remplaça par son favori, le beau, l'inepte Villeroy. Catinat se démit de son commandement avec beaucoup de dignité : la seule faveur qu'il demanda au roi fut de servir jusqu'à la fin de la campagne sous les ordres de son successeur.

Un an après, envoyé à l'armée du Rhin, par manière de réparation, il céda la place à Villars avec la même résignation.

Il se retira dans sa petite maison de Saint-Gratien, près de Saint-Denis. Il y vécut modestement, vêtu comme un bon bourgeois, se promenant sans épée, causant avec le premier venu, jouant avec les enfants, cultivant son jardin. « Il n'oublia jamais, dit Saint-Simon, le peu qu'il était. Ses habits, ses équipages, ses meubles, sa maison, tout était de la dernière simplicité ; son air l'était aussi, et tout son maintien. Il était grand, brun, maigre, un air pensif et assez lent, de beaux yeux et fort spirituels. »

Il refusa, en 1705, la croix de l'ordre, parce qu'il fallait être noble pour la porter et qu'il ne pouvait, sans supercherie, montrer ses quartiers. Ses dernières années furent attristées par les malheurs qui accablèrent à cette époque la France. « Il déplorait les fautes signalées qu'il voyait se succéder sans cesse, l'extinction suivie de toute émulation, le luxe, le vide, l'ignorance, la confusion des États, l'in-

quisition mise à la place de la police ; il voyait tous les signes de destruction, et il disait qu'il n'y avait qu'un comble de désordre qui pût enfin rappeler l'ordre dans ce royaume ¹. »

« Catinat, dit Sainte-Beuve, est plus qu'un homme, qu'un simple individu, c'est un caractère et un type... guerrier brave, simple, modeste, dévoué, tout au devoir, sans jactance, arrivé et avançant par son seul mérite, il eut un esprit de modération et d'équité dans un métier de violence. » Il porta au milieu des camps un principe d'honnêteté, de rectitude et de scrupule que rien n'altéra jamais. Il y fut un parfait modèle de vertu morale, de désintéressement et d'abnégation.

L'heureux adversaire de Catinat pendant la guerre de la succession d'Espagne, le général en chef de l'armée autrichienne, le prince Eugène de Savoie-Carignan ², est aussi né à Paris. Il avait d'abord demandé un commandement au roi qui avait, étant enfant, joué avec sa mère, nièce de Mazarin. Il n'en obtint pas même une compagnie et passa, par dépit, au service de l'Autriche.

Après s'être formé en Hongrie contre les Turcs, il vint montrer à Louis XIV « la grande perte qu'il avait faite ». C'était l'expression ironique dont le roi s'était servi en apprenant qu'il avait quitté la France. La perte, à coup sûr, était grande.

Nous n'insisterons pas sur les succès de ce Français, ennemi de la France. Rapprochons-le seulement de Condé, qui, comme lui, ne sut pas sacrifier ses rancunes à son patriotisme, et dont il imita la manière, se dirigeant plutôt par des inspirations subites que par une méthode positive, osant beaucoup, exposant la vie des soldats comme la sienne.

1. Saint-Simon.

2. Né à Paris le 18 octobre 1663, mort à Vienne le 24 avril 1736.

Louis-Joseph, duc de Vendôme ¹, avait neuf ans de plus que le prince Eugène, dont il fut l'adversaire et l'heureux vainqueur. C'était un général habile, mais de mœurs déplorables. Il ternit sa gloire militaire par les faiblesses honteuses de sa vie privée. Envoyé en Espagne en 1710, il assura par sa victoire de Villaviciosa la couronne à Philippe V, le petit-fils de Louis XIV, souche de la famille royale qui règne encore aujourd'hui sur l'Espagne.

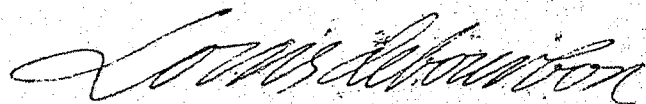
Il y a un intervalle d'un siècle entre Vendôme et Dampierre ². Celui-ci s'était retiré du service militaire et vivait tranquille dans ses terres quand commença la Révolution. Il applaudit aux principes nouveaux et mit de nouveau son épée au service de la patrie menacée. Devenu bientôt général, il fut un des héros de Valmy et de Jemmapes. On dut à son héroïsme cette dernière victoire. Les troupes du général Beurnonville étaient écrasées par l'artillerie autrichienne et allaient être enveloppées, « quand le général Dampierre, voyant le péril, se met à la tête du régiment de Flandre et des volontaires parisiens, et se jette sur les Autrichiens qui se croyaient déjà sûrs de la victoire ; il les culbute, entre dans les redoutes, tourne contre eux leurs propres canons et sauve par cette impétueuse attaque Beurnonville et ses soldats. Aussi l'héroïque Dampierre est-il acclamé comme un libérateur : les blessés demandaient avec anxiété : Dampierre a-t-il survécu ³ ? »

Dampierre montra en maintes circonstances sa valeur et ses talents ; il succéda à Dumouriez, lorsque ce général eut trahieusement passé à l'ennemi. Son courage ne l'abandonna pas ; mais Dampierre dut céder devant des forces supérieures. Il protégeait la retraite de son

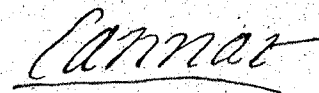
1. Né à Paris le 1^{er} juillet 1654, mort à Vinaroz (Espagne) le 15 juin 1712.

2. Auguste-Henri-Marie Picot, marquis de Dampierre, né à Paris en 1756, blessé le 8 mai 1793 et mort le lendemain.

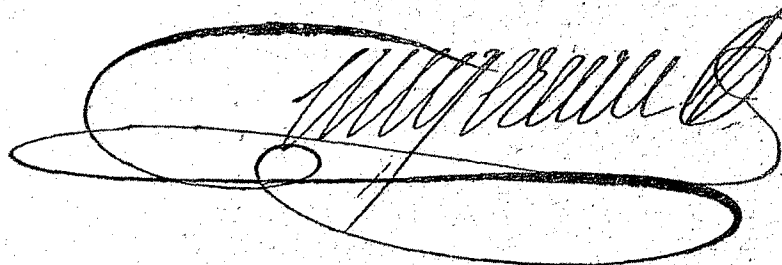
3. *L'héroïsme militaire* par Étienne Charavay.



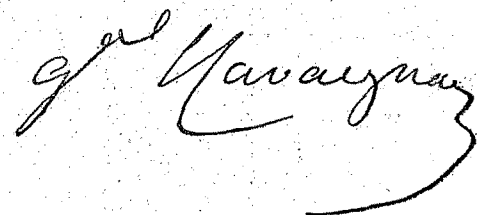
1621 — LOUIS II DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ — 1686



1637 — NICOLAS CATINAT — 1712



1757 — PIERRE-FRANÇOIS-CHARLES AUGEREAU — 1816



1802 — EUGÈNE CAVAIGNAC — 1857

armée, le 8 mai 1793, quand il eut la cuisse emportée par un boulet. Il mourut le lendemain. La Convention, reconnaissante, décerna à ce héros les honneurs du Panthéon.

Augereau ¹ fut un des meilleurs généraux de l'armée d'Italie. Il était fils d'un domestique et avait eu une jeunesse humble et misérable. « D'une taille élevée et d'une force peu commune, Augereau s'engagea, puis, dégoûté du service, il se rendit à Naples où, pour ne pas mourir de faim, il se fit maître d'armes. Bientôt il revint en France, au moment où la révolution éclatait. Toujours en peine de vivre, il s'engagea de nouveau, et cette fois bien lui en prit, car l'ancien maître d'armes eut un avancement si rapide qu'il devint général en 1793. Augereau fut désormais un des meilleurs officiers des armées républicaines. Dans la campagne d'Italie, en 1796, il se couvrit de gloire, mais c'est surtout à la célèbre bataille de Castiglione, gagnée par Bonaparte sur les Autrichiens, le 5 août 1796, qu'Augereau s'illustra. Avec des forces de moitié inférieures à celles de l'ennemi, il s'empara de Castiglione et décida la victoire ². »

Sous l'Empire Augereau devint maréchal et duc de Castiglione. Il fut un des chefs de la grande armée et se couvrit de gloire aux batailles mémorables d'Iéna et d'Eylau. Il prit part aussi, mais avec moins de succès, aux campagnes d'Espagne et de Russie. En 1813 il se conduisit avec intrépidité à Leipzig, mais en 1814, malade et découragé, il signa une capitulation déplorable. Il ne survécut pas longtemps à cet acte et mourut le 12 juin 1816 d'une hydropisie de poitrine.

Achille Baraguey d'Hilliers ³, fils d'un général des guerres de la

1. Pierre-François-Charles Augereau, né à Paris le 21 octobre 1757, mort dans sa terre de la Houssaye le 12 juin 1816.

2. *L'héroïsme militaire* par Étienne Charavay.

3. Né à Paris le 6 septembre 1795, mort à Amélie-les-Bains le 6 juin 1878.

Révolution et de l'Empire, fut soldat dès l'enfance. Il était sous-lieutenant aux chasseurs à cheval quand il eut, en 1813, le poignet gauche emporté par un boulet de canon à la bataille de Leipzig. Cette grave blessure n'entrava pas la carrière du jeune officier, qui passa par tous les grades et devint général en 1836. Il fit les campagnes d'Algérie, revint en France et fut envoyé, en 1848, à l'Assemblée constituante par le département du Doubs. Il se rallia à la politique du président de la République, Napoléon Bonaparte, et eut la coupable faiblesse de donner l'appui de son épée au trop fameux coup d'État du 2 décembre. En 1854 il s'empara de Bomarsund, ce qui lui valut le bâton de maréchal de France, et en 1859 il prit une part décisive à la victoire de Solferino. Ces derniers faits d'armes lui ont mérité une place dans cette galerie de guerriers.

Bien différent de Baraguey d'Hilliers, Eugène Cavaignac¹ joignit à de grands talents militaires les vertus du bon citoyen. Fils d'un conventionnel montagnard², il entra en 1820 à l'École polytechnique et devint capitaine en 1829. Il accueillit avec joie la chute de la royauté qui avait proscrit son père, et fut un des premiers à partir pour l'Algérie. Là il montra une valeur et une intelligence hors ligne; il était toujours avec ses zouaves aux postes les plus périlleux et devint la terreur des Arabes. Général en 1844, il fut, en 1848, nommé par le Gouvernement provisoire gouverneur général de l'Algérie. Ses longs et signalés services et ses opinions républicaines lui valurent aussi le mandat de représentant du peuple. Cavaignac se rendit à Paris et fut nommé chef du pouvoir exécutif lors de la funeste insurrection de juin. Il exerça cette sorte de dictature avec une loyauté par-

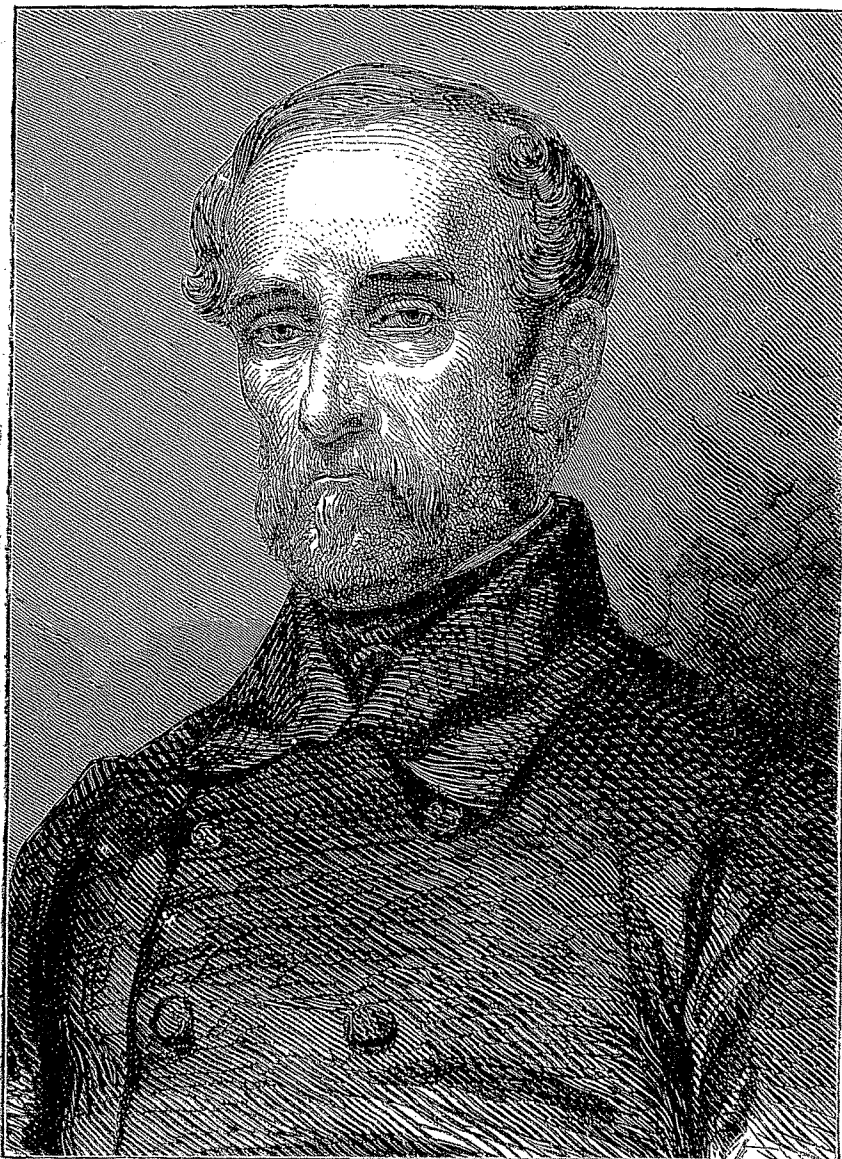
1. Né à Paris le 15 octobre 1802, mort le 28 octobre 1857. Il était frère cadet du célèbre Godefroy Cavaignac.

2. Jean-Baptiste Cavaignac, député de la Haute-Garonne à la Convention, né à Gordon (Lot) en 1762, mort proscrit à Bruxelles en 1829.

faite et remit ses pouvoirs à l'Assemblée qui les lui confirma et déclara qu'il avait bien mérité de la patrie. Quand il s'agit d'élire le président de la République, le général Cavaignac fut le candidat d'une notable fraction des républicains, mais il échoua, malheureusement pour notre France, contre le prince Louis Bonaparte. Cavaignac n'en continua pas moins à servir la cause de la liberté au sein de l'Assemblée ; il eut l'honneur d'être arrêté et emprisonné avec un grand nombre de ses collègues lors du coup d'état. Mis en liberté quelques jours plus tard, il se tint à l'écart des luttes politiques, protestant par sa conduite et par son attitude contre l'égoïsme de la République. Fidèle à ses convictions, il refusa constamment de prêter serment au gouvernement usurpateur. Il mourut jeune encore, laissant une renommée enviable et un nom qui est un des plus illustres dont s'honore la démocratie française.

Enfin nous citerons Forey ¹, qui fit les campagnes d'Afrique et qui dut à sa triste conduite lors du coup d'état plus qu'à ses talents militaires un avancement rapide. Il nous suffira de rappeler que ce général prit part aux guerres de Crimée et d'Italie et qu'il commanda en chef le corps expéditionnaire du Mexique. La prise de Puebla (17 mai 1863) lui valut le bâton de maréchal de France.

1. Élie-Frédéric Forey, né à Paris le 10 janvier 1804, mort dans la même ville le 20 juin 1872.



1802 — EUGÈNE CAVAIGNAC — 1857

II

LES MARINS

TOURVILLE. — MAGON. — HENRI RIVIÈRE

Paris a produit peu de marins. Nous en citerons trois cependant. Le premier est un des noms les plus illustres de la marine française, c'est Tourville¹.

Ce marin, né à Paris, que le capitaine d'Hocquincourt ne voulait pas prendre sur sa frégate, parce qu'il avait la figure délicate, les yeux bleus et mélancoliques, cet Adonis qui paraissait « plus propre à servir les dames de la cour qu'à supporter les fatigues de la mer », prenait à vingt ans deux vaisseaux turcs, conquérait en quelques jours les grades de lieutenant de vaisseau et de capitaine et recevait, à vingt-quatre ans, de la république de Venise, un brevet dans lequel il était qualifié de protecteur du commerce et d'invincible.

1. Anne-Hilarion de Costentin, comte de Tourville, né à Paris le 24 novembre 1642, mort dans la même ville le 28 mai 1701.

Quand il eut achevé, sous les ordres de l'illustre Duquesne, une éducation maritime si brillamment commencée, Louis XIV le nomma vice-amiral et l'envoya, avec la belle flotte qu'il avait réunie, dans le port de Brest, combattre l'Angleterre et la Hollande. Pour mettre les deux flottes ennemies dans l'impossibilité de refuser le combat, Tourville alla les chercher jusque sur les côtes anglaises. Ce fut le 16 juillet 1690, jour bien glorieux pour la marine française, que les deux escadres se trouvèrent en présence. Les ennemis perdirent deux mille hommes et quinze vaisseaux : la plus complète des victoires ne coûta pas à Tourville un seul navire. Pendant que le bruit de cet éclatant succès se répandait en Europe, le vice-amiral voulait aller côtoyer tout le



TOURVILLE

littoral de l'Angleterre et brûler dans les ports tous les bâtiments qui s'y étaient réfugiés en le voyant maître de la mer. Mais les Anglais firent enlever les signaux qui indiquaient les passages dans ces mers entrecoupées de bas-fonds, de bancs de sable et de rochers. Forcé de renoncer à son projet, il s'en consola en faisant une descente à Tingmouth, dans le Northumberland, et en y incendiant douze vaisseaux : cette expédition dura cinq heures et ne coûta pas la vie à un seul Français.

La campagne qui suivit, connue sous le nom de *campagne du large*, fut plus glorieuse encore. Chargé de tenir tête avec des forces inférieures à la plus formidable escadre qu'on eût encore vue, il alla capturer jusque sur les côtes d'Irlande un convoi riche de trente millions, tandis que les ennemis le croyaient caché au fond d'un de

nos ports. Poursuivi par l'amiral Russel et trop faible pour livrer bataille, il s'éleva en pleine mer et fit face pendant cinquante-cinq jours à l'escadre anglo-hollandaise dans des positions telles qu'elle ne pouvait l'attaquer sans s'exposer à une défaite.

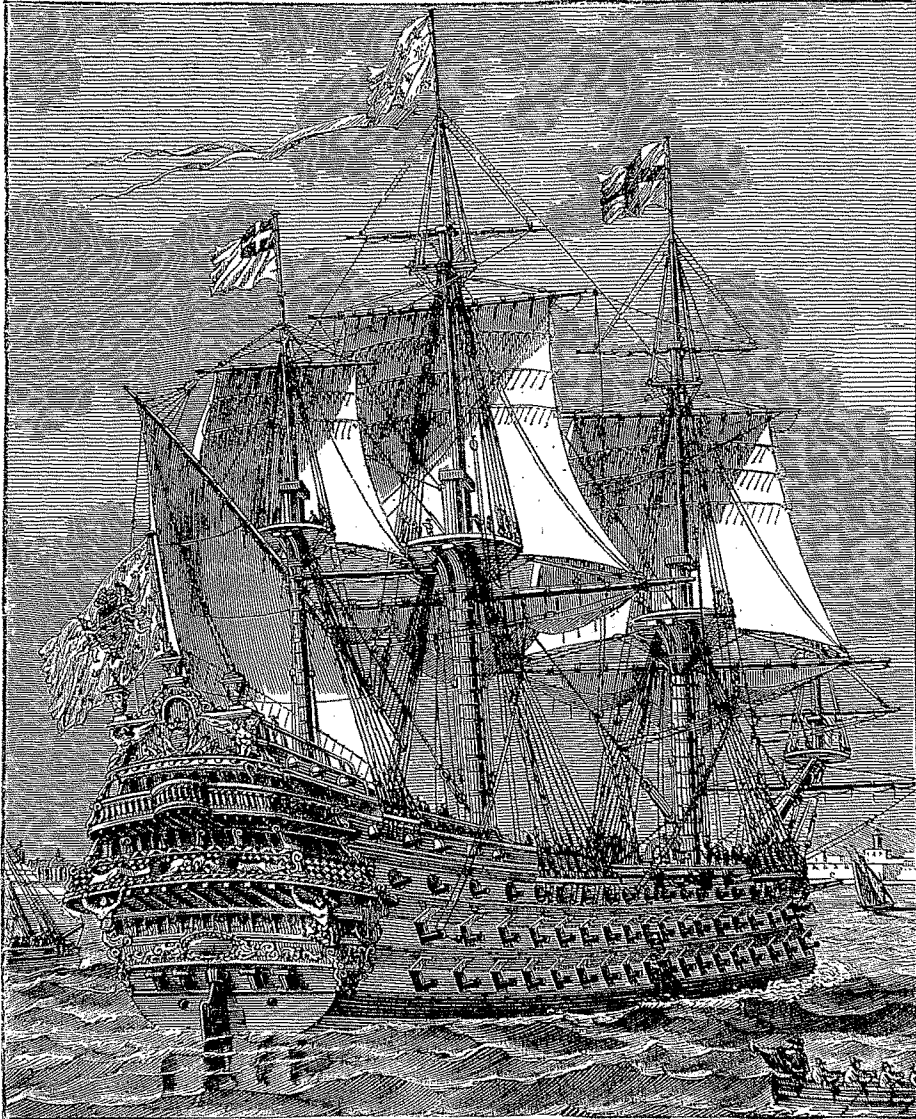
Honteux, désespéré, Russel finit par s'éloigner et, surpris par une affreuse tempête, regagna à grand-peine un port avec une flotte désarmée, tandis que Tourville rentra à Brest avec tous ses vaisseaux. Les connaisseurs estiment qu'il n'y a rien dans l'histoire de plus admirable que cette campagne, où pourtant aucune bataille ne fut livrée.

L'année suivante, en 1692, Tourville attendait à Brest les escadres de Toulon et de Rochefort qui venaient le rejoindre, quand il reçut du ministre Pontchartrain l'ordre de prendre la mer. Il demanda inutilement d'attendre ses renforts. « Ce n'est point à vous, répondit le ministre, à discuter les ordres du roi; c'est à vous de les exécuter. » Et, comme il se plaignait au bureau de la marine que la poudre était mauvaise et ne portait pas le boulet, un commis lui écrivit que, s'il trouvait que la poudre ne portait pas assez loin, il n'avait qu'à s'approcher plus près des ennemis.

Tourville entra donc en campagne, malgré lui, avec quarante vaisseaux à peine. Il venait de pénétrer dans la Manche, quand il reçut du roi cet ordre inconcevable : « Allez chercher mes ennemis et combattez-les, forts ou faibles, partout où vous les trouverez, quoiqu'il puisse en arriver. » Quelque temps après il reconnaissait entre le cap de la Hogue et la pointe de Harfleur la flotte ennemie composée de quatre-vingt-dix-neuf vaisseaux de ligne et de trente-sept frégates portant six mille neuf cent quatre-vingt-quatorze canons et plus de quarante mille hommes.

Tourville, pour n'être pas accusé par ses officiers de les conduire à une inutile boucherie, les réunit en conseil de guerre et leur lut

l'ordre du roi : ils décidèrent à l'unanimité qu'il fallait obéir. Ils obéirent. Les ennemis n'en pouvaient croire leurs yeux de voir les



LE VAISSEAU LE « LOUIS XIV ».

navires français venir se jeter sur leur masse immense. La bataille fut terrible. Jusqu'au soir nos vaisseaux, un contre deux, résistèrent.

Quand Russel vit que la bataille se continuait au clair de la lune et que les Français ne cédaient pas, il résolut d'en finir par un coup décisif.

Son escadre entière se rapproche brusquement du corps de bataille que Tourville commande en personne et l'enveloppe. Mais Tourville ne se rend pas ; le vaisseau amiral, *le Royal-Soleil*, combat à lui seul contre six à sept navires anglais : ses voiles s'envolent en lambeaux, ses mâts s'écroulent, mais il lutte encore.

L'avant-garde et l'arrière-garde arrivent enfin, malgré un calme plat, remorquées par leurs chaloupes : elles font une trouée dans le feu qui entoure leur amiral, le combat recommence dans des conditions moins inégales ; mais la lune est tout d'un coup enveloppée de nuages, l'obscurité se fait : il faut s'arrêter.

Voilà le premier acte de la bataille de la Hogue ; on n'avait jamais rien vu d'aussi beau.

Le lendemain, on ne pouvait renouveler cet effort inouï. Tourville essaya de se retirer par le canal qui sépare les îles anglo-normandes de la côte du Cotentin. Vingt-deux vaisseaux franchirent le raz et atteignirent Saint-Malo. Mais treize autres, mutilés dans la bataille, manquèrent la marée, et les courants les ramenèrent sous le vent des ennemis. Trois allèrent échouer à Cherbourg, qui n'offrait à cette époque qu'un abri insuffisant, et dix mouillèrent à la Hogue : les uns et les autres furent brûlés. C'était une grande perte pour notre marine, mais l'honneur était sauf. L'amiral Russel écrivit à Tourville pour le féliciter d'avoir soutenu si vaillamment un combat si inégal. En France, tout le monde lui rendit la même justice. « Tourville est-il sauvé ? demanda Louis XIV en apprenant la perte de ses navires. Pour des navires on en peut trouver, mais où trouver un officier comme lui ? » Le roi d'ailleurs était bien forcé de reconnaître qu'il était la cause unique de ce malheur. On raconte que longtemps après,

étant à son balcon de Versailles avec Villeroy, il lui dit en montrant Tourville : « Voilà l'homme qui m'a obéi à la Hogue. »

Nommé maréchal en 1693, Tourville ne tarda pas à prendre sa revanche. Vainqueur sur les côtes du Portugal, à la hauteur du cap Saint-Vincent, il intercepta un convoi de bâtiments anglais et hollandais chargés pour Cadix et Smyrne, en prit vingt-sept, en brûla plus de soixante et fit perdre aux ennemis plus de trente-six millions.

Mais il était à bout de forces : sa santé altérée par ses terribles fatigues le condamnait au repos. La paix de Ryswick vint lui donner la tranquillité. Il se retira à Paris, y jouit modestement de sa gloire et y mourut quatre ans après.

Charles-René Magon, né à Paris le 12 novembre 1763, appartenait à une famille des environs de Saint-Malo et fut destiné dès son enfance à la carrière maritime. Il servit brillamment dans la campagne d'Amérique et fut un des meilleurs officiers de notre marine sous la République. Son héroïque conduite à Trafalgar l'a immortalisé. Dans ce funeste combat Magon montait le vaisseau l'*Algésiras* et il eut à lutter contre le *Tonnant*. A la tête de son équipage et la hache à la main il repoussa victorieusement les attaques des Anglais ; en vain la mitraille balayait tout autour de lui, en vain ses officiers tombaient à ses côtés, Magon, impassible, semble défier la mort. Une balle lui traverse le bras, il ne veut pas quitter son poste. Un projectile lui perce la cuisse, il refuse de descendre à l'ambulance. Enfin, épuisé, l'héroïque commandant consent à se faire transporter à l'ambulance. « Il descend dans l'entre-pont, appuyé sur deux matelots. Mais les flancs déchirés du navire donnaient un libre passage à la mitraille. Magon reçoit un biscaien dans la poitrine et tombe foudroyé sous ce dernier coup. Cette nouvelle répand la consternation dans tout l'équipage. On combat avec fureur pour venger un chef qu'on

aimait autant qu'on l'admirait. Mais les trois mâts de l'*Algésiras* étaient abattus, et les batteries démontées ou obstruées par les débris de la mâture. Sur six cent quarante et un hommes, cent cinquante étaient tués, cent quatre-vingts blessés. L'équipage, refoulé sur le gaillard d'arrière, ne possédait plus qu'une partie du vaisseau. On était sans espoir, sans ressources; on fait alors une dernière décharge sur l'ennemi et on rend ce pavillon du contre-amiral si vaillamment défendu¹. » C'est le 21 octobre 1805 que Magon périt si glorieusement à l'âge de quarante-deux ans.

Le troisième nom que nous inscrivons ici est celui d'un de nos contemporains, Henri Rivière, dont la France pleure la perte récente. Né à Paris le 12 juillet 1827, entré à l'école navale en 1843, il devint en 1870 capitaine de frégate. Il n'était pas seulement un marin distingué, mais un écrivain de race, dont le talent était fort prisé des délicats. Ses romans si originaux, *Pierrot et Cain*, *la Main coupée*, *le Meurtrier d'Albertine Renouf*, lui avaient acquis dans le monde des lettres une juste célébrité. Mais les succès littéraires ne détournèrent pas Henri Rivière de la carrière maritime. En 1878 il se trouvait dans la Nouvelle-Calédonie lors de la terrible insurrection des Canaques. Il montra un courage et une fermeté admirables et il réprima la révolte.

Promu capitaine de vaisseau et officier de la Légion d'honneur, Henri Rivière partit pour le Tonkin en 1882. Il s'empara d'Hanoi et défendit vaillamment sa conquête contre les Annamites et les Pavillons-Noirs. Il n'avait que peu de troupes, et il dut accomplir des prodiges de valeur et d'habileté pour se maintenir. Le 19 mai 1883 il fit une

1. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. VI.



1827 — HENRI RIVIERE — 1883

sortie, accompagné de plusieurs officiers. La colonne, arrivée en face des villages, est brusquement attaquée par les Pavillons-Noirs. Le commandant Rivière prend aussitôt ses dispositions et fait placer deux pièces en batterie. Il se met à la tête de ses soldats et le combat devient acharné. Le commandant Berthe de Villars tombe mortellement frappé d'une balle au ventre. Cependant le nombre des ennemis devient de minute en minute plus considérable; on se bat corps à corps. Le lieutenant de Brisis est tué. Rivière, pour dégager ses hommes, fait tirer à mitraille sur les assaillants, mais le canon du *Villars* qui servait à cette besogne tombe dans la rizière par suite d'un mouvement de recul. Les chevaux sont blessés et deviennent inutiles. Peut-on abandonner un canon à l'ennemi? Nul ne saurait admettre une telle idée. Rivière et ses officiers s'attellent eux-mêmes au canon qu'il faut sauver, tandis que le lieutenant de vaisseau de Marolles rallie les soldats et se porte en avant pour arrêter les Annamites. Le canon roule sous l'effort combiné de Rivière et de ses héroïques compagnons. Les balles pleuvent sur ces braves; l'aspirant Moulun a le crâne fracassé, l'officier Ducorps tombe le pied traversé et Rivière lui-même a l'épaule trouée et s'affaisse. Au même instant le capitaine Jacquin est tué à côté de lui. Mais le dévouement de ces héros n'est pas inutile; le canon du *Villars* est entraîné par les survivants et échappe à l'ennemi.

La mort de Rivière l'a immortalisé. La France a vengé ses enfants tombés loin de la mère patrie pour la cause de la civilisation. Elle a planté victorieusement au Tonkin le drapeau tricolore et elle a chassé les Pavillons-Noirs, dont un succès passager avait redoublé l'audace. La marine et la littérature sont glorieuses d'un officier et d'un écrivain tels que Rivière; la patrie le revendique justement pour un de ses plus vaillants défenseurs.

LES PARISIENS CÉLÈBRES

LES VIVANTS

POÈTES

ACKERMANN (Louise-Victorine CHOQUET, dame), née le 30 novembre 1813.

LAURENT-PICHAT (Léon), né le 12 juillet 1823.

MANUEL (Eugène), né le 13 juillet 1823.

PEPELIN (Claudius), né en 1825.

DES ESSARTS (Emmanuel-Adolphe LANGLOIS), né le 5 février 1839.

SULLY-PRUDHOMME (René-François-Armand), membre de l'Académie française (1881), né le 16 mars 1839.

SILVESTRE (Armand), né le 18 avril 1839.

HERVILLY (Ernest d'), né le 26 mai 1839.

COPPÉE (François), membre de l'Académie française (1884), né le 12 janvier 1842.

FRANCE (Anatole), né le 16 avril 1844.

AUTEURS DRAMATIQUES

DUPIN (Jean-Henri), né le 1^{er} septembre 1791.

LEGOUVÉ (Ernest), membre de l'Académie française (1855), né le 15 février 1807.

LACROIX (Jules), né le 7 mai 1809.

DOUCET (Camille), membre de l'Académie française (1865), né le 16 mai 1812.

LABICHE (Eugène), membre de l'Académie française (1880), né le 5 mai 1815.

LA ROUNAT (Charles), né en 1819.

CADOL (Edouard), né le 11 février 1831.
SARDOU (Victorien), membre de l'Académie française (1877), né le 7 septembre 1831.

GILLE (Philippe), né le 18 décembre 1831.

MEILHAC (Henri), né en 1832.

HALÉVY (Ludovic), né le 1^{er} janvier 1834.

PAILLERON (Edouard), membre de l'Académie française (1882), né en 1834.

BLUM (Ernest), né le 15 août 1836.

PROSATEURS

FEUILLET DE CONCHES (Félix, baron), né le 4 décembre 1798.

NOAILLES (Paul, duc de), membre de l'Académie française (1849), né le 4 janvier 1802.

CUVILLIER-FLEURY (Alfred-Auguste), membre de l'Académie française (1866), né le 18 mars 1802.

KARR (Alphonse), né le 24 novembre 1808.

MAQUET (Auguste), né le 13 septembre 1813.

SCHERER (Edmond), né le 8 avril 1815.

MACÉ (Jean), né le 22 avril 1815.

DESCHANEL (Emile), né le 14 novembre 1819.

MEURICE (Paul), né le 5 février 1820.

NADAR (Félix Tournachon, dit) né le 5 avril 1820.

AUMALE (Henri d'Orléans, duc d'), membre de l'Académie française (1871), né le 16 janvier 1822.

DU CAMP (Maxime), membre de l'Académie française (1880), né le 8 février 1822.

LAYERGNE (Julie Ozaneaux, dame), née le 3 décembre 1823.

DUMAS (Alexandre), membre de l'Académie française (1874), né le 24 juillet 1824.

ROCHEFORT (Henri), né le 30 janvier 1830.

DROZ (Gustave), né en 1832.

VERON (Pierre), né en 1833.
 ZOLA (Emile), né le 2 avril 1840.
 BUISSON (Ferdinand), né le 20 décembre 1841.
 GRÉVILLE (Alice Durand, dite Henry), née le 12 octobre 1842.
 THIERRY (Gilbert-Augustin), né le 14 février 1844.
 DÉROULÈDE (Paul), né en 1846.
 GAUTIER (Judith), née le 25 août 1850.

PHILOSOPHES ET ÉCONOMISTES

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE (Jules), membre de l'Académie des sciences morales et politiques (1830), né le 1^{er} août 1805.
 BAUDRILLART (Henri), membre de l'Académie des sciences morales et politiques (1863), né le 28 novembre 1821.
 PASSY (Frédéric), membre de l'Académie des sciences morales et politiques (1877), né le 20 mai 1822.
 MÉNARD (Louis), né en 1822.
 JANET (Paul), membre de l'Académie des sciences morales (1864), né le 30 avril 1823.
 SOURY (Jules), né le 28 mai 1842.

HISTORIENS

VIEL-CASTEL (le baron Charles-Louis-Gaspard-Gabriel de), membre de l'Académie française (1873), né le 14 octobre 1800.
 DURUY (Victor), membre de l'Académie des sciences morales et politiques (1879), né le 8 septembre 1811.
 HAURÉAU (Barthélemy), membre de l'Académie des inscriptions (1862), né le 9 novembre 1812.
 BORDIER (Henri), né le 8 août 1817.
 JOURDAIN (Charles), membre de l'Académie des inscriptions (1862), né le 124 août 1817.
 GÉRÉROY (Mathieu-Auguste), membre de l'Académie des sciences morales et politiques (1874), né le 24 avril 1820.
 ROUSSET (Camille), membre de l'Académie française (1871), né le 15 février 1821.
 PRESSENSÉ (Edmond de), né le 7 janvier 1824.
 HAMEL (Ernest), né le 2 juillet 1823.
 FUSTEL DE COULANGES (Numa-Denis), membre de l'Académie des sciences morales (1875), né le 18 mars 1830.
 CAMPARDON (Emile), né le 18 juillet 1834.
 PICOT (Georges), membre de l'Académie

des sciences morales et politiques (1878), né le 24 décembre 1838.

GUIFFREY (Jules-Joseph), né le 29 novembre 1840.

ÉRUDITS ET CRITIQUES

OUIGHERAT (Louis), membre de l'Académie des inscriptions (1864), né le 12 octobre 1799.

MILLER (Emmanuel), membre de l'Académie des inscriptions (1860), né le 19 avril 1810.

HAMEY (Ernest), membre de l'Académie des sciences morales et politiques (1880), né le 11 avril 1813.

EGGER (Emile), membre de l'Académie des inscriptions (1854), né le 18 juillet 1813.

LALANNE (Ludovic), né le 23 avril 1815.
 DU SOMMERARD (Edmond), né le 27 avril 1817.

LE BLANT (Edmond), membre de l'Académie des inscriptions (1867), né le 12 août 1818.

ROZIERE (Eugène de), membre de l'Académie des inscriptions (1871), né le 2 mars 1820.

BERTRAND (Alexandre), membre de l'Académie des inscriptions (1881), né le 28 juin 1820.

SCHÉFER (Charles), membre de l'Académie des inscriptions (1878), né le 16 novembre 1820.

PAVET DE COURTELLE (Abel-Jean-Baptiste), membre de l'Académie des inscriptions (1873), né le 13 juin 1821.

HERVEY DE SAINT-DENIS (le marquis Jean-Marie-Léon d'), membre de l'Académie des inscriptions (1878), né en 1823.

GIRARD (Jules-Augustin), membre de l'Académie des inscriptions (1875), né le 24 février 1825.

MONTAIGLON (Anatole de), né le 28 novembre 1825.

LÉVASSEUR (Emile), membre de l'Académie des sciences morales et politiques (1868), né le 8 décembre 1828.

COUSIN (Jules), né le 4 mars 1830.

FOUCART (Paul), membre de l'Académie des inscriptions (1878), né le 15 mars 1836.

MEYER (Paul), membre de l'Académie des inscriptions (1883), né le 17 janvier 1840.

MASPERO (Gaston-Camille), membre de l'Académie des inscriptions (1883), né le 24 juin 1846.

JURISCONSULTES

ROUSSE (Edmond), membre de l'Académie française (1880), né en 1816.

DARESTE (Rodolphe), membre de l'Académie des sciences morales et politiques (1878), né le 26 décembre 1824.

AUCOC (Jean-Léon), membre de l'Académie des sciences morales et politiques (1877), né le 10 septembre 1828.

SAVANTS

ROUSSINGAULT (Jean-Baptiste), membre de l'Académie des sciences (1839), né le 2 février 1802.

PÉLIGOT (Eugène), membre de l'Académie des sciences (1852), né le 22 mars 1811.

LALANNE (Léon), membre de l'Académie des sciences (1879), né le 3 juillet 1811.

CAHOURS (Augustin), membre de l'Académie des sciences (1868), né le 2 octobre 1813.

BOULEY (Henri), membre de l'Académie des sciences (1868), né le 17 mai 1814.

SERRAT (Joseph-Alfred), membre de l'Académie des sciences (1860), né le 30 août 1819.

FIZEAU (Armand Hippolyte-Eugène), membre de l'Académie des sciences (1860), né le 23 septembre 1819.

BLANCHARD (Emile), membre de l'Académie des sciences (1862), né le 6 mars 1820.

BÉQUEREL (Edmond), membre de l'Académie des sciences (1869), né le 24 mars 1820.

MANGON (Hervé), membre de l'Académie des sciences (1872), né le 31 juillet 1821.

BÉRTRAND (Joseph), membre de l'Académie des sciences (1856), né le 11 mars 1822.

JANSEN (Pierre-Jules-César), membre de l'Académie des sciences (1873), né le 22 février 1824.

BERTHELOT (Marcelin), membre de l'Académie des sciences (1873), né le 27 octobre 1827.

EDWARDS (Alphonse-Milne), membre de l'Académie des sciences (1879), né en 1835.

MEDECINS

LARREY (le baron Hippolyte), membre de l'Académie des sciences (1867), né le 18 septembre 1808.

BÉCLARD (Jules), secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, né le 17 décembre 1818.

BOUCHUT (Eugène), né en 1818.

CHARCOT (Jean-Martin), membre de l'Académie des sciences (1883), né en 1825.

POTAIN (Pierre-Carl-Edouard), né en 1825.

PEINTRES

SIGNOL (Emile), membre de l'Académie des Beaux-Arts (1860), né le 11 mars 1804.

GARAT (Louis), membre de l'Académie des Beaux-Arts (1867), né le 24 décembre 1812.

JACQUE (Charles), né le 23 mai 1813.

MULLER (Charles-Louis), membre de l'Académie des Beaux-Arts (1864), né le 22 décembre 1815.

ROUSSEAU (Philippe), né en 1816.

BONVIN (François), né le 22 septembre 1817.

BARRIAS (Félix-Joseph), né le 13 septembre 1822.

BOULANGER (Gustave), membre de l'Académie des Beaux-Arts (1882), né le 25 avril 1824.

MOREAU (Gustave), né le 6 avril 1826.

ROBERT-FLEURY (Tony), né le 1^{er} septembre 1837.

GLAIZE (Léon), né le 3 février 1842.

CORMON (Fernand), né le 22 décembre 1845.

DÉTALLE (Edouard), né le 5 octobre 1848.

SCULPTEURS

ETEX (Antoine), né le 20 mars 1808.

CAVELIER (Jules), membre de l'Académie des Beaux-Arts (1865), né le 30 août 1814.

MILLET (Aimé), né en 1816.

THOMAS (Gabriel-Jules), membre de l'Académie des Beaux-Arts (1875), né en 1821.

THÉMIER (Emanuel), né en 1824.

DALOU (Jules), né le 31 décembre 1838.

BARRIAS (Ernest), membre de l'Académie des Beaux-Arts (1884), né le 13 avril 1841.

ARCHITECTES

LENOIR (Albert), membre de l'Académie des Beaux-Arts (1869), né le 21 octobre 1801.

QUESTEL (Charles-Auguste), membre

de l'Académie des Beaux-Arts (1871), né le 18 septembre 1807.

BAILLY (Antoine-Nicolas), membre de l'Académie des Beaux-Arts (1875), né le 6 juin 1810.

BALLU (Théodore), membre de l'Académie des Beaux-Arts (1872), né le 8 juin 1817.

ANDRÉ (Louis-Jules), membre de l'Académie des Beaux-Arts (1884), né le 24 juin 1819.

GINAIN (Léon), membre de l'Académie des Beaux-Arts (1881), né le 5 octobre 1825.

GARNIER (Charles), membre de l'Académie des Beaux-Arts (1874), né le 6 novembre 1825.

VAUDREMER (Emile), membre de l'Académie des Beaux-Arts (1879), né en 1829.

GRAVEURS

HENRIQUEL-DUPONT (Louis - Pierre), membre de l'Académie des Beaux-Arts (1849), né le 13 juin 1797.

FRANÇOIS (Alphonse), membre de l'Académie des Beaux-Arts (1873), né en 1811.

GAUCHEREL (Léon), né le 21 mai 1816.

BRACQUEMOND (Joseph-Félix), né le 22 mai 1833.

WALTNER (Claude-Albert), né le 24 mars 1846.

COMPOSITEURS DE MUSIQUE

GOUNOD (Charles), membre de l'Académie des Beaux-Arts (1866), né le 17 juin 1818.

LECOCQ (Charles), né le 3 juin 1832.

SAINT-SAËNS (Camille), membre de l'Académie des Beaux-Arts (1881), né le 9 octobre 1835.

JONCIÈRES (Victorin de), né le 12 avril 1839.

ARTISTES DRAMATIQUES

BOUFFÉ (Marie), né le 4 septembre 1800.

DUPREZ (Gilbert), né le 6 décembre 1806.

REGNIER (François-Joseph), né le 1^{er} février 1807.

LHÉRITIER (Paul), né en septembre 1809.

FALCON (Cornélie), née le 28 juillet 1814.

BROHAN (Augustine), née le 2 décembre 1824.

DELAUNAY (Arsène), né le 21 mars 1826.

BROHAN (Madeleine), née le 21 octobre 1833.

BERTON (Pierre), né en 1843.

BERNHARDT (Sarah), née le 22 octobre 1844.

REICHEMBERG (Suzanne), née le 7 septembre 1853.

HOMMES POLITIQUES

SCHËLCHER (Victor), né le 21 juillet 1804.

DARU (Napoléon, comte), né le 11 juin 1807.

RAMEAU (Charles-Victor Chevrey), né le 26 janvier 1809.

HAUSSMANN (le baron Eugène), né le 27 mars 1809.

LE BLOND (Désiré-Médéric), né le 9 mai 1812.

ARAGO (Emmanuel), né le 6 juin 1812.

LA FORGE (Anatole de), né le 1^{er} avril 1821.

BROGLIE (Albert, duc de), né le 13 juin 1821.

RASPAIL (Benjamin), né le 16 août 1823.

AUDIFFRET-PASQUIER (duc d'), né le 20 octobre 1823.

SAY (Léon), né le 6 juin 1826.

TOLAIN (Henri-Louis), né le 18 juin 1828.

ROCHEFORT (Henri), né le 30 janvier 1830.

FARCY (Eugène), né le 20 mars 1830.

LOCKROY (Edouard), né le 18 juillet 1838.

RAYNAL (David), né le 26 février 1840.

FAURE (Félix), né le 30 janvier 1841.

HOVELACQUE (Abel), né le 14 novembre 1843.

PELLETAN (Camille), né le 23 juin 1846.

CHAUVEAU (Franck), né le 1^{er} septembre 1846.

CASIMIR-PÉRIER (Jean), né le 8 novembre 1847.

DREYFUS (Ferdinand), né le 5 mai 1849.

HOMMES DE GUERRE

LE BŒUF (Edmond), maréchal de France (1870), né le 5 novembre 1809.

GALLIFET (le marquis Gaston-Alexandre-Auguste de), né le 23 janvier 1830.

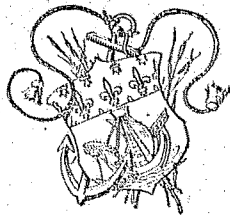
CONCLUSION

O Paris, voilà ceux que tu as donnés à la France et au monde !

Ceux même de nos grands hommes qui ne sont pas nés dans tes murs, tu peux dire qu'ils sont tes enfants adoptifs : tu les as reçus dès la jeunesse, tu as gonflé leur cœur de ton sang, leur poitrine de ton souffle, tu as fait leur talent ou inspiré leur génie et tu leur as donné la gloire ; puis, quand ils meurent, tu leur célèbres des funérailles comme les rois et les empereurs n'en eurent jamais.

Victor Hugo a dit : « Paris est un flambeau allumé. Paris tient école, école de civilisation, école de croissance, école de raison et de justice... Bonne espérance à l'avenir ! Paris est la ville de la puissance par la concorde, de la conquête par le désintéressement, de la domination par l'ascension, de la victoire par l'adoucissement, de la justice par la pitié et de l'éblouissement par la science. »

Et c'est une chose émouvante de voir le grand homme ainsi juger la grande ville qui, elle aussi, a été ballottée sur bien des mers, battue par bien des tempêtes, mais n'est sortie de ces épreuves que plus triomphante et plus glorieuse : **FLUCTUAT NEC MERGITUR !**



TABLI DES NOMS

100	Classin (Jacques-Bonhomme)	100	Classin (Nicolas-Joseph)
105	Classin (Jacques)	105	Classin (Nicolas)
107	Classin (Jean-François)	107	Classin (Nicolas)
108	Classin (Jean)	108	Classin (Nicolas)
109	Classin (Jean)	109	Classin (Nicolas)
110	Classin (Jean)	110	Classin (Nicolas)
111	Classin (Jean)	111	Classin (Nicolas)
112	Classin (Jean)	112	Classin (Nicolas)
113	Classin (Jean)	113	Classin (Nicolas)
114	Classin (Jean)	114	Classin (Nicolas)
115	Classin (Jean)	115	Classin (Nicolas)
116	Classin (Jean)	116	Classin (Nicolas)
117	Classin (Jean)	117	Classin (Nicolas)
118	Classin (Jean)	118	Classin (Nicolas)
119	Classin (Jean)	119	Classin (Nicolas)
120	Classin (Jean)	120	Classin (Nicolas)
121	Classin (Jean)	121	Classin (Nicolas)
122	Classin (Jean)	122	Classin (Nicolas)
123	Classin (Jean)	123	Classin (Nicolas)
124	Classin (Jean)	124	Classin (Nicolas)
125	Classin (Jean)	125	Classin (Nicolas)
126	Classin (Jean)	126	Classin (Nicolas)
127	Classin (Jean)	127	Classin (Nicolas)
128	Classin (Jean)	128	Classin (Nicolas)
129	Classin (Jean)	129	Classin (Nicolas)
130	Classin (Jean)	130	Classin (Nicolas)
131	Classin (Jean)	131	Classin (Nicolas)
132	Classin (Jean)	132	Classin (Nicolas)
133	Classin (Jean)	133	Classin (Nicolas)
134	Classin (Jean)	134	Classin (Nicolas)
135	Classin (Jean)	135	Classin (Nicolas)
136	Classin (Jean)	136	Classin (Nicolas)
137	Classin (Jean)	137	Classin (Nicolas)
138	Classin (Jean)	138	Classin (Nicolas)
139	Classin (Jean)	139	Classin (Nicolas)
140	Classin (Jean)	140	Classin (Nicolas)
141	Classin (Jean)	141	Classin (Nicolas)
142	Classin (Jean)	142	Classin (Nicolas)
143	Classin (Jean)	143	Classin (Nicolas)
144	Classin (Jean)	144	Classin (Nicolas)
145	Classin (Jean)	145	Classin (Nicolas)
146	Classin (Jean)	146	Classin (Nicolas)
147	Classin (Jean)	147	Classin (Nicolas)
148	Classin (Jean)	148	Classin (Nicolas)
149	Classin (Jean)	149	Classin (Nicolas)
150	Classin (Jean)	150	Classin (Nicolas)
151	Classin (Jean)	151	Classin (Nicolas)
152	Classin (Jean)	152	Classin (Nicolas)
153	Classin (Jean)	153	Classin (Nicolas)
154	Classin (Jean)	154	Classin (Nicolas)
155	Classin (Jean)	155	Classin (Nicolas)
156	Classin (Jean)	156	Classin (Nicolas)
157	Classin (Jean)	157	Classin (Nicolas)
158	Classin (Jean)	158	Classin (Nicolas)
159	Classin (Jean)	159	Classin (Nicolas)
160	Classin (Jean)	160	Classin (Nicolas)
161	Classin (Jean)	161	Classin (Nicolas)
162	Classin (Jean)	162	Classin (Nicolas)
163	Classin (Jean)	163	Classin (Nicolas)
164	Classin (Jean)	164	Classin (Nicolas)
165	Classin (Jean)	165	Classin (Nicolas)
166	Classin (Jean)	166	Classin (Nicolas)
167	Classin (Jean)	167	Classin (Nicolas)
168	Classin (Jean)	168	Classin (Nicolas)
169	Classin (Jean)	169	Classin (Nicolas)
170	Classin (Jean)	170	Classin (Nicolas)
171	Classin (Jean)	171	Classin (Nicolas)
172	Classin (Jean)	172	Classin (Nicolas)
173	Classin (Jean)	173	Classin (Nicolas)
174	Classin (Jean)	174	Classin (Nicolas)
175	Classin (Jean)	175	Classin (Nicolas)
176	Classin (Jean)	176	Classin (Nicolas)
177	Classin (Jean)	177	Classin (Nicolas)
178	Classin (Jean)	178	Classin (Nicolas)
179	Classin (Jean)	179	Classin (Nicolas)
180	Classin (Jean)	180	Classin (Nicolas)
181	Classin (Jean)	181	Classin (Nicolas)
182	Classin (Jean)	182	Classin (Nicolas)
183	Classin (Jean)	183	Classin (Nicolas)
184	Classin (Jean)	184	Classin (Nicolas)
185	Classin (Jean)	185	Classin (Nicolas)
186	Classin (Jean)	186	Classin (Nicolas)
187	Classin (Jean)	187	Classin (Nicolas)
188	Classin (Jean)	188	Classin (Nicolas)
189	Classin (Jean)	189	Classin (Nicolas)
190	Classin (Jean)	190	Classin (Nicolas)
191	Classin (Jean)	191	Classin (Nicolas)
192	Classin (Jean)	192	Classin (Nicolas)
193	Classin (Jean)	193	Classin (Nicolas)
194	Classin (Jean)	194	Classin (Nicolas)
195	Classin (Jean)	195	Classin (Nicolas)
196	Classin (Jean)	196	Classin (Nicolas)
197	Classin (Jean)	197	Classin (Nicolas)
198	Classin (Jean)	198	Classin (Nicolas)
199	Classin (Jean)	199	Classin (Nicolas)
200	Classin (Jean)	200	Classin (Nicolas)

TABLE DES NOMS

Adam (Adolphe).....	309	Catinat (Nicolas de).....	370
Alembert (Jean le Rond d')... 129	499	Cauchy (Louis-Augustin).....	211
Andral (Gabriel).....	228	Cavaignac (Godefroy).....	340
Anquetil (Louis Pierre).....	144	Cavaignac (Eugène).....	378
Anville (Jean-Baptiste d').....	159	Chalgrin.....	280
Argenson (René-Louis de Voyer d'):	97	Cham (Amédée de Noé).....	256
Arnauld (Antoine).....	118	Chapelain (Jean).....	17
Arnould (Sophie).....	314	Chardin (Jean).....	216
Augereau (P.-F.-Ch.).....	376	Chardin (Jean-Baptiste).....	242
Bachauumont (Louis Petit de).....	97	Charlet (Nicolas-Toussaint).....	251
Bachelier (Jean-Jacques).....	242	Charron (Pierre).....	117
Bailly (Jean-Sylvain)..... 345	362	Clairaut (Alexis).....	198
Ballin (Claude).....	296	Cochin (Charles-Nicolas).....	286
Baltard (Victor).....	281	Cogniet (Léon).....	251
Baraguey d'Hilliers (Achille).....	376	Coignard (Jean-Baptiste).....	187
Barbier (Auguste).....	42	Collé (Charles).....	35
Baron (Michel).....	311	Colletet (Guillaume).....	18
Barrière (Théodore).....	73	Collot d'Herbois (Jean-Marie).....	348
Barye (Ambroise-Louis).....	270	Condé (Louis II de Bourbon, prince	
Baudelaire (Charles).....	46	de).....	368
Bazin de Raucou (Anaïs).....	145	Corot (Jean-Baptiste).....	257
Beaufort (François de Vendôme, duc		Cortot (Jean-Pierre).....	269
de).....	367	Couder (Auguste).....	250
Beaumarchais (Pierre-Augustin ba-		Couperin (François).....	302
ron de).....	69	Courier (Paul-Louis).....	107
Bellot (Joseph-René).....	219	Cousin (Victor).....	135
Béranger (Pierre-Jean de).....	36	Coustou (Guillaume).....	264
Bergerac (Cyrano de).....	87	Coypel (Noël).....	239
Berryer (Pierre-Antoine).....	180	Coypel (Antoine).....	239
Berton (Henri).....	304	Cramoisy (Sébastien).....	186
Bervic (Charles-Clément).....	290	Dampierre (le marquis de).....	374
Biot (Jean-Baptiste).....	210	Daubigny (Charles-François).....	258
Bizet (Georges).....	310	David (Louis).....	244
Boileau (Etienne).....	356	De Bucourt (Louis).....	290
Boileau-Despreaux (Nicolas).....	20	De Bura (Guillaume-François).....	190
Boissonade (Jean-François).....	161	Decamps (Alexandre-Gabriel).....	256
Boucher (François).....	240	Déjazet (Virginie).....	317
Bougainville (Louis-Antoine de).....	217	Delacroix (Eugène).....	252
Boulle (André-Charles).....	300	Delaroche (Paul).....	252
Brongniart (Alexandre).....	208	De Leu (Thomas).....	285
Brongniart (Adolphe).....	210	Deshoulières (Antoinette).....	24
Brunet (Jacques-Charles).....	192	Desnoyers (Louis Bouchor, baron).....	290
Budé (Guillaume).....	154	Didot (François).....	188
Bullant (Jean).....	274	Didot (Pierre).....	188
Burnouf (Eugène).....	164	Didot (François-Ambroise).....	188
Cambert (Robert).....	301	Didot (Firmin).....	189
Camus (Armand-Gaston).....	345	Didot (Ambroise-Firmin).....	189
Cartellier (Pierre).....	269	Dodart (Denis).....	225
Cassini (Jacques).....	195	Dorat (Claude-Joseph).....	34
Cassini (César-François).....	195	Duban (Jacques-Félix).....	280
Cassini (Jacques-Dominique).....	196	Duc (Joseph-Louis).....	280

Du Cerceau (Jacques Androuet)....	274	La Fayette (Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, comtesse de).....	82
Du Chastellet (Gabrielle-Émilie)....	100	La Fosse (Antoine de).....	49
Du Moustier (Étienne).....	233	La Harpe (Jean-François de).....	159
Du Moustier (Daniel).....	234	Lamoignon (Guillaume de).....	178
Dumont (Augustin).....	271	Lamoignon (Chrétien-François de) .	178
Dumoulin (Charles).....	168	Lancret (Nicolas).....	240
Duret (François-Joseph).....	271	Largillière (Nicolas de).....	239
Estienne (Robert).....	183	Larmessin (Nicolas de).....	285
Estienne (Henri).....	183	La Rochefoucauld (François de)....	76
Estienne (Charles).....	184	Lassus (Pierre).....	227
Eugène de Savoie (le prince).....	373	Lassus (Jean-Baptiste-Antoine)....	281
Fagon (Gui-Crescent).....	225	Laugier (Ernest).....	212
Falconet (Étienne-Maurice).....	268	Lavoisier (Antoine-Laurent).....	201
Ficquet (Étienne).....	288	Lebrun (Charles).....	236
Flatters (Paul-Xavier).....	220	Lebrun (Ecouchard).....	35
Flocon (Ferdinand).....	340	Lebrun (Elisabeth Vigée).....	249
Forcy (Élie-Frédéric).....	379	Lebrun (Pierre-Antoine).....	51
Foucault (Léon).....	212	Le Clerc (Joseph-Victor).....	164
Fouquet (Nicolas).....	330	Ledru Rollin (Alexandre-Auguste)..	343
Fourcroy (Antoine François).....	208	Legendre (Adrien-Marie).....	208
Fournier (Pierre-Simon).....	188	Légouvé (Gabriel).....	36
Fréret (Nicolas).....	158	Le Kain (Henri-Louis).....	312
Gabriel (Jacques).....	278	Lelong (Jacques).....	156
Gabriel (Jacques-Ange).....	280	Lemercier (Népomucène).....	52
Gavarni (Paul Chevalier).....	256	Lemierre (Antoine-Marin).....	34
Geoffrin (Marie-Thérèse Rodet)....	100	Lemoigne (Jean-Baptiste).....	264
Germain (Sophie).....	211	Lenoir (Alexandre).....	161
Godofroy (Denis).....	155	Lenostre (André).....	292
Godofroy (Denis II).....	156	Lépicicié (Bernard).....	286
Godofroy (Denis III).....	156	Leroux (Pierre).....	137
Godofroy (Jean).....	156	Lescot (Pierre).....	273
Godofroy (Théodore).....	156	L'Estoille (Pierre de).....	140
Godofroy (Denis).....	175	Lesueur (Eustache).....	234
Goujon (Jean).....	261	Letronne (Jean-Antoine).....	162
Gournay (Marie de Jars de).....	74	Litré (Emile).....	165
Grand Ménil (Jean-Baptiste de)....	314	Lotin (Augustin-Marie).....	190
Gravelot (Hubert-François).....	286	Louis (Victor).....	280
Gros (Antoine-Jean).....	249	Louvois (François-Michel le Tellier, marquis de).....	331
Guérin (Pierre).....	250	Luynes (Henri d'Albert, duc de)..	166
Halévy (Fromental).....	308	Magon (Charles-René).....	385
Hallé (Jean-Noël).....	228	Malebranche (Nicolas).....	120
Harlay (Achille de).....	174	Malesherbes (Guillaume de Lamoignon de).....	178
Helvétius (Jean).....	226	Malibran (Maria).....	317
Helvétius (Claude-Adrien).....	128	Malus (Étienne-Louis).....	210
Hénault (François).....	141	Mansart (François).....	275
Hérault de Séchelles.....	352	Marcel (Étienne).....	321 360
Herold (Joseph-Ferdinand).....	304	Mariette (Jean).....	187
Herold (Ferdinand).....	363	Mariette (Pierre Jean).....	285
Hotman (François).....	172	Marivaux (Pierre Carlet de Chamblain de).....	68
Houdar de la Motte (Antoine)....	49	Mars (Mademoiselle).....	316
Huet (Paul).....	257	Martin (Gabriel).....	188
Jacquemart (Jules).....	291	Mercier (Louis-Sébastien).....	144
Jacquemont (Victor).....	218	Mériméc (Prosper).....	110
Jodelle (Étienne).....	47	Méryon (Charles).....	291
Juvénil des Ursins (Jean).....	138	Michelet (Jules).....	145
Laboulaye (Edouard).....	115		
La Bruyère (Jean de).....	87		
La Condamine (Charles-Marie de) .	196		
Lacroix (François).....	208		

TABLE DES NOMS

397

Miron (Robert).....	361	Richelieu (le cardinal de).....	324
Miron (François).....	361	Rivière (Henri).....	386
Miron (Gabriel).....	361	Roland (Madame).....	351
Molé (Mathieu).....	328	Rollin (Charles).....	141
Molé (François-René).....	312	Röman (Louis).....	269
Molière (Jean-Baptiste Poquelin)...	55	Rousseau (Jean-Baptiste).....	25
Montmorency-Luxembourg (François-Henri, duc de).....	369	Rousseau (Théodore).....	258
Montrenil (Eudes de).....	272	Sacy (Isaac Silvestre de).....	161
Moreau (Hégésippe).....	42	Saint Aubin (Augustin de).....	290
Morel (Frédéric).....	186	Saint Simon (Louis de Rouvroy, duc de).....	93
Murger (Henri).....	115	Saint-Simon (Henri de).....	134
Musset (Alfred de).....	43	Saint Victor (Paul Binsse, comte de)...	115
Naigeon (Jacques-André).....	134	Sand (George).....	112
Nattier (Jean-Marc).....	240	Santerre (Antoine-Jean).....	350
Naudé (Gabriel).....	155	Sauval (Henri).....	141
Nélaton (Auguste).....	230	Scarron (Paul).....	19
Orléans (Charles, duc d').....	11	Schonberg (Henri de).....	367
Ozaneaux (Jean-Georges).....	144	Scribe (Eugène).....	73
Pache (Jean-Nicolas).....	347	Sedaine (Jean-Michel).....	72
Pajou (Augustin).....	269	Seguier (Pierre).....	330
Pasquier (Etienne).....	173	Sévigné (Marie de Rabutin Chantal, marquise de).....	83
Patru (Olivier).....	176	Staël (Anne-Louise-Germaine Necker, baronne de).....	104
Pelletan (Philippé-Jean).....	227	Suë (Eugène).....	112
Perrault (Charles).....	24	Talleyrand-Périgord (le prince de)...	339
Perrault (Claude).....	275	Tallien (Jean-Lambert).....	355
Perronet (Jean-Rodolphe).....	198	Talma (François-Joseph).....	315
Picard (Louis-Benoît).....	73	Target (Gui-Jean-Baptiste).....	344
Picard (Ernest).....	342	Tavernier (Jean-Baptiste).....	213
Pigalle (Jean-Baptiste).....	264	Thiboust (Claude-Louis).....	187
Pillon (Germain).....	263	Thou (Jacques-Auguste de).....	140
Pils (Isidore).....	258	Tocqueville (Alexis de).....	114
Poinsot (Louis).....	211	Tourville (le comte de).....	380
Pompadour (la marquise de).....	288	Tronchet (François-Denis).....	179
Pougens (Marie-Charles-Joseph de)...	160	Turgot (Anne-Robert-Jacques).....	133
Préault (Auguste).....	271	Vendôme (Louis-Joseph duc de)...	374
Préville (Pierre-Louis).....	312	Vernet (Horace).....	251
Prévost-Paradol (Lucien-Anatole)...	115	Villemain (Abel-François).....	163
Quatremère de Quincy (Antoine)...	161	Villon (François).....	14
Quicherat (Jules).....	185	Viолlet le Duc (Eugène-Emmanuel)...	281
Quinault (Philippe).....	41	Vitet (Ludovic).....	110
Raffet (Denis-Marie).....	256	Vitré (Antoine).....	187
Regnard (Jean-François).....	62	Voltaire (François-Marie Arouet de)...	25, 50, 99, 124
Regnault (Jean-Baptiste).....	249	Vouet (Simon).....	234
Regnault (Henri).....	259	Wilhem (Guillaume Bocquillon)...	304
Rémusat (Claire de Vergennes de)...	110		
Rémusat (Charles de).....	136		
Renouard (Antoine-Augustin).....	190		

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Frontispice. — Paris, c'est la lumière.....	4	Le Panthéon.....	180
Les poètes (fac-simile).....	13	Robert Estienne.....	185
Nicolas Boileau-Despréaux.....	21	Ambroise-Firmin Didot.....	191
Madame Deshoulières.....	25	L'Observatoire.....	197
Couronnement du buste de Voltaire.....	31	Clairaut d'après Carmontelle.....	198
Vue de la maison où mourut Béranger.....	37	Lavpister.....	203
Béranger.....	39	Les savants (fac-simile).....	209
Auguste Barbier.....	43	Les explorateurs (fac-simile).....	215
Maison de la rue des Noyers où naquit Alfred de Musset.....	44	Victor Jacquemont.....	218
Quinault.....	49	J. Bellot.....	219
Physionomies de Voltaire dessinées d'après nature à Ferney par Huber.....	51	Flatters.....	221
Les auteurs comiques (fac-simile).....	54	Le Jardin des Plantes sous Louis XIV.....	226
J.-B. Poquelin Molière.....	59	L'École de médecine.....	227
Frontispice des œuvres de Molière.....	62	Nelaton.....	229
J.-F. Regnard.....	67	La manufacture des Gobelins.....	237
Beaumarchais.....	70	Chardin.....	241
Picard.....	73	Louis David.....	243
Les prosateurs (fac-simile).....	77	Les peintres (fac-simile).....	246
Madame de Sévigné.....	81	Horace Vernet.....	253
L'hôtel Carnavalet.....	85	Eugène Delacroix.....	255
La Bruyère.....	89	Henri Regnault.....	259
Charles Perrault.....	92	Salle des Caryatides au Louvre.....	263
Le duc de Saint-Simon.....	97	Les sculpteurs (fac-simile).....	265
Le marquis d'Argenson.....	98	G. Coustou.....	266
Les prosateurs (fac-simile).....	104	Pierre Lescot.....	271
Madame de Staël.....	105	Colonnade du Louvre.....	276
Paul-Louis Courier.....	108	Mansart.....	278
Prosper Mérimée.....	111	Les architectes (fac-simile).....	283
George Sand.....	113	Viollet Le Duc.....	285
Les philosophes (fac-simile).....	119	Henri IV gravé par Thomas de Louvois.....	285
Malebranche.....	124	Entête des œuvres gravées par madame de Pompadour.....	287
Adieux de Calas à sa famille.....	126	Jules Jacquemart.....	289
D'Alembert.....	130	Vue du jardin des Tuileries dessinée par Lenostre.....	293
Victor Cousin.....	136	André Lenostre.....	295
Les historiens (fac-simile).....	139	Claude Ballin.....	296
Voltaire.....	143	Vase ciselé par Ballin.....	299
Jules Michelet.....	146	L'Opéra-Comique en 1830.....	305
L'École normale.....	148	Fromental Halévy.....	307
Jules Quicherat.....	153	Georges Bizet.....	310
Statue de Guillaume Budé.....	155	Baron.....	312
Les érudits et les critiques (fac-simile).....	157	Les artistes dramatiques (fac-simile).....	313
L'Institut.....	160	Talma.....	315
Villemain.....	164	Théâtre français.....	316
Emile Littré.....	167	Les hommes politiques (fac-simile).....	323
Malessherbes.....	177	Médaille frappée en 1631 en l'honneur de Richelieu.....	325
		Mathieu Molé.....	329
		Turgot.....	333

TABLE DES FAC-SIMILÉ

399

Ledru-Rollin..... 341
 Camus arrêtant Dumouriez..... 346
 Les Archives nationales..... 348
 Révolution française (fac-similé)..... 349
 Madame Roland..... 351
 Hérault de Séchelles..... 353
 L'Hôtel-de-Ville..... 357
 Bailly..... 362

Héroid..... 364
 Le grand Condé..... 368
 Catinat..... 371
 Les hommes de guerre (fac-similé)..... 375
 Eugène-Cavaignac..... 377
 Tourville..... 381
 Le vaisseau le *Louis XIV*..... 383
 Henri Rivière..... 387

TABLE DES FAC-SIMILÉ

Adam (Adolphe)..... 303
 Alembert (Jean Léron d')..... 209
 Arnauld (Antoine)..... 19
 Augereau (P.-F.-Charles)..... 375
 Balthar (Victor)..... 279
 Baron..... 313
 Barye (Ambroise-Louis)..... 265
 Beaumarchais (Pierre-Augustin Ca-
 ron de)..... 57
 Bellot (J.)..... 214
 Béranger (Pierre-Jean de)..... 143
 Berruyer (Pierre-Antoine)..... 157
 Birot (Jean-Baptiste)..... 209
 Boiteau-Despreaux (Nicolas)..... 13
 Boucher (François)..... 247
 Bougainville (L.-Ant. de)..... 214
 Bude (Guillaume)..... 157
 Burnouf (Eugène)..... 157
 Camus (Armand-Gaston)..... 349
 Cassini (Jacques)..... 209
 Cavaignac (Godefroy)..... 375
 Cavaignac (Eugène)..... 375
 Chardin (Jean)..... 214
 Chardin (Jean-Baptiste)..... 247
 Châraut (Alexis)..... 209
 Collot d'Herbois..... 349
 Condé (Louis II de Bourbon, prince
 de)..... 375
 Corot (Camille)..... 246
 Courier (Paul-Louis)..... 77
 Cousin (Victor)..... 19
 Coustou (Guillaume)..... 205
 Coppel (Noël)..... 246
 David (Louis)..... 246
 Déjazet (Virginie)..... 313
 Delacroix (Eugène)..... 246
 Delacroix (Paul)..... 246
 Due (Joseph-Louis)..... 279
 Flatters (Paul)..... 214
 Foucquet (Nicolas)..... 323
 Fourcroy (Antoine)..... 209

Gavarni..... 246
 Halévy (Fromental)..... 303
 Hévétius (Claude-Adrien)..... 149
 Hénault (Charles-Jean)..... 149
 Héroid (Ferdinand)..... 303
 Jacquemont (Victor)..... 214
 La Rochefoucauld (le duc de)..... 77
 Lavoisier (Antoine-Laurent)..... 209
 Lebrun (Charles)..... 247
 Ledru-Rollin..... 323
 Le Kain (Henri-Louis)..... 313
 Lesueur (Eustache)..... 247
 Letronne (Jean-Antoine)..... 157
 Littré (Emile)..... 157
 Louis (Victor)..... 279
 Louvois (le marquis de)..... 323
 Millebranche (Nicolas)..... 119
 Malesherbes (Chrétien de Lamoi-
 gnon de)..... 157
 Mailbran (Maria)..... 313
 Mallus (Etienne-Louis)..... 209
 Marivaux (Pierre-Carlet de Cham-
 blain de)..... 57
 Mars (Mademoiselle)..... 313
 Mercier (Louis-Sébastien)..... 139
 Mérimée (Prosper)..... 104
 Michelet (Jules)..... 139
 Molière (Jean-Baptiste Poquelin)..... 157
 Musset (Alfred de)..... 113
 Natlier (Marc)..... 247
 Naudé (Gabriel)..... 157
 Orléans (Charles, duc d')..... 113
 Pasquier (Etienne)..... 113
 Pigalle (Jean-Baptiste)..... 265
 Pillon (Germain)..... 265
 Prévost-Paradol (Eitefan)..... 104
 Quicherat (Jules)..... 113
 Régnard (Jean-François)..... 57
 Richelieu (le cardinal de)..... 323
 Rolland (Madame)..... 349
 Rollin (Charles)..... 139

Rousseau (Théodore).....	246	Stael (La baronne de).....	77
Saint-Simon (le duc de).....	77	Suë (Eugène).....	401
Saint-Simon (Henri de).....	449	Tallien (Jean-Lambert).....	349
Saint-Victor (Paul de).....	401	Talma (Fr.-Jos.).....	313
Sand (George).....	401	Thou (Jacques-Auguste de).....	139
Santerre (Antoine-Jean).....	349	Tronchet (Denis).....	157
Scarron (Paul).....	13	Turgot (Anne-Robert).....	323
Scribe (Eugène).....	57	Villemain (Abel-François).....	157
Sedaine (Michel-Jean).....	57	Viollet Le Duc.....	279
Sévigné (la marquise de).....	77	Voltaire (Arouet de).....	13

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement.....	7	III. — Les architectes.....	272
Dédicace.....	8	IV. — Les graveurs.....	283
LES LITTÉRATEURS		V. — Les arts décoratifs.....	292
I. — Les poètes.....	11	VI. — Les compositeurs de musi- que.....	301
II. — Les auteurs dramatiques.....	47	VII. — Les artistes dramatiques.....	311
II. — Les auteurs tragiques.....	47	LES HOMMES POLITIQUES	
II. — Les auteurs comiques.....	55	I. — Les hommes d'État.....	321
III. — Les prosateurs.....	74	II. — Révolution française.....	344
IV. — Les philosophes.....	117	III. — Les magistrats municipaux.....	356
V. — Les historiens.....	138	LES HOMMES DE GUERRE	
VI. — Les érudits et les critiques.....	155	I. — Les généraux.....	367
VII. — Les juristes et les orateurs.....	168	II. — Les marins.....	380
VIII. — Les typographes et les li- braires.....	182	LES VIVANTS.....	389
LES SAVANTS		CONCLUSION.....	393
I. — Les savants.....	195	TABLE DES NOMS.....	395
II. — Les explorateurs.....	213	TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	398
III. — Les médecins.....	224	TABLE DES FAC-SIMILE.....	399
LES ARTISTES			
I. — Les peintres.....	233		
II. — Les sculpteurs.....	261		